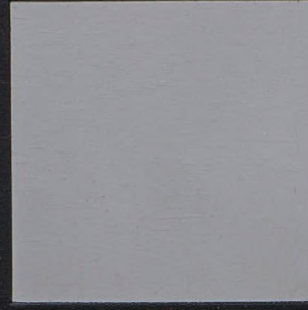
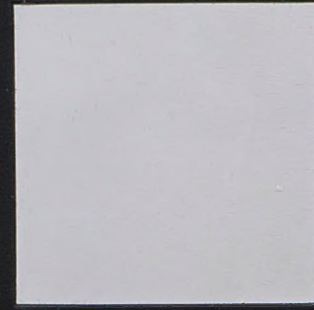
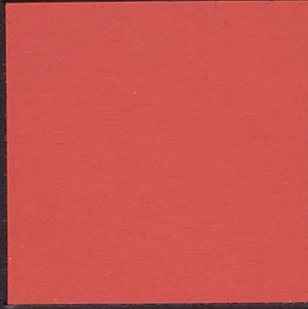
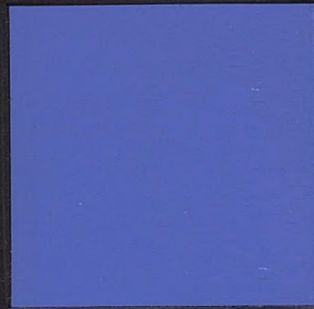
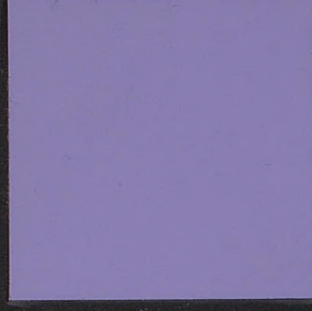
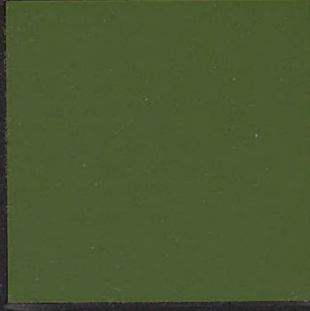
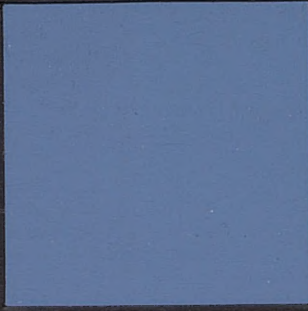
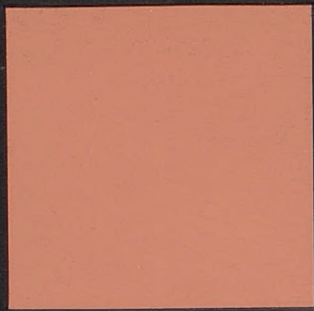


colorchecker CLASSIC



+ x-rite

mm





6/7

HM 1830-1831

1830-1831

mettre ensemble 6/7 = 4

RESERVE

# PROTÈGE-CAHIERS

DU PROTECTEUR UNIVERSEL

*M. le Ministre de l'Instruction Publique  
à Paris*

Appartenant à *Germaine Monod*

*Résumé de Géographie*

*Michel...*

Paris. — Modèle déposé. Système breveté S. G. D. G.

Adopté par la Ville de Paris.

N° 4.



# Liste des Réunions

- 1 Les Continents
- 2 Courants
- 3 Composition du sol
- 4 Feu souterrain
- 5 Relief du sol
- 6 Relief d'Asie
- 7 " d'Amérique du Nord
- 8 " " du Sud
- 9 " d'Afrique
- 10 " d'Australie
- 11 Fleuves, glaciers, lacs, courants
- 12 Le Congo -
- 13 Le Gange
- 14 Le Nil
- 15 L'Amour
- 16 Le Yau-tse-Kiang
- 17 Le Tife et l'Hyphate
- 18 Le Mississipi
- 19 Hydrographie économique de l'Europe
- 20
- 21
- 22
- 23
- 24
- 25



A<sub>n</sub>  
Cours d'histoire du moyen âge.  
par M. Michelet.

---

École normale. année scolaire 1830-1831.

Ms 9 4



A<sub>N</sub>

AS 1000 1000

Count 2. 1000. 1000. 1000.

Count 1. 1000. 1000. 1000.

Count 1. 1000. 1000. 1000.



Inventaire .

B<sub>n</sub>

I Notes sur les conférences, 3<sup>ème</sup> cahier. (1830)

Nota 1 leçon de Jouffroy sur la physique et l'histoire  
1 leçon de M. Michel sur la loi civile et la  
loi naturelle, datée du 2 juillet 1830.

II. Notes sur les conférences, année 1832,  
conf<sup>te</sup> de M<sup>r</sup> Michel.

Nota. ~~Le~~ Leçon autographiée : Vues sur l'histoire  
du christianisme. — Rédaction de M<sup>r</sup>  
Monin destinée à rendre compte de la  
fin. Note marginale : « La fin n'a pas été  
autographiée ni même rédigée. Mes notes seules  
peuvent suppléer quelque peu. »



Bis

III. Hist. générale (ancienne) de 1 à 13.

IV 1<sup>re</sup> leçon sur l'hist. des Empereurs  
(avec le nom de Michell.)

V. Leçons d'histoire moderne (moyen-âge).  
n<sup>os</sup> 1, 2, (partie de 4?)

5 à 9.

24 à 40. d'Espagne au moyen âge  
et la dernière leçon.

---



12

Ecole normale  
Programme du cours d'histoire (seconde année.)

---

Invasion des barbares - Frigern, Alarie, Rodogaste. divers établissements des barbares - Attila  
Odoacre et Clovis  
Justinien, Compilation des lois romaines - Premières redactions des lois barbares (Salique - Ripuaire)  
Orient - Mahomet; Conquetes des arabes jusqu'à l'invasion d'Espagne en 712.  
Occident - Mérovingiens, Mayres; Ch. Martel vainqueur des Sarrasins et des Saxons  
Charlemagne; Capitulaires, essais d'organisation; ruine des Lombards; guerres d'Espagne et de Saxe.  
Decadence de la seconde race et démembrement de l'empire de Charlemagne  
Invasions des Saxons en Angleterre - heptarchie réunie par Egbert - Invasions des Normands en France  
et leur établissement sous Charles le Simple

Progrès du Système féodal - Caractères de ce système en France et en Allemagne vers l'an 1000  
Conquête de l'Angleterre par Guillaume le Batard et de Naples et de Sicile par Robert Guiscard et Roger  
Grégoire VII et Henri IV, 1<sup>re</sup> époque des querelles de l'empire et du sacerdoce  
Histoire des trois premières croisades - Conquête et perte de Jérusalem  
4<sup>e</sup> Croisade; Empire latin à Constantinople  
Dernières croisades, tentatives sur Jérusalem, l'Egypte, Tunis, 5<sup>e</sup> Louis  
Suite des querelles du sacerdoce et de l'empire - Alexandre III et Frédéric Barberousse - 3<sup>e</sup> époque de ces  
querelles, Innocent IV et Frédéric II  
Histoire des rois de France de la 3<sup>e</sup> race Louis le Gros et Suger, Philippe Auguste, 5<sup>e</sup> Louis  
Angleterre - Henri II Richard - cœur de lion, Jean sans terre, Henri III lutte de l'Angleterre et de la  
France sous Philippe le Bel et Edouard I  
Ecrasement de la France en Europe jusqu'à la défaite de Ph. de Valois à Crecy.  
Coup d'œil sur l'histoire d'Italie au 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> s. - Grandeur de Venise et de Florence; Conquête  
de Naples par la maison d'Anjou, Naples Sicilienes  
Sommaire de l'histoire d'Allemagne - grand interrègne - Rodolphe de Hapsbourg, affranchissement de  
la Suisse

Wiclif et Jean Huss - Concile de Constance  
France et Angleterre - lutte des deux royaumes prépondérance de l'Angleterre sous Jean, de la  
France sous Charles V; troubles intérieurs de la France  
Nouveaux troubles sous Charles VI; Bourguignons et Armagnacs; victoire des Anglais à Agincourt  
Bataille d'Orléans  
Guerre des Eures 1453  
France et Pays bas, Angleterre et Ecosse, Espagne et Portugal, dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> s.  
Premières guerres d'Italie

Charles V François I et Léon X  
Luther, réforme en Angleterre et dans le nord de l'Europe  
Calvin, la réforme en France - en Angleterre en Ecosse, aux Pays bas jusqu'à la 5<sup>e</sup> Barthélemy  
(Suite) - Jusqu'à la mort de Henri IV. Coup d'œil sur la situation des puissances  
belligérantes après les guerres de religion  
révolution d'Angleterre  
Guerre de trente ans

Decouvertes et colonies des modernes - Les Portugais aux Indes  
Decouverte de l'Amérique - Conquetes et établissements des Espagnols aux 15 et 16<sup>e</sup> s.  
Louis XIV Evénements politiques de son règne administration de ce prince - Succession  
d'Espagne

Guerre de la Succession d'Autriche et guerre de sept ans.  
Sommaire de l'histoire d'Espagne  
Sommaire de l'histoire du Nord (Etats Slaves et Scandinaves) et de  
celle des Eures.

---



12



Monin

1<sup>re</sup> Leçon. Le monde Romain  
sous les empereurs.

Notre cours est un cours d'histoire moderne, Précédents de la  
société moderne.  
C'est à dire d'abord un cours du moyen âge.  
Car on ne peut comprendre l'histoire moderne  
sans le moyen âge. L'histoire moderne c'est à  
dire les 3 2<sup>es</sup> siècles ne sont qu'une négation  
du moyen âge; celle c'est une lettre qui n'est  
pas encore achevée, c'est tout au plus si elle  
s'achève maintenant. C'est donc du moyen âge  
dont il s'agit. Nous savons parfaitement d'où  
nous venons; où nous allons, nous l'ignorons.  
Mais avant même de donner les traits généraux  
de l'hist. du moyen âge nous ne pouvons nous  
dispenser de montrer comment il se rattache  
à l'âge précédent. Bon gré, mal gré il faut  
dire un mot de l'empire Romain. En effet dans  
le moyen âge où nous allons entrer, la  
moitié des éléments sont Romains; un côté  
Romain, un côté barbare, c'est le moyen âge.  
Beaucoup de raisons se réunissent pour nous  
inviter à parler encore de Rome. Il faut  
rattacher notre cours de cette année au cours  
de l'année précédente. Enfin l'histoire du moyen  
âge doit être pour nous surtout l'histoire  
de France, et parce que la France le mérite,  
et parce que nous sommes Français. Or nous  
parlons une langue Latine, le droit Romain  
prédomine dans nos lois, enfin notre France





est surtout Romaine.

Bases de la  
société Romaine

L'année 3<sup>re</sup> nous avons vu la formation de la société Romaine. Nous avons vu comment Rome a successivement adopté les diverses races de l'Italie et résumé en elle les génies différents. C'est là la supériorité de Rome sur la Grèce. Le monde grec est tout exclusif. Non-seulement il repousse les barbares, mais chaque cité hait la cité voisine, et ne s'accorde presque jamais avec elle. Jamais les Ioniens et les Doriens n'ont pu se réconcilier pas même sur les ruines de leur patrie commune. Il y a là deux éléments séparés, toujours ennemis implacables. A Rome au contraire, les mêmes murs contiennent <sup>+ des races</sup> deux principes ennemis; d'une part l'élément patricien étrusque, de l'autre l'élément plébéien latin. Les deux éléments luttent entre eux, mais c'est une lutte légale, le sang ne coule enfin que fort tard sur la place publique. On se fait la guerre par des lois, presque jamais par la violence. De là ce beau fait, qui est l'originalité même du génie de Rome, le droit civil, qui fut à Rome un résultat nécessaire de la lutte entre les deux partis. Deux races, deux factions qui se faisaient la guerre par des lois, étaient bien obligées de déterminer avec précision les droits des individus. L'esprit de parti pouvait faire commettre une foule d'injustices contre les particuliers; c'est ce qui fut prévenu par le droit civil. En Grèce qu'y avait-il besoin de droit civil. Les Ioniens habitaient seuls Athènes, ils devaient pas à se



premiers contre une race esclave. Les riches et les pauvres dominaient alternativement avec une égale violence. <sup>(1)</sup> Jamais on ne vit en Grèce et à Rome entre les deux partis, jamais on n'y vit aucun compromis. Les riches lorsqu'ils étaient les plus forts se gardaient bien de donner des ~~droits~~ ~~aux~~ ~~pauciers~~ sur lesquelles le pauvre aurait pu s'appuyer; et les pauvres, encore bien moins, lorsqu'il s'empartaient à leur tour. A Rome une balance entre les partis était nécessaire, et elle ne pouvait s'établir que par le droit.

Quant au ~~point de vue~~ <sup>droit</sup> politique de Rome; il n'est pas moins original. Son type c'est la famille. Le père de famille est la seule personne de la famille, les autres sont des choses. Ainsi Rome est à l'égard de ses colonies dans la position du père de famille. Elle envoie ses colonies au loin, mais en conservant sur elle la haute domination politique.

Rome appelle aussi dans son sein, si l'on peut le dire, des colonies étrangères; elle reçoit des citoyens nouveaux auxquels elle accorde des droits analogues aux siens.

C'est tout à fait le jeu de la famille et de la société Romaine. Adoption, émancipation, c'est là son caractère général. Ainsi tandis que l'adoption pour les municipes, l'émancipation pour les colonies. Ainsi tandis que la cité Grecque envoie toujours des colonies indépendantes au loin sans jamais se recruter, Rome alternativement, car un corps bien organisé, aspire et respire. C'est un organisme

(1) V. les horribles convulsions de Grèce pendant la guerre du Péloponèse. Voy. encastracy. VIII. 21. et 69. 66. 70.





30  
vivant, c'est la vie elle-même. Les cités grecques ne s'alimentent pas. Aussi voit-on le monde grec se disperser continuellement, et languir à la fin dans sa dispersion. Rome au contraire doit durer, doit vivre une vie de nation. Elle périra parce que tout périt, mais elle vivra une <sup>vie</sup> nation parce qu'elle est un véritable organisme vivant. Toute l'antiquité peut se résumer en ce peu de mots.

Remarquons la moralité de tout ceci. Le monde grec a péri par ce qu'il avait d'injuste. C'était au monde l'exclusion. Rome a ouvert son sein à toutes les nations; c'a été la cause légitime de sa puissance et de sa force. Tout système dur par ce qu'il a de juste, périt par ce qu'il a d'injuste. Belle est la loi du monde. ~~Long~~

La soc. Rom. périra par ce qu'elle a d'injuste. Voyons maintenant si le monde Romain suffisait au développement de l'humanité. Voyons ce que ce monde avait d'injuste. Ce sera le principe de sa dissolution. Rome est une cité, ce n'est pas un peuple. Tous les états de l'antiquité sont des cités et non des peuples. Un peuple n'est pas renfermé dans des murs: il est appliqué également à la terre, il tient à la terre, il y a des racines. Les Romains ne sont pas appliqués fortement à la terre: ils se renferment volontiers dans les bornes de la cité. A la vérité il y a de l'agriculture en Italie, même, à une certaine époque, de l'agriculture par les hommes libres. <sup>Mais</sup> ~~on~~ sortait le matin de la ville pour travailler aux champs; on y rentrait le soir. C'est la vie Italienne encore de nos jours, c'est une vie toute urbaine.



La population, <sup>des campagnes</sup> si toute fois les campagnes ont eu une  
 population (et je te prouverais <sup>qu'elles n'en ont pas eu</sup> par des textes, <sup>+ même</sup>  
 pour l'antiquité) ~~était~~ cette population était sacrifiée  
 par ce système. Elle est sans droits; les villes seules  
 ont des droits. Rome est une ville, une municipalité  
 qui par la force de ses armes a réuni toutes les munici-  
 palités du monde. L'empire Romain se compose  
 d'une foule de petits Etats divers génie divers,  
 de langues et de législation différentes, qui ont  
 été <sup>mis</sup> sous le joug par la ~~force~~ <sup>puissance</sup> de l'organisme  
 Romain, par la force militaire. Des éléments aussi  
 divers conservant long-temps sous Rome un  
 caractère particuliers devaient tendre sans cesse à  
 se séparer; il était très difficile de les tenir  
 fortement réunis.

Rome a rendu un très-grand service au  
 genre humain en les réduisant à une espèce  
 d'unité. Son empire contenait vers l'Occident toutes  
 les tribus barbares des Espagnols et des Gaulois;  
 il contenait aussi l'Orient, et aussi ce monde de la  
 Grèce dispersé depp. Alexandr. Enfin Rome, et  
 cela seul l'about sauva le genre humain, du  
 plus grand danger de dissolution universelle où  
 jamais il se soit trouvé; c'est la domination  
 des armées maritimes que le genre humain fut  
 sur le point de subir un instant sous les  
 successeurs d'Alexandre; et qu'il faillit endurer  
 pour long-temps, lorsque les Barbares sous le  
 nom de Carthage et malgré elle fondèrent cette  
 puissance flottante mais terrible qui s'étendait  
 depuis Cadix jusqu'à Rome, et qui fut dans

En quoi fut-elle  
 utile au genre humain?





410  
l'ancien monde l'époque de la perfection de l'art  
militaire. Cette puissance caractérisée par Annibal  
le condottiere le plus illustre de l'antiquité faillit  
un instant réunir l'Espagne, l'Italie, et Carthage.  
<sup>Puisait</sup> ~~et même~~ le monde des successeurs d'Alexandre qui  
ne pouvait résister. C'est la grande gloire de la 2.<sup>e</sup>  
guerre punique; ~~elle sauva le monde~~ c'est qu'avec  
des armées nationales Rome sauva le monde des  
armées mercenaires. Annibal vaincu, tout était fait,  
et on sait comment <sup>elle</sup> réunir sous son empire cette  
foible de peuples divers, qui sans cesse tendaient à  
se séparer.

Décadence de  
la société Rom.

Vers la fin de la répub.<sup>l</sup> le danger de la dissolution  
devint très grand. Il était temps que la répub.<sup>l</sup> finit.  
Tous les proconsuls ne pouvaient tarder à avoir  
des idées d'indépendance. Par exemple on voit clairement  
combien l'Orient et l'Occident tendaient à se  
séparer. Ainsi César a pour lui l'Occident, Pompée  
l'Orient, Octave et Antoine ont l'Occident, Brutus  
et Cassius l'Orient, plus tard Octave a l'Occident  
Antoine l'Orient. On sait qu'Antoine avait imité  
ce que Constantin exécuta 300 plus tard; de  
transférer le siège de l'empire en Orient, à  
Alexandrie. C'est une très grande et très belle vue.  
Mais elle venait trop tôt. L'Occident était encore  
trop fort pour supporter un tel outrage. L'Orient  
fut la perte d'Antoine.

Destruction de la  
soc. Rom. ou Empire

Alors arrive le principat. Le principat fut un  
bien immense pour l'humanité; il empêcha la  
dissolution du monde Romain pendant 400 ans,



521  
il détruisit, braya toutes ces nationalités de provinces,  
établir partout de l'uniformité de jurisprudence, de  
langue, de religion.

On doit sourire de voir après le 1.<sup>er</sup> siècle de l'empire  
Romain, le commencement de sa décadence. Il est bien  
sûr qu'il la précéda. L'automne ne précède-t-il  
pas l'hiver? Soudrait-il le supprimer pour cela?  
C'est l'automne qui donne le fruit. Et ce fruit  
pour Rome, c'est le principat l'unité du monde, et  
le moyen de cette unité c'est le principat. C'est un  
système magnifique. Plusieurs hommes éminents contribuèrent  
à l'établir. Pour ne parler que des fondateurs, citons Aug.  
et Vébien. Nous ne pouvons nous étendre sur ces hommes.  
Contentons-nous de dire en passant qu'il faut se  
former de Vébien une opinion bien différente de  
l'opinion commune.

L'ère chrétienne, où nous voici arrivés, est le point de  
séparation, le lien de deux mondes. Nous voyons dans  
l'enfer du Dante lorsqu'il est au fond du dernier  
cercle, se trouvant au centre de la terre, qu'il est  
obligé ~~poétiquement~~ continuer sa route de mettre sa  
tête ou il avait les pieds. et de remonter ~~vers~~  
~~en haut~~ C'est ainsi qu'à l'époque du christianisme, une  
conversion brusque et subite semble avoir lieu dans  
l'univers. Je dis semble avoir lieu, car enfin tout  
s'explique par le progrès. C'est le mouvement le plus  
poétique de la vie de l'humanité.

Nous ~~arriverions~~ bien nous arrêter au premier siècle,  
car enfin c'est le paradis sur la terre; mais il faut  
passer le bœuf du christianisme, arriver promptement  
aux dévastations des barbares, épuiser le monde féodal,  
et arriver à la sueur de nos fronts jusqu'aux temps  
modernes.

Maintenant à l'heure nous parlons de la formation de la



52  
société Romaine, nous avons parlé ensuite de la formation  
de l'empire Romain. Mais il ne faut pas croire que la  
cité et l'empire reposent sur la même base. L'empire  
n'est rien moins que la destruction de la société Romaine,  
et l'admission de l'étranger, entier, dans les murs de Rome.  
Cette société se compose de l'agrégation des divers éléments Italiens.  
Par conséquent, à mesure que l'empire se forme, la

Invasion des  
éléments étrang.

société se déforme. L'introduction des éléments étrangers  
commence aussitôt après la 2<sup>e</sup> guerre punique. La Grèce  
envahit Rome. Il y eut alors, dit C. Livé, un changement  
extraordinaire dans les hommes et dans les Dieux. La Grèce  
entra dans Rome malgré Caton et tous les partisans  
de la vieille société, elle entra avec l'héroïsme grec de  
Scipion, le génie d'Ennius, et les diverses sectes de Pythagore.  
Une nouvelle religion s'établit. Un siècle après C. Livé  
Juvénal nous dit: In Tiberim defluit Orontes. Rome est  
alors envahie par l'Orient, après l'avoir été par  
la Grèce, et avant de l'être par le Nord. La conquête  
de la Grèce par les Romains n'a fait qu'aller au devant  
de l'invasion grecque, de même Pompée a mené les  
Romains en Orient au-devant de l'invasion Syrienne.  
Les vainqueurs ont conquis les corps des vaincus, les  
vaincus ont conquis les esprits des vainqueurs.

C'est ce que j'ai voulu de dire se trouve en quelque  
sorte figuré matériellement, et symbolisé historiquement  
par le fait palpable et grossier de l'invasion du  
trône impérial par les diverses provinces, qui  
se succèdent pour y placer quelques-uns des leurs.  
Voyons en effet la suite des empereurs Romains.  
La 1<sup>re</sup> famille est celle des Césars, famille toute  
romaine, patricienne s'il en fut, qui remonte jusqu'à  
Trojanus c. à d. à l'origine pélasgique de Rome, rien  
de plus national que les Césars. Ceux qui viennent  
ensuite ne sont plus patriciens; ils ne sont pas  
même Romains. Les Flaviens ne sont qu'Italiens.



Ils tirent leur origine de Brate, le vica beracum de la nation Sabine. Au 2.<sup>e</sup> siècle celui des Antonins ce ne sont pas même des Italiens. Trajan et Adrien sont Espagnols. Antonin est Gaulois. Marc-Aurèle est Espagnol d'origine. Voilà donc des Provinces qui envoient déjà des Empereurs. Ce sont d'abord les prov. d'Orient, on connaît la prééminence de l'Orient, c'est le côté de l'héroïsme. Quels empereurs! Ils n'apportent pas, il est vrai, d'idées nouvelles, mais ce sont les plus grands et les plus beaux caractères de l'antiquité; ils n'apportent à Rome que leurs vertus.

Les idées nouvelles viennent de et Orient si misérable qui un peu auparavant avait attiré et fasciné si puissamment Antoine, et causé sa ruine. Au 3.<sup>e</sup> siècle arrivent enfin les empereurs Orientaux. Le 1.<sup>er</sup> est Septime Sévère, Africain de naissance, mais marié à une Syrienne, de sorte que ses fils Caracalla et Géta sont au moins syriens par leur mère. Combien alors les Idées Orientales sont affluées dans Rome.

Quelles sont ces idées? D'abord quelle est la forme de l'Orient? C'est invariablement la forme religieuse. Ainsi l'Orient introduira dans Rome ses religions. Et voici celles qui en effet arrivent à Rome à cette époque. Preuve - les par les faits extérieurs, et par l'appareil la plus matérielle; enfin c'est le peuple les pressait. D'abord nous voyons arriver en mendiant les prêtres de la bonne Déesse; se tailladant les bras et les cuisses, dansant des danses frénétiques, ils chantaient dans des chants que personne n'entend les louanges de la bonne Déesse et d'Atys, Atys mort et ressuscité; ils promettent





600  
à travers les villes Romaines les lions de Libels leur  
culte est celui de la vie et de la mort. Après l'arrivée  
de l'Egypte le mystérieux Sérapis roi des ombres,  
Sérapis mort et ressuscité. <sup>+ c'est-à-dire un culte de la vie et de la mort +</sup> Mais ces religions ne  
contiennent aucun élément moral. Il n'y a là que  
dans la forme une ressemblance imparfaite avec  
le Christianisme. La mort même la vie, la vie même la  
mort, la nature les réunit peut-être dans une  
commune indifférence. Notre humanité ~~est~~ peut-  
être qu'une saine fantasmagorie, sans réalité et  
sans but. Le plaisir du moment, et les jouissances  
brutales voilà le colollaire de ces religions pour la  
plupart de leurs adorateurs. Mais il y a au  
dedans de nous des besoins que le plaisir ne  
satisfait pas, ne remplace pas dans la cœur des  
hommes. Alors on alla chercher jusque dans la  
Perse un culte de la vie et de la mort, mais  
qui a au moins un commencement de moralité.  
Le culte de Mithra Mithras gagna beaucoup  
l'esprit à Rome. On connaît le symbole de cette  
religion; c'est le sacrificeur agorçant le taureau.  
Sous le Capitole même, sous le temple de Jupiter  
Opt. Max. était creusé un autel, chapelle souterraine  
consacrée au culte de Mithra. Ainsi les Dieux  
de Rome étaient encore orgueilleusement assis  
dans leurs temples; et ces temples étaient déjà  
minés par les religions de l'Orient.

Mais une religion bien plus mystérieuse, bien  
plus profonde croissait invisible, et devait les  
remplacer toutes. Ici encore nous trouvons le  
culte de la vie et de la mort, enseignement commun



des religions de l'Orient. Mais il y a de grandes  
différences. Ici c'est un Dieu qui meurt volontairement  
pour l'homme; ce n'est pas à Dieu multiple, à  
Dieu actif et passif à la fois, ce Dieu in différent du  
Panthéisme. Ici Dieu s'est fait homme. Et, si la  
Grâce avait été un immense perfectionnement en  
donnant à ses dieux la perfection de la beauté  
humaine, combien est-ce un perfectionnement plus  
grand d'avoir élevé la divinité à la perfection  
morale de l'humaine, et d'avoir fait de la  
divinité non plus un bon commun de la  
nature matérielle, mais un type de toute  
perfection. Le genre humain tomba à genoux,  
et, sauf les interprétations légitimes que la science  
doit donner, le genre humain doit y rester.  
La science dit S. Clément d'Alexandrie, c'est  
la démonstration de la foi. Nous retournerons  
la proposition et nous dirons, la foi c'est la  
science à démontrer. <sup>(1)</sup>

(1) N.º 130.

Voilà donc toutes les religions de l'Orient dans  
l'Empire. Rome qui se flattait d'imposer sa  
personnalité, reçoit quelque chose de plus fort.  
A ce caractère d'universalité <sup>matérielle</sup> qu'elle avait eue  
d'imposer au monde par la force de son  
bras et de son droit, est substitué une universalité  
spirituelle, qui croît tous les jours aux dépens  
de l'autre. Toutes les religions de l'Orient arrivent  
cet un dissolvant tout puissant. On s'est demandé  
si le christianisme avait renversé l'empire Romain,  
et on a eu grand regret de l'en dispenser.  
Mais nous dirons nous qu'il a bien fait, et que  
c'est son plus grand titre de gloire.

Enfin l'Idéal de l'Orient



Voilà donc les religions de l'Orient qui affluent dans Rome représentées par les empereurs Orientaux. <sup>Mais</sup> l'Idéal de l'Orient au sens matériel, matériel et sensuel, c'est Elagabal. Arrivé avec Alex. Sévère un type de l'universalité et de l'indécision qu'avait alors le génie oriental. On sait qu'il réunissait dans la chapelle de son palais les images des fondateurs du Judaïsme, du Christianisme, et de l'Hellénisme, Abraham, Jésus-Christ, Orphée. L'empire était alors gouverné par une femme, c'était la mère de l'empereur. Sous cette femme gouvernait un jurisconsulte Grec ou Romain d'esprit, Phénicien de naissance, Ulpien. L'empire Rom. se distinguait alors par une administration exacte et intelligente, et en même temps par une indécision religieuse.

Rome est donc gouvernée par l'Orient. Mais l'Occident ne réclamera-t-il pas. Il doit se résigner ou réclamer bien vite. Après ce donc et pacifique empereur nous voyons un souverain de 7 pieds de haut, mangeant 40 l. de viande à son dîner, arrêtant d'une seule main un char lancé par deux chevaux. C'est Maximin, le plus fort soldat de l'armée, Thrace de naissance, Goth de nation. Il ne savait même pas le latin. Nous rencontrons déjà l'invasion des barbares dans cette invasion du trône par un barbare. Après Maximin, 17 empereurs en 10 ans. L'empire tombe en dissolution, des invasions qui vont détruire Rome sont déjà figurées et symbolisées par un empereur Goth, et un empereur Arabe. Maximin d'un côté, Odenat. de l'autre. Vopiscus a dit sur Odenat. une bien grande parole: Odenatus vir acie in bello quique non Syriam tantum sed omnem orbem terrarum restituisset et reformasset.



C'est une prophétie; une figure de Mahomet. Mais  
l'empire ne fera-t-il pas un effort, ne s'achèvera-  
t-il pas de vivre encore. D'où tirerons-nous les  
nouveaux empereurs qui <sup>représenteront</sup> ce mouvement.  
L'Occident, l'Orient et le Nord en ont déjà donné;  
c'est maintenant ~~les~~ tout des provinces du centre.  
De l'Illirie sortent deux grands capitaines qui  
sauvent l'empire et lui rendent son unité: c'est  
Aurélien et Probus.

Mais il faut que cet empire se sépare. L'Or. Division de  
l'empire.  
et ne l'Occident ne pouvant pas supporter  
plus long-temps ce mariage odieux qui les  
enchaîne au même joug. Dioclétien arrive: c'est  
un Gr. moitié syrien. Il comprend l'état de  
l'empire, et <sup>voit le point de séparation</sup> ~~l'empire~~ <sup>l'empire</sup> Dioclétien  
aura l'Orient confiée de l'intelligence et de  
la pensée; Maximien Héraclius aura l'Occident  
confiée de la force. C'est donc l'Orient qui a vaincu.  
Car pour lui c'était vaincre que de se séparer.  
C'est là sa victoire politique; mais ce n'est point  
assez. L'Orient monde des religions ne peut avoir  
complètement vaincu qu'après avoir ~~vaincu~~ <sup>vaincu</sup> la  
Grecque. Constantin arrive, et domine le monde  
pour un instant afin de lui imposer le  
christianisme. Mais la séparation suit bientôt.  
Malgré Valérie Arcadius et Honorius divisent  
de nouveau l'empire. Les lois de l'Occident  
ne seront plus en vigueur en Orient. La grande  
unité du droit est détruite. C'est là la vraie  
séparation de l'empire.



Présumé.

Voilà le tableau trébuché mais fidèle des  
révolutions de l'empire Romain. La chose importante  
était de montrer que bien avant d'avoir conquis  
l'empire, les étrangers long-temps avant la conquête  
de l'empire par les barbares, le trône fut conquis  
par toutes les provinces successivement. Avant  
toutes eurent fourni des empereurs, les barbares  
arriverent pour le renverser, et Rome obéit  
successivement à toutes les nations.

Esclavage.

Voilà la dissolution de l'empire Romain marquée  
par des traits extérieurs. Mais nous n'avons pas  
vu comment sous cette société un bien autre  
mal la travaillait. Tout ce que nous avons dit  
ne regarde que les hommes qui comptaient  
comme homme. Mais la plus forte partie de  
l'humanité était au rang des choses. En un  
mot nous n'avons pas parlé des esclaves.

La race Indo-Germanique pour ne parler  
que de celle là, est une race guerrière du moins  
originellement. Long-temps avant d'acquiescer par  
l'industrie, elle avait un tout autre mode d'acquies-  
c'est la guerre. Par la guerre non-seulement les  
choses des vaincus appartenaient aux vainqueurs,  
mais encore les personnes leur appartenaient aussi  
et tombaient au rang des choses. C'est là le  
fondement primitif de l'esclavage.

L'esclavage est un mal qui ronge à la  
fois les 2 personnes atteintes, le maître et  
l'esclave. Le maître est dispensé par l'esclave  
de mener une vie active et industrielle.  
L'esclave tout entier au profit du maître perd



la plupart de ses facultés intellectuelles, et par cela  
qu'il cesse d'être homme et devient une chose,  
il n'est plus traité <sup>co.</sup> un homme. Les moyens  
de vivre <sup>co.</sup> animal homme lui sont d'abord  
refusés. Il est d'abord traité <sup>co.</sup> un animal;  
bientôt il n'est plus même traité <sup>co.</sup> un animal,  
et alors il périt. L'esclavage ronge les races  
auxquelles il s'applique. Voyez <sup>co.</sup> il a travaillé  
le monde ancien. C'est un véritable cancer  
auquel il faut jeter sans cesse de la chair  
nouvelle et qui la dévore <sup>à l'instant</sup> ~~de suite~~. D'abord ce  
sont les vieilles races, les Pélagés et les colonies  
Phéniciennes qui avaient commencé l'industrie.  
Elles deviennent esclaves et disparaissent. Parmi  
les vainqueurs les tribus fortes assujétissent les  
tribus faibles. Ces dernières disparaissent aussi.  
Enfin même dans les tribus des vainqueurs,  
chez les Romains par exemple l'introduction  
de l'esclavage fit disparaître peu à peu les  
hommes libres. Le riche n'ayant pas besoin  
du pauvre, le pauvre devenait <sup>encore</sup> plus pauvre  
et finissait par arriver à un degré de  
pauvreté qui ne comportait pas même l'alimen-  
tation. Le riche s'enrichissait toujours, et le  
pauvre s'appauvrisait toujours. ~~finissait par~~  
~~mourir de faim~~ D'abord il ne prit plus de  
famille, ensuite il périt. Ainsi chez les vainqueurs  
des vainqueurs du monde ancien l'esclavage  
fit périr les hommes libres. Par qui les rempla-  
çait-on? On allait enlever des hommes sur les  
côtes de l'Asie Mineure et de la Syrie. C'était  
la traite des Blancs. Peu à peu ces provinces



se dépeuplaient. Au lieu d'esclaves orientaux  
on alla dans le Nord. Les Orientaux étaient  
industrieux; on ne trouva dans le nord que  
des esprits bruts et grossiers. Dès lors l'art tomba;  
puisqu'il n'y avait aux mains des esclaves. Les  
1<sup>rs</sup> esclaves avaient péri parce qu'ils n'étaient  
pas ménagés; les 2<sup>es</sup> périrent de même. Il  
n'était pas besoin de s'inquiéter d'eux pour  
puisqu'on pouvait sans cesse en acheter. Mais  
à la fin l'empire Romain s'affaiblissait. Les  
hommes du nord au lieu de fournir des  
esclaves en faisaient eux mêmes continell.  
dans l'empire. De là une dépopulation sans  
limites.

Ainsi la société Romaine se dissout à la  
fois sous le rapport religieux et politique  
et sous le rapport matériel, c.à d. que les  
hommes manquent. Il faut un autre peuple,  
pour remplacer les peuples détruits.

N<sup>o</sup> venons donc exposer la decadence de Rome,  
Grand et terrible sujet, auquel ni Montesquieu  
ni Gibbon<sup>(1)</sup> n'ont encore touché puisqu'ils  
n'ont parlé ni du droit ni de la religion, ni  
de l'esclavage.†

(1) N<sup>o</sup> 26.

† Voilà en 3 mots le résumé de l'hist. Romaine:

3 époques: Formation, Conquête de Rome

par les alib. grecques, d. le fruit et l'asservissement,

Conquête de R. par les alib. orientales.



à l'en qui attache l'histoire du moyen âge à l'histoire  
moderne — Décadence de Rome envisagée sous les  
rapports civils, politique, moral et religieux.

Objet du cours.

Comment l'histoire du moyen âge  
se rattache à l'histoire romaine.

Droit à l'él.

Un cours d'histoire moderne est un cours

d'histoire du moyen âge ; dans l'une on ne peut comprendre  
l'autre. L'histoire moderne, c'est à dire les trois der-  
niers siècles ne sont qu'une négation du moyen âge, per-  
sone lutte contre le moyen âge, lutte qui s'achève à  
présent. Nous serons parfaitement d'accord nous re-  
vend ; où nous allons, nous ignorons.

Il faudrait donner les traits généraux de l'his-  
toire du moyen âge ; mais avant tout nous devons montrer  
comment il se rattache à l'âge précédent. Songez mal-  
gré tout à l'empire romain. En effet dans  
ce moyen âge où nous allons entrer la moitié des élé-  
ments sont romains : un côté romain, un côté barbare  
c'est le moyen âge. Beaucoup de raisons de le redire  
pour nous inviter à parler encore de Rome. Il faut  
rattacher le cours de cette année au cours de l'année  
dernière ; enfin l'histoire du moyen âge doit être pour  
nous surtout une histoire de France et parce que la  
France le mérite et parce que nous sommes Français.  
Or nous parlons une langue latine ; la droit romain  
prédomine dans nos lois ; enfin notre France est romaine.

L'année dernière nous avons vu la formation  
de la société romaine et comment Rome a succédé à

Hist. du moyen - âge 1.



Supériorité de Rome sur la Grèce

adopté les diverses races de l'Italie et réunies en elle deux  
génies différents. C'est là la supériorité de Romulus  
sur la Grèce. Le monde que est tout exclusif, non-seulement  
il repousse les barbares, mais chaque cité trait sa cité  
voisine et ne s'accorde presque jamais avec elle. Jamais  
les Doriens et les Ioniens ne se reconnaissent, pas même  
sur leur ruine commune. Il y a là deux éléments séparés,  
toujours ennemis implacables. A Rome au contraire, les  
mêmes murs contiennent, il est vrai, deux principes ennemis,  
l'un part l'élément patricien, étrusque, de l'autre l'élément  
plébéien, latin. Les deux éléments se choquent; mais la lutte  
est égale, et la sang ne coule que fort tard sur la place pu-  
blique. On se fait la guerre avec des lois, presque jamais  
par la violence. De là a beau fait qui est l'originalité  
même du génie de Rome, le droit civil qui fut à Rome  
un résultat nécessaire de la lutte des deux partis. Deux races,  
deux factions qui se faisaient la guerre sans des lois  
étaient bien obligées de s'entendre avec justice les droits  
des individus. L'esprit de parti pouvait faire commettre  
une foule d'injustices contre les particularités; c'est ce qui  
fut presque pas le droit civil. En Grèce qu'y avait-il  
besoin de droit civil? Les Doriens habitaient seuls A-  
thènes; ils n'avaient pas à se prémunir contre une race  
ennemie. Les riches et les pauvres Doriens étaient alter-  
nativement avec une égale violence. Jamais on ne vit en  
Grèce cet équilibre de Rome entre les deux partis; ja-  
mais on n'y vit aucun compromis. Les riches, lorsqu'ils  
étaient les plus forts, se gardaient bien de donner des



112  
toit sur lesquelles le pauvre avait jeté l'appareil, et  
les pauvres encore moins lorsqu'ils l'apportaient à  
leur tour. A Rome une balance entre les deux parties  
était nécessaire, et elle ne pouvait s'établir que par  
le droit.

### Droit politique de Rome.

Quant au droit politique de Rome, il n'est  
pas moins original : son type, c'est la famille. Le père  
est la seule personne de la famille ; les autres sont de  
chose. Rome à l'égard des colonies est dans la posi-  
tion du père de famille. Elle envoie ses colonies au loin,  
mais en conservant sur elles la haute domination politique.  
Rome appelle aussi dans son sein, si on peut le dire, les co-  
lonies étrangères : elle reçoit des citoyens nouveaux auxquels  
elle accorde des droits analogues aux siens. C'est tout à  
fait le jeu de la famille et de la société romaine : adop-  
tion, émancipation ; c'est là son caractère général, l'adoption  
pour les municipes, l'émancipation pour les colonies. Ainsi  
tandis que la cité grecque envoie toujours des colonies au  
loin dans des colonies, Rome alternativement, comme un  
corps bien organisé, expulse et respire. C'est un organisme  
vivant, c'est la vie elle-même. Les cités grecques ne s'ali-  
mentent pas ; aussi voit-on le monde grec se disputer  
continuellement et languir à la fin dans la dispersion.  
Rome au contraire doit durer, doit vivre avec une durée  
parce qu'elle est un véritable organisme vivant. Voilà les traits  
généraux de la formation de la société romaine.

Remarquons la moralité de tout ceci. Le monde  
grec a péri parce qu'il était injuste ; c'était un monde ex-  
clusif. Non seulement il repoussait les barbares, mais ses cités  
sortaient en guerre les unes contre les autres. Rome a survécu son  
sein à toutes les nations ; elle n'a pas été exclusive ; elle



à état plus juste : ainsi elle a légitimité de qu'il l'on et  
sa force. Tout système dure parce qu'il est juste ou  
pourtant parce qu'il est injuste. Celle est la loi du monde.

Voilà maintenant si le monde romain suffisait au  
développement de l'humanité ; voyons ce que ce monde avait  
d'injuste, ce sera le principe de sa dissolution. Rome est  
une cité, ce n'est pas un peuple. Tous les états de l'an-  
tiquité sont des états et non pas des peuples : un peuple  
n'est pas renfermé dans des murs ; il est appliqué également  
sur la terre ; il tient à la terre, il y a des racines.

Esprit de cité en Italie.

Les Romains ne sont pas fortement appliqués à la  
terre ; ils se contentent volontiers d'être les barons de la cité. A  
la vérité il y a de l'agriculture en Italie, même à une certaine  
époque, des légionnaires parmi les Romains libres, mais on sortait  
le matin des villes pour travailler aux champs ; on y rentrait  
le soir. L'Italie italienne, encore de nos jours, est une  
vase toute urbaine. La population, si l'on fait les campa-  
gnes est une population, cette population était sacrifiée par  
ce système. Elle est sans droits ; les villes seules ont  
des droits. Rome est une ville, une municipalité qui par la  
force de ses armes a successivement réuni toutes les muni-  
cipalités du monde. L'empire romain se compose d'une  
foule de petits états de genres divers, de langues qui par  
la suite de l'organisation romaine, par sa force militaire, ont  
été réunis sous le joug d'une municipalité dominante.  
L'empire romain se compose d'une foule de petits états de  
genres divers, de langues et de législation différentes. On  
conçoit aussi divers existant longtemps sous Rome un  
caractère particulier devaient tendre sans cesse à se  
séparer. Il était difficile de les tenir fortement réunis,



Servies rendus par Rome au  
genre humain.

152  
Rome a rendu un très grand service au  
genre humain en lui réunissant à une espèce d'unité;  
son empire contenait vers l'Occident toutes les tribus bar-  
bares des Espagnols et des Gaulois; il contenait l'Orient  
et aussi ce monde de la Grèce dispersé depuis l'Albanie  
jusqu'à Rome, et cela seul l'absout, sauva le genre hu-  
main du plus grand danger de dissolution universelle  
où il se soit jamais trouvé; c'est la domination des ar-  
mées mercenaires que le genre humain fut un instant  
sur le point de subir sous les succès de l'effroyable  
et qu'il faillit endurer pour longtemps lesquelles les  
~~Barbares~~ sous le nom de Carthage et malgré elle fonderent  
cette puissance flottante mais terrible qui s'étendait  
depuis Carthage jusqu'à Rome et qui fut dans l'an-  
cien monde l'époque de la perfection de l'art militaire.  
Celle puissance, caractérisée par Annibal, le Condottieri  
la plus illustre de l'antiquité, faillit un instant réunir  
l'Espagne, l'Italie, Carthage, c'est à dire le monde entier  
des anciens; car la route n'eut que des obstacles. La grande  
gloire de la seconde guerre punique, c'est qu'avec des  
armées nationales Rome sauva le monde des armées  
mercenaires. Annibal vaincu, tout était fait, et on sait  
comment Rome réunît sous son empire cette foule  
de peuples divers qui tendaient sans cesse à se séparer.  
Vers la fin de la République le danger de  
la dissolution devint très grand; il était temps que la  
République finît: tous ces provinciaux ne pouvaient tarder  
à avoir des idées d'indépendance. Par exemple on voit  
clairement comment l'Orient et l'Occident tendaient à se  
séparer: ainsi César a pour lui l'Occident, Pompée à



l'Orient; Octave et Antonie ont l'Occident, Brutus et Cassius ont l'Orient; plus tard Octave à l'Occident, Antonie à l'Orient. On sait qu'Antoine avait mis le camp à Constantin 200 ans plus tard: il voulait s'établir en Orient le siège de l'empire, il voulait s'établir à Constantinople; grand et magnifique idea, mais prématuré! L'Occident était encore trop fort pour enlever cette injure. L'Orient fut la proie d'Antoine: il succomba dans son entêtement.

### Principat.

Mais arrivons au Principat, si l'on peut appeler ainsi l'administration qui remplace celle de la République. Le Principat fut un bien immense pour l'humanité: il empêcha la dissolution du monde romain pendant 200 ans; il détruisit, brisa toutes ces nationalités de province, établit partout l'uniformité de jurisprudence, de langage, de religion.

On doit s'en louer l'été appelé la première sève de l'empire romain le commencement de la décadence; il est bien certain qu'il la précède, comme l'automne précède l'hiver. Faudrait-il donc supprimer l'automne? C'est l'automne qui donne le fruit de l'été. Ce fruit pour Rome c'est l'unité du monde; le moyen de cette unité, c'est le Principat. C'est un système magnifique. Plusieurs hommes éminents contribuèrent à l'établir: pour ne parler que des fondateurs, citons Auguste et Tibère. Nous sommes fiers de glisser sur ces hommes célèbres. Nous disons en passant qu'il faut se fonder de Tibère une opinion définitive et l'opinion commune.

Le Christianisme donne une époque de  
séparation des deux mondes.

L'ère chrétienne où nous voici arrivés est le point de séparation des deux mondes, celui bien commun, dans lequel nous sommes, et celui qui est au fond d'indivisible <sup>corde</sup> corde.



de traversant au centre de l'Europe, il est obligé pour continuer  
sa route de mettre à terre où il avait les pieds, c'est aussi  
qu'à l'époque du Christianisme une conversion brusque et  
subite se produisit bien dans l'univers; je dis se produisit  
bien, car enfin tout s'explique par la guerre, c'est le moment le  
plus poétique de la vie de l'humanité. nous voudrions bien  
nous arrêter au premier siècle: c'est la parodie sur la terre;  
mais il faut passer le seuil du Christianisme, arriver  
promptement aux dévastations des Barbares, éprouver le moule  
féodal et arriver à la fin de nos jours jusqu'au temps  
moderne.

Renversement de la cité par l'empire.  
Rome envahie par la Grèce et par  
l'Orient.

Tout à l'heure nous parlions de la société ro-  
maine; nous avons parlé ensuite de la formation de l'empire  
romain. Mais il ne faut pas croire que la cité et l'empire re-  
posent sur la même base. L'empire n'est rien moins que la  
destruction de la société romaine et l'admission de l'étranger  
entier dans les murs de Rome. Cette société se compose  
de l'aggrégation des divers éléments italiens. Par conséquent à  
mesure que l'empire se forme, la société se déforme. L'intrusion  
des étrangers commence après la seconde guerre punique.  
La Grèce envahit Rome. Il y eut alors, dit Tite-Live, un  
changement extraordinaire dans les hommes et dans les dieux.  
La Grèce entre dans Rome malgré Caton et tous les  
partisans de la vieille société; elle entre avec l'héroïsme  
que de Scipion, le génie d'Ennius et les divers sectes  
de philosophie. Une nouvelle religion s'établit. Un siècle  
après Tite-Live, Juvenal nous dit: On Ciberim de flum-  
pit-Orient. Rome est alors envahie par l'Orient après  
l'avoir été par la Grèce et avant d'être par le nord.  
La conquête de la Grèce par les Romains n'a fait qu'ab-  
aisser au devant de l'invasion grecque; de même l'empire a  
mené les Romains en Orient au devant de l'invasion  
byzantine. Les vainqueurs ont conquis les corps des vaincus,  
et les vaincus ont conquis les esprits des vainqueurs.



13w



Invasion du trône impérial par les  
diverses provinces.

Tout auquand nous venons de dire retour en  
quelques mots figures matériellement et symbolique histori-  
quement par le fait palpable et grossier de l'invasion du  
trône impérial par les diverses provinces qui se succèdent pour  
y glacer quelques uns des leurs. Voyons en effet la suite des  
empereurs romains.

La première famille est celle des Césars, famille  
latine romaine, patricienne. S'en fut, qui remontait jusqu'à  
Trojan, c'est à dire à l'origine géologique des Romains.  
rien de plus national que les Césars. Ceux qui viennent ensuite  
ne sont plus patriciens; ils ne sont pas même Romains. Les  
flaviens sont italiens: ils tiennent leur origine de Vénétie,  
le vrai berceau de la nation sabine. Au 11<sup>e</sup> siècle, celui  
des Antonins, ce ne sont pas même des italiens: Trojan  
et Sévère sont Espagnols; Antonin est Gaulois, Marc-  
Aurèle Espagnol d'origine. Voilà donc des provinces qui  
envoient déjà des empereurs. Ce sont d'abord les provinces  
d'Occident. On connaît la prééminence de l'Occident, c'est la  
cité de l'hérissement. Quels empereurs! Ils n'apportent pas  
il est vrai d'idées nouvelles; mais ce sont les plus grandes  
et les plus beaux caractères de l'antiquité: ils n'apportent  
à Rome que leurs vertus.

Introduction à Rome des idées occi-  
dentales.

Les idées nouvelles viennent de l'Occident si mespris  
qui un jour auparavant avait attiré et fasciné si qu'il devenait  
Antoine et cause de sa ruine. Au 111<sup>e</sup> siècle arrivent enfin les  
empereurs Orientaux. La première est Sévère, africain de  
naissance, mais marié à une Syrienne, de sorte que ses fils  
Caracalla et Géta sont au moins Syriens par leur mère. Combien  
alors les idées orientales vont affluer dans Rome! Quelles  
sont ces idées? D'abord quelle est la forme de l'Orient? C'est  
invariablement la forme religieuse. Ainsi l'Orient introduit  
dans Rome des religions. Et voici celles qui en effet arrivent à  
Rome à cette époque. Prenons les par les faits extérieurs et par  
l'apparence de leur matérialité, enfin amène le peuple les jure.



D'abord nous voyons crûment en mendiant les prestres des  
 Bonne Déesse, se taillant les bras et les cuisses, d'abord  
 des danses frénétiques : ils chantaient dans une langue que per-  
 sonne n'entend, les leuanges de la Bonne Déesse et d'Atys,  
 Atys mort et ressuscité, ils promènent à travers les villes romai-  
 nes les lions de Cybele. C'est cette est alui de la vie et de la  
 mort. Anis en suite. En l'Egypte le mystérieux Serapis, roi des  
 Ombres, Serapis mort et ressuscité. Mais ces religions ne contien-  
 nent aucun élément moral. Il n'y a pas là de ressemblance avec  
 le Christianisme si ces l'homme ressemblance imparfaite dans la  
 forme. Suivant ces religions la vie mène à la mort, la mort  
 mène à la vie ; la nature les réunit peut-être dans une commun-  
 ion indifférente : notre humanité n'est ici qu'une vaine phantasme  
 glorie sans idéal, sans but. Le plaisir du moment et les jouis-  
 sances brutales, voilà le caractère de ces religions pour la plu-  
 part de leurs sectateurs. Mais il y a au dessus de nous de  
 besoins que le plaisir ne satisfait pas, ne remplace pas dans le  
 cœur des hommes. Alors on alla chercher jusque dans la l'auto-  
 culte de la vie et de la mort, mais qui a au moins un commencement  
 de moralité, le culte de Mithra. Mithra gagna beaucoup à  
 Rome. On connaît le symbole de cette religion, c'est la sacrifici-  
 tion égorgeant le taureau. Sous la Capitale même, sous le temple  
 de Jupiter Optimus Maximus était creusé un autre temple, cha-  
 pelle souterraine consacrée au culte de Mithra. et ainsi les temples  
 à Rome étaient encore orgueilleusement assis dans leurs tem-  
 ples, et les temples étaient déjà niches pour les religions de l'Orient.

Mais une religion bien plus mystérieuse, bien plus  
 profonde, crûment indissoluble et était les remplace toutes, où  
 encore nous trouvons le culte de la vie et de la mort, enseigne  
 commune des religions de l'Orient. Mais il y a de grandes diffé-  
 rences. Si c'est un Dieu qui meurt volontairement pour s'homme,  
 ce n'est pas un Dieu multiple, ce Dieu actif et passif à la fois, ce  
 Dieu indifférent du panthéisme : ici Dieu s'est fait homme, le  
 si la Grèce avait été un immense perfectionnement en donnant à  
 ses Dieux la perfection de la beauté humaine, combien estu-  
 ce un perfectionnement plus grand d'avoir été l'humanité à



la perfection morale humaine et n'avoit fait de la  
divinité non pas un bien commun de la nature matérielle  
mais un type de toute perfection. Le genre humain tomba  
à genoux devant cette religion, et il doit y rester encore, sans  
les interprétations légitimes que la science doit donner à son  
fin. En science, l'et et l'etement d'élémentaire, c'est la  
démonstration de la foi. On peut retourner la proposition et  
dire : la science est la foi à démontrer.

Voilà donc toutes les religions de l'Orient dans  
l'empire. Rome qui se flattrait d'importer sa personnalité  
avait donc quelque chose de plus fort : au caractère d'uni-  
versalité matérielle qu'elle avait eue, rapport au monde  
par la force de son bras et de son droit est substituée une  
universalité spirituelle qui avait toujours aux dépens de  
l'autre. Toutes les religions de l'Orient avaient comme au  
délà d'un pont. On s'est demandé si le christianisme avait  
renversé l'empire romain et l'on a eu grand tort de le dire  
après. Nous disons nous que c'est son plus grand acte de gloire.

Voilà les religions de l'Orient qui affluent dans Rome  
représentées par les empereurs orientaux. Mais l'idéal de l'Orient  
au sens matériel et sensuel, c'est Elagabal. Un peu avec  
autre. Il y a un type de l'universelle et de l'indécision qui a  
vaut alors la gloire orientale. On sait qu'il réunit dans son palais  
les images des fondateurs du judaïsme, du christianisme et  
du Mahométisme, Abraham, Jésus-Christ, Moïse. L'empire  
était alors gouverné par une femme : c'était la mère de l'em-  
pereur, sous cette femme un jurisconsulte grec ou romain d'es-  
prit, l'histoire de l'administration, l'empire romain de l'est  
tenait alors par une administration exacte et irréprochable  
et en même temps par une grande indécision religieuse.

Rome est donc gouvernée par l'Orient : mais l'Occi-  
dent ne réclamera-t-il pas ? Il s'agit de faire bien vite ou  
de résigner. Après ce coup et quelques empereurs nous voyons  
sur le trône un homme de sept pieds de haut, mangeant quarante  
livres de viande à chaque repas, amenant d'Andalousie un  
cheval blanc par deux chevaux. C'est Maximus, le plus fort  
de l'est de l'armée, Thrace d'origine, goth d'origine ; il ne



L'act même pas latent. nous rencontrons déjà l'invasion  
 des Barbares dans cette invasion du trône par un barbare.  
 Après Maximien 17 empereurs en 40 ans. L'empire tombe en  
 dissolution. Les invasions qui vont être étudiées sont déjà  
 figurées et symbolisées par un empereur goth et un empereur  
 arabe, Maximien d'un côté et Odenat de l'autre. Vopiscus a  
 dit de Odenat une bien grande parole : "Odenatus vir  
 acis in bello, qui quae non Syriam tantum, sed omnem orbem  
 tenarum restituit et atque reformasset." C'est une prophétie et  
 figure de Mahomet. Mais l'empire ne fera-t-il pas un  
 effort ? ne tâchera-t-il pas de vivre encore ? D'où tireront  
 nous les nouveaux empereurs qui représenteront ce mouvement ?  
 D'Occident, d'Orient, le nord en ont déjà donné. C'est maintenant  
 le tour des provinces du centre. Et l'Egypte sortira deux grands  
 capitaines qui sauveront l'empire et lui rendront son unité : c'est  
 Amr et Probus.

### L'unité de l'empire.

Mais il faut que cet empire se sépare. L'Orient et  
 l'Occident ne peuvent pas supporter plus longtemps ce mariage  
 odieux qui les enchaîne au même joug. Ils le font amis ;  
 c'est un grec moitié syrien ; il comprend l'état de l'empire et  
 il en accepte les conséquences. Japetus d'Occident aura l'Orient,  
 contre l'intelligence et de la force ; Maximien Hercule  
 aura l'Occident, contre la force. C'est donc l'Orient qui a  
 vaincu ; car pour lui c'est vaincre que de se séparer. C'est là  
 sa victoire politique, mais ce n'est pas assez. L'Orient, mon-  
 de des religions ne peut avoir complètement vaincu qu'après  
 avoir imposé la doctrine. Constantin unit et réunit le monde  
 par un vibrant acte de lui imposer le Christianisme. Mais la  
 séparation recommence bientôt. Malgré Théodose, Arcadius  
 et Honorius desirant de nouveau l'empire. Les lois de l'Occi-  
 dent ne sont plus en vigueur en Orient. La grande unité de  
 droit est détruite. C'est là la vraie séparation de l'empire.



Voilà le tableau très abrégé mais fidèle des résolutions de l'empire romain. La chose importante était de montrer que bien longtemps avant la conquête de l'empire par les Barbares le thronne fut conquis par toutes les provinces successivement.

Quand toutes eurent fourni des empereurs, les barbares arrivèrent pour renverser l'empire et Rome eût succédé à toutes les nations.

Voilà la disposition de l'empire romain, marquée par des traits extérieurs. Mais nous n'avons pas vu comment sous cette société un bon autre mal se travaillait. Tout ce que nous avons dit ne regarde que les hommes qui comptaient comme hommes. Mais la plus forte partie de l'humanité était au rang des choses. En un mot, nous n'avons pas parlé des esclaves.

De l'esclavage chez les Romains.

La race indo-germanique, pour ne parler que de celle-là, est une race guerrière, de moins originairement d'agriculture avant l'acquisition par l'industrie ils avaient un tout autre mode d'acquisition, c'était la guerre. Les laquens n'ont seulement les choses des nations appartenant aux vainqueurs mais encore les personnes lui appartenant et combattant au rang des choses; c'est là le fondement primitif de l'esclavage.

L'esclavage est un mal qui longe à la fois les deux personnes qui en sont atteintes, le maître et l'esclave. Le maître est dépensé par l'esclave de mener une vie active et industrielle. L'esclave tout entier au profit du maître perd la plupart de ses facultés intellectuelles, et par cela qu'il n'est plus homme et devient une chose, il n'est plus traité comme un homme. Les moyens de vivre comme homme lui sont d'abord refusés. D'abord il est traité comme un animal, bientôt il n'est plus même traité comme un animal, et alors il périt. L'esclavage long les races auxquelles il s'applique. Voyez comme il a travaillé le monde ancien. C'est un véritable cancer auquel il faut jetter sans cesse du baillon nouveau et qui l'envoie



sans cesse. D'abord ce sont les vieilles races, les Pélasges et  
 les colonies phéniciennes qui avaient commencé l'industrie; elles  
 devenaient esclaves, et elles disparaissent. Parmi les vainqueurs  
 les tribus fortes assujettissent les tribus faibles. Les derniers  
 disparaissent aussi. Enfin, même dans les tribus des vainqueurs,  
 chez les Romains par exemple l'introduction de l'esclavage  
 fit disparaître peu à peu les hommes libres. Le riche n'avait  
 pas besoin de pauper; le pauvre devenait encore plus pau-  
 vre et finissait par arriver à un degré de pauvreté qui  
 ne comportait pas même l'alimentation. Le riche s'enri-  
 chissait toujours et le pauvre s'appauvissait toujours;  
 celui-ci d'abord ne peut plus de famille; bientôt il périt.  
 Ainsi chez les vainqueurs des vainqueurs l'esclavage fit  
 péir les hommes libres. Par qui les remplaçait-on?  
 On allait enlever des hommes sur les côtes de l'Asie mineu-  
 re et de la Syrie; c'était la traite de ces temps-là.  
 Peu à peu ces provinces se dépeuplaient; puis au défaut  
 de l'Orient on en eut du Nord. Les orientaux étaient  
 industrieux; on recherchait dans le Nord que des esprits  
 bruts et grossiers. Dès lors l'art tomba; puis qu'il n'y  
 était aux mains des esclaves. Les premiers esclaves  
 avaient péri parce qu'ils n'étaient pas menagés; les  
 derniers périrent de même. Il n'était pas besoin de  
 s'inquiéter d'eux, puis qu'on pouvait en avoir sans cesse.  
 mais à la fin l'empire romain s'affaiblissait; les  
 hommes du Nord au lieu de fournir des esclaves en  
 faisaient eux mêmes continuellement dans l'empire: de  
 là une dépopulation sans bornes.

Ainsi la société romaine se dissout à la  
 fois sous le rapport religieux et politique, et sous le



177  
rapport naturel, c'est à dire que les hommes man-  
quent. Il faut un autre peuple pour remplacer le  
peuple détruit.

Nous venons d'exposer la décadence de  
Rome, grave et terrible sujet auquel ni Montes-  
quieu ni Gibbon n'ont <sup>pas</sup> touché, puisqu'ils n'ont  
parlé ni du droit, ni de la religion, ni de l'es-  
clavage.



17 or



Monin

## 2.<sup>e</sup> Leçon. Invasion des barbares.

Nous ne pouvons nous arrêter au berceau du christianisme malgré le charme des tableaux qu'il nous présente. Nous y trouverions une perfection morale et religieuse qui n'avait point encore été atteinte, qui n'a pas été surpassée et qui ne le sera point. Il est triste de s'éloigner de cette époque sans avoir pu s'y arrêter. Nous ne parlerons pas non plus de ce 4.<sup>e</sup> s. où la société chrétienne se forme au milieu des débris de la société civile. où elle se crée une hiérarchie visible à la place de cette hiérarchie invisible. Il fallait que cette société prît une forme de plus en plus rigoureuse, et forte, c. à d. qu'elle arrivât à la monarchie, non pas seulement à cette monarchie invisible qui avait suffi aux premiers temps, mais une monarchie visible, la seule proportionnée à l'esprit matériel et faible du m. âge. En un mot il fallait un pape. Les protestants, quand ils ont prétendu revenir aux premiers siècles de l'église, n'ont pas vu qu'il fallait que le christianisme devint une société monarchique pour vivre. La même nécessité qui plus tard a fait dépasser la papauté, l'avait fait établir au m. âge.

Le qui intéresse le plus en faveur du christianisme naissant, c'est cette élément tout nouveau, si original, si vigoureux qui entre dans l'empire, cette jeunesse, cette fraîcheur admirable du monde barbare. Mais nous ne pouvons nous y arrêter, non plus. Nous sommes pressés d'arriver à la France, mais à

Deux grands éléments  
nouveaux: christianisme,  
barbares.





la France dans ces éléments propres, à cet élément qui vient de rentrer si glorieusement depuis quelque temps dans la voie du perfectionnement et de l'influence universelle. La France Mérovingienne contenaient bien celle-ci, mais d'une manière bien indirecte. Les origines de la société dans laquelle nous vivons, ne remontent point plus haut que le g<sup>t</sup> s., que le monde féodal, que les invasions des Normands, que les commencements de la langue Française. La paix entre Charles le Cheuve et ses frères est à tous égards l'ère de la nation Française. 843. Tout ce qui précède nous le passerons rapidement qu'il y a intérêt qu'il y en ait. ~~Il y a~~ <sup>Il y a</sup> ~~aujourd'hui~~ <sup>aujourd'hui</sup> nous donner un tableau très révélateur de la lutte entre les empereurs Romains et les barbares.

Commençons par l'immigration de l'armée des barbares, de cette armée envahissante qui mit 2 s. à renverser Rome.

Tableau physique  
de l'Europe.

(1) V. N° 1.

Représentons-nous bien la forme de l'Europe; trois péninsules qui entrent dans la Méditerranée, et ont la forme la plus précise, la plus arrêtée. L'Espagne<sup>(1)</sup> est un carré, l'Italie un carré long, la Grèce a une forme très variée, très multiple. Il y a progrès évident. La Grèce est beaucoup plus civilisable que les deux autres péninsules; l'Italie plus que l'Espagne.

(2) V. N° 21.

Derrière cette 1<sup>re</sup> Europe nous trouvons cette autre Europe beaucoup moins définie par la nature, et qui doit l'être par les révolutions politiques c. à d. par les idées qui amènent les révolutions, en un mot par le développement de la liberté humaine plutôt que par les obstacles physiques. C'est un monde vague



et indécis en comparaison de celui du midi. L'Allemagne  
la France sont des pays bien mollement dessinés en  
comparaison des 3 péninsules. C'est à la liberté humaine,  
au moi humain à lui imprimer ses traits. Au midi  
il y a des obstacles physiques symbolisés par la précision  
des limites naturelles; partout de hautes montagnes, des  
fleuves rapides, tout ce qui arrête les hommes.

Dernière des contrées, c'est l'indécise Allemagne. En effet  
quelles sont ses limites. A l'Orient par exemple qui  
est-ce qui la sépare des pays Slaves. Est-ce l'Oder.  
mais l'Allemand se parle sur les deux rives de l'Oder.  
Des peuples Slaves sont établis de l'un <sup>et de l'autre</sup> côté.  
L'Oder ~~lui-même~~ est un fleuve indécis qui se répand  
alternativement sur ses deux rives. Du côté de la  
Baltique la mer au moins sera une limite? La  
mer elle-même est indécise, ses rivages sont changeants,  
elle couvre des villes englouties, et le sol de la Prusse,  
du Mecklembourg, de la Poméranie n'est qu'un d'off.  
Du fond de la mer qui les baigne. Où finit l'Allem.  
du côté de la France. On dit partout que c'est au Rhin.  
Voyez cependant. L'Allemand se parle sur les deux rives.  
L'Alsace est allemande, la Flandre parle un dialecte  
wallon. L'Allemagne n'est limitée qu'au midi.  
Pour tout le reste il y a indécision; cela seul est certain  
qu'elle n'est pas du midi. On ne peut dire si les races  
celtiques et Slaves ne touchent pas de bien près à  
la race germanique; avec les Italiens il n'y a rien de  
commun. Les Allemands et les Italiens seront toujours  
opposés toujours ennemis.



Au delà de la Baltique, loin bien loin des Alpes  
du midi s'élèvent d'autres Alpes, les Alpes Scandinaves,  
qui donnent un aspect si rude à l'Europe du Nord.  
Examinez une carte bien faite; la Scandinavie est



rudement caractérisé par cette chaîne de montagnes qui sort de la Baltique, c'est entre les Alpes, ~~et les Alpes~~, la Scandinavie et l'Italie que doit s'agiter le grand peuple d' nous allons parler. C'est à peine si nous pouvons dire un peuple; ce n'est pas une race non plus; il n'y a pas dans cette foule de nations, cette unité de caractère et de langage qui constitue une race. Cette Germanie est si indécise qu'on ne sait comment la désigner, c'est une famille de peuples, de tribus, voilà le nom que nous lui donnerons.

Des Germains

Examinez les traits des Germains. Voyez ce bleu de leurs yeux qui donne à leurs regards ce caractère indécis et flottant. ~~Les cheveux aussi sont pâles, de~~ De plus leurs cheveux sont blonds. Ce pale azur de leurs yeux fait penser au ciel incertain, nébuleux, sous lequel ils vivent. Leurs cheveux pâles aussi rappellent la froide boisson du nord. Ce ne sont pas là les fils de la vigne. Voilà la race Germanique, l'élément indécis de l'Europe, qui doit fournir à toute cette Europe les principes d'une société nouvelle. L'Allemagne a prêté ses Goths à l'Espagne, ses suèves à la suède, ses lombards à la Lombardie, ses Francs à la France, ses Saxons à la Bretagne. Elle qui ne s'est elle pas transformée. La vieille Allemagne est la vraie mère du monde moderne, non pas une mère impérieuse; non, point de caractère politique dans ses colonies, point de lien, point de caractère de nation; ses enfants se sont détachés d'elle sans étonner. L'Italie n'a pas gardé de traces de la langue des Lombards, ni l'Espagne de la langue des Goths, ni pasque la France de la langue des Francs. L'Allemagne n'a conservé que la Scandinavie et l'Angleterre. La race Germanique ne s'est montrée nulle part sous un aspect plus énergique et plus original que hors de ses basses dans sa grande et triomphante colonie

(1) N° 22.



De l'Angleterre, le fruit et la gloire de la race Germanique.<sup>(1)</sup> M. n.º 7.  
La perfection de l'Allemand semble s'être réalisée dans  
les îles du Nord et dans la Scandinavie.<sup>(2)</sup> C'est le terme où  
elle aboutit. M. n.º 3.

Divisons la race Allemande. C'est la langue qui nous Langues Germ.  
guidera. C'est le monument le plus fidèle, le plus complet  
de l'histoire de cette race. Les Allemands d'aujourd'hui n'ont  
pas une autre langue que celle d'Alaric et de Théodoric.  
La langue Germanique est restée fidèle à elle-même, car  
l'Allemand est resté fidèle au Latin. Or il y a dans l'Allemand  
deux dialectes : le haut allemand et le bas Allemand.  
Le haut Allemand sera, si l'on veut, l'Allemand par  
excellence, c'est-à-dire l'Allemand que l'on parle dans  
les montagnes, dans la Bavière, la Suisse et l'Autriche;  
le bas est celui qu'on parle dans la plaine; c'est la  
langue de la Prusse, de la Poméranie, de la Saxe. La  
division est usée. Voici l'état actuel des choses. Quelle  
est la division ancienne. Les Goths, les Lombards, les  
Hérules, et en général la grande confédération des  
Suèves, celle des Marcomans, tous ces peuples parlent  
le haut Allemand, langue rude, pleine d'aspirations,  
de mots terminés par des voyelles sèches et retentissantes,  
beaucoup de mots suisses se terminent par un i;  
beaucoup de mots Autrichiens par un a. C'est le côté  
Allemand que j'appellerais le côté Dorien. Le côté du  
bas Allemand serait le côté Ionien. Le bas Allemand  
est infiniment plus doux; les aspirations ont disparu,  
la prononciation devient atténuée, adoucie, sifflante  
même, elle aboutit enfin à l'Anglais. Un Anglais  
s'entend à la rigueur avec un Danois, mais non  
pas avec un Autrichien.

Dans les tribus Germaniques les langues ne sont pas une Noms vagues et  
distinction suffisante, ce ne sont pas des noms de tribus, migrations Contin-  
des noms propres. Ils n'ont que des dénominations gaulo-  
des tribus.



Goth veut dire bon, vaillant; Alleman, tous hommes de  
 cœur; Lombards, hommes armés de longs javalots; Saxons  
 hommes armés de couteaux; Frank hommes ~~Allems~~ javalot;  
 Germain, hommes de guerre; Markomans, hommes de  
 la frontière. Les Wisigoths, ne se distinguent des Ostrogoths  
 quant au nom que par la différence de position Géogr.  
 (Wisigoths, Goths de l'ouest; Ostrogoths, Goths de l'est) avant  
 aux Vandales a sont plutôt des Slaves que des Germains;  
 c'est le même mot que Wende et Venède. Il est impossible  
 de fixer la demeure de ces tribus. Ce sont des nomades, ils vont  
 et viennent sans cesse dans une vaste pays. Tantôt vous  
~~rencontrer les Goths dans la Scandinavie, tantôt les Hérules,~~  
~~aux frontières de l'empire Romain.~~ Vous rencontra les  
 Goths sur les rivages du Pont-Euxin; presque aussitôt  
 ils sont en Scandinavie; Vous les cherchez en Scandinavie  
 ils sont sur le Danube et entrent dans l'Empire  
 Romain. Vous croisez les Hérules établis sur les bords de  
 la mer Baltique, qu'ils sont déjà sur le Danube.

Différences  
 des familles  
 des tribus Germ.

Les Allemands de midi avaient en général des chefs  
 distingués par leur valeur; le plus souvent ils étaient  
 désignés à la première place par la naissance. Mais la  
 légitimité de la valeur et de la naissance se confondaient  
 presque toujours, dans un état de chose où l'enfant du  
 chef savait dès sa naissance qu'il combattait au premier  
 rang: la vue continuelle du péril fortifie l'âme et  
 l'honneur; dès lors le plus noble était presque toujours le  
 plus digne. Le chef s'entourait de compagnons, il en  
 sentait le besoin dans une vie toute de périls; ils étaient  
 toujours auprès de lui dans les combats et dans les  
 banquets. Il les nourrissait, et les armait. C'étaient  
 ses frères d'armes, ses fils d'armes; car la parenté par  
 les armes est un trait particulier de ces tribus. Les  
 guerriers protégeaient la vie de leur chef, et lui sacrifiant



volontiers, la leur. C'était une vie de dévouement, de  
hasards partagés en commun, et suivis de banquetts  
en commun, d'ivresse, d'orgies au milieu desquels  
quelqu'un des hommes du chef chantait la bataille.  
Voilà toute leur organisation: c'étaient des hommes  
habitues à obéir pour vaincre, la religion pour les  
peuples Germains d'ailleurs parlons d'autre chose,  
la guerre absorbait tout. Tel est le caractère de  
presque toutes les nations d'Europe. Voilà.

Derrière eux-là se trouvait une autre famille Germ.  
toute différente d'esprit: c'étaient principalement  
les Saxons, les Frisons, tous ces peuples des plaines, ou  
plutôt des landes, des sables de la Germanie du  
Nord. Tous ces peuples appartenaient à une famille d'origine  
antérieure par les Romains sous le nom de Ambres. Ils  
avaient en horreur, en dédain ces relations féodales qui  
chez les Germains du sud: unissaient si étroitement  
l'homme à l'homme: cette religion de l'homme, ce dévouement  
jusqu'à la mort inclusivement les Germains du nord ne  
le comprenaient pas; leur dévouement, leur dépendance  
n'était que pour les Dieux, particulièrement pour Woden  
(Odin) le Dieu de la guerre: ce Dieu avait eu des fils d.  
étaient des rois pontifes les autres. Les descendants  
des autres gouvernaient le peuple mais au nom des  
Dieux. Le peuple était trop fier pour souffrir  
aucune autre dépendance, même la dépendance  
honorable par le dévouement, par l'amitié. Leur  
caractère c'est l'indépendance et l'égalité sous la  
hiérarchie sociale; tous les hommes égaux sous les  
Dieux et sous des prêtres descendants des Dieux.

Voilà l'opposition des deux grandes races germaniques.





C'est le noeud de l'histoire de l'Allemagne.

Les races se trouvaient réunies dans bien des entreprises. Dans la Scandinavie on trouve des Allemands du N. et du midi: dans la Germanie de même; car les Saxons formaient une association mixte d'hommes du Nord et du Midi, et le Dialecte Frane tient des deux dialectes que nous avons signalés. Lorsque les Lombards sous la conduite d'Alboin parurent en Italie les Saxons désiraient suivre ce chef: ~~la~~ <sup>la</sup> ~~géné~~ <sup>géné</sup> ~~différence~~ <sup>différence</sup> ~~de~~ <sup>de</sup> ~~ces~~ <sup>ces</sup> ~~peuples~~ <sup>peuples</sup> les en empêcha. Alboin voulait selon l'esprit des tribus du midi partager son armée en dizaines, centaines, mille<sup>es</sup>, etc. c. à d. l'assujétir à une organisation militaire. Les Saxons ne voulurent pas se laisser classer ainsi; prévoyant que ce plan les soumettrait davantage à leurs chefs, et à une discipline rigoureuse, ils renoncèrent à cette belle Italie où Alboin voulait les conduire. Ce ne fut que bien tard, et lorsqu'ils étaient établis depuis long-temps dans la grande Bretagne, que le grand Alfred parvint à leur faire adopter la division par dizaines et centaines. Le principe féodal était dans les Allemands du midi, et l'opposition au principe féodal était dans les Allemands du Nord. Les premiers qui entrèrent dans l'empire furent les Allemands du Midi; ils en étaient plus voisins. Les Allemands du Midi ont été très loin et du côté du Midi, et du côté de la Scandinavie; car les Goths ont poussé jusqu'aux Alpes Scandinaves d'une part, de l'autre jusqu'au Détroit de Gibraltar. Les Suisses, les Souabes sont le même peuple que les Suédois: ce ne sont que 3 formes d'un même mot. Et ces voyelles retentissantes que nous entendons sonner sur les montagnes du Tyrol et de la Suisse, on les entend aussi sur les Alpes Scandinaves.



Voilà le monde barbare. Des Germains au nord et Slaves et Barbares.  
 au midi. Derrière les Germains viennent les Slaves,  
 les Vénètes, Wendes, ou Vandales; derrière les Slaves, les (1) N° 2.  
 Barbares. Mais ceux-ci ne sont plus à craindre. Ils ne  
 parlent plus une langue indo-germanique, mais  
 des idiomes tous nouveaux pour l'Europe et sans  
 rapport avec les idiomes du monde occidental. Leur  
 physiognomie sauvage et monstrueuse les sépare  
 encore davantage et des Slaves et des Germains.  
 C'est l'arrière-ban des Barbares. Ils passent à  
 travers toute la ligne des Slaves, pour se jeter  
 au milieu des Germains.

Revenons à la Germanie et montrons clairement la différence des deux races dont elle se compose. D'abord les Allemands du midi, sacrifiant leur intérêt et leurs passions à la dépendance, au fief féodal à la foi de l'homme à l'homme. Derrière eux, les Allemands du Nord qui prétendent ne dépendre que de Dieu, et qui après avoir perdu avec leur religion nationale la seule dépendance qu'ils voulaient bien supporter, après être entrés non sans <sup>mes</sup> réugnance prolonger dans le sein du christianisme, ~~de l'empire~~ par s'affranchir peu à peu de la nouvelle religion, pour ne plus reconnaître que la seule autorité de la pensée. C'est là le génie actuel de l'Angleterre, de la Scandinavie, et de l'Allemagne du nord. C'est là que ces pays sont enfin arrivés après mille révolutions.

L'Allemagne du midi prédomine d'abord et avec elle le monde féodal. Ensuite vient le tour de l'Allemagne du Nord, et en même temps du monde industriel et anti-religieux. De sorte que l'Allemagne fournira à la fois et les races et les idées qui vont renouveler le monde ancien. L'invasion des barbares, ce grand

Place des deux  
 sections de la  
 gr. famille Germ.  
 dans l'histoire  
 du moderne.



évidemment s'efface en quelque sorte à nos yeux quand nous songeons à cette grande invasion d'icelles qui va s'éclaircir à leur suite. On voit dans l'arrivée d'Alaric, d'Attila, tout le système féodal et dans la résistance opiniâtre de l'Allemagne du nord au régime féodal et sous Charlemagne et sous la maison de Souabe, et plus tard dans la prédominance en Angleterre du génie Saxon sur le génie Normand, on voit dans tout cela la formation de l'esprit Anglais d'aujourd'hui qui est la fin et le résultat de l'Allemagne du Nord.

Sources hist.  
sur l'invasion.

Le point de vue de toute l'histoire des barbares c'est le grand poème des Niebelungen où leur génie est déposé. Il faut toutefois en écarter avec soin ce qui appartient à l'époque de sa seconde rédaction définitive. N'oublions pas la Germanie de Tacite la plus belle description de peuple qu'on ait jamais faite, si Tacite avait compris la portée de ce qu'il disait. Le seul défaut de ce grand ouvrage c'est de procéder d'une manière négative en opposant les vices des Romains à l'absence de ces mêmes vices en Germanie, c'est faire quelquefois des épigrammes contre Rome au lieu de décrire un pays étranger. Une 3<sup>e</sup> source est dans les historiens contemporains de l'invasion, et aussi dans les recueils de lettres de cette époque dans les lettres de Cassiodore ce chancelier Romain du Goth Théodoric, dans les lettres de S<sup>t</sup> Jérôme, de S<sup>t</sup> Augustin, et aussi dans Salvien, et tous ceux qui ont souffert de l'invasion. Parmi les historiens nous remarquons un barbare, Jordanès qui a écrit en latin sur les origines et les guerres de la Germanie, parmi



les hommes de l'ancienne civilisation le Sophiste  
Priscus qui nous a laissé un monument inestimable  
dans le récit de son ambassade auprès d'Attila.  
En entrant dans le moyen âge nous trouvons dans  
Grégoire de Tours un monument non moins curieux  
mais nous nous tenons ici à la 1<sup>re</sup> époque de  
l'invasion.

Maintenant voici comment l'on conte la 1<sup>re</sup>  
invasion des barbares.

Depuis long-temps les nations germaniques  
pesaient sur l'empire, et ce n'était que par un  
grand force militaire qu'on pouvait soutenir  
ce poids. On sait que déjà 100 ans av. J.C. les  
Cimbres avaient fait irruption en Italie. On sait  
que les Daces (Dagen, Degen, épie) avaient  
imposé un tribut à Domitien, que Trajan loin  
de le payer jeta un pont de marbre sur le  
Danube pour aller chercher les Daces dans  
leur pays, qu'il détruisit tout en Dacie par le  
fer et par le feu et fit prisonnier leur roi  
Décebale (c.à d. roi des Daces). Vers 260 lorsque  
prétendants s'élevèrent dans l'empire les barbares  
l'entourèrent de toutes parts. Les Goths passèrent  
le Danube<sup>+</sup>, les Franks passèrent le Rhin. Les Franks  
ne sont pas une peuplade particulière de la  
germanie; ils appartiennent aux 2 gr. races  
germaines à la fin, c'est une confédération. Leur  
nom vient de Frank<sup>(1)</sup> (Frankie) sans doute par  
opposition à Sachsen (les hommes du couteau)  
les Franks parlent un dialecte très rude qui  
ressemble assez à celui des allemands du Nord.

Récit de la 1<sup>re</sup>  
Invasion.  
375-4.

1<sup>re</sup> Antécédents.

+ Et sous Décius tentent de conquérir  
l'Italie.

(1) Cette formation d'un adjectif étymologique est conforme à  
la dérivation de plusieurs adj. voir Krantz de Gram.



Dans les 1<sup>ers</sup> temps de leur existence ils habiterent sur les bords du Rhin à peu près au milieu de son cours, puis ils descendirent jusque dans la Baltique où ils se mêlèrent aux anciennes pop. de races Suédoise et Saonnne. Ils y prirent la religion d'Odin, cette religion qui inspire à ses sectateurs un enthousiasme féroce de la guerre. C'est au reste le caractère universel des barbares: mais aucune nation ne paraît l'avoir porté aussi loin que les Français.

Pour se faire une idée de cette barbarie, il faut savoir que les Bluringiens ayant reçu d'un peuple vaincu 400 jeunes filles en otage (on sait que les Germains préféraient recevoir des filles en otage), et la paix ayant été rompue, ils firent tuer toutes à quatre chevaux. Les Goths qui envahissaient l'empire coupaient la main droite à tous les laboureurs. Les barbares détruisaient tout les enfants détruisent; les enfants ont besoin d'exercer leur activité, et comme ils ne savent pas construire, ils l'exercent en détruisant. C'est ainsi que les barbares détruisaient les hommes non par une cruauté froide et réfléchi mais par insouciance et sans bien connaître la valeur de ce qu'ils détruisaient. Il y eut contre les barbares de cruelles représailles. Constantin jetait aux lions les rois Français qu'il avait faits prisonniers. Julien remporta sur les Chauxes de sanglantes victoires.

2. Les Goths sont admis d. l'empire.  
376

Mais après la mort de Julien, les 2 frères Valentinien et Valus qui gouvernaient, l'un l'Occident le second l'Orient, les Goths qui vivaient au delà du Danube vinrent se présenter aux officiers impériaux et demandèrent à entrer dans l'empire.



Ce n'était pas une chose nouvelle. L'empereur Probus, ce  
 paysan d'Illirie célèbre par ses victoires sur les  
 Perses et les Barbares avait eu l'idée d'enlever des  
 tribus entières à leur pays, de les transporter à  
 l'autre bout de l'empire, de les établir dans des  
 provinces où environnées de grandes forêts militaires,  
 éloignées de leur pays par un espace immense, elles  
 devaient se civiliser bon gré malgré et rajouer  
 de leur sang féconde la vieillesse de l'empire.  
 Probus avait tenté la chose sur nos ayeux les Franks,  
 il avait transporté quelques uns de leurs tribus  
 sur les bords du Pont Euxin espérant bien qu'ils  
 ne pourraient jamais delà retourner à leur patrie.  
 Ils y retournerent pourtant. Incapables de supporter  
 ce qu'il leur fallut de barbares, ils se remuèrent  
 et s'il leur fallut des barques ils les remuèrent  
 en cuir et qui pouvaient se fermer. Ils se confièrent  
 à la mer sur ces frêles embarcations. Quand  
 la tempête arrivait ils fermaient leurs barques  
 et roulaient à tout hasard avec les flots. De  
 cette manière ils traversèrent toute la Méditerranée  
 depuis les Palus Méotides, sortirent par Gibraltar,  
 remontaient dans l'Océan jusque sur les côtes  
 de la Bretagne où ils descendirent en bien petit  
 nombre après un tel voyage, car on peut  
 bien l'imaginer.

Les Goths qui demandaient un asyle à Valens  
 ne demandaient donc rien de nouveau. La raison  
 qu'ils alléguaient, était que des extrémités  
 de l'est, des déserts où les sorcières s'étaient  
 unis avec les démons était fondue sur eux un  
 peuple difforme, monté sur de petits chevaux  
 légers car des vautours, des hommes qui ne  
 parlaient pas mais qui faisaient entendre des sons





grêles semblables au cri des animaux. Les Goths fatigués de leurs incursions continuelles, déclaraient qu'ils se trouvaient plus rapprochés par les maux des Romains que de ces peuples auxquels ils donnaient le nom de Huns. Ils venaient d'être convertis à l'arianisme par Ulfilas. Valens était lui-même arien. Il se détermina à les recevoir. On a dit qu'il n'aurait pas dû le faire. Mais les Goths seraient entrés de force. On a dit encore que le peuple entier des Goths avait supplié à genoux les officiers Romains pour qu'ils voulussent bien les recevoir. On n'a pas réfléchi que les Goths étaient un peuple assez puissant pour résister aux Huns, que s'ils se retiraient devant eux c'est qu'ils n'avaient ni une paix qu'une guerre sans butin et sans fin. Mais ils étaient trop fiers pour demander à genoux ce qu'ils auraient pu prendre de force, et beaucoup trop nombreux pour pouvoir tous entrer dans l'empire. Il est évident que ceux qui firent cette demande ne formaient qu'une très petite fraction de la nation, le reste demeurant dans ses foyers.

Les Goths devaient passer sans armes: ils donnaient tout aux officiers de l'empereur pour les convertir. Ils donnaient leur or, leur bétail, tout jusqu'à leurs enfants et leurs femmes. La difficulté était de nourrir cette immense multitude qui s'élevait dit-on à 200.000 mille personnes. Dans un pays civilisé on est bien à l'étroit. Toute la plume est prise; chacun à son héritage; chaque morceau de terre a son maître. Que faire cependant des Goths? On ne voulait point en faire des soldats car pourquoi leur <sup>demande</sup> ~~leur~~ leurs armes; leur industrie était nulle. Ici on accuse encore



les fonctionnaires d'avoir détourné les approvisionnements  
et d'avoir relâché les Goths à leur vendre <sup>et se faire</sup> leurs  
femmes et leurs enfants. Cette infidélité n'est pas  
nécessaire pour expliquer la disette où les Goths  
se trouvaient réduits. Un soulèvement terrible éclata,  
les barbares prirent les armes. Valens fut vaincu et tué  
à Andrinople. Le grand Théodose lui-même qui vint  
après lui put à peine contenir les barbares. Souvent les  
guerriers Goths tiraient l'épée à la table même de  
l'empereur. Lors qu'à la mort de Théodose ses faibles  
enfants Arcadius et Honorius partagèrent l'empire  
les barbares prirent les armes; ils ne se croyaient  
liés qu'à l'homme seul entre les mains duquel  
ils avaient prêté un serment & c'était là leur droit  
public. Le Vandale Stilicon qui gouvernait  
l'Occident sous le nom d'Honorius eut peut-être  
arrêté les Goths s'il avait réuni les 2 empires;  
mais la jalousie des ministres d'Arcadius l'empêcha  
de détruire Alaric.

Alaric nommé juge ou chef des Wisigoths 3.<sup>e</sup> Alaric et  
savage impunément la Grèce, pénétra en Illyrie et Prodigast.  
ce ne fut qu'à grand pain qu'il accepta le titre  
d'allié de l'Empire Oriental avec l'Illyrie et la  
permission de fabriquer des armes dans les ateliers  
impériaux. Alaric voulait attaquer l'Occident. Il  
mit 3 ans à passer d'Illyrie en Lombardie; les  
Goths traînaient avec eux leurs femmes, leurs enfants,  
leurs vieillards. Entré dans l'Italie, Alaric y était depuis peu  
occupé de sa lutte avec Stilicon grand arrivèrent par  
un chemin plus direct, par les Alpes une foule  
de barbares du Nord des Bourguignons, des Suèves,  
des Vandales, des Alains. Tous ces peuples entraient en  
It. sous la conduite de Prodigast. Ils y trouvaient leur tombeau.  
Attirés près de Florence dans un pays difficile ils furent  
entourés et exterminés. Cependant Alaric était toujours là





se préparant à profiter de l'affaiblissement de ses ennemis:  
2 fois il essaya d'imposer des conditions à Honorius, 2 fois elles  
furent repoussées. Alaric marcha vers Rome: et Rome  
fut prise pour la 12<sup>e</sup> fois en 420. La ville fut pillée, mais  
le vainqueur n'y resta pas. Le séjour d'une ville était  
insupportable pour les barbares; ils n'en voulaient que  
les richesses. Alaric continua sa route et mourut  
de maladie dans la Calabre. Les barbares virent  
dans cette mort une punition du ciel. Ils s'accusaient  
eux-mêmes d'avoir pris Rome, d'avoir violé la ville  
sanctuaire des Césars; ce grand nom de César ils s'étaient  
habitués à le respecter. Ils l'avaient entendu tant de  
fois répéter avec une sorte d'effroi dans leurs écrits.

(1) N° 33.

La plupart des nations barbares trouvaient dans  
leurs traditions religieuses que leurs pères étaient venus  
du midi; et qu'ils y avaient laissé une ville sacrée,  
une ville de bonheur nommée Asgard<sup>(1)</sup> (probabl. ville  
des étés). c'était donc en poursuivant leurs conquêtes  
vers le midi qu'ils remontreraient infailliblement  
cette ville sainte; et peut-être l'idée de Rome se  
confondait-elle pour eux avec l'idée de cette  
ville. Se me sans attiré vers Rome par une  
impulsion irrésistible, disait Alaric. Notre regard  
c'est toujours le lieu que nous n'avons pas eue.  
En voyant ces peuples d'or, ces fruits délicieux du  
midi, ils supposaient que ce pays favorisé des  
ciens était celui que leur religion leur désignait.  
On conçoit difficilement l'effet que produisaient  
sur les barbares du nord ces brillantes productions  
du midi. En Scandinavie pour exprimer le  
désir le plus ardent on dit le désir des figues.  
Les Gaulois n'ont, dit-on, parlé en Italie  
qu'à cause de la vigne: et on sait que les  
oranges contribuèrent beaucoup à attirer les Normans  
en Italie. (1)

(1) V. N° 13 et 14, et Priscus. sur  
Attila.



86

Art et littérature du monde barbare — analyse  
des *Nibelungen* — Caractère de la poésie — Comparaison  
avec les *Nibelungen*.

3 moments distincts dans l'invasion des  
barbares.

Il y a trois moments bien distincts dans  
l'histoire de l'invasion des barbares : d'abord Alaric  
et frétizon, moment d'enthousiasme gothique et d'impe-  
tus de l'ordonnée. Le nord est attiré vers le midi par  
un attrait irrésistible ; mais ne se fonde encore.

Le second moment est la réunion du monde  
barbare sous Attila, réunion dont l'issue nous a donné  
un si admirable tableau. Les barbares veulent du lof, mais  
peuvent encore de conquêtes.

Vient enfin le troisième moment où l'on commence  
à fonder. On se trouve la fondation obscure des royaumes  
de Burgund et Wisigoth, la fondation éclatante du royaume  
des Ostrogoths en Italie, la fondation durable des  
royaumes des Francs dans les Gaules, royaumes qui doivent plus  
tard comprendre et réunir sous Charlemagne tout le monde bar-  
bare.

Des intervalles jusqu'à ce qu'on divise ces 3 époques : la  
première est Alaric et frétizon et Alaric en 400 ; la première  
réunion du monde barbare en 450 ; puis vers 500 Théodoric  
et l'affermissement de la domination des Francs dans la Gaule,  
de cette domination qui doit arriver vers 600 à l'unité de  
monde barbare.

De l'art chez les barbares.

Voilà maintenant quelle est l'idée du monde bar-  
bare. Il se trouve dans la ville dépeuplée et solitaire des  
barbares un monument gothique, le seul monument gothique  
qui soit que gothique l'Italie. Le monument est d'une forme  
ronde ; une coupole d'un seul bloc en couronne la façade. C'est

Hist. du moyen-âge 3.



un monument colossal et comparable pour la masse aux seuls monuments de l'Égypte primitive, aux monuments préhistoriques. Les origines du monde barbare sont caractérisées par des monuments d'une structure colossale, comme les origines du monde classique. Ce n'est pas du tout cette architecture élégante, hardie, brillante, appelée si mal à propos architecture gothique; ce n'est qu'un bloc massif qui semble poser là par la main d'un géant. Le monument est le tombeau de Dietrich, c'est à dire de Chiefforie, vainqueur d'Obacar, vainqueur à Vérone des premiers barbares qui avaient conquis l'Italie; c'est le premier grand héros de l'Heldenbuch, de la recueil de poésies dont l'Allemand se nourrit depuis 900 ans. Le héros des guerres du midi est donc Dietrich; mais il y a aussi un héros tout Scandinave, tout germanique, c'est Siegmund, Siegfried. L'idée du monde barbare est là, dans les personnes moitié historiques des Dietrich à la fois germanique et italien, du Siegfried tout germanique, du Sigurd tout Scandinave. C'est là qu'est notre véritable point de départ; là est l'idée du monde barbare. Voici à dit un mot d'une immense profondeur: le vrai poétique est plus vrai que le vrai historique; et en effet il est certain que l'histoire ancienne de la Germanie n'est rien de si germanique que Dietrich et Siegfried, tels que la poésie les a peints. Comment donc se dispenser de parler des personnages les plus historiques de toute l'histoire des Germains? Cette poésie est beaucoup plus historique que Grégoire de Tours et Jordanès, plus historique que les lois Saxonnes et ripuaires; elle entre dans l'histoire à une bien plus grande profondeur, et elle se comprend: lorsqu'on peuple entier se compose de siècle en siècle, en amassant toutes ses idées, un idéal de nationalité; il doit arriver qu'en négligeant dans chacun de ses essais ce qui est particulier au temps et réunissant tout ce qui est commun aux différents âges, nous aurons l'essence même de son génie national.



Quand nous avons décrit précédemment le monde  
 germanique sous le rapport de la géographie physique, nous  
 l'avons montré comme une grande forme au Nord et au midi  
 par deux chaînes de montagnes : sur ces deux chaînes où se  
 parlaient des langues différentes, plus sonores au Nord, plus nulles  
 au midi, mais également chargées de mythes sonores et réson-  
 nantes, s'est aussi formée une poésie originale qui a  
 été parvenue dans son type, quoiqu'effacée dans sa  
 forme et qui depuis Attila jusqu'à nous a formé le tronc  
 de la vie poétique en Allemagne; car cette vie poétique en  
 Allemagne est tout : aucun peuple n'est plus poète : c'est  
 poète sur les champs de bataille, sur les glaciers de la Suède  
 et de la Norvège, et au foyer domestique les longues nuits  
 d'hiver sont employées à raconter des légendes merveilleuses.  
 La poésie n'est pas en Italie, elle est en Allemagne, dans le  
 Nord. Remarquons ici une grande différence entre l'Allema-  
 gne et le midi. La plupart des peuples méridionaux ont  
 fini par une épopée, et tout ce qui a précédé et préparé  
 cette épopée a péri : nous ne savons point les antécédents  
 de l'Iliade et de l'Odyssée, nous ignorons comment l'Inde  
 est arrivée à ses immenses épopées, au Ramayana et au  
 Mahabharat. Nous ignorons les sources du Shahnamah  
 des Persans. Nous connaissons au contraire toutes les  
 transformations successives qu'a subies le grand poème  
 germanique depuis le moment où il commence à poindre  
 dans l'Edda islandaise, jusqu'au moment où la main  
 d'un grand poète de l'école frédéricienne donna à ce sujet la  
 forme antique des Niebelungen, jusqu'au moment où  
 de l'antique qui à peu de degrés de force et de grandeur



féodal ce monument est tombé par la poésie bourgeoise des compagnons jusqu'aux alménachs de 1830 qui donnent encore aux paysans de l'Allemagne la même forme sous une forme prosaïque et décolorée. Tel est l'immense cycle que nous a grand peine à parcourir. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de faire connaître les formes que cette poésie a successivement revêtues. Cette généalogie des mythes descendrait les uns des autres, se tenant des couleurs particulières à chaque époque est à coup sûr le spectacle le plus intéressant pour l'esprit, et la seule littérature germanique peut nous donner ce spectacle. Mais nous ferons abstraction de tout ce qui n'y a de particulier à une époque, c'est à dire de tout ce qu'il y a de politique dans cette poésie. Il nous faut voir comment les allemands ont conçu leur première révolution; nous donnerons pour cela une exposition fort sèche des Niebelungen.

Caractères principaux d'un peuple — art — littérature, histoire, droit, etc.

Un peuple se caractérise par plusieurs choses, par son art dont la langue est la partie la plus profonde, par sa littérature qui est déjà quelque chose de moins intimes, de plus extérieur que la langue: et se caractérise par son droit et enfin par les événements politiques qui sont la forme la plus matérielle, la plus concrète que revête le génie des peuples. Notre tâche est de nous arrêter à ces deux dernières formes, le droit et les événements politiques. La forme du droit est connue en ce sens qu'elle est écrite et datée; mais on voit de suite la supériorité du droit sur la littérature. En général les monuments littéraires aux époques barbares ne sont point datés, ils flottent; on ignore toujours l'année dans laquelle la première idée des Niebelungen est entrée dans l'esprit des Germains, tandis que sont arrivés



une date précise sur l'échelle saliqued on saura toujours à peu près à quelle époque elle a été écrite. Le droit, comme la littérature, est un développement à la fois intellectuel et matériel; intellectuel, car c'est toujours la pensée qui commence et qui prépare l'action. Le double caractère est un avantage immense. C'est pourquoi la fondation de la philosophie des histoires a pu pour base les résolutions du droit, dans la pensée que l'histoire n'est qu'un changement, un développement du droit. Les résolutions de la langue et de la littérature au contraire ne sont pas susceptibles de chronologie, ou presque pas, et alors même ce n'est qu'à une époque très avancée, c'est à dire quand elles n'en ont plus besoin.

Le temps précis des résolutions de l'art figuré ne peut pas non plus se dater; c'est là leur infirmité quand on les considère sous le rapport historique. Puis arrivés le quatrième développement, le droit, qui est à la fois de la pensée et de l'action et qui a de plus l'avantage de pouvoir être ramené à des dates précises: enfin arrivés ce développement extérieur et matériel de l'histoire politique. Il y a bien un autre développement qui est le couronnement de tout, c'est la pensée abstraite et générale, la philosophie; mais cette partie n'entre point dans le sujet de nos études, et d'ailleurs quoique ce soit le résultat général de la pensée d'un peuple, ce n'est point un développement populaire; il est essentiellement aristocratique.

Analyse des Mischungen.

Revenons aux Mischungen: Dans les bases



terres vivait un roi, Sigmund, dont le fils Siegfried avait  
 en partage la force et la beauté. Il fut élevé par un vieil  
 lard qui ne le quittait ni le jour ni la nuit. Il parcourut  
 bien des contrées. Dans un de ses voyages il arriva au pays  
 des Niebelungen, enfant des brouillards. Le roi du pays était  
 mort et ses deux fils se disputaient le trésor qu'il avait  
 laissé, trésor capable de couvrir d'or et de pierres les  
 champs immenses. Dans ce trésor se trouvait le chapeau  
 qui rendait invisible et la bonne épée, Dahmung, qui ne  
 manquait jamais son coup. Les deux frères prirent Sieg-  
 fried de leur part du trésor; il le fit avec équité, mais  
 ces méchants s'aimèrent contre lui, ils ne donnaient pas la  
 place d'héros. Et les deux tout deux, Dornier leur guer-  
 rier, Dornier le vieux gardien des bœufs, le monstrueux nain  
 Albrecht, armé d'un énorme fouet de fer; il s'empara  
 du trésor, le ramena dans les basses terres, mais parven-  
 ues de l'embouchure du Rhin, le héros s'adressa et  
 or funeste et balança dans les flots: lui seul au monde  
 connaissait la place où il était ainsi englouti. La  
 tradition Scandinave ajoute que l'un des deux frères  
 était un dragon. Siegfried après avoir tué le dragon  
 se baigna tout entier dans son sang; ce sang rendit  
 son corps dur comme le corne; seulement une feuille  
 de tilleul s'étant collée contre son dos, le sang ne toucha  
 point cette place, et il resta vulnérable par cette partie.

Cependant Siegfried apprit que dans la terre des  
 Bourgignons fleurissait une noble Vierge, belle sans mesure;  
 aucun corps de Vierge n'était plus beau, mais les vertus de  
 son sexe paraissent d'autres Vierge; pour elle elle était  
 cruelle et artificieuse. C'était Chémichel, la fille bar-



bure. Siegfried alla trouver son père : j'ai vu, lui dit-il, aller dans la terre des Bourgignons demander la main de cette fille. Garde toi d'aller dans cette terre, lui répondit le vieillard ; tu ne sais pas la perfidie du peuple. Et qui importe la perfidie, repit Siegfried, c'est par la force que j'aurai la main de Chrommichel : j'en demande rien par la douceur. J'ai même avec moi 12 compagnons. Puis il alla trouver sa mère : ma mère il me faut 12 habits magnifiques pour mes 12 compagnons ; j'ai été dans la terre des Bourgignons. Sa mère réclama d'abord, mais enfin elle donna son consentement. Alors toutes les jeunes filles, toutes les sœurs du guerrier se mettent à l'ouvrage avec ardeur, travaillent jour et nuit sans relâche, et les prières tombent à foison, et les vêtements s'achètent. Siegfried part : il arrive bientôt non loin de l'Oden Wald qui se trouve dans les environs de Worms, à l'écouir de Gunter roi du pays et frère de Chrommichel ; il y trouve aussi Hugel, autre frère de Chrommichel, l'homme au visage pâle et qui n'a plus qu'un œil, le jeune et ardent Guethuth, Adolph le maître des cuisines. Le maître des cuisines est au moyen âge un personnage important. Celui qui tue l'oplé dans les festins pour dévoter le chevreuil et le sanglier servit à la table du chef, doit être noble.

Siegfried et les siens s'arrêtent à cheval d'un  
 côté de Gunter (ils sont à cheval dans la rédaction  
 du XII<sup>e</sup> siècle : à ce qu'il semble le Siegfried Scandinave  
 ne va qu'à pied ; ses aventures ne se passent que dans les  
 montagnes et sur le mont.) On sort donc pour les deux camps  
 de leurs armures. Ils ne répondent pas. Gunter qui les avait



Nous du haut deson j'ai une demande qui est donc : les  
 serviteurs disent qu'ils ne connaissent pas ces questions. Il  
 fait appeler Hagel qui lui répond : je ne connais pas ces  
 gens là, mais celui ci doit être Siegfried, le héros des batailles  
 terribles. Guntel descend et leur offre l'hospitalité. "Je ne  
 viens pas pour grande hospitalité, dit Siegfried, je viens  
 pour voir si vous êtes plus fort que moi, et si je suis  
 vainqueur votre royaume et vos trésors m'appartiennent. Les  
 Bourgignons s'indignent, les épées vont se tinter. mais Ha-  
 gel intervient ; on s'accorde, on s'apaise. Siegfried et ses  
 compagnons sont introduits dans le palais de Guntel. Bientôt  
 on apprend que les Sackes descendent vers la terre des  
 Bourgignons.

C'est alors qu'on livre une bataille plus terrible  
 que les batailles de l'Iliade. Il y a un massacre épou-  
 vantable ; Siegfried qui avait pris part pour les Bourgignons  
 est vainqueur. Les rois Sackes sont conduits enchaînés  
 au palais de Guntel ; c'est par reconnaissance accordée au  
 héros la main de Grimmeild. alors la rédaction scandi-  
 nave donne une scène admirable, l'enterrement des deux rois.  
 Enfin on donne une plus haute idée du génie germanique  
 que cette grande épopée latine dans les rapports entre  
 les deux. On peut lire tous les poètes que l'on rencontre  
 rien de semblable.

Avant le mariage Guntel déclare à Siegfried  
 qu'il a entendu parler d'une terre lointaine, la terre des  
 glaces, l'Islande, ou selon d'autres la terre d'Isot ; que  
 dans cette terre il y a une vierge d'une beauté si belle ;  
 elle se nomme Brunehild, la fille qui brule. Elle est  
 douée d'une force prodigieuse (la force des hommes  
 est une condition de la beauté même pour les femmes).



Brunehild ne donnera sa main qu'à celui qui l'an-  
vera le javelot plus loin qu'elle. Tous ceux qui ne  
réussissent pas sont considérés à jamais comme perdus. Gun-  
ter veut tenter l'aventure. Après avoir obtenu de la dé-  
esse son projet, Siegfried part avec lui. Brunehild  
est si sûre de la défaite qu'elle se place au bat-  
toir; grâce au chapeau de nuages qui la rend invisible,  
Siegfried lance le javelot à la place de Gunter. Il est  
placé le javelot en avant, on s'est fait de Brunehild.  
Il lance le trait par le fer, et le bois alla frap-  
per Brunehild, brisa son bouclier et la renversa à  
terre. Charmée d'un si beau coup elle se releva, remercia  
Gunter et lui donna sa main.

Pendant les gens des îles se préparent à  
mettre à l'épave au départ des deux époux. Siegfried re-  
cherche des guerriers dans la terre des Nibelungen; il  
s'embarque sur le Rhin; son bras puissant fait voler  
la barque qu'il dirige seul contre le courant du fleuve. Il  
s'en va jour et nuit, arrive bientôt au terme de son voyage.  
C'était la nuit; il vint à l'assaut de la ville de Worms gardée  
bien la ville qu'il leur a confiée. Il frappe de manière  
à briser les portes. Le géant qui se tenait derrière la porte  
menace Siegfried; celui-ci frappe le nouveau. Le géant  
est tout armé; Siegfried le saisit et le sonde entre les  
bras de manière à l'étrangler; lorsqu'en fait il est près d'expirer  
Siegfried lui dit lui-même son nom. Pendant la nuit  
Albrecht entend tout le fracas; il sort de son four-  
reuil il fait valoir en cela toute la puissance de Siegfried.  
Celui-ci le saisit par la longue barbe et le fait tomber.  
L'homme accablé de lui après l'avoir enlevé de terre. Albrecht  
pousse des cris épouvantables et dit: "Si j'en ai vu"



monseigneur Siegfried, le plus fort des hommes, c'est toi  
que je prendrais pour maître. Siegfried se fit alors an-  
nater et console son fidèle serviteur.

Les mille guerriers descendent avec Siegfried chez les  
hommes de l'Islande. C'est alors que les noires sont célébrées  
avec une pompe merveilleuse. Guntel envoie son époux dans  
la tour des Bourguignons; là une véritable fureur s'allume  
entre les deux races. Brunehild a bientôt reconnu qu'elle  
a été trompée par Guntel; elle sent toute la supériorité  
de Siegfried sur son époux, et devient jalouse d'Ermm-  
child.

Les deux femmes se brisent; Brunehild est  
durement outragée; elle jure la mort de Siegfried. Déjà Hagel  
haïssait mortellement Siegfried. Il va trouver Ermmchild et  
lui dit: "Est-il vrai que vous ~~devez~~ possédez le plus fort des  
hommes? On dit qu'il est invulnérable". Hélas! lui dit  
alors Ermmchild, il est vrai qu'il est invulnérable dans tout  
le corps; mais il est une place où on peut le frapper? Hagel  
vient connaître cette place, vous prétendez protéger Siegfried  
contre tous les périls des combats. Dans ces espoirs Ermmchild  
lui indique.

On préparait une grande fête à la cour de Guntel.  
Cette fête devait être suivie d'une grande chasse: à cette  
chasse, pendant un repas, arriva un ours énorme: à son tour  
les chasseurs ont pris la fuite. Siegfried resta seul, embrassé  
des bras qu'il brandit la montre redoutable, et rappelant  
tous les chasseurs il leur apporte sa capture. La haine de  
Brunehild augmente. Hagel propose à Siegfried une lutte à  
la course; Siegfried se dépouille et a bientôt surpassé son  
adversaire. Une fontaine était près du but: Siegfried se  
penche pour y boire; Hagel par derrière le frappe de part



en part. Siegfried vuole en regissant dans des flots  
de sang; il se jette en précipitant à Hagel qu'il sera vengé.

Pendant 4 ans l'inconsolable Chrimmhild  
ne sortit point de sa solitude. Elle est demandée en  
mariage par un roi de terres lointaines, par Luzzel qui a  
entendu parler du trésor des Niebelungen et qui espère  
avoir par le veuf de Siegfried ou tant de richesses  
ont été déposées.

Chrimmhild accepte pour venger son époux.  
Luzzel est le plus avare et le plus avide des hommes.  
Chrimmhild parvient à toucher son cœur en lui disant:  
"mes frères terrinent les tristes; pourquoi n'as-tu pas les invites  
à un festin?" Luzzel comprend et les invite. Hagel, pour  
rien au monde, n'eut voulu y aller; mais Gantès l'épi-  
ge. Alors a lieu une immense réunion: tout les vassaux  
d'Elzel sont assis à table avec les Bourguignons. Au  
milieu de tant de races déshabillées la discorde naît bientôt.  
On se menace, on tire l'épée; alors commença un épouvan-  
table massacre; tous les vassaux de Chrimmhild fondent  
sur les Bourguignons. Hagel se cache, mais Chrimmhild  
paraît devant lui l'épée nue à la main, elle le frappe.  
L'écuyer d'Hagel venge la mort de son maître et  
fait tomber la tête de Chrimmhild; il ne reste plus  
à table que l'impassible Luzzel et le vaillant Dietrich  
qui ont vu heurter d'Elzel.

Remarques sur les Niebelungen.

Il y a bien des remarques à faire sur ce poème.  
L'idée du monde barbare est dans tout cela à un tel  
degré qu'il est impossible de ne pas en être frappé.  
D'abord leur première idée, c'est leur respect pour la



force héroïque, Die partout empreintes dans ce poème. Les épreuves pour le mariage que la race scandinave fait subir dans l'acquisition des richesses, dans la multiplication du troupeau; ces épreuves que le génie que placait dans les courses d'Attalante, la German les amides dans la force. Et l'agot de l'aristocratie qui lancera le plus loin un javalot ou un rocher: c'est une même conception qui a fait choquer le poul couronné le tombeau de Dietrich cette immense coupe d'une seule poignée.

Deux forces dans le monde, le bien et le mal.

Mais il y a deux forces dans le monde, alléluia et alléluia mal, la force héroïque et la force-pasif, Siegfried et Hagel, Siegfried l'homme fort, l'homme-rouge; Hagel l'homme faible et intelligent, l'homme-jaune: l'infériorité de ce monde barbare consiste à reconnaître l'intelligence que l'union à l'orgueil, et la force que relâche à la brutalité.

Objet de la lutte matériel en Occident, immatériel en Orient.

L'objet de la lutte est un objet de concupiscence; c'est l'abond de l'or, métal funeste, et le héros avait bien gardé lorsqu'il l'avait lancé dans la flèche. Le second objet de concupiscence est une femme; ici il y a progrès. Dans tous les poèmes héroïques, c'est une femme qui est l'objet principal de la lutte. Son importance doit la femme de Hamlet ou de Chimène, ou d'Helène ou la Brélips d'Homère, ou les Sabinés ou Chimène. On pourrait rapprocher encore bien des choses, le dragon, gardien des trésors, la tentation d'or et l'appel d'or des argonautes. Tous ces poèmes sont la traduction d'un des thèmes: c'est toujours la lutte du bien et du mal, le héros naît, grandit et meurt; il meurt jeune, et il le fait bien pour qu'il meure tout entier, pour qu'il meure avec la force et la grâce, pour qu'il meure véritablement héros.



Il meurt par la poitrine : en Germanie le héros n'est  
qu'un guerrier ; il en est autrement dans l'Orient, le  
héros n'est plus un homme fort, c'est un homme souve-  
rainement intelligent qui vient pour sauver la terre et  
qui meurt ; il meurt, mais sa mort est vengée : mal-  
heur à qui a posé la main sur sa personne sacrée !  
L'instrument qui venge la mort du héros est le sang : on  
ne se sent pas impunément de sang. *Chreimhild*  
périt à son tour ; *Egitha*, instrument juste d'une ven-  
geance méritée, n'aura pas impunément exercé cette ven-  
geance.

Progrès de l'idée d'héroïsme.

On voit les progrès de l'idée d'héroïsme : c'est  
d'abord un homme fort comme *Hercule* ; à une époque  
plus avancée, c'est un héros de moralité, qui n'aura rien  
de gigantesque, mais une grandeur colossale dans la vertu.  
Voilà le côté symbolique des *Niibelungen*. Voyons main-  
tenant le côté historique.

faits historiques des poèmes.

Où tombons nous ? Dans des interprétations plus  
ou moins vraisemblables, qui trouvent des hommes sous  
tous ces noms. Tout est ces quêtes de *Samal*, *Atsbuch*,  
*Walfaring*, les *Niibelungen*, sont, dit-on, les anciennes  
races indoeuropéennes qui fouillent la terre pour en tirer le  
lait ou l'or ; ce sont les enfants de la mine, ils aiment à  
vivre dans la terre. Ce sont des hommes forts sans héros-  
me, des géants, race invincible, qui ne peuvent jamais tenir  
devant les héros, des *Slaves* vaincus par les *Hellènes*,  
des *Finnois* vaincus par les *Goths*. Après cela *Siegfried*  
et *Gunther* ressemblent beaucoup à *Sigebert* et *Gontier*,  
*Brunehild* à *Bruchhant* : c'est le même nom. ne pour-  
rait-on pas dire que tout ces personnages ont reçu leurs  
noms des *Niibelungen*, au lieu de leur avoir donné les leurs



Différence entre les Nibelungen et les  
Nibelungen.

Le poème est entièrement chrétien. Quant aux noms  
des pays, quant à la situation des peuples, les Nourgui-  
gnons semblent placés sur le Rhin où ils ont été habi-  
tés à une époque assez reculée; les basses terres paraissent être les pays-bas.

Ce qui est fait remarquer c'est que la femme la  
plus ancienne est aussi la plus belle et la plus jeune. Les  
originaux Scandinaves, et surtout la Volunga Saga, mettent  
tout l'intérêt du côté de Brunehild, tandis que la redaction  
allemande la met tout entier du côté de Christmild, Brun-  
nehild est l'amante de Siegfried; c'est une amante mysté-  
rieuse, une Walkyrie qui guide à ses destins; elle  
l'aime parce qu'il est fort et vaillant, et elle ne lui sert ni  
pas. La Walkyrie est tantôt une des Jarques, tantôt  
l'épouse ou l'amante du héros; elle recueille l'âme du  
mort et la porte au ciel, c'est-à-dire au nord: c'est la communion  
de l'homme et de la femme chez les anciens Germains;  
et conjuges vulnera referunt, dit admirablement Caute:  
ce sont les femmes des Cimbes qui ne peuvent séparer leur  
mort de celui de leurs époux. Rien de si poétique que  
ces deux êtres qui sont inséparables sans avoir été jamais  
unis, mais dont l'un est attaché à l'autre; c'est la génie  
du monde oriental: là les vœux se brisent pour imiter  
l'exemple de Siva. Combien la Walkyrie du héros  
est supérieure! Elle n'est unie au héros que par les liens  
d'une pureté parfaite et qui s'étend au-delà de la vie:  
ce n'est pas seulement une vue d'intérêt religieux, c'est  
une vue de pure héroïsme; c'est reconnaître aux pays



esprit, une force, une influence qu'ils ne partagent  
pas avec la matière - Quel admirable élément d'in-  
telligence et de moralité !





5<sup>e</sup> Leçon d'histoire.

## Lois barbares. — De la loi Salique.

Nous avons vu la décadence de l'empire, les <sup>Présumé des</sup> 2 premiers moments de l'invasion des barbares, <sup>liçons précédentes.</sup> nous avons recherché ensuite l'idée du monde barbare, nous avons examiné l'état des provinces qui allaient être envahies et particulièrement la Gaule. Nos recherches ont porté surtout sur ces institutions municipales établies dans les Gaules par la conquête Romaine et qui ont subsisté jusqu'à la révolution Française, sur ces institutions qui devaient périr puisqu'elles étaient exclusives, parce qu'elles étaient un privilège des villes au dépend des campagnes. Ce qui fait la force de la liberté moderne c'est qu'elle tend à comprendre tous les hommes.

Il nous faudrait maintenant raconter l'invasion, <sup>ce que nous</sup> des barbares dans ce 3<sup>e</sup> moment qui fut à la <sup>forons.</sup>

fois une invasion et une fondation. Nous renvoyons aux auteurs qui ont écrit sur cette époque, aux lettres sur l'hist. de France, aux <sup>ouvrages</sup> ~~ouvrages~~ de M. Guizot, à l'histoire des Français, et surtout à Grégoire de Tours.

Nous allons entrer dans l'histoire à un degré de profondeur supérieur à Grégoire de Tours lui-même. Nous passons de suite à la lecture et aux commentaires.

de la loi Saliqne, de la loi des Ripuaires, et de la loi des Bourguignons. N<sup>s</sup> ne parlerons pas de la loi des Wisigoths qui est étrangère à la Gaule. De temps en temps nous ~~vous~~ éclairerons ce que nous avons à dire sur ces 3 codes par les les vieilles lois Norwégiennes, Islandaises, Anglo-Sax.

N<sup>s</sup> passerons le préambule de la loi. Nous l'aussi l'épître dirons rien sur l'époque de la rédaction, ~~sur les~~ <sup>sur les</sup> différents manuscrits, tout cela se trouve dans M<sup>e</sup> Guizot. Nous ne réjeterons aucune des remarques qu'il a faites, nous renvoyons simplement à la leçon qu'il a faite sur ce sujet. Nous ne ferons q<sup>ue</sup> joindre quelques observations qui lui ont échappé.

Pourquoi  
si peu de  
peines corp<sup>elles</sup>

Il remarque co<sup>ntre</sup> tout le monde qu'il n'y a point ou presque point de peines corporelles (c'est que les délits étaient très nombreux) et que, si on eut tenté de punir de mort les crimes capitaux, la société aurait présenté l'aspect d'une bataille continuelle. Le guerrier n'aurait eu sa vie qu'après un combat, et non seulement il aurait combattu, mais encore ses parents, ses amis auraient combattu pour lui. Et cela serait arrivé non seulement pour la mort, mais pour toute peine corporelle. Le nord a toujours eu un respect superstitieux pour la dignité du corps; touché au guerrier du doigt, c'est attenter à cette dignité. De là l'usage du Duel. Aussi l'homme barbare refusait de se soumettre à des peines corporelles, mais il se



soumettre à payer une amende, même exorbitante,  
et si sa fortune ne suffit pas il donnera sa  
femme et ses enfants en esclavage, lui-même  
se fera esclave, mais si on touche à son corps,  
il prendra ses armes. Le législateur intervient donc.  
Il impose une amende, à laquelle le coupable  
se soumet d'autant plus volontiers qu'à une  
pareille époque il espère recouvrer ce qu'il a perdu  
par sa valeur tout ce qu'il a perdu.

Le juge chez les barbares est ordinairement  
l'homme le plus fort, le plus vaillant. <sup>(\*)</sup> Les juges  
des goths sont en même temps des héros, des  
chefs militaires de la nation. Frithigern, Alaric,  
Théodoric en sont l'exemple. N. voyons chez les  
Franques Pepin et Charles-Martel. Et cela n'est  
pas particulier aux Germains. Les juges d'Israël  
sont des guerriers, des libérateurs du peuple;  
c'est Aod homme de tête et de main qui tua  
le roi des Madianites, c'est Gelson qui défait  
Alonidas avec une armée de 300 hommes. Pourquoi faut-il  
que le juge soit en même temps l'homme le plus  
fort. C'est qu'il s'agit non seulement de déclarer  
la condamnation, il faut encore appliquer la sentence.  
Il faut que le juge aille à l'homme jugé. Plus  
le juge sera élevé en dignité plus il sera capable  
de se faire secourir. Or il faut payer cette assistance.  
En conséquence le fredum du Kœnig, du roi,  
de l'homme hardi (car c'est là la signification de  
l'ancien hardi

Le juge barbare.

(\*) Voyez l'admirable tableau de Poussin  
représentant Moïse et les filles de Jethro. C'est  
là le juge des temps barbares. Admirable  
figure du droit uni à la force.



mort) sera plus cher que le fredrum du Graf. Le fredrum de ce D.<sup>e</sup> sera à son tour plus considérable que celui du magistrat inférieur.

Procédure  
toute divine

Quant à la procédure nous savons le moyen qu'employait l'humanité encore dans son enfance. On demandait ce qu'on ne sait pas on le demande aux Dieux. Le juge en fait autant. Nous citerons cette belle loi du Nord: par laquelle l'homme attaqué dans une maison solitaire et qui tue l'agresseur doit amener devant le juge, le chien, le coq et le chat qui habitent sa maison, et jurer en présence de ces créatures qu'il a été réellement attaqué. C'est d'une moralité bien simple, bien enfantine; mais il y a en même temps une grande élévation religieuse, une grande poésie. Toute la procédure porte ce même caractère. On se contente pour toute preuve du serment; on est persuadé que le parjure serait bientôt frappé par la divinité.<sup>(1)</sup> Mais, dit la loi des Bourguignons, on s'est aperçu que le parjure est trop fréquent, et fait échapper beaucoup de coupables. Il faut donc recourir à un autre moyen. De là les épreuves du feu et de l'eau bouillante. On ne doute pas qu'il ne se fume en faveur de l'innocent. Mais tout le monde n'acceptait pas ces épreuves, que proposaient et soutenaient surtout les ecclésiastiques. Le génie barbare y résistait. Le guerrier le refusait

(1) Les serments contradictoires ne pouvaient manquer de donner lieu à des querelles sanglantes. Il fallait régulariser ces combats; et c'est une des causes qui amenèrent le combat judiciaire.



les épreuves, et en demandant une autre, celle du  
combat. Il est évident que ceux qui préféraient le  
feu et l'eau bouillante n'avaient rien à objecter.  
Un miracle pouvait se faire aussi bien par le  
glacis que par l'eau bouillante. Partout où dominait  
le génie ecclésiastique et Romain le feu et l'eau  
bouillante étaient préférés. Partout où dominait  
le génie barbare c'était le combat qui l'emportait.  
Il y a ici une objection très forte. C'est que, dans la  
loi Salique la plus barbare de toutes il n'est point  
fait mention du combat. On peut y répondre en disant  
que de tous les barbares les Français étaient les moins  
nombreux comparativement à l'étendue du pays.  
Clovis n'avait que 6000 guerriers autour de lui dans  
son royaume de Bourguoy, et on ne peut faire varier  
la <sup>force</sup> population de toutes les tribus franques réunies  
à plus de 40000 guerriers. On sent qu'en prisonnant  
d'une population infiniment plus nombreuse les  
vainqueurs devaient hésiter à donner le spectacle  
de leurs combats, et devaient chercher par conséquent  
à étouffer cet instinct trop naturel du combat vicieux  
singulier qui régnait chez toutes les nations  
barbares. (1)

Passons à l'examen même de la loi Salique.  
Et d'abord parlons des objets qui présentent  
le plus grand nombre de titres dans la loi  
Salique, c. à d. du vol. Nous lisons ces articles  
dans l'ordre ou pour mieux dire dans le désordre  
où ils se trouvent.

(1) Il ne faut pas donner à cette  
exposition de la procédure barbare  
une rigueur qui s'étend à tous les  
cas. Les mêmes éléments se retrouvent  
partout. Mais dans l'application ils se  
présentent sous des formes très variées.  
C'est une suite de la mobilité,  
et de la confusion de tous les éléments  
vicieux à cette époque. V. dans  
Greg. Bar. V. 33, le récit curieux d'un  
procès d'adultère:

Apud Parisios mulier quadam  
vixit in crimine, adserentibus multis  
quasi quid relicto viro cum aliis  
misceatur. Igitor parentes illius  
accuserunt ad patrem, dicentes:  
stat idemam rede filiā tuam,  
aut certe moriatur ne stuprum  
hoc generi nostro notum infingat.  
Novi, inquit pater, ego filiā meā  
bene idemam, ne est verum verbum  
hoc quod mali homines proloquuntur.





## -Vols - Taureau, chien.

Bannu ne crimen hoc consurgat <sup>alterius</sup> altius  
innocentem eam faciam sacramentis.

Et illi, si, inquit, est innoxia,  
super tumulum hoc beati Dionysii  
martyris sacramentis adfirma.

Faciam inquit pater. Cum in isto  
placito ad basilicam martyris oti

consequuntur, elevatisque pater manibus  
super altarium, juravit filium non

esse culpabilem. E contrario vero  
perjurasse cum alii à parte viri

promittunt. Illi ergo altercantibus,  
exaginati gladiis ibi de iurum

promittunt, atque anti ipsum altarium  
se trucidant. Erant autem majores

nati et primi apud Alipharium  
regem. Sanguantur multi gladiis, respiciunt

santa humago emore basilica, ostia au  
jambis. Quasi <sup>jam</sup> vix mitigatur, locus

officium perdidit, donec ista omnia  
ad regis notitiam pervenirent...

et Episcopus... componentes... in  
communione ecclesie sunt recepti.

Celui qui vole un taureau payera 45 solidi.

Celui qui vole le taureau du roi payera <sup>65</sup> solidi.

La rime n'est pas en lui d'après la gravité du fait,  
mais d'après le rang de l'offensé. Cette législation n'est

pas une législation de justice mais une législation de  
vengeance et de réparation. — Celui qui vole un chien

de moule (canem sagrum) payera 15 solidi. C'est à dire

le tiers du taureau. Cette importance donnée au chien

fait pressentir l'origine des lois féodales qui n'existent  
pas encore, les privilèges exorbitants de la chasse.

Si le chien est si estimé c'est que le chien appartient  
au vainqueur, tant qu'il le taureau. appartient au

vaincu.

Celui qui vole canem degnum magistrum payera  
45 sol. — autant que pour un taureau.

Celui qui vole un faucon enfermé sous la clé

payera 45 solidi — cette importance attribuée au

faucon rappelle encore la féodalité, et la prise des

faucons ne fit que s'accroître, et nous ne sommes pas

loin du temps où 15. s. encore Jean sans peur était

prisonnier à Nicopolis, Charles VI pour apaiser le

colère du sultan contre son neveu lui envoya cet

un présent magnifique des tapisseries d'Abrass et

3 faucons de Bourgogne.

Abeilles. Celui qui vole une ruche de dessous la clé, ou

bien 7 ruches ou plus qui sont tout point enfermées

et qui en laisse quelques unes payera 45 solidi. — M.

remarquons dans les lois barbares beaucoup d'articles

concernant les abeilles. Pourquoi cette prérogative particulière

dans tout pays où il y a beaucoup de terrain

vague, où la population n'est pas pressée, où il y a des



Steppes, des prairies, il y a beaucoup d'abeilles. Aussi la Pologne en est remplie malgré la rigueur du climat. Les abeilles appartiennent à la vie pastorale, et surtout où il y a beaucoup d'abeilles on peut être sûr qu'il y a des déserts. Remarquons encore la forme enfantine de la loi. Si le voleur a eu au moins assez de ménage pour ne pas tout enlever au légitime possesseur, pour lui laisser l'espoir d'élever de nouveaux essaims, la sévérité de la loi est moindre à son égard. Dans cette loi souvent atroce ne voit-on pas avec plaisir joindre ces sentiments de ménage pour l'homme, ces tentatives de justice exacte.

L'homme libre qui vole un cheval paiera 15 solidi. Cheval. - C'est le tiers d'un taureau. Quand Baithen nous dirait pas dans les récits des Germains que ces peuples combattant à pied, quand même Gergoin de Bourges nous présenterait joint les Francs combattant toujours à pied, on devrait le conclure de cette loi. Le cheval de bataille est un accident rare, et il porte un nom particulier, Warannio c.à.d. Cheval de guerre. Il y a un article particulier pour celui qui vole le Warannio, qui ne servait guère qu'au Kainig et au Graf. (1)

L'esclave qui vole un cheval paiera 35 solidi. - Il est à peine nécessaire de remarquer que le crime est plus grave selon la condition du délinquant. Le qui frappe est que l'esclave puisse payer. La loi Romaine ne reconnaît rien qui appartienne en propre à l'esclave, pas même sa personne. Il ne faut être fait mention du pénal: on ne pourrait le saisir, puis que l'esclave ne possède rien aux yeux de la loi. Et voilà qu'ici on condamne l'esclave à une amende. L'esclave sous la domination

(1) Cela est si vrai, que les armées de la nation c.à.d. de l'armée, qui se faisaient avant d'entrer en campagne eurent lieu d'abord au mois de Mars lorsque la verdure ne couvre pas encore la terre, et à la fin de la campagne elles furent transportées au mois de mai, époque où la cavalerie pouvait entrer en campagne. Il est probable même que le Warannio de la loi Salique n'est qu'une addition postérieure aux dernières additions de cette loi. (M. de H.) Cependant Greg. de Tours n. dit: In campo in quo certamen agi



Debebat fossas effodiant; quarum  
ora aperta deus caspate, planum  
ad simulant campum in his ergo  
fossas cum pugnare crepissat,  
multi Francorum equites concurrunt.  
(III. 8) Le Waraunio pouvait être  
tr. anc. sans être commun. V. aussi  
III. 28. IV. 30.

barbare ne doit pas être pris pour l'esclavage domestique  
enfermé dans la maison du maître, et employé par  
lui à tous les offices intérieurs du ménage. Le servus  
c'est déjà le colon, cette race intermédiaire qui  
convoit alors la franchise. Servus va signifier sert,  
dès que la féodalité sera établie.

Esclave Celui qui vole, vend, tue ou met en liberté l'esclave  
d'un autre paiera 35 solidi, sans la restitution de l'objet  
et les frais de la procédure. — On comprend que dans une  
société aussi vicieuse il n'était pas toujours facile de  
distinguer quel était l'esclave d'un autre. Un guerrier auquel  
était attribuée telle vallée ou telle montagne pouvait  
fort bien revendiquer les colons établis sur la frontière  
de son lot, et dans le cas où ses prétentions ne seraient  
point admises, il pouvait être tenté de les affranchir  
en haine de son voisin.

Voici un autre texte plus singulier. Si quis ingenuus  
cum servo alterius aliquid negociabit XV solidis culpabilis  
judicetur. — Négocier ce n'est pas précisément faire  
des affaires c'est entretenir des intelligences; l'expression  
vieillesse prattiquer l'esclave d'un autre rend assez bien  
cette idée. Le texte nous fait entre dans la vie de  
cette époque, dans les défiances et l'hostilité de tous  
les membres de cette société vieillie. Par exemple  
le vainqueur isolé au milieu des vaincus qu'il tyrannise,  
pouvait craindre à chaque instant de succomber aux  
embûches de ceux qui auraient connu ses habitudes.  
L'isolement complet de la population vaincue suffisait  
à peine pour ranimer le vainqueur. Une amende de  
15 solidi était exorbitante, c'était condamner le  
coupable à l'esclavage; la plupart des vaincus n'avaient  
presque rien en propre excepté leurs meubles mobiliers,  
et par là il faut entendre les instruments de labourage  
quelques vases, leurs bestiaux, et l'habit qu'ils portaient.



Le malheureux une fois garotté, il ne manquait pas de marchands Romains ou barbares qui passaient par là, et allaient le vendre souvent à des distances énormes de son pays. Grégoire de Tours est plein de semblables aventures.

Quels étaient ces esclaves? Un texte va nous faire entrer dans les détails de leurs différents emplois. — Si quelqu'un vole un majordome, un *infector* (celui qui met les plats sur la table), un échanson, un maréchal, un strator (probablement celui qui s'occupait des harnais), un serrurier, un orfèvre ou un charpentier, un vigneron ou un poëte, ou un domestique attaché à la personne du maître, si quelqu'un tue, vole, vend un tel esclave de la valeur de 25 solidi il paiera 45 solidi. — Dans ce texte sont réunis tous les hommes qui conservaient une ombre d'industrie. On observe avec étonnement que les besoins du luxe survivent encore au milieu de ces épouvantables malheurs. Malgré ces exigences du luxe le barbare n'a point senti la supériorité de l'art il confond brutalement celui qui fait des bijoux et celui qui équarrit une poutre.

Il y a encore divers <sup>vols</sup> ~~délits~~ auxquels la loi assigne des peines diverses, celui d'une clochette, des liques, du blé des fruits, des arbres, des constructeurs, des braconniers. Le vol de la clochette est très rare. Chaque pièce de bétail a une clochette: on lâchant les troupeaux dans les terres en friche où les troupeaux erraient sans pouvoir être facilement retrouvés. Le seul moyen était de suivre le son. Celui qui enlevait cette clochette devait être fortement puni.

Vols divers.

D'avoir voulu s'approprier l'animal. Après cela le couteau et le bruclet. Ils ont aussi des vols très grands; c'étaient les seuls vocables du barbare. La plupart portaient des bruclets, un bruclet de fer avant d'avoir tué un ennemi, ensuite un bruclet d'or quelquefois massif. On portait sa richesse à son bras. Le barbare ne quittait jamais son couteau, c'était sa défense de tous les instants. C'est presque l'inséparable couteau de chasse des temps féodaux. Or celui qui parvenait à soustraire ce couteau que le barbare gardait la nuit sous son chevet, pouvait fort bien passer pour avoir de très-mauvaises intentions.

Achevons l'article des vols par un trait fort curieux. Si quis *circum domesticum signum habentem occiderit qui ad venationem faciendam mansuetus factus est, 15 solidis culpabilis judicetur.* Cette disposition doit être très postérieure à la conquête. C'est déjà les lures et les plaisirs artificiels du grand seigneur féodal. Le temps n'est pas loin où celui qui aura tué un pareil animal sera puni de mort.

Celui qui aura tué le loup ou le sanglier (tué par les chiens d'un autre seigneur) 15 solidis. Cette disposition nous fait pressentir entrevoir cette partie de la population qui vivait dans les profondeurs de la forêt et profitait de la meute du barbare pour dérober son gibier. C'est la 1<sup>re</sup> origine de ces vols terribles dans leur forme dernière et dont la plus atroce expression se retrouve dans le *Doom'sdaybook* (livre de la sentence) de Guillaume le Conquérant.





392



## 2<sup>e</sup> leçon d'histoire moderne.

### Suite de la loi Salique.

Pour traiter ce sujet on pourrait suivre deux méthodes. entre deux méthodes, on prendre le texte article par article et lorsque l'examen est fini s'élever jusqu'à l'esprit de la loi, et donner la formule qui la résume; ou bien encore placer en tête cette formule qui aurait tout résolu, et dont tous les articles eussent découlé un à un. Nous avons choisi la 1<sup>re</sup> pour que l'attention fut plus fortement excitée par chaque article pris séparément; la 2<sup>e</sup> est été plus favorable à l'art.

Continuons de parcourir les crimes prévus par la loi salique.

Et d'abord le rapt. Si <sup>3 hommes</sup> quelquel'un enlève une jeune fille libre de casa aut de screona, ils payeront 50 solidi. (Screona est une chaudière tout-à-fait couverte dans le fumier et où l'hiver ils font la veillée. On l'appelle encore Escraigne dans certaines parties de la France.)

Si sponsatam in viâ adsalierit, 200 sol. Le genre de raptage est très commun chez les Barbares. L'amant s'empare enlevait la fiancée au milieu des noces. Ce fut un péché en l'évent. par des pirates Histriotes qui causa une guerre à Venise et commença la conquête de l'Istrie. le code est véritablement une histoire des mœurs en Europe.

Si 3 hommes enlèvent une femme libre, ils payeront 30 sol. et s'il y a plus de 3 hommes ils ne payeront que 5 sol. Il semblerait que plus il y a de complices plus la punition devrait être forte. Peut-être ici ne s'agit-il que des complices inférieurs, ou peut-être a-t-on calculé qu'étant plus de trois, ils approcheraient en se cotisant de la 30<sup>e</sup> primitivement fixée pour compensation. Peut-être n'aurait-on pas pu s'eniger de complices nombreux.

Si l'on enlève quelqu'un in verbo regis, 62 sol. On voit ici combien la protection du roi est sage, à celle de la loi.

Si quis regis, vel leitis ingenuum quellamtraxerit, de vita componat. Voilà un jugement bien sévère et un commencement d'ordre public. Celui qui appartenait à la force publique, si le pouvoir chez les barbares peut être appelé ainsi, est puni plus fortement que les autres. Du reste on pourrait aussi comprendre qu'il s'agit de la vie de la fille et qu'il faudrait traduire qu'il doit payer aussi cher que s'il l'eût tuée.

Mariage  
avec une  
esclave.

Si quis ingenuus ancillam alienam sibi in conjugium sociaverit, ipse cum ea in servitium inclinetur. C'est un des caractères de cette loi de décider pour l'esclavage. Pourquoi dans ce cas l'homme libre ne communiquerait-il pas au contraire sa liberté plutôt qu'à son esclavage ? Mais cette loi fut le résultat de la conquête, elle est toute dans l'intérêt des conquérants. C'est un esprit tout contraire qui animait la loi des XII Tables lorsqu'elle établissait vindictus secundum



libertatem, c. à d. que l'esclavage ne se présentait pas. Au reste la loi des ripuaires est et nous la verrons bien plus terrible encore.

Si quis... sororem, fratris filiam, consobrinam  
sequeatur - Filii infamia notati. Separatur par  
d'autres peines. La loi Romaine au contraire surtout  
modifiée par le Christianisme avait établi en ce  
cas des peines sévères. Si la loi Germanique reprend  
ces mariages non pas à cause de l'esprit Romain,  
ni à cause de la nouvelle religion, mais bien  
à cause de l'animosité purité des mœurs barbares.  
C'est une loi trist à fait original. Filii infamia notati. C'est une peine grave chez les barbares,  
chez les Romains, <sup>de l'empire</sup> elle n'eut agi que faiblement.  
Ce n'est pas un simple blâme, c'est la privation  
du droit de municipium, <sup>c. à d.</sup> du droit d'élever la voix  
dans les assemblées nationales, de protéger une  
femme, des enfants, en un mot de tous les  
droits du chef de famille et du citoyen.

Inerte.

Les anc. ne connaissaient pas ce que nous nommons honneur. Honorant  
dire tout. les droits et la capacité de l'homme.

Si un Romain dépouille le Franc Saxon, 62 sol.<sup>s</sup>, Brigandage.  
Si le Franc dépouille le Romain 20 sol. - C'est  
l'inverse précisément de ce qui aurait dû  
exister. Le franc devait avoir des tentatives  
bien plus fréquentes et des moyens bien plus  
grands.



Celui qui attaque ou retarde l'agent du roi,  
ou le guerrier qui se rend au mallum <sup>(\*)</sup>, 200 s.  
- Il ne faut pas ici s'exagérer l'importance de  
la requête, l'agent du roi, c'est ici tout simplement  
celui qui porte le signal de guerre de canton

### Ordre public

(\*) Mal, prop. le signe, puis  
le lieu désigné; le lieu où l'on  
s'assemble, le lieu par excellence  
des assemblées et des banquets.  
Le sacrifice, la libation pour que  
ce soient les signes du sacrifice  
intérieur. Le Mal se tenait sur  
les hauteurs. Bible, Perse. L'Alleu.  
et le Persan sont identiques, les uns  
et les autres sacrifiaient des chevaux.

170  
en canton. C'était un tison chez les montagnards  
celtes de l'Ecosse. En Germanie c'étaient d'autres  
signaux.

**Exhumations** Pour déterrer et dépoillier un mort, 100 sol.  
D'après l'ancienne loi si quelqu'un a déterré  
un cadavre déjà enseveli et l'a dépoillé qu'il  
soit rejeté (Wargus) jusqu'au jour où il aura  
pu s'arranger avec les parents du mort et  
où ceux-ci auront pu l'assemblée de lui  
permettre de revenir parmi les hommes. Et  
si auparavant quelqu'un lui a donné du pain  
ou un toit, quand même ce serait sa femme,  
ou sa parente, qu'il paye 15 solidi. — Partout  
les Germains ont compris la tendresse et la  
pureté des liaisons de famille entre personnes  
de sexe différent: aussi la tante est plus  
proche parente que l'oncle, la sœur plus proche  
que le frère. Et la loi n'a pas supposé ici  
que le coupable trouvant de la compassion parmi  
ses parents, elle n'a pu lui enlever le délit qui  
de sa femme, ou de sa sœur. Les lois ont  
un charme particulier: au milieu de ces  
lois cyclopéennes on retrouve quelques uns des  
traits les plus délicats de la chevalerie.

**Dépoillier  
un homme  
endormi**

Pour dépoillier un homme qui dort 100  
sol. — la même peine que pour la profanation  
des tombeaux. C'est le <sup>moitié</sup> ~~double~~ seulement de  
compensation exigée pour le meurtre d'un franc,  
c'est exactement la m. somme que pour le  
meurtre d'un Romain propriétaire. On peut



remarque dans toute cette loi un caractère de  
sévrité et même d'aigreur quelquefois contre  
les violences commises à l'aide de la ruse. Le  
meurtre est traité avec une sorte d'indulgence.

Pour attaquer la villa d'autrui 30 sol. — Attaque  
Pour briser les portes, tuer les chiens, battre les gens, et emporter les meubles, 200 sol. — Par un  
contraste bien singulier celui qui incendie une  
maison habitée ne paye que 62 sol. — Ainsi Incendie.  
il en coûte moins pour brûler une maison  
que pour la piller. C'est que celui qui brûle  
une maison n'en profite pas, la tentation  
était bien moins fréquente. Il n'arrivait pas  
que le Brûle allât mettre de nuit par surprise  
le feu à la maison de son voisin. Notamment,  
c'était tout au plus le crime de quelques  
vains. Il fallait une punition plus sévère  
pour un crime qui se commettait tous les jours.

Si quelqu'un meurt dans l'incendie, 100 sol.  
et aux parents de chacun des morts 200 sol. —  
les dispositions sont tout à fait contradictoires,  
car c'est aussi aux parents que doivent se  
payer les 100 autres sol. La loi salique n'est  
pas un code; c'est un recueil de coutumes rassemblées  
au hasard; et l'ignorant compilateur réunit  
des lois d'âges différents. Il serait curieux, Date des  
divers articles.  
mais extrêmement difficile de dater ces articles.  
Il y en a plusieurs qui remontent aux 1<sup>ers</sup> temps  
de l'invasion. D'autres indiquent le moment où  
le pouvoir royal avait déjà pris des forces et  
où existait un commencement d'ordre public.

Blessures. N<sup>s</sup> allons maintenant réunir divers articles qui traitent des blessures.

Si quelqu'un frappe un homme à la tête et qu'il en sorte un os, qu'il paye 30 solidi; s'il sort 3 os et que le crâne paraisse, 45.  
— C'est se faire une idée bien singulière de la dureté et de la force vitale de l'homme. Chez nous une telle blessure est ordinairement une mortelle.

Si la blessure est au ventre, 62 sol. — Il est évident qu'une idée d'infamie est attachée à la blessure au ventre, quoiqu'elle ne présente pas plus de dangers que la blessure à la tête.

Pour chaque coup de bâton, ou chaque coup de poing, 30 solidi. — Les lois protègent non seulement le corps et la vie, mais elle cherche aussi à punir l'outrage, et par une peine exorbitante elle veut prévenir le duel autant que possible.

Si le pouce est coupé et peut encore, 30 sol.  
— La loi a l'air de supposer que le pouce qui peut encore pourra bien reprendre et que cela diminue la gravité du fait.

Suit une évaluation curieuse pour chaque doigt de la main, des pieds, pour le nez, les oreilles, le nez, etc.

Violences. Si Dominus Fran cum ligaverit sine causa, 30 sol.  
Évidemment ce texte appartient à une époque



43  
déjà éloignée de la conquête. Quelle est donc déjà  
l'audace et la familiarité du vainqueur pour  
oser faire un tel outrage au vainqueur?

Si Francus Romanum ligaverit sine causa, 15 sol.  
Même remarque à faire. Nous sommes évidemment  
au temps où le roi employe déjà des Romains  
pour faire exécuter ses volontés.

Remarquons à texte, tout plein de la fierté  
germanique. Si quis baronem de via ortaverit, 15 sol.  
Le but de la loi est de prévenir les duels. On  
espère qu'on se contentera du dédommagement  
qu'elle impose. Pour heurter une femme, c'est 15 sol.  
3 fois d'avantage. C'est que la femme ne peut pas  
comme le guerrier heurter à son tour; il faut  
qu'elle retourne chez elle pour charger du soin  
de sa vengeance son époux, son frère, ou son  
père. On voit l'idée élevée que les barbares se  
faisaient de la dignité de la femme.

Pour avoir appelé un homme vulpeculam<sup>(1)</sup>,  
(cinadum) cinnitum, falsatorem, delatorem, avoir dit quod  
scutum jactaverit, 3 sol. autant que par coup de  
poing ou coup de bâton. Pour avoir appelé une  
femme meretricem, 15 sol. cela fait voir de quelle gravité  
était la parole dans leur pensée. Aujourd'hui  
nous voyons les hommes du peuple se dire sans cesse  
les plus graves injures, et se réconcilier aussitôt après.

Pour avoir appelé un homme agent des rampins,  
avoir dit qu'il a porté la chaudière dans le bain  
ou on fait cuire les hautes soues, 67. sol. Pour  
avoir appelé une femme libre vampire, 167 sol.

<sup>(1)</sup> Ortari, heurter

### Injures

<sup>(1)</sup> Goutran d. ses reproches à deux  
complices de Mummole, vocat eos  
sapius vulpes ingeniosos. VIII. 6.



- C'est presque autant que pour avoir tué un franc  
 l'ouvrier donc se fait-il que ce fut une injure  
 si épouvantable si atroce. Le texte nous l'explique. Si une vampire a mangé un homme  
 et est convaincue 200 sol. et selon une autre loi,  
 que la vampire soit brûlée. Adresser une telle  
 injure ce n'est pas seulement outrager mais  
 c'est faire courir de grands dangers à la personne  
 qui la reçoit et dans quelques cas la mener à  
 la mort. (1)

(1) n. 35

**Meurtre** Pour avoir tué un franc, ou un barbare,  
 ou un homme qui vit sous la loi salique, 200  
 sol. - Pour l'avoir jeté dans un puits ou sous  
 l'eau, 600 sol. - Si on l'a recouvert de cailloux ou  
 de feuillage, 1800 sol. - Plus le crime est difficile  
 à découvrir plus il est puni. De plus, ce déposit.  
 particuliers pour les barbares indiquent le  
 crime de tous les jours et expriment au vif  
 les relations sanglantes et secrets des opprimés  
 contre leurs conjurés barbares.

Pour avoir tué celui qui est dans la foi  
 du maître, 600 sol. - On voit que le roi est déjà  
 devenu une puissance prédominante. - Pour avoir  
 tué le courvise du roi, 800 sol. - On présume que  
 cela s'applique au vaincu que le roi a honoré  
 de sa table, au vaincu de la classe supérieure.  
 - Pour avoir tué un Romain propriétaire, 100 sol.  
 - un Romain tributaire 45 sol.

C'est un cas où la loi protège le roi par  
 une amende énorme. - Si quelqu'un réunit une



son voisinage <sup>(1)</sup>

une haine, et tue dans sa maison celui qui est Contubernium, Peuple de  
dans la foi du maître, 1800 sol. - Si, un graf, 10 maisons, les pl. proches.  
600 sol. Dizing.

Si dans un repas on se trouve 4 ou 5  
convives l'un est tué par les autres. Il faut  
que le meurtrier soit livré, ou que trois se  
constituent pour payer la composition du mort.  
- ainsi pour tuer un homme à bon mari  
il suffit de se mettre en grand nombre, et de  
l'inviter à dîner. Au reste cet article  
devait s'appliquer surtout aux meurtres  
innombrables que l'ivresse faisait naître dans  
les banquets. <sup>(1)</sup>

(1) Car la table était si chère les hommes  
et il devait être un crime épouvantable de  
la nuire avec peine d'attribution. N° 36, 71.

Pour avoir tué un enfant cheval, c. à d. barbare  
de moins de 12 ans, 600 s., 3 fois plus que  
pour le père.

Celui qui aura touché sans l'autorisation de Vols d'enfants.  
ses parents un enfant cheval, 62 sol. - En lui ôtant  
ses cheveux on le rabaisse au niveau des  
vaincus et des esclaves. Et il y a de fortes  
présomptions pour penser qu'on en profitera  
pour vendre l'enfant en esclavage dis qu'il  
n'y aura plus aucun signe distinctif qui  
puisse le faire reconnaître. Si c'est une fille  
on ne paiera que 45 sol. moins que pour le  
garçon. Si tout à l'heure la femme était  
plus protégée que l'homme il ne faut pas  
attribuer cette préférence apparente à une prédilection



447  
deuxième pour le sexe féminin, semblable à celle  
qui se fait sentir dans quelques religions de l'Orient.  
C'est tout simplement le désir de protéger le  
faible; c'est une idée de générosité, de ~~protection~~  
respect pour le faible. Les enfants des deux  
sexes étant également faibles, la préférence est  
pour le sexe le plus précieux.

Déni de  
justice.

Déni de justice. — Le gref qui refuse justice  
aut se redimant, aut de vita componit. Qu'il  
s'arrange avec l'offensé à prix d'argent  
ou paye autant que pour le meurtre. (C'est  
fait probablement le sens de cette expression  
aut de vita <sup>componit</sup> ~~redimant~~)

Hospitalité  
forcée.

Si quelqu'un veut s'établir dans une maison  
des champs et qu'un de ceux qui y sont s'y  
oppose l'arrivant n'aura pas la licence de  
s'y établir. S'il prend sur lui de s'asseoir  
dans la maison, ceux qui l'habitent doivent  
le sommer d'en sortir au bout de 10 nuits.  
Si après 10 nuits il n'a pas voulu sortir,  
il faut encore le sommer de 7 nuits en 7 nuits.  
Enfin au bout de 30 nuits ils sommeront le  
gref de venir l'en chasser. — Ainsi les précautions  
les plus grandes sont prises pour ne pas s'ôter  
l'hospitalité la plus gênante. Chaque homme  
à la chaîne de se faire héberger pendant 30  
jours, s'être reçu dans la 1<sup>re</sup> maison venue,  
au risque d'en être chassé plus tard. Partici-  
per favorablement tout à fait la France, car le  
crime, c'est l'habitant immobile de pays.



Pour symboles dans les contrats nous voyons symboles  
la paille ou le rameau. Cela nous retraine les  
origines du Droit Romain, on sait même  
que stipulation est une trace toujours  
subsistante de ce vieil usage. Et c'est à n'est  
formé un emprunt, car alors le droit romain  
ne reconnaissait plus de symboles. C'est une  
ressemblance fraternelle qui nous rejette dans  
la plus obscure antiquité.

rien n'est plus curieux que la manière d. Mots défigurés.  
les mots sont ~~estropiés~~ <sup>défigurés</sup> dans ces lois barbares. On  
a la manière dont les barbares prononçaient  
le latin dans certaines formules. On voit par  
exemple qu'ils disaient nestigante (nesciente)  
ignoto.

Lors qu'on voulait renoncer à la parenté Renonciation  
de quelqu'un; il fallait briser sur sa tête de la parenté.  
un rameau d'aulne, et déclarer qu'on se  
détachait de tout serment, ainsi que de  
l'hérédité et de toute autre relation. On sait  
que les parents et les amis devaient jurer  
pour les accusés. Cette renonciation était nécessaire  
dans la vie barbare; sans cela on ne se serait  
jamais soustrait aux embarras, aux dangers,  
aux dépenses ruineuses auxquelles exposait une  
mauvaise parenté.

Le plus beau texte de loi salique est <sup>l'acte</sup> l'cession de  
intitulé de chienne Aruda (selon Eckardt sur  
le domicile vide; selon Guizot qui sent sans doute  
Viarda sur l'herbe verte). - Si quelqu'un tue un  
homme et n'a pas dans toute <sup>faculté</sup> ~~les~~ de  
puvi satisfaire à la composition, il produira 12

Si quelqu'un veut se retirer  
de la parenté, qu'il brise sur  
sa tête quatre branches  
d'aulne, qu'il en jette les  
morceaux devant soi, et  
qu'il dise: Je renonce à  
toute relation de serment, d'héritage  
et autres avec ces gens là.

<sup>l'acte</sup> l'cession de  
biens.

personnes qui jurent pour jurer que ni sur  
 la terre, ni sous la terre il ne possède rien  
 de plus qu'il n'a donné; il doit alors  
 entrer dans sa maison et des 4 coins de  
 l'édifice prendre de la poussière avec sa  
 main et ensuite se tenant debout sur le seuil,  
~~jetter un 2<sup>e</sup> coup de~~  
~~main et enlever la poussière~~ dans l'intérieur  
 et dans cette attitude qu'il jette de sa main  
 gauche par dessus son épaule <sup>droite</sup> sur son plus  
 proche parent. Ensuite en chemise, sans ceinture  
 et déchaussé il doit sauter un bâton à la  
 main par dessus la haie de sa ~~maison~~ <sup>terre</sup>.



## Textes de la loi Salique.

(3 manuscrits. celui de Fulde : celui de Wolfenbuttel (le plus précieux par la barbarie du langage, donné par Édouard) : 2<sup>e</sup> celui de la bibl. du roi (Schütters). Il y a encore lex salica emendata à Carolo magno donné par Baluze et qui ne diffère guère du 1.<sup>er</sup> que pour la langue)

Nous suivons le 1.<sup>er</sup> manuscrit. Le 2.<sup>e</sup> est selon Wierda le même latin, qu'on y a mêlé de mots Allemands. 3.<sup>e</sup> le préambule v. Guizot qui traduit celui du 1.<sup>er</sup> manuscrit qui est le plus complet.

*Sol.* Qui vole un taureau 45 sol. — Le taureau du roi 65 s.

— Canem segusium (investigatorem). 15 s.

— Canem segusium magistrum (trouvez-vous à qui on peut se fier.) 65 s.

— Arquestrum de arbore, 35 s., de pertica, 15 s. — de intro clavens repositum 45 sol.

— unum apen de intro clavens, septem met amplius retro clavens et aliqui unialement, 45 sol.

Le libre qui vole un cheval, 15 s., l'esclave qui vole un cheval 35 s. (l'esclave a donc <sup>servus aut ancilla.</sup> du bien)

Celui qui vole, vend, tue ou met en liberté l'esclave d'un autre, 35 sol.

Si quis ingenuus cum servo alterius aliquid negotiatus 15 sol.

Si quis servum paletrum (alibi puerum, poulain ?), 45 s.

Si quis ~~h~~ majorem, infestorem (infertorem), scactionem, mariscarium, stratorem, fabrum ferrarium, aurificem

sive carpentarium, vinorum, vel porcorum; vel ministerium  
furaverit, aut occid., vel venderit valentem 25 s., 45 s.  
culpabilis iudicatur, excepto capitale et delictum (forme  
exigées à chaque article)

<sup>+ hors de la maison +</sup>  
L'esclave qui vole la valeur de 2 deniers, recevra 120 coups,  
ou paiera 120 deniers c. à d. 3 solidi.

40 den. sera chatié ou — 240 d. c. à d. 6 s.

Vols de clochettes, légumes, herbes, raisin, bois, poisson, blé, fruits,  
arbre, couteau, bracelet.

Si quis de rerum domesticarum, signum habentem furaverit aut  
occid. qui ad venationem faciendam mansuetus factus est,  
45 s.

— Cervum laununt <sup>tant aprum +</sup> quem alterius canis adlancaverant, 15 s.

Si q. Marammionem homini praeo furaverit, 40 s. (i.e. equum  
bellicum.)

L'esclave accusé d'un vol pour lequel l'ingenuus paierait 15 s.  
recevra super scammio trusus 120 coups; s'il avoue au paravant,  
et que son maître consente il rachètera son dos pour 3 s. — p.  
un vol de 35 s. 121 soufflets. S'il avoue dans la supplice et  
que l'homme vole vielle continue la supplice malgré le  
maître de l'esclave, et l'homme doit donner gage au maître  
de l'esclave. S'il accuse son maître on ne l'en croira pas, et  
il appartiendra à l'h. vole qui le paiera au propriétaire.

L'h. qui avertit le maître de crime de son esclave doit avoir  
tout prêts le scammum et virgas grossas et le petit doigt...  
domino servi solum (i.e. diem) collocat et ad 7 noctes plautium  
concedat.

<sup>(1)</sup>  
Mésallianes, <sup>Rept.</sup> Trois hommes enlevant une fille libre de casa  
Adultere Incestu, aut de sororia, 30 s. — si plus de 3 h. — 5 s.  
etc.

Si puellam... in verbo regis, 62 s.

Si puer regis vel tidus ingen. puellam tenerit, de vita  
componat.



Si sponsatam in viâ adoluerit, et .s. 200 s.

Si quis ingenuis ancillam alienam sibi in conjugium sociaverit, ipse cum eâ in servitium inclinatur.

— sororem, fratris filiam, consobrinam separatus, filii infamiâ notati.

L'adultère, 200 s.

Le mariage avec la lida aliena, 30.

Pour avoir serré la main à une femme, 15 sol.

le bras 30.

le sein 45.

c *Heurtre*. Si quis ingenuis Romanum aut barbarum aut hominem qui salicâ lege vivit occiderit, 200 s.

Si in puteum aut sub aquâ miserit 600 s.

Si q. autrusionem vel feminam taliter (in sylva) interfecerit, aut alaverit, aut igne cremaverit, 1800 s.

Si de hallis (calulis) aut de hallis operuerit, 1800 s.

Si cum qui in truste dominicâ est, 600 s.

— uxorem regis, 300 s.

— Romanum tributarium, 45.

— ——— homin. pensorum, 100.

Si quis collecto contubernio hom. ingenuum qui in truste dominicâ est occiderit 1800 s. in domo sua, 1800 s.

Si grafionem, 600.

Si in convivio ubi 4 aut 5 fuerint homines, interfectus fuerit, aut unum convictum reddant, aut omnes mortis illius compositionem collectant.

Si q. puerum infra 12 annorum, non tonsoratum occiderit 600 s. et d.

Si q. puerum circum sine consilio parentum totaverit, 62 s. et d.

(1) C. la se rapporte  
aux d'let de Moluc.

— puellam. ——— 45 s. et d.

Si q. ~~ingen~~ feminam ingenuam trahat et ipsa fuerit mortua, 700 s.

— infancem in ventre aut puellam, 200 s.

— feminam postquam infancem habere non potest, 200 s.

— — — — — cum infancem habere potest, 600 s.

Si l'homme qui s'est tenu à quelqu'un pour assumer charge un autre de le faire à sa place, tous 3 payeront 62 s. et 2.

Si stria hominem comederit, et convicta fuerit, 200 s.

Si quis servus servum occiderit, hoc censuit ut homicidium illum domini inter se dividant.

Blessures. Si quelqu'un frappe à la tête et que des os en sortent 30 solidi.

— si le crâne parait et que 2 os sortent, 48 s.

— au ventre 62 et pour le traitement 9

Pour chaque coup de bâton ou de poing sans effusion de sang, 8 solidi.

Si le poing est coupé et guérit encore, 30 s.

Évaluation de chaque doigt de la main, et du pied, de l'œil, du nez, de l'oreille, de la langue, d'une dent.

Violences Diverses. Si Romanus Galicium framm expulserit, 62 s. 1/2.

Si Francus Romanum — 30 s.

Attaquer ou retarder l'agent du roi ou celui qui va au mallum, 200 s.

Déterrer et dépouiller un mort, 100 s.

Dépouiller un homme qui dort, 100 s.

Attaquer la villa d'autrui, 30 s. — En briser les portes, briser les chiens, frapper les hommes, enjurer sur un charriot, 200 s. et restitution.



Inuendit un grenier, une étable à pores, une maison habitée, 62 s.

Si quelqu'un y meurt 100 s.

aux parents de chacun des morts, 200 s.

Si quis baronem de viâ ortaverit, 15 s. — mulierem, 45 s.

Si Romanus Francum ligaverit sine causâ, 80 s.

Si Francus Rom. ... 15 s.

Antiqua lege Si (quis) corpus jam sepultum exfodierit et exfoliaverit Margus (ul Wargangus) <sup>†</sup> sit usque in diem quâ cum <sup>†</sup> Makt, guerre, gang, parentibus ipsius defuncti convenit, et ipsi pro eo rogant ut inter gangangus, c'est-à-dire hommes licet ei accedere. Et quicumque antea ei aut panem, aut va à la guerre. Il y hospital, sive uxor sua, sive proxima ei dederit, XX sol. culpabilis <sup>a</sup> deus Wargangus le proserit, et le guerrier qui s'attaque à un chef, le lende.

Injures. Pour avoir appelé une femme libre striam, 187 s.

un h. strioportium, aut ille qui in iurium dictus, portage ubi strias coïnvent, 62.

Pour avoir appelé quelqu'un cunnitum, falsatorem, meretricem, mulier mulierem), delatorem, qui scutum jactaverit, 15 s.

Onecatum aut Valpenciland, 3 s.

leporem, 6 s.

Intrusion. Si quis in villâ migrare voluerit, et vel unus vel aliquis (eorum qui in villâ consistunt) extiterit qui contradicat migrandi licentiam non habeat. Si in villâ ipsâ adsedere presumpserit, tunc tentura illi debet ut inter noctes decem exinde exeat... si post decem... noluerit... testare... ut ad alias septem... et sic de noctes impleat... roget gravionem, at... ipsum... expellat...

Deni de justice. Le graf qui refuse justice aut se redécroit aut de vitâ componat.

Le demandeur dit aux Ratchinbourgs: Dicit nobis legem salicam. Si... noluerint... vos tangam (detimo) ut mihi et isto legem dicatis. Ils payeront après 3 sommations, 15 s.

1805  
Procédure. Si quis ad iniuriam (senum, alienum) mallatus fuerit,  
et forsitan convenerit ut manus suam redimat, et juratores  
dant: pour un crime de 15 s. sol. 8 manum suam redimat.

Engagement de se présenter. Adhamire (id est festina vel  
ramo dato et accepto sibi mutuò promittere se velle certo die  
se coram iudice sistere) actio hac voc. adhamire, hinc adhamire,  
adhamire, adhamire, et adhamire (à ramo framed)

Si quis ad mallum venire desperaverit, aut si quod ei à  
Rathinburgis fuerat indicatum, adimplere noluerit, si nec de  
compositione, nec ad anum, nec de lege <sup>alter</sup> fidem facere voluerit,  
tunc ad regis praesentiam ipse maniri debet, et ibi. cum  
XII testibus, ire debet... s'il n'y vient pas... Wargus (v. pl. h.)

Composition du tribunal. Sachibarones (<sup>Prof. bar. ber bonum</sup> homines d'affaires  
i. à d. légistes) in singulis mallebergis plus quam tres esse non  
debent: et si de causa illi aliquis sanum dixerint, penitus  
gratia nullam habeat licentiam remorandi.

\*Purè (omnino), tacum sur la propriété. De chrene chunda\*. — Si quis hom. occiderit  
Sub. Domicilium. Chrene, et in tota facultate non habuerit unde totam legem implet,  
vane rein, parum.  
Selon d'autres grèn.  
(Angl. green) et Kraut.  
duodecim juratores dabit, quod non subter terram neque supra  
terram plus de facultate habuit quam donavit. Et postea debet  
in casam suam intrare et de quatuor angulis terrae pulverem  
in pugno colligere, et postea in Duropello (scilicet liminari. thit.  
pfal.) stare, et intra casam gaetare <sup>(1)</sup> debet, et sic de sinistra  
manu trans scapulas suas jactare super proximiorum parietem,  
(pour qu'ils payent à sa place)... et postea in canistia discinctus,  
discalcatus pado in manu supra seipsum satire.

(1) regarder à la discorde,  
furtivement.

Si quis de parentella tollere se voluerit, il brise quatuor  
fustes alinos super caput suum, il jete les morceaux, et dit  
quod se et de juramento, et de hereditate et de tota ratione  
illorum tollat.



182

De alodis. Père et mère héritiers des fils sans enfants, puis  
frère et sœur, puis la sœur de la mère, puis la sœur du père.

De terra vasa salica in mulierem nulla portio hereditatis  
transit, sed hoc virilis vasa acquirit, hoc est, filii in ipsa  
hereditate succedunt. sed ubi inter nepotes aut pronepotes post  
longum tempus de alod terra contentis suscitatus, non per  
stirpes, sed per capita discedantur.

De adfranchise (Designatio heredis per rammum). — Tunginus aut  
centenarius nullum induit, et scutum in ipso nullo habere debet,  
et postea III hom. III causas demandare debent... fistucam  
in laisam (i.e. sinum) jactat... postea ipse in ejus laisam  
fistucam jactavit dicat verbum de fortuna sua, quantum ei  
voluerit dare... in casa ipsius manere debet et hospites tres  
suscipere.

Reipus aut reiphe<sup>+</sup>. Pour le 2<sup>e</sup> mariage d'une veuve, le dixième<sup>re</sup>, recurs, lat., iphe,  
(tunginus de theun, dix) ou le centenaire indiqueront le nullum, et afa, exe, loi ou mariage.  
in ipso nullo scutum habere debet et tres homines vel causas  
(choses) mandare. (d'époux doit avoir 3 témoins et 3 s. égaux en  
poids). Le reiphe est du au fils du possesseur<sup>ant<sup>er</sup></sup> de la femme,  
faute du fils au petit-fils, au fils de la sœur, au fils de la  
petite fille etc.

De fultortis (fehlen, errare, tortum, injure). — Si q. servum aut  
... sub alterius potestate agnovit... Si intra Ligerium<sup>†</sup> † Balise et autres croient  
aut carbonarium aut citra mare ambo manent, in nocte que ce Ligeris est pris,  
XLs plantum faciunt... si trans Ligerium, aut carbonarium in  
noctibus 80...  
De Brèves ou en Belgique.

Formula. (Formula de fide facta). Progo te, tungino (i.e.  
decane), et reistigante (p. usciente d. le sens d'ignota, c'est le délinquant  
et ses complices des Romains) passactus (adversario, a saché  
cause, procès) meum: Num qui mihi fidem fecit, legitime  
enim mihi debet debitum. Après tres manoirs et dolen avec témoins  
qui augmentent chacun la dette de 3 solidi le demandeur

se présente avec fistula au gravis qui ira chez le Hofmeister  
 avec 7 rathimburgi (rathu cause; Bergen servare) qui prendront  
 de quoi satisfaire le tiers et payer le Redem au graf.

D. Grig. de bours on trouve un exemple de composition refine.  
 VII. 47. De plus tout n'est pas fini la composition payée et acceptée.  
 La loi ne suffit pas pour rassurer. Il faut une convention partic.  
 Il y a une formule pour cet acte qui est l'engagement  
 mutuel de ne pas commettre un délit. (Narciss. II. 18.)

Domino fratri illi ille. Dum et instigante adversario, quod non  
 deberas, Germanum nostrum illum visus es interfecisse, et ob  
 hoc vita periculum incurrere potueras: sed intervenientes sacer-  
dores et magnifici viri, quorum nomina subius teneantur  
 adnexa, nos ad pacis concordiam ob hoc visi fuerunt revocare;  
 ita ut pro ipsa causa solidos tantos in pagalia mihi dare  
 deberes, quos et in presenti per Wadium<sup>(1)</sup> tuum visus es transsolvi<sup>(2)</sup>  
 et nos ipsam causam per festucam contra te visum cum Weyn<sup>(2)</sup>  
 Propterea juxta quod convenit, hanc epistolam securitatis  
 in te nobis conscribere complacuit, ut de ipsa morte germani  
 nostri nec à me, nec ab heredibus meis aut suis, nec de judiciaria  
 potestate, nec à quolibet, nullo caso, nec refractionem aliquam  
 aut damnificationem amplius habere non pertimeras, sed in  
 omnibus exinde ductus et absolutus appareas. Et si fortasse ego  
 ipse, aut aliquis de heredibus meis, vel quicumque te ob hoc  
 inquietare voluerit, et à me defensatum non fuerit, inferamus  
 tibi, cum cogente fisco, duplum quod nobis dedisti; et quod  
 repetit quis vindicare non valet; sed presens epistola securitatis  
 à me facta firma permaneat.

(1) Gage, caution. Distingue  
 à Vas, radif.

(2) Weynisse, Weynsen.  
 propositionum rei aliquis  
 dimittere.



7.<sup>e</sup> Leçon d'histoire moderne.

## Loi des ripuaires.

Nous devons avertir avant tout que l'on trouve dans M.<sup>s</sup> Guizot et le préambule de la loi des Ripuaires et la date probable des textes. Nous ajouterons qu'un des caractères évidents de cette loi, caractère qui tient p. E. uniquement à la rédaction est qu'elle traite le Romain plus favorablement que la loi Salique. Une chose vraiment essentielle qu'on peut y observer encore, c'est l'emploi du serment ou du combat, ces moyens ordinaires de procéder. Maintenant nous entrons d. notre sujet.

- Si quelqu'un tue l'esclave, il paiera 36 solidi, ou jurera avec 6 témoins qu'il n'a pas tué l'esclave. Homicide.

Il n'y a pas là un sentiment d'humanité p. l'esclave car on pourrait d'abord le croire, c'est simplement une garantie de le vol.

- Si le mort est <sup>du roi ou de l'église</sup> homme, 100 sol. ou 12 témoins. - L'église et le roi sont rangés sur la même ligne.

- Si c'est un homme d. la foi du roi 600 sol. ou 70 témoins. -

- Si la personne morte est une femme <sup>enainte</sup> appartenant au roi ou à l'église, 300 sol. ou 36 témoins. -

Une observation capitale, c'est que tous ces témoins qui jureront avec l'accusé doivent être de sa famille. M.<sup>s</sup> Duglisme de Guizot n'a pas indiqué ce point important. Ce n'est que par grâce, et par une exception assez rare que la loi permettait de faire jurer un étranger. Ceci n'a fait entrer dans le cercle de la famille germanique.



50  
cette famille répond pour chacun de ses membres;  
elle en répond soit en payant pour le coupable,  
soit en jurant pour l'innocent. La garantie de  
la famille fait toute l'existence de l'homme. Dans ces  
contrées, le parent seul jurera pour son parent.  
Otez ces mots; tout devient incompréhensible. Point  
de loi plus immorale que celle où l'on peut à prix  
d'argent, conduire au tribunal un faux-témoin  
solide. On sent combien la garantie des parents est  
suff. Les parents viennent et disent: Nous avons  
vu naître et grandir cet homme; nous connaissons  
sa vie et ses mœurs; nous jurons devant Dieu qu'il  
n'a que commettre une pareille action. Si les hommes  
de sa famille refusent de jurer et veulent protéger  
le coupable, le gae prend les armes et attaque  
la famille. Si le gae lui-même est d'intelligence  
avec lui alors la tribu prend les armes et attaque le  
(Du Wargangus) gae. Celui pour qui les siens ne veulent ni jurer ni  
jurer est rejeté par eux, et devient Wargangus ou  
wargus. (celui qui va d. la guerre); est celui qui  
de l'état de paix tombe dans l'état de guerre  
avec la société).

Il y a deux sortes de wargus: celui qui le devient  
parce que sa famille le rejette, et aussi celui qui  
se sépare de sa famille (de parentilla se tollit)  
avec les formalités que la loi prescrit. Celui qui  
renonce à ses lois de parenté ira chercher ailleurs  
l'appui qu'il ne trouve plus d. ses proches. Il  
demandera celui du Kunig, de l'homme fort  
hardi. Le Kunig deviendra son père, sa mère,  
et ses frères. Il l'accompagnera au combat, sera  
nourri par lui, et mourra pour le défendre. Dès  
lors il n'est plus Hermann, il est leude c.à d. l'homme



D'un autre homme. C'est presque un serviteur, mais c'est un serviteur armé. Le wargungus ira au-delà du Rhin, des Alpes, ou s'embarquera avec le roi de la mer, et viendra fonder tantôt l'établissement de Bouvray, tantôt la colonie Anglo-saxonne.

- Si le ripuaire tue l'étranger Franc, 200 s. -

- S'il tue l'étranger Bourguignon, Allemand, Frison, Bavarois, Saxon, 180 s. -

- S'il tue l'étranger Romain 100 s. -

- S'il tue un clerc, il paiera suivant la naissance du clerc. - S'il tue un diacre, 500 s. - un sous-diacre 400 s. - un prêtre, 600 s. - un évêque, 800 s. -

Le clerc est seulement un homme touseur. On a distingué le clerc parce que beaucoup d'hommes prenaient la tonsure pour obtenir les privilèges attachés au titre d'ecclésiastique.

Voici un cas assez singulier: - Si le libre frappe Coups et l'esclave sans effusion de sang jusqu'à 3 coups, un blessures.

solides par coup, ou bien qu'il jure avec 6 hommes.

L'esclave s'il est parlé ici est le colon d'un maître barbare. - L'esclave qui frappe le libre, ou l'h. du roi ou de l'église, 5 demi sol. (I)

- Si un serf frappe un serf d'un coup ou de 2, ou de 3 ce n'est rien, mais pourtant pour l'honneur de la pairie il paiera 4 deniers. (II)

- Si qu'un frappe un homme à la tête ou d. q. que membre, et qu'il en sorte un os, qui, jeté à la distance de 12 pieds d. un bouclier, produira un son, 36 s. - S'il sort plusieurs os, pour chaque os donnant, 1 s. - (III)

Il s'agit maintenant de l'homme qui se venge. Meurtre de l'aggression et qu'on appelle *faibattatus* (battu l'agresseur. auparavant) (IV)

- si quelqu'un trouve un homme sur son bien et veut le tuer, ou s'il le trouve faisant outrage à sa femme ou à sa fille et qu'il ne puisse le tuer, mais qu'un coup tombe à faux et qu'il le tue; en présence de témoins, d. un curé ou d. un curé-fort, il doit lever le mort sur la claie, et le garder ainsi 40 ou 14 nuits et alors doit le juge jurer dans le harach (harach), c'est le temple, qu'il l'a tué méritant la mort. - De vita satisfactione. C'est ainsi que nous entendons cette expression. Dans la langue féodale forfaire un fief c'est mériter de le perdre.

Valueur des  
principales denrées

Voici une évaluation très curieuse sur ce que valait chaque objet féodal.

- Si qu'un doit payer un Wergeld qu'il donne pour 2 solidi un bœuf cornu, sain et voyant, p.<sup>e</sup> 1 solidus une vache cornue, saine et voyant, p.<sup>e</sup> 6 sol. un cheval sain et voyant, p.<sup>e</sup> 3 sol. une jument saine et voyant, p.<sup>e</sup> 7 sol. une épée avec le fourreau, p.<sup>e</sup> 12 sol. une bonne cuirasse, p.<sup>e</sup> 6 sol. un casque avec son cimier, p.<sup>e</sup> 6 sol. de bonnes armures de jambes, p.<sup>e</sup> 2 sol. une lance et un bouclier, p.<sup>e</sup> 3 sol. un faucon non apprivoisé, p.<sup>e</sup> 6 sol. un faucon à prendre la grue, p.<sup>e</sup> 12 sol. un faucon qui a vu d. à d. apprendra par l'usage des maladies. (V)

Vols

Arrivons aux lois sur le vol.

- Si qu'un ripuain a volé d. la forêt quelque chose, ou appartenant au roi, ou appartenant à un particulier, du bois entier ou fendu, 15 s. - Cet art. acquiert une grande importance, quand on songe aux suites de l'atteinte d. l'avenir.



C'est l'origine de tous les codes forestiers, et d. l. m. age et d. les t. modernes.

Voyons maintenant les détails qui ont servi de Procédure sur la procédure.

Cajusante. 6 f. <sup>le maître d'un</sup> ~~maître d'un~~

- Si un esclave met sa main d. le feu et l'en d. particulier. ret. brûlée, le maître répond du vol de l'esclave. (Sensu, est déjà p. c. plutôt le sort que l'esclave.)

12 f. celui du roi ou de

l'église.

Que fera l'étranger, qui n'a pas de parents, qui n'a pas de famille qui jure p. lui.

36 f. le maître de l'hot. où

il se trouve.

70 f. le maître de l'habitation.

- Le franc, le Bourguignon, le Romain, l'Allemand. répond selon sa loi, et jure d'après sa loi, s'il ne trouve personne pour jurer en sa faveur qu'il s'expose au feu ou au sort. (Ad sortem. Que signifient ces mots. Est-ce une allusion à cet usage des Germains d. parle sainte.)

- Si un homme veut se justifier du crime de rapine qu'il se place à sa porte avec la langue épée nue, qu'il la pose contre la porte ou le jambage de la porte. Alors le juge exigera de lui des répondants qui promettent qu'il se représentera devant le roi, et qu'il s'y défendra contre ses adversaires les armes à la main.

Un trait frappant de cette législation, c'est une croyance parfaite à la sincérité de l'homme. Le coupable, même celui qui a commis un crime se laissera punir plutôt que de trahir la vérité. C'est la pensée de la loi, et elle a dû maintenir cette toute loi des mœurs et de la vie du peuple qu'elle gouverne.

- Si quelqu'un reconnaît son bien, il mettra la main sur son bien, et si celui des mains duquel il doit tirer ce bien pour le mettre en main tierce jure qu'il n'a pas de jugement, si celui-là cherche

une main tierce à qui on puisse remettre le bien en attendant, alors tous deux doivent jurer, tenant l'objet de la main gauche, et l'épée de la droite l'un jurant qu'il est bien à lui, l'autre, &c. — Si c'est d. le duc, l'accusé doit représenter d. 14 muids celui d. il tient l'objet, si c'est hors du duché, d. 40 muids. Si c'est hors du royaume d. 80 muids.

**Affranchis.** Voici maintenant les formules d'affranchissement.

— L'homme affranchi en présence du roi, un denier étant lancé, se peut retourner d'étranger en serviteur mais est les autres rivaux, il reste libre et peut défendre son droit l'épée à la main. —

— Si un franc rivaux, ou un affranchi tabulaire veut affranchir son serf pour le rachat de son âme ou pour une somme d'argent selon la loi Romaine, il se présentera d. l'église, en présence du diacre du clergé et du peuple, puis remettre le serf avec des tablettes aux mains de l'évêque, et l'évêque ordonnera à l'archidiacre de faire écrire sur les tablettes par le serf qui sera dès lors libre ainsi que toute sa race sous la protection de l'église et sans la présomption d'être affranchi denarié. S'il prétend à ce titre il paiera 200 s. —

### Mésalliance

La mésalliance est punie d'une manière terrible:

— Si le Romain dépendant de l'église ou l'é. dépendant du roi épouse une femme libre rivaux, ou si la femme Romaine dépendant de l'église ou du roi... leur progéniture mettra toujours la condition inf. —

— Si la fille libre rivaux a suivi le serf du Rivaux (le mot de mariage n'est pas prononcé) et que les parents veulent y contredire, le roi ou le Ct. présentera à la



riège une épée et une quenouille; si elle prend l'épée  
qu'elle tue le serf; si elle prend la quenouille qu'elle  
demeure avec lui d. l'esclavage. — (VI)

Pour la vente si la mon est petite 6 témoins; si  
elle est grande, 12 tém. — Ventes et  
achats.

Si le contrat est falsifié on coupe le pouce droit  
au cominarius, et le contrat est nul d'une épée.

Si quelq'un achète une femme, ou une vigne ou  
un objet de valeur analogue, il se présentera au témoin  
même où on lui livre l'objet avec 12 tém. et  
autant d'enfants. Il paiera en leur présence, se  
mettra en possession en leur présence, et donnera  
à chacun des enfants des soufflets et leur tirera  
les oreilles, afin qu'ensuite ils puissent porter  
témoignage. — (VII)

Voici un texte admirable: — Si quelqu'un a mis De homme  
un homme en main tierce, et si cet homme intertiato  
meurt avant le jour du jugement, qu'il soit vel puer  
enterré d. le carrefour avec une corde aux mortuo.  
pieds et qu'au jour des débats celui qui l'avait en  
sa main se présente avec 6 témoins, les mêmes  
qui l'ont vu ensevelir; il jurera d. le harath  
que cet homme mis en main tierce, sans avoir  
été tué ni par un homme ni par une bête,  
mais frappé par la commune destinée a été  
enterré d. celui et a reçu la corde aux pieds;  
et qu'alors l'homme qui l'avait en dépôt tira  
l'esclave par la corde sur le tombeau même  
et que de main en main l'esclave arriva  
jusqu'à celui qui l'avait illégalement vendu ou  
volé. Si l'animal remis en main tierce meurt  
avant le jug. que celui qui l'avait en dépôt se présente  
avec la tête et le cuir de l'animal. — (VIII)

**Du duel judiciaire** Cette loi montre assez de bon sens p.<sup>r</sup> les vaincus ainsi que nous l'avons déjà remarqué, mais ses 2 traits les plus frappants sont le serment & le duel.

Il faut bien distinguer le duel chez les barbares du combat chevaleresq. du m.<sup>e</sup> âge. Ici on ne peut pas dire qu'il y ait seulement l'excuse avouée. Les 2 combattants se sentent également convaincus de leur droit, ils attendent que le jugement de Dieu prononce par la victoire. Dans cette dialectique barbare, toute différence de la nôtre, Dieu seul fournissait l'argument. Que dire après cela des plaisanteries du 18.<sup>e</sup> s. sur ces lois? Montezquieu pl. raisonnable a dit qu'il n'était pas si absurde de joindre chez le guerrier barbare la lâcheté & le vice, la valeur & la puerie. On peut donner encore une explication plus profonde & vraie. C'est qu'en ces siècles de foi, l'innocent se croyait invincible le coupable tremblait devant une loi plus pure que la sienne, & sorte que par conséquent la crainte du miracle opérait le miracle.

**Les Français ne peuvent être jugés d'après Greg. de Bours.** Nous terminons ce remarquant qu'il ne faut pas juger les Français d'après Gregoire de Bours. Il ne faut pas juger une nation guerrière d'après sa conduite dans une conquête où il faut faire la part de l'éclaircissement des vices, des excès d'une vie où on n'a pas d'autre ressource que le pillage. Si nous autres, Français du 17.<sup>e</sup> s., étions jugés d'après notre conduite en Allemagne & en Italie, nous serions très injustement jugés. Ne nous excusons pas l'innocence de certains barbares, mais ne les condamnons pas non plus trop facilement.



## Textes de la loi des Ripuaires.

(est la fin de sa période, Eckart trouve, c. 11. Guizot que la loi des Ripuaires fait qu'il y avait chez eux plus de Romains que chez les Saliens: de plus que d. la loi des Ripuaires on ne rencontre pas de traces de la langue Celtique, mais beaucoup de la langue allemande.)

(I) Si servus ingenuus aut regis vel ecclesiastico homini sanguinis effusionem fecerit, V<sup>to</sup> dimidio solido culpabilis iudicetur.

(II) Quod si servus in eum ictu uno vel duobus vel tribus percussit nihil est; sed tamen propter quod stadium, 4 denarios componat.

(III) Si quis in capite, vel in quocunque membro plagatus fuerit, et os exinde exierit, quod super nam 12 pedum in scuto factum sonaverit, 36 s. Si autem plura ossa exierint, pro unoquoque osse sonante solidus reddatur.

(IV) De homine for battuto. Si quis hominem super rebus suis comprehenderit, et eum ligare voluerit, aut super uxorem, seu super filium, et non prevaluerit ligare, sed corpus ei exierit, et eum interfecerit, coram testibus, in quadrisio in clivâ eum levare debet, et sic 40 vel 14 noctes custodire, et tunc ante iudicem in haraho<sup>+</sup> conjuret quod eum de vita forfactum interfecisset.

<sup>+</sup> Harah, c'est le mot latin ara, le gr. acropol.

(V) Si quis Weregeldum solvere debet, boveum cornutum videntem et sanum, pro duobus sol. tribuat; vaccaem cornutam videntem et sanam pro 1 sol.; equum videntem et sanum pro 3 sol.; spatam (longue épée) cum scogilo, 7 sol.; bruniam



bonam, 12 s.; helinum cum Directo, 6 s.; blumbergas  
bonas, 6 s.; Scutum cum laccia, 2 s.; auctorum  
non donitum, 3 s.; commorsum grucarium, 6 s.  
auctorem mutatum, 12 s.

(VI) Quod si ingenua ripuaria servum ripuarium  
secuta fuerit et parentes ejus hoc contradicere  
voluerint, offeratur ei à rege, seu à comite  
spata, et consucula. Quod si spatam acceperit,  
servum interficiat: si autem consuculam in  
servitio persiveret.

(VII) Si quis villam aut vineam comparaverit...  
cum duodecim testibus ad locum traditionis  
cum totidem munere, pueris accedat, et sic eis  
praesentibus pretium tradat, et unguis de  
parvulis alapas donet, et torqueat auriculas,  
et ei in postmodum testimonium prolecat.

(VIII) De homine intertato, vel pecore mortuo.  
Si quis hominem intertaverit, et infra placitum  
mortuus fuerit, in quadritio cum retorta in  
pede sepeliatur, et ibidem ad vicum placiti  
cum testibus accedat, et cum ipsis sex, qui eum  
sepelire viderunt, in harabo conjuret quod  
ibidem ipse intertatus absque interfecione homin,  
pecudum, vel alterius rei, nisi communi morte  
consumptus jaceat, et ipsam retortam in pede  
fabreat, et per ipsam retortam super ipso  
sepulchro de manu in manum ambulare debeat,  
usque dum ad eam manum veniat, quae  
cum illicito ordine vendidit vel furavit. Si autem  
animal intertatum infra placitum mortuum  
fuerit, ille super quem intertatur, corio cum  
capite decorticato...



Textes is oles : De homine penduto. Les héritiers  
n'héritent pas moins.

Corruption des juges. — Hoc autem consensum et consilio  
sive paterna traditione et legis consuetudine super  
omnia jubemus ut nullus optimatum, major domus,  
domesticus comes, gravior, cancellarius, vel quibuslibet  
gradibus sublimatus, in provincia ripuaria in  
judicio residens, unquam ad judicium pervertendum  
non recipiat. Quod si quis in hoc deprehensus fuerit,  
de vita componatur. — Nec nullus iudex fiscalis  
de quolibetunque causa freda non exigit, priusq.  
faenus componatur ... fredum autem non illi  
iudici tribuat, cui calpam commisit; sed illi  
qui solutionem recipit; tertiam partem coram  
testibus fisco tribuat, ut pax perpetua stabilis  
permaneant. amen.

... homo de mandeburde regis, ecclesie...

---

Star

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..



~~afin de se concilier l'attachement, et l'appui des~~  
~~Catholiques Romains, tantant qu'il lorsqu'il sentit~~  
 après avoir été un instant détrôné par Clovis, combien  
 il avait besoin de se concilier l'attachement, et de  
 s'attacher l'appui <sup>des</sup> ~~des~~ <sup>des</sup> ~~des~~ Romains. Mais ce fut elle

Les codes des Ripuaires, des Allemands, des  
<sup>et des</sup> ~~des~~ <sup>Thuringiens</sup> ~~des~~ furent rédigés pendant que ces peuples étaient  
~~entierement~~ presque entièrement païens, mais cette rédaction  
 fut confiée principalement au clergé comme on le  
 voit par la préface de la collection de Dagobert.  
 On voit très clairement que le but des rédacteurs  
 a été d'abolir les usages païens et de faire  
 respecter le clergé. ~~pour~~ Les compositions sont  
 réglées en conséquence. Mais comme il aurait fallu  
 tout changer pour mettre ces lois en harmonie avec  
 la religion chrétienne, ~~et voit que l'esprit de~~ ~~ce~~ que  
 les barbares tiennent toujours beaucoup à leurs  
 anciennes coutumes, les rédacteurs furent obligés  
 de laisser beaucoup de dispositions entièrement  
 païennes. Et cette espèce de bigarrure donne  
 à ces quatre codes une physionomie singulière.





57  
D'après tout ce que je viens d'exposer sur les  
les 6 codes Barbares, on peut ainsi résumer l'esprit  
général de ces codes.

Deux ordres dans chaque nation, infériorité et  
humiliation pour les vaincus, preuves négatives  
parlement au pas le jugement de Dieu  
presque point de peines corporelles, les crimes rachetés par la composition  
les femmes regardées comme la compagnie, et non  
~~les esclaves~~ comme l'esclave de l'homme, usage  
contraire à celui de presque tous les peuples barbares,  
enfin les esclaves assimilés ~~et~~ aux autres aux ~~biens~~  
biens qu'ils ne soient que des colons tributaires, et  
nullement des esclaves domestiques.

On peut ainsi résumer le caractère particulier  
de chaque code:

Loi salique. Les femmes exclues de certaines portions  
de l'héritage paternel, les ~~lois~~ preuves négatives  
remplacées par des preuves testimoniales contre  
l'esprit général des nations germaniques.

Loi Ripuaire. Disposition semblable à celle de  
la loi salique au sujet des Femmes <sup>et d'après ce que dans</sup>  
l'intérêt du clergé, et de la religion chrétienne, mais qui n'a pas fait disparaître  
les ~~habitudes~~ <sup>habitudes</sup> ~~païennes~~ <sup>païennes</sup> ~~anciennes~~ <sup>anciennes</sup> à la ~~vérité~~  
toutes les traces du paganisme quoiqu'elles soient moins apparentes  
que dans les autres lois des peuples au delà du  
Rhén.

Lois des Allemands et des Frisons, d'égale  
dans l'intérêt du christianisme quoiqu'il n'ait pas encore  
pu les éliminer.

Loi des Bavarois. Noblesse héréditaire. Dispositions

37  
favorables au clergé et à la religion, mêlés à des coutumes  
toutes païennes.

Loi Gombette. Egalité parfaite entre le peuple  
vainqueur et le peuple vaincu, un assez grand nombre  
de châtiments corporels; combats judiciaires. C'est  
de toutes les lois que nous avons parlé celle  
qui s'éloigne le plus des coutumes <sup>primitives</sup> ~~originales~~ de  
la Germanie. La barbarie s'y fait moins sentir.  
Enfin au rapport de Montesquieu elle renferme  
un grand nombre de dispositions très judiciaires,  
et elle peut servir de milieu entre les autres  
lois Barbares de la monarchie, et la loi  
Romaine.

Je ne ~~pe~~ contenterai pour cette dernière de  
vous dire indiquer les principales différences qui  
existent entre elle et notre droit actuel pour vous  
en donner quel qu' idée. Elle admettait l'esclavage  
domestique, et celui de la glèbe, ne connaissait pas  
l'institution du jury, ni elle n'eut magistrature inamovible,  
~~indivisible~~ et enfin elle ~~admettait~~ prononçant la  
confiscation sans un grand nombre de cas.

Maintenant je n'ai plus qu'à vous donner  
une idée de l'administration de la  
monarchie Française sous la première  
race.



Morin

8.<sup>e</sup> Leçon d'histoire moderne.

## Loi des Bourguignons.

N<sup>o</sup>. Devons avant de parler de la loi Difference  
des 2 époques  
des Bourguignons, établir la différence de l'invasion.  
immense qui sépare la 1<sup>re</sup> invasion de la 2<sup>e</sup>.

Les Wisigoths, les Ostrogoths, les Bourguignons  
avaient traversé une partie de l'Emp. avant de  
former d. plusieurs provinces des établissements  
durables. Ils étaient déjà préparés à la civilisation  
Romaine, et on en trouve la preuve dans  
un mot précieux que l'histoire nous a  
conservé d'un de leurs princes. Ataulf forcé  
du roi de Toulouse disait: Mon frère et moi  
nous avons long-temps songé à reconstruire l'emp.  
Romain, mais frappés de la supériorité des arts et  
du génie de Rome nous ferons tous nos efforts  
pour le défendre.

En effet les Burgondes dans leur territoire,  
les Wisigoths à Toulouse et en Espagne, les Ostrogoths  
et Théodoric en Italie entreprirent de refaire  
Rome avec les Barbares. Introduisant en leur  
dans leur gouvernement ils tentèrent de se former un  
palais impérial et empruntaient aux empereurs  
leurs titres et le nom de leurs officiers. En effet  
on conçoit chez les 1<sup>rs</sup> conquérants ce désir  
de sympathiser avec les Romains. S'ils réussissaient  
d. leur dessein ils allaient réunir la puissance impé-



à celle de chefs et de juges, leur autorité  
 désormais devenait absolue. Cette tentative  
 était injuste et elle fut impuissante. Cependant  
 les lois des Bourgs, des Wis. et des Ost. réussirent  
 jusqu'à un certain point à dominer et à  
 apprivoiser ces guerriers barbares. C'est un spectacle  
 curieux de voir le Burg. avec ses simplicités  
 germaniq. imiter faiblement les usages de l'Emp.  
 le Burg. ne dédaigne pas de se rendre v.<sup>o</sup> chez  
 chez le noble Romain: on voyait ce guerrier  
 colossal, ce vainqueur étranger ruber du nom  
 de patron celui d.<sup>l</sup> il avait les terres en partage.  
 C'est par une suite de cette imitation que les  
 Bourguignons fourmirent vers un but d'industrie  
 cette vigueur et cette activité que la victoire  
 laissait dissiper. On les vit s'occuper à travailler le  
 bois à construire des maisons.

Quant aux Wis. de Bourgois cette sympathie  
 se manifeste chez eux par la culture et l'état  
 des lettres et des sciences: on voyait dans les  
 antichambres de Chauderic, d'Alarie, d'Evrie  
 des orateurs et des consultants mêlés aux guerriers.  
 Le code Wisig. dressé par les évêques s'occupa plus  
 encore des péchés que des délits; c'est le véritable  
 prototype des procédures de l'inquisition.

Le roy des Ostrogo. brille par le luxe et la  
 splendeur. Lorsque Chauderic veut former des  
 Alliances, il envoie une horloge, une chaudière,  
 un joueur de flûte, et un poète luthique à  
 Cloris. La correspondance ampoulée et janséniste  
 spirituelle de son ministre Cassiodore est un  
 monument du plus curieux. Il n'est rien de  
 plus singulier de voir Chauderic par la plume



de ses ministres. Inter. four à four deux ses  
lettres Cicéron, Plin, et Symmaque. Amalazarontha  
fille de ce prince, belle, savante, versée dans  
toute la littérature grecque et latine fit craindre  
un moment à Théodoric que Justinien sur sa  
réputation ne consent l'idée de réunir les deux  
empires par un mariage. Lorsqu'elle voulut  
faire instruire son fils Amalaric dans les lettres  
latines, l'enfant dont le sang se révoltait contre  
cette discipline servile, et qui était accablé de coups  
de verges par ses pédagogues, et ces indignes  
traitements infligés à un fils des Goths, devinrent  
l'occasion d'une révolte: Amalazarontha fut  
étrouée.

Cel est en peu de mots le tableau de la guerre  
barbare, lors de la 1<sup>re</sup> invasion.

Il semble que ce soliel de la civilisation du  
midi encore éclatant à l'époque de la 1<sup>re</sup> invasion,  
fut fondre à ses rayons dans ces hommes du  
Nord. Ce ne fut que lorsque la civilisation Romaine  
eut perdu de sa vigueur qu'à une 2<sup>de</sup> conquête  
les vains barbares arrivèrent à leur tour, les  
Franques d. la Gaule et les Lombards en Italie.

Les lombards sous la conduite d'Alboin et de  
30 ducs (herzogs), entrèrent dans l'It. occupée par  
les Grecs, et enlevée aux Ostrogoths par l'épée de  
Aléxandre et de Massès. Ils partagèrent l'Italie en  
30 duchés. La mort d'Alboin ~~fit~~ <sup>suffit pour monter</sup>  
la ferveur des <sup>autres</sup> arrivés.

Selon l'usage de l'effroi des barbares de la  
1<sup>re</sup> invasion, quand ils virent arriver des Mass  
hommes terribles qui marchaient au nom d'Allah,  
guidés non seulement par l'avidité des conquêtes,

mais aussi par l'amour des dangers et de la mort.  
Les Burgondes effrayés s'unirent avec les Romains  
contre les nouveaux-venus. Le code dont nous  
allons nous occuper est le résultat explicite de  
cette réconciliation. C'est là l'origine de cette  
douceur et de cette modération qu'on y remarque  
à l'égard des vaincus.

Avant d'entrer d. l'examen de cette loi,  
résumons en 2 mots tout ce qui précède.  
Nous trouvons deux invasions à des époques  
diverses.

Dans la 1<sup>re</sup> les Barbares Goths et Burgondes  
adoptent aisément la civilisation Romaine. D. la  
2<sup>de</sup> les vainqueurs plus féroces sont ennemis de toute  
culture; surtout les Lombards et les Francs. Les  
Romains s'unissent contre eux aux 1<sup>rs</sup>  
envahisseurs.

Union des Bourg. et des Rom. contre les Francs. Cette union est formellement exprimée. Le roi  
Gondebaud institua d. le pays qu'on nomme  
actuellement la Bourgogne des lois plus douces,  
afin qu'on n'opprimât point les Romains. (Groz.  
Bar. I. p. 96. coll. Guizot). — Que le Bourgignon et  
le Romain soient soumis à la même condition  
(S. X. § 1.)

Abandon des coutumes Germaniques. Le seul mot de cette législation distinguant les  
Bourg. de tous les autres Barbares, le mot, est  
relatif aux successions.

Entre les Bourgignons ceci sera observé:  
— Si quelqu'un ne laisse pas de fils, ni de fille  
ou de fils, la fille succédera d. l'héritage du père  
et de la mère. S'il n'y a pas de fils ni de fille,  
l'héritage passera aux sœurs du défunt ou à ses  
proches parents.



L'ancien respect pour ce qu'on appelait *adus* dans la loi salique a disparu. La terre passe aux mains des femmes. Les codes précédents étaient composés dans un but tout guerrier; dans celui-ci domine une pensée différente: c'est dicté dans des vues de civilisation.

La veuve sans enfants a le tiers de bien de son mari, sa vie durant. De plus elle garde le <sup>+</sup>préciput du lendemain des noces. La femme nous le voyons est traitée avec faveur. L'esprit barbare disparaît et s'efface; mais c'est trop tôt le danger est aux portes et l'ennemi menace de tout envahir.

+ *Mortgaguer* br.

D'autres textes indiquent le même éloignement des peuples nouveaux pour les coutumes barbares qui ont précédé. (I) Si par hasard un animal donne la mort à un homme, si quelqu'un est heurté par une lance ou une autre arme nous voulons que l'ancienne querelle qui venait de là parmi les *Sauwagawous* soit apaisée. Car on ne peut accuser personne de ce qui est l'effet du hasard. —

— Si un homme tue un homme libre de notre peuple, quelle que soit la nation du mort, ou un serf du roi de nation barbare, il n'expiera pas son crime autrement que par l'effusion de son sang. (II) C'est ici le lieu de remarquer qu'il y avait une grande différence entre le lude du roi, son compagnon d'armes, et le serf du roi.

— L'homme attaqué qui tue l'agresseur paiera 199 sol. Si l'agresseur était optimaire. Si le mort est un homme indigène in *populo nostro*, 100 sol. Pour une moindre personne, 75 s.



- Quienque aura sollicité l'esclave d'un autre, aura tenu de lui enlever son bœuf, ou sa vache, sa jument ou son charrue; celui-là qu'il soit Burgonde ou Romain libre sera mis à mort. -

Toutes ces dispositions sont évidemment à l'avantage du vaincu.

- Si quelqu'un frappe un homme libre, autant de solidi qu'il aura porté de coups. Si l'homme frappé est un affranchi, p. chaque coup un demi sol. Si c'est un esclave  $\frac{1}{4}$  de sol. -

+ Il y en a 11.

Esclaves

Remarquons plusieurs articles<sup>+</sup> ayant pour but de réprimer la fuite des esclaves. Les réglemens sont surtout favorables aux vaincus. En effet l'esclave aimait mieux être soumis à un barbare qu'à un Romain. D. le D.<sup>r</sup> car sa condition était celle de l'esclavage; dans le 1.<sup>er</sup> c'était l'état très-préférable de serf des barbares de la 2.<sup>de</sup> invasion, il ne faut pas l'oublier ont aboli l'esclavage pour lui substituer le servage. Le point est qui ont accompli un grand et capital changement des mœurs au m. âge.

- Qui le Bourg. et le Romain soient tenus dans la même condition. Si q. qu'un tue un serf de nation barbare choisi cot. ministériel ou capit. dictionnal, qu'il paie 55 sol., et cot. minime 12 sol. - (III)

- Si, quelqu'un tue un serf Romain ou barbare porteur ou laboureur, 30 s. orfèvre habile, 150 s. argentier, 100 s. forgeron, 50 s. charrpentier, 40 s.

Distinction

- S'il se rencontre un deuil et qu'il revise le prix de la distinction et que celui à qui il a indiqué l'animal perdu, ne puisse pas le retrouver le deuil paiera une fois la valeur de l'objet. (IV)  
Cet art. a probablement en vue de prévenir la fraude du Romain qui abusait de la simplicité du Burgonde.



- La femme libre qui dais sa maison ou sur la Femmes,  
route a été échouée ou traînée quoiqu'innocente, leur état.  
le coupable lui paiera XII s. et de plus il sera  
soumis à une amende de XII s. Si la femme est  
une affranchie VI sol. p.<sup>r</sup> elle et VI l'amende.  
Si la femme est une esclave III sol. p.<sup>r</sup> elle  
et III l'amende. - Le divorce est permis avec la  
femme adultère, malefici, vel sequestrorum violatix  
- Si une femme abandonne son mari auquel  
elle a été unie par la loi, necatur in luto. -  
Si un homme renvoie sa femme sans cause,  
qu'il lui paie autant qu'il avait payé p.<sup>r</sup>  
le prix de sa femme, (v. dante), et p.<sup>r</sup> amende  
12 sol. - On voit ici quelle différence énorme la  
loi établit entre les droits du mari et ceux de la  
femme. - Si une fille s'unit volontairement à un  
esclave que l'un et l'autre soi est mis à mort. Du  
si les parents de la fille ne veulent pas punir leur  
parente qu'elle soit privée de la liberté et tomber  
d. la servitude royale. -

\*diminiscrit

- Quiconque aura refusé son toit ou son foyer  
à l'hôte qui vient 3 sol. Si c'est un comite  
du roi, 6 sol. -

Hospitalité.

- Quant aux députés des nations étrangères, ils  
auront le droit de prendre dans la maison  
qui les reçoit un porc ou un blier. - Les Bourg.  
entretenaient des relations diplomatiques assez  
actives, et un agent public ne se trouvait pas toujours  
là pour recevoir un ambassadeur.

- Quiconque aura reçu un homme étranger  
de quelque nation qu'il puisse être qu'il le présente  
à l'examen du juge, s'il n'est pas de la torture il  
assure à qui il est. - Un homme errant était  
toujours présumé esclave fugitif.



# Dispositions Diverses.

- Si un homme en tue un autre à l'armée dans la compagnie des siens qu'il paie triple pour sa mort. - Ceci prouve qu'on s'affranchissait de la peine de mort au moyen d'une composition pécuniaire, quoique nous voyons en tête de la loi que le meurtre ne sera excusé que par effusion de sang. Mais ce n'est que comminatoire; en réalité on payait.

te de bargo vel de furia.

- Si q. qu'un ose enlever un homme résout des fourches patibulaires et s'enfuit qu'il meure pour lui ou paie 200 s. - Si quelqu'un délie un homme des fourches patibulaires sans l'aveu du juge, 45 s. - Si quelqu'un ose sans l'aveu du juge mettre à terre un homme armé à une branche, 30 s. (de ramo ubi in vocatur).

- Celui qui demande une fille en mariage, et veut se rétracter amende 62 sol. -

- Celui qui volontairement ou fortuitement incendie une église, 200 s. - Ainsi donc l'incendie n'est compté pour rien! C'est que le vainqueur détruisait souvent un riche moineau par étourderie, par légèreté, par plaisir de détruire, et un enfant qui brise son jouet.

† Sassandro, de sax, saks et Ohat, andet. Ce sont deux mots séparés et non sans doute par l'ignorance d'un copiste.

- Le dépositaire infidèle, 15 sol. - Vol d'un outreau (sans doute de chape) 15 s. - Faut une pierre sur la tête de q. un. 5 sol. -

- Si un autrustuon veut appeler en jugement un autre autrustuon pour un crime qui entraîne une amende de 15 sol. il doit jurer lui 62 d'un serment mutuel et celui qu'il a fait venir s'il se reconnaît capable de se défendre de l'accusation doit s'absoudre lui 12<sup>e</sup> per sacramenta. -

Est-ce le serment simple, ou un serment sur les sacraments,



# Extrait des Leçons de M. Guizot sur les lois barbares.

(9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> leçons)

**Loi Salique.** L'opinion lui a donné une importance fort exagérée, à partir du moment où elle fut invoquée par Philippe le long pour repousser la succession des femmes.

D'où vient-elle? Qu'est-elle?

1<sup>re</sup> Elle est à la fois antérieure et postérieure à l'invasion de toutes les autres lois barbares. Elle a pu être rédigée sous Clovis, mais aucune des rédactions que nous avons ne peut remonter au-delà du 7.<sup>e</sup> S. Toute date plus précise est impossible. Deux textes et 14 mss.; 15 purement en latin, 3 mss. de glosses germaniques. Les 2<sup>es</sup> portent: *Lex orlica antiqua, antiquissima, reformata*: les autres (*ordinarum*): *L. S. recentior, emendata, reformata*. M.<sup>r</sup> Wiarda pense qu'il faut croire tout le contraire. Le texte purement latin donne sans observation les dispositions que l'autre texte annonce tombées en désuétude. (De Chronocruda, l. 61 et l. 83 § 1<sup>er</sup>). Quant aux renseignements que donnent les préfaces, on ne peut y avoir la moindre foi: ce sont des traditions confuses et diverses que les copistes ont placées là au hasard. Il paraît certain que la loi n'a jamais été écrite qu'en latin, et un certain temps après la conquête. On voit que l'écriture ne date pas d'hier, et que les Romains d'où parle ne sont pas des individus isolés, mais une population nombreuse, et déjà réduite en grande partie à l'état de colons. Du reste les préfaces prouvent l'existence de traditions qui plaçaient au delà du Rhin l'origine



de cette loi, et on ne peut s'empêcher de croire qu'elle se rattache aux vieilles coutumes germaniques conservées par la tradition, modifiées par le temps et surtout par le christianisme et la conquête.

2<sup>o</sup> La loi Salique n'est pas un code, ce n'est qu'une simple énumération de coutumes et de décisions judiciaires, un recueil fait par quelque grand homme, quelque clerc barbare et analogue au *Sachsenspiegel*, au *Schwabenspiegel*. (... 45 sol. et in alia sententia b. s. et unum de iudiciis culpabilis iudicatur. C. 17 § 1. W. Kroll) De plus ce recueil n'est pas complet. On trouve au X<sup>e</sup> XI<sup>e</sup> XII<sup>e</sup> s. un certain nombre de cas, qu'on dit réglés secundum legem Salicam, et qui n'y figurent aucunement. Texte mêlé d'allemand. 420 art. — jurém. latin 408, 407, 408. Chaos de la loi: tout y est mêlé. — Elle est essentiellement pénale. Droit politique; rien que des allusions. Droit civil; quelques dispositions précises, insérées avec intention. Procédure civile; idem. Procédure criminelle; elle suppose tout connu, instituée; ne fait que remplir quelques lacunes, spécifier en certains cas les obligations des juges, des témoins. — 343 art. de pénalité, 63 p. le reste. Tel est au reste le caractère de toutes les législations naissantes. Le 1<sup>er</sup> effort vers le perfectionnement de la loi civile consiste à opposer l'avance des barrières, à dénoncer l'avance des peines aux excès de la liberté individuelle.

1.) Énumération et clarification des délits. Sur 343 art. de pénalité, 150 sur le vol, 274 sur les vols d'animaux (la loi entre au sujet des animaux dans les plus minutieux détails), 113 sur les



violences contre les personnes, 30 pour mutilation  
 (prévue d. toutes ses parties) 24 p.<sup>s</sup> violences contre  
 des femmes, etc. ... Deux caractères: elle appartient  
 à une société peu avancée, peu compliquée; elle  
 appartient à une société très grossière, très brutale.  
 2) Application des peines. Partout des peines très dures,  
 p.<sup>r</sup> les hommes libres, s'entend. Très rarement la peine  
 de mort, et on peut s'en racheter. L'unique peine  
 est ~~un point~~ <sup>presque toujours pécuniaire</sup> que l'offenseur, le Mohrgeld, et le  
 Fredum. Le Mohrgeld est le 1.<sup>r</sup> pas de la législation  
 criminelle hors du régime de la vengeance personnelle;  
 c'est la faculté donnée à l'offenseur de se mettre  
 en payant une certaine somme à l'abri de la vengeance  
 de l'offensé. Au VIII.<sup>e</sup> M.<sup>s</sup> Guizot pense qu'il était  
 d'ailleurs obligatoirement; mais auparavant l'offensé  
 avait le choix entre la vengeance et la composition.  
 Ce n'est qu'un 1.<sup>r</sup> pas hors de l'état de guerre  
 et de la lutte barbare des forces, bien que les  
 Allemands et surtout M. Rogge y aient vu  
 bien autre chose; un grand respect p.<sup>r</sup> la  
 liberté humaine, un grand caractère de  
 moralité puis que l'homme pouvait choisir  
 entre la paix et la guerre avec librement  
 ses torts; et que l'offensé se réconcilie volontiers  
 avec l'offenseur ce qui n'a pas lieu dans nos  
 législations plus éclairées. 3) Procédure criminelle.  
 Peu de renseignements; les preuves joints sur lesq.  
 elle se fonde sont la distinction du fait et  
 du droit, et les co-jurants, ou conjuratoires. Les juges  
 n'avaient à appliquer le point de droit; la réalité  
 du fait s'établissait sans décision de leur part  
 par le recours au jugement de Dieu, aux épreuves,  
 au combat, le plus souvent par des conjuratoires,

+ Si hoc quod egisti nobiscum  
 non composueris ... simili  
 poena te damnabimus, disent  
 les fils de Clovis à Théodat dans  
 le récit d'une tradition ridicule  
 sur leurs rapports avec l'Italie.  
 (1) Nos 31. 34. 36.



excepté d. Les cas assez rares où il y avait disposition de témoins. Les co-jurants attestaient simplement, sous serment, la vérité de l'assertion de l'offensé ou de la délation de l'offenseur. (Les co-jurants sont rarement mentionnés d. la loi Saliq, mais on ne peut douter qu'ils n'y fussent d'un usage aussi général que d. les autres lois barbares.) M. Guizot réfute encore ici les opinions de M. Rogge sur le véritable système de procédure suppose de Francie, et de bonne foi. Citant p. l'autorité Grig. de Tours et les Wibelung il pense que les co-jurants devaient se perjurifier le plus souvent par esprit de famille ou de tribu. D'ailleurs, un homme accusé était un homme attaqué. Et c'est entre les familles que subsistait l'état de guerre d. l'état barbare, la famille de l'accusé ne pouvait manquer de se grouper autour de lui quand, sous telle ou telle forme la guerre venait le menacer. On ne peut donner pour fondement à cette institution que l'impossibilité absolue d'en admettre aucune autre à sa place.

C'est ce qui n'est pas pénal tient peu de place d. la loi, et nous ne nous en occuperons pas.

Le caractère essentiel de cette loi est d'être transitoire sous tous les rapports, d'un pays à un autre, d'un état social à un autre, d'une religion à une autre, d'une langue à une autre. Dès le 10<sup>e</sup> s. peut-être elle était remplacée par les coutumes; et depuis on n'en parla plus que par souvenir et d. quelque grande occasion.

**Loi des Ripuaires.** Même caractère transitoire. La première en a. H. est la rédaction la rédaction au roi Ethelred (811-834). Mais tout paraît prouver que la forme actuelle au moins ne remonte pas au-delà



de la loi de Dagobert I<sup>er</sup> (628-638). Elle contient (selon les éditions) 224 ou 277 articles: 164 de droit pénal et 113 de droit politique ou civil, de procédure civile ou criminelle. Sur les 164 de dr. pénal, 44 p.<sup>re</sup> violentes contre les personnes, 16 p.<sup>re</sup> cas de vol et 64 p.<sup>re</sup> de lèse divers.

La loi Ripuaire règle avec le plus grand détail l'intervention des arimateurs et donne aussi des règles p.<sup>re</sup> le combat judiciaire. Ce qui paraît au 1.<sup>er</sup> coup d'œil une marque de barbarie n'est en réalité qu'un effort de la civilisation sinon p.<sup>re</sup> abolie, du moins pour régulariser ces vieilles coutumes. La loi Rip.<sup>re</sup> est donc pl. moderne q. la loi Salique.

Le combat (d.<sup>ni</sup> n'avons pas encore parlé) ne fut d'abord que la régularisation du droit de guerre, du droit du plus fort qui régna d'abord exclusif chez les Germains. L'idée de jug.<sup>re</sup> de Dieu n'intervint qu'avec l'influence chrétienne.

Le droit pénal domine toujours cependant le droit civil y tient aussi place. Une foule de dispositions civiles y sont indiquées, et q.<sup>q</sup> f. avec assez de précision.

De plus la 1<sup>re</sup> apparaît bien plus sous l'aspect de la loi Ripuaire que d. la loi Salique. Mais ce n'est encore que la 2<sup>de</sup> barbare consistant surtout en vastes domaines et en colons qui les exploitent.

La m. différence entre les 2 lois existe quant à l'écriture.

La loi Ripuaire admet quelques dispositions de la loi Romaine. Enfin elle est plus précise, plus réfléchie, plus politique. Le législateur y parle quelquefois au lieu de rédiger simplement des coutumes. C'est un pas de plus dans l'évolution de la société Romaine, d. le mélange avec la souche barb. doit enfanter la société moderne.

Loi des Bourguignons. Les 411<sup>es</sup> titres appartiennent à Gondebaud (publiés vers 501). Le reste semble être qu'un supplément qui doit avoir été rédigé sous Sigismond (v. 517). Enfin l'Additamenta forment une 2<sup>e</sup> partie, qu'on doit probabl. au même roi (v. 528).

La préface est tr. importante: elle montre tout d'abord que ce n'est plus un simple recueil de coutumes mais une œuvre de législation d'un but d'ordre public et qui montre le dessein de gouverner.

La loi contient 354 art. 142 de droit civil, 30 de procédure civile ou criminelle, 182 de droit pénal. (76 p.<sup>s</sup> délits et les personnes, 62 — propriétés)

Principaux résultats:

1<sup>re</sup> La condition du Bourg. et du Romain est la même.

2<sup>re</sup> Les peines corporelles apparaissent et même les peines morales. Les disposit. pénales sont moins exclusives occupées des délits et les personnes.

3<sup>re</sup> Le droit pénal n'occupe pl. que la moitié de la loi: tandis qu'il en occupait  $\frac{5}{6}$  de la loi salique et  $\frac{3}{5}$  de la loi des Ripuaires.

4<sup>re</sup> On y rencontre des emprunts positifs à la loi Rom. d. v. n'avons trouvés que de légères traces de la loi des Ripuaires.

5<sup>re</sup> Enfin la loi Bourg. quoique la moins politique de toutes les lois barbares l'aime apercevoir à chaque instant les progrès considérables de la 2<sup>e</sup>.

Le qui domine de cette loi c'est l'idée de l'ordre civil, du gouv. propr. dit. Le clergé n'a pas plus de pouvoir que l'aut. organisation germaniq. Les rois Bourg. semblent



avoit complètement hérité du pouv. impérial. Cette loi survécut à leur domin<sup>on</sup>. An IX<sup>e</sup> s. les évêques Agob. et Hincmar en font mention; mais peu d'hommes disent-ils, vivent maintenant s. cette loi.

Loi des Wisigoths. Euric avait fait écrire les coutumes des goths, <sup>466</sup> son succ. Alaric fit rédiger un ~~code~~ recueil sous le nom de *brevarium* les lois de ses sujets Romains. Les Wisigoths furent presque aussitôt rep<sup>rés</sup>entés derrière les Pyrénées et les Cévennes. Cependant nous ajouterons que Chindaswinthe fonda les 2 lois en une seule; et ce code se développa, se compléta depuis le prince jusqu'à Egica (642-701). Cette collection comprenant 595 art. d'origine et de date diverses porta le nom de *forum judicum*.

Le *forum judicum* est trop singulier pour ne pas nous occuper, quoiqu'il n'ait eu presque pas d'influence sur nous; mais il complète, et éclaircit l'idée qu'on doit se faire des lois barbares.

Il tient à la fois de la loi, de la prophétie, et du sermon. Cette loi est l'œuvre du clergé, elle est sortie des conseils de Tolède. L'Espagne a cela de singulier que dès ces temps anc. le clergé y a eu la prépondérance. C'était le centre autour duquel se groupaient la nob<sup>lesse</sup>, l'aristocratie, le peuple. Il a les vices et les mérites de l'esprit ecclésiastiq. Il est incomparable. pl. rationnel, pl. juste, pl. doux, pl. précis, mais en m. temps sous le rapport politique il laisse la société pl. dépourvue de garanties. Une caste adm<sup>on</sup> semi-ecclésiastique, semi-imp<sup>ériale</sup> s'étend sur la société.

Ainsi voy. que n. étudions les lois barbares, n. avançons de pl. en pl. dans la domination de l'élément Romain. Cette fusion des 2 sociétés d. la loi des Wisigoths

est au pas n<sup>au</sup> au pas immense.

Singulier spectacle de voir une civilisation en pleine décadence, sans force, s. fécondité, s. éclat, se relever puissante et féconde, dominer et transformer ses vainqueurs lorsqu'il semble qu'elle ait dû périr. Deux causes ont produit d'autres ont produit ce résultat: la puissance d'une législ. civile forte et bien liée; l'ascendant naturel de la civil<sup>on</sup> sur la barbarie. La barbarie pouvait mépriser individuellement le romain; mais le monde Romain lui apparaissait où qq. chose de sup<sup>r</sup>: et si les gr. hommes de l'invasion en foulant aux pieds la société Romaine n'eurent qu'une seule pensée: la rétablir au moyen de leurs guerres avec d'autres hommes.

---



- Pour un crime de 40 sol. l'accusateur juge avec 12 personnes, l'accusé doit s'abandonner lui 25. p. s. sacramenta. - Si un autrusion porte témoignage contre un autrusion il paiera 15 s. (V) C'est que tous deux sont des hommes du roi, et que ce lien les force à être amis.

- Le législateur, considérant la fréquence des parjures, permit de proposer le combat au lieu du serment, de façon qu'un des témoins vains pour jurer combattit dans le jugement de Dieu. Si le témoin de celui qui offrait le combat est vaincu, sur son bien le côté du vainqueur sera indemnisé et recevra 9 fois la valeur de l'objet contesté, afin, dit le législateur, qu'ils aiment mieux désormais la vérité que la parjure.

- Si un homme libre, Romain ou barbare est accusé qu'il jure avec sa femme, ses fils, ses parents, au nombre de 12, s'il n'a ni femme ni fils, mais qu'il ait son père et sa mère qu'il jure avec eux. - Ainsi la femme est ici appelée à prêter serment.

En deux mots, ce code est une transaction entre le monde barbare et le monde civilisé.

### Textes de la loi des Bourguignons.

(I) *Causae inter Burgundiones non finitae usque ad pugnam Mauriacensem habentur abolitae.*  
*Si quodcumque animal quolibet casu... mortem intulerit... (si lancea... vel quodcumque genus armorum... impulerit...) jubemus ut inter Burgund.*  
*antiquam exinde calumniam removeri, qui a quod casus operatur...*

+ Ita ut unus de iisdem testibus qui ad Deum convenerant sacramenta, deo iudicante confligat.

Si le témoin de celui qui offrait le serment est vaincu, tous les témoins qui voulaient jurer paient 300 s. multes et nomine; - de facultatibus ejus novigildi solutione pars victoris reddatur indemnis, ut veritate potius quam perjurio delectentur.



(II) Si quis hominem ingenuum ex populo nostro  
cujuslibet nationis, aut servum regis natione  
Sunt et barbarum occiderit, non aliter admissum  
crimen quam sanguinis sui effusione conponat.

(III) Burgundis et Romanis eadem una conditione  
teneantur. Si quis servum natione barbarum  
occiderit lectum ministerialem ...

(IV) Si vero regius extiterit, et regiaturas acceperit,  
et is cui indicat invenire non potuerit, furtum  
quod se perdere (an prodere?) mentiebatur dimittit  
in simplum.

(V) Si autrussio contra autrussionem testimonium  
juraverit, XV s. culpabilis judicetur.

Textos isolés. — Esclavage. Quicumque vero servum  
suum aurificem argentarium, ferrarium, fabrum  
cerarium, sartorem vel sutozem in publicis  
attributum artificium exercere permiserit, et id  
quo ad facienda opera à quocunque susceperit,  
fortasse evertit, dominus ejus aut pro eodem  
satisficiat; si noluerit faciat censuram.

Si quis Burgundis mancipium juris sui libertate  
donaverit, il ne peut le reprendre si ce n'est pour injure  
grave

Protection des vaincus. — Quicumque Romanus  
causam suam quam cum alio Romano habet,  
Burgundioni agendam tradiderit, causam perdat:  
et is qui suscepit inferat multa nomine, sol. XII.

Disposition favorable à l'agriculture. — Ut  
quicumque in communis campo... vineam... plantaverit,  
similem campum illi restituit, in ejus campo vineam possidet.





67v



Nous trouvons dans son fils Clovis un guerrier Clovis  
 féroce plein de cette sève du génie barbare. 481-511  
 des Francs, doué de cet instinct rapace quoiqu'  
 grossier qui sait former reconnaître dans  
 tout pays ennemi ceux qui peuvent l'aider  
 et le maintenir. Clovis fut partout fondant  
 une alliance d'un prix inestimable avec le  
 chef Romain, Pape et tous les Francs d'alors,  
 le hasard voulut (s'il y a du hasard on se  
 souvient) voulut qu'à l'occasion d'une invasion  
 des Burgundes ou Thuringiens qui menaçaient les  
 Francs et voulaient entrer dans l'empire, Clovis  
 prit en mariage la sœur de Gondebaut roi des  
 Bourguignons dont l'intérêt était aussi de  
 retenir les Thuringiens en Germanie: or Clotilde  
 était la seule princesse de race barbare qui  
 ne fut pas Arienne. (493). Clovis à cette époque  
 avait déjà soumis la Gaule Romaine (Sep. 486)  
 bientôt une autre invasion porta encore les  
 Francs; c'était celle des Allemands. C'est alors  
 que Clovis eut l'idée d'adopter le dieu des vaincus.  
 La raison est bien claire; il fallait faire  
 cause commune avec les Gaulois contre les nouveaux  
 envahisseurs. Et c'est ainsi que le flot barbare qui  
 toujours avançait et détruisait vers l'Occident fut  
 enfin fixé par la conversion de Clovis, vaincus  
 non pas au christianisme naturel mais au cathol.  
 Vaincus à Volbiac, 496, les Allemands rentrèrent  
 dans leur pays et payèrent un tribut. Ainsi commençait  
 la dépendance, la longue humiliation de l'Allemagne  
 du midi sous l'Allemagne du centre et du nord.  
 La molle Allemagne du midi qui n'adorait pas  
 Odin doit rester pour long-temps sous la domination  
 des adorateurs d'Odin. Les Allemands, Burgondes,  
 et Goths (ils ont habité sur le Pont-Euxin et sur la  
 Baltique, au midi et au nord, mais ils sont du midi)

furent vaincus par les Francs, et après avoir eu pour chefs les Mérovingiens et les Carolingiens, ils ne donnèrent à l'Empire leur grande maison de Souabe que bien long-temps après, les maisons de Saxe et de Franconie ayant constamment maintenu la suprématie sur du Nord. (On n'a pas fait assez ressortir le jeu attractif des diverses fonctions de la race germanique; d'abord dominent les Allemands du centre qui domptent à la fois ceux du nord et ceux du midi. La Saxe prend sa revanche sous les Otthons, puis l'empire retourne à la Franconie. Le midi donne à son tour ses grands empereurs de la maison de Souabe. Et il fallait bien que l'Allemagne féodale eût aussi son tour de domination pendant l'époque de la féodalité. L'empire reste au midi (maison d'Autriche) jusqu'à Luther. Par Luther la vieille Saxe reprend ses droits; elle les assure par la guerre de 30 ans; elle les maintient par l'existence et la grandeur de la Prusse.)

Dans un champ de Mars Clovis vainqueur des Allemands voit accourir sous ses ordres presque tous les guerriers de sa nation, non seulement ceux de Bourguoy mais ceux de Cambrai et de Cologne, et des autres tribus, car chaque homme libre était maître de choisir entre lui et les autres chefs des Francs. Les ayant réunis d. un champ de Mars. Il me déplait, leur dit-il, que ces Ariens possèdent cette bonne terre du midi. Si vous me croyez nous irons la prendre sur eux. Ce discours est accueilli par les plus vives acclamations; les Francs de Clovis passant la Loire. Une biche miraculeuse leur indique un gui sur la Vierge; une colonne de fumée qui s'élève de la cathédrale de Poitiers leur indique le chemin. Le grand Théodoric avait réclairci pour son compatriote Alaric II;



se fat en vain. Le jeune roi est vaincu et tué à la bataille de Vouillé, ~~507~~, les maisons sont brûlées dans toute l'Aquitaine, les oliviers détruits, les habitants enlevés. Le clergé catholique aide partout le catholique roi des Francs; tandis que les Gallo-Romains de l'Aquitaine se sont réunis aux Goths contre les nouveaux envahisseurs. L'armée devastatrice des Francs n'eut échouer en Provence contre les Goths de Théodoric, et les Goths qui avaient perdu l'Aquitaine surent au moins conserver une communication entre l'Espagne et l'Italie dans leurs provinces de Septimanie et de Provence.



(1) A. II, 23 (sur les Arvernes).

Cloris peu de temps après forma les Bourguignons à reconnaître sa supériorité, mais il ne détruisit pas encore leur royauté nationale. Ainsi ses campements s'étendaient dans tout l'espace irrégulier de terrain qui s'étend depuis le Rhin jusqu'aux Cevennes et aux Pyrénées, d'une part de l'autre jusqu'au Rhone et au Doubs, <sup>à l'exception de</sup> la pointe de l'Armorique et des montagnes de l'Auvergne.

A la mort de Cloris, ses 4 fils Théodoric, Chlotaire, Childebart, et Chlodowig se partagèrent son armée, et les provinces des vaincus. Le pays ne fut pas partagé de manière à arrondir chaque état. Toutes les résidences furent fixées au nord de la Gaule, et chacun obtint pour sa part une longue bande de terrain à travers toute la contrée. Quelqu'un-uns ont cru que cela tenait à la manière de lever les tribus. Le roi allait de ferme en ferme avec ses hommes vivant partout aux dépens du tributaire, et recevant des présents en nature. On pensait qu'en conséquence le roi était bien aise d'avoir sous son empire des climats différents, des productions de toute nature. La cause véritable est celle-ci: c'est que tous les guerriers étant dans le Nord les partages du midi n'auraient pas renfermé un seul guerrier.

Fils de Cloris  
511-561.



67 A. 12.

Clodomer fut tué en combattant contre les Bretons.<sup>(1)</sup>  
Et son royaume passa à ses frères. Childéric et Childebert  
moururent de maladie. Le fils de Thierry, Thiodobert le plus  
grand prince depuis Clovis périt à la chasse d'un cerf  
dans une forêt.<sup>(2)</sup> Le petit-fils Thiodobert mourut sans postérité.  
Quatre ans après la mort de Clodomer ils avaient été égorgés.  
Ainsi tous les Francs se trouvèrent de nouveau réunis  
sous Clotaire, 558.

(2) A. 14. 16. 17.

Fils de Clotaire. A sa mort, 561, l'empire est de nouveau partagé.  
561-588. Mais les résidences ne sont plus les mêmes. Le roi, d'abord,  
eut d'abord Reims pour capitale; c'était alors Metz.  
La Bourgogne qui n'était pas conquise de temps  
de Clodomer renferma la capitale de Goutran,  
(Châlons-sur-Saône qui remplaça Orléans. Le qui est  
à de singulier c'est que le roi de Paris eut pour  
partage l'Aquitaine. Il était séparé par les états  
de Goutran. Les résidences sont déjà beaucoup plus  
éloignées les unes des autres. Au lieu de la tendance  
que l'empire avait manifestée à se réunir sous les  
fils de Clovis, paraît la tendance opposée. La  
stabilité de la conquête permet les originalités  
provinciales. Bientôt une lutte s'établit entre ces  
états, lutte poétique et fortement caractérisée, où  
les noms des héros actuels rappellent la fameuse  
histoire des Nibelungen. Sigebert est Siegfried.  
Brunhild (ou Hilda) Brunehaut, Chriemhild, Frédigond.  
Chilpéric le plus méchant des frères répond à Hagen.  
Goutran le fils de Clotaire semble identique au Goutran  
des Nibelungen. Cependant il est probable que ces  
ressemblances ne sont qu'accidentelles, et que  
cette famille avait reçu ses noms des Nibelungen  
au lieu de les leur fournir. Le poème a une couleur  
empreinte Scandinave qui ne permet pas de le  
faire venir des bords de la Seine et de la Loire.



~~Contre~~ les assassinats, les perfidies de ces princes  
serait un travail beaucoup trop long. Nous  
nous contenterons de marquer les grands traits de cette  
lutte. L'Ostrasie touchait l'Allemagne; c'était par  
elle que les Francs joignaient le monde barbare. La  
Neustrie et la Bourgogne au contraire se laissent de  
plus en plus aux vaincus. Ces pays se trouvaient  
dans un état d'organisation, et les vaincus en  
plus habiles y contribuaient en plus forte proportion  
que les vainqueurs. Ainsi déjà nous n'y trouvons  
plus de Ducs; c. à d. plus d'armées car le mot  
de Duc, d'Herzog n'a pas encore d'autre sens  
que celui de Chef militaire. Au contraire l'Ostrasie  
est toujours constituée pour la guerre; il y a là  
des armées, des Ducs, une subordination militaire.

En sa qualité de roi de Bourgogne il  
faudra donc que le bon roi Guntraud (on ne  
saurait compter ses assassinats, mais enfin c'est  
le meilleur de tous) soit lié indissolublement  
avec le méchant Chilpéric, avec l'horrible  
Frédégonde souverains de lui d'un pays tout  
Romain. Ainsi après la mort de Chilpéric nous  
le voyons protéger son jeune fils Clotaire II. La  
plupart des historiens ne voient en lui qu'un bon  
parent. C'est été plus ou moins singulièrement  
ses affections. La vérité est que la Bourgogne et  
la Neustrie avaient à craindre l'invasion de la  
sauvage Ostrasie: ces pays étaient alors ce qu'aurait  
été l'Empire Romain pour la Germanie.

Entrons dans le récit rapide des faits. Sigebert  
est poignardé par un homme de Frédégonde, 558,  
au moment où vainqueur de Chilpéric il allait  
être élevé sur le bûcher par les francs Neustriens.  
Ensuite Chilpéric est lui-même assassiné les uns  
disent par un homme de sa femme, les autres

par un emissaire de Brunehaut. Frédégonde se maintient  
par la protection de Gontier. Brunehild régna  
d'abord s. son fils Childébert qu'elle corrompait avec  
soin, puis ensuite sous ses petits-fils qu'elle  
trahit de même. Remarquons ici la force des  
choses qui pousse l'Ostrie contre le midi.

L'Ostrien Thierry descend roi de Bourgogne parce  
que son oncle Gontier lui a légué ses états. Or  
qu'il est en Bourgogne se met contre son frère  
Thiodelbert qui régn. en Ostrie. Les 2 frères combatt.  
Thierry a dans son camp la vieille Brunehaut  
et son amant Protadius qui sont étranglés.  
Thiodelbert vaincu. Dès le moment qu'un roi  
Ostrien a péri il ne faut pas croire les Ostriens  
vaincus. Brunehild voit les grands ducs mérovinges  
se tourner contre elle; elle est vendue et livrée  
à son ancien ennemi héréditaire, et traînée  
à la queue d'un cheval indompté, 613. Cette  
grande figure historique paraît avoir fait  
sur les Français une impression profonde. On  
voit signer à Charlemagne la Constitution  
de Paris qui proclame l'abolition  
des comtes, l'abolition des bénéfices  
la libération des esclaves et  
l'établissement de tribunaux  
ecclésiastiques (615).

On rencontre partout des chaussées, des  
ponts, des tours, qui nous ont tout des ouvrages  
Romain, et que la tradition attribue à cette  
reine.

Dagobert  
628-639.

Ainsi l'empire des Français est de nouveau  
réuni. Dagobert fils de Clotaire succède à son  
père, 628; ce prince s'enferme au fond de  
sa demeure, véritable sérail; il multiplie les  
fondations; s'entour de moines. C'est le 1<sup>er</sup> des  
rois fainéants. On sait qu'un de ses principaux  
ministres est un curieux, S<sup>t</sup> Eloi, les vaincus  
remplissent sa cour. Aussi les Slaves insultent



pour la 1<sup>re</sup> fois le peuple Franc. C'est à sa cour Maires du  
qu'on voit paraître <sup>1<sup>re</sup> fois</sup> avec son plus haut degré palais.  
l'éclat ~~l'œuvre~~ du palais. C'est celle des juges,  
ou maires du palais. Ce sont les juges de tous  
les lendes, et on sait que les rois ont des milliers  
de lendes, en quelque sorte une armée. Le juge  
de cette armée doit être le plus vaillant homme  
du pays. Le palais des rois Francs n'est rien qui  
ressemble à la demeure impériale d'un souverain de  
Byzance; c'est un camp. Nous sommes bien loin  
encore du major domus du cérémonial impé-

Sous les faibles enfants de Dagobert les maires  
du palais deviendront de plus en plus puissants;  
leur charge ne sera plus <sup>seule</sup> frégère, mais encore  
héréditaire. Bientôt ce sera la royauté elle-même.

Nous voyons se représenter ici sous une autre Lutte de la  
forme d'opposition politique que nous remarquons Neustrie et de  
tout-à-l'heure: ce n'est plus Brunehaut et Frédégonde; l'Ostrie.  
c'est d'une part la maison Carolingienne, Pepin  
d'Héristal, Carl-Martel, Pepin le Bref, Carl le grand;  
voilà le côté de l'Ostrie, le côté des guerriers. De  
l'autre part est la Neustrie, les Francs dignitaires  
sous la conduite d'Ebroin, de Berthaire. Le main  
Ebroin est maltraité dans les chroniques parce  
qu'il est rival d'un autre Neustrien Léodégise  
(S. Léger) que l'église a canonisé.

Pepin d'Héristal termine la lutte par la bataille Batt. de Bestrie  
de Bestrie, 687. Herzog des Ostrieux il est 687.  
en même temps le maître de la Neustrie. Ad-  
avantage resté un monde barbare resté pour  
sur le monde barbare mille ans vaincu.

712

1800  
1801

C'est de la Bat. de Besty que commence  
véritablement le commencement de la seconde race.

---

1802  
1803  
1804

1805



72 n  
Géographie de la France et de l'Allemagne.  
— Demeurement et l'empire de Charlemagne.

Comment l'empire de Charlemagne se  
décomposait,

On était jugé selon sa race; on l'est encore  
mais selon le territoire où l'on se trouve.

L'homme s'incorpore au sol. Importance  
des divisions géographiques.

Imaginez le moment où l'avis s'échappa des  
corps. Jusque-là chaque partie se connaissait et connaissait  
les autres: l'une connaissait la fin, le fin l'avis, etc., au  
moment où l'avis, celle toutes les parties s'éloignent et s'en  
vont dans les éléments. C'est ainsi qu'après les dévastes parties de  
l'empire carolingien il y a non seulement des dévastes mais igno-  
rance mutuelle.

C'est qui la gravité, c'est les révolutions du droit qui  
suivent immédiatement la dissolution de grand empire. Jus-  
que-là chacun était jugé selon sa race, non selon le pays  
qu'il habitait. Le franc au pied des Pyrénes était jugé non  
selon la loi romaine mais selon la loi des francs; de même le  
Romain au delà du Rhin était jugé par la loi de l'empire  
romain. L'avis nouvelle qui s'établit est territoriale. On est  
jugé suivant une loi propre au royaume, à la province, au  
comté où l'on se trouve, et l'ancienne distinction de droit  
selon les races disparaît. En d'autres termes, l'homme  
celui plus ou moins son origine, pour s'adapter en quelque  
sorte à la terre qu'il habite; il s'incorpore au sol. Les  
divisions deviennent territoriales, géographiques.

Pourquoi l'homme s'incorpore-t-il ainsi au sol? C'est  
que dans l'ignorance où il est de ceux de la race commune,  
ne voyant rien au delà de la montagne, de la rivière qui  
barricade son canton, il plie et accepte la loi du territoire.  
La nature est devenue forte, l'homme faible. Toute  
l'histoire est dans la géographie. M. M. Chénier m.

Le bouleversement politique qui a suivi la mort de Charlemagne n'est que une régularisation géographique.

M. Guizot n'ont donné une explication complète des phénomènes de la dissolution de l'empire carolingien. Ils n'ont pas parlé du caractère physique des localités; et maintenant encore une fois l'histoire n'est plus qu'une affaire de géographie. La fatalité locale a triomphé.

On s'afflige ordinairement beaucoup d'avoir à étudier cette époque. Les événements sont successifs, les changements fréquents on les appelle chaos du moyen-âge, mais ce bouleversement politique n'est rien qu'une régularisation géographique. L'histoire dominée par le libéralisme et par l'homme, l'histoire dans les époques de civilisation s'ordonne il est vrai avec une grande régularité, mais elle s'ordonne avec non moins de régularité selon l'avis fatal de la nature; car cette loi, c'est l'art de Dieu. Il ne faut pas faire attention à ces Charles, à ces Lothaires, à ces Arnoulds, qu'on ne distingue les uns des autres, qui n'ont aucune personnalité. Ils causent à l'aspect une grande fatigue. Les vrais individus sont les abbayes, les hommes groupés d'après une division naturelle du terrain.

Il est vrai que ce désordre apparent est un ordre réel, que la division originelle et fatale (à ce qu'on dit) des comités féodaux est celle de nos 86 départements. Le nombre est égal. Qu'on parle donc encore du chaos! Mais le chaos féodal, le chaos aristocratique. La fatalité locale et les délimitations géographiques de nos jours ont leur raison dans l'invariable division de la France, dans le dessin de ses montagnes et des vallées.

1. Quand au X<sup>e</sup> siècle toute la France se divise en un certain nombre de comités, des dignitaires qui n'étaient autre que des vassaux dont les limites étaient marquées par les fleuves et les montagnes, la raison de cette division fut la forme du terrain; ce fut une division communautaire territoriale et matérialiste (le mot terra signifie forêt au moyen-âge). Mais à l'époque de la république française, quand cette division se reproduisit quel qu'un osa contester la légitimité? La France était encore à la division en provinces et gouvernements, dont plusieurs avaient des libertés et des franchises, tandis que d'autres dépendaient de lui et d'avis flaké. Les provinces



On a dit que la division de la France en départements était profondément matérialiste. Mais ce reproche n'est vrai que de la même division au X<sup>e</sup> siècle. Autant il y avait de matérialisme dans cette division ancienne, autant la même division fut favorable à l'esprit libéral, au vrai spiritualisme dans ces derniers temps.

Géographie de la France.

Cinq bassins de France.

C'est donc de la géographie que nous allons faire.

Qu'est-ce que la France? Comment est fait le corps de la France?

Prenez la division par bassins. Nous trouvons d'abord le bassin de la Seine qui se rend à l'Océan occidental; ensuite le bassin de la Loire qui se rend aussi à l'Océan occidental; enfin le bassin de la Garonne qui part du midi et se rend aussi à l'Océan occidental. Ces 3 bassins forment la partie la plus considérable de la France. Deux autres sont 2 autres bassins; l'un qui va à la Méditerranée, celui de la Saône et du Rhône, l'autre qui se rend à l'Océan du nord, celui de la Meuse. Voilà toute la France.

Opinion des géologues sur l'état antérieur du terrain en France.

Les géologistes, qui s'accordent à reconnaître dans la terre actuelle un état antérieur, pensent que la plus grande partie de l'Occident était couverte par l'eau. Sur cette vaste étendue l'eau s'élevait plusieurs îles, telles que la pays de Galles en Angleterre, le comté de Cornouailles, les îles de la Manche; en France les Vosges, l'Auvergne, les Pyrénées, qui s'étendent jusqu'à la Galice en Espagne. L'isthme méridional de ce groupe était placé entre la province de Bretagne. On reconnaît aussi que la péninsule de la Galice était la même que celle du comté de Cornouailles.

On séparait donc les uns des autres et se contenaient de leurs libellés antiques. Elles ne furent donc pas grande part au mouvement de la révolution. Sous leurs tentes au nationalisme provincial qui faisaient obstacle à l'établissement d'un libellé, la République morale en lui, le département chaque de ces provinces et lui donna une organisation indépendante de chacun. Chacun des départements du Langue doc répond non plus du Langue doc mais de Paris. L'indivisibilité de chaque province de corps; les anciennes futilités de race et de climat disparaissent.

Des Vosges et des monts voisins sortent  
la Meuse, la Saône, la Seine.

Des montagnes de l'Auvergne et des Cévennes  
la Loire, l'Allier, le Lot.

Séparation des eaux de la France. Ligne  
tracée des sources de la Garonne à l'extrémité des  
montagnes de l'Alsace.

L'extrémité occidentale de la France est une  
pente vers l'Occident.

La partie orientale de la France est l'angle  
terre.

Adhérens au Bassin de Saône et Rhône.

Les îles sont encore aujourd'hui des points qui se  
pauvent de la séparation des eaux.

Des Vosges et des monts voisins descendent vers le nord  
la Meuse, vers le midi la Saône qui se jette dans le Rhône.  
En plus les Vosges se prolongent vers le midi et vers l'ouest  
dans d'immenses plateaux d'Argonne, et à plusieurs Vals de la Seine.

D'un autre côté les montagnes de l'Auvergne, les  
Cévennes forment la Loire et l'Allier, le Lot qui dans une  
autre direction va rejoindre la Garonne.

Si l'on trace une ligne des sources de la Garonne jusqu'à  
l'extrémité des montagnes de l'Alsace, on aura la séparation des  
eaux de la France. D'un côté deux petits bassins, celui de la  
Meuse et celui de la Saône et du Rhône; de l'autre trois  
vastes bassins, ceux de la Garonne, de la Loire et de la Seine.  
La France, moins les bassins de la Meuse et de la Saône et  
du Rhône peut être divisée en une partie vers l'Occident. L'An-  
gleterre est une pente vers l'Occident. Nous avons donc un vaste  
bassin dont une partie sera la France et l'autre parties  
l'Angleterre. D'un côté les Pyrénées, les Cévennes, les Vos-  
ges; d'un autre côté le comté de Cornouailles, le pays de  
Galles, les hauteurs de l'Est de France forment la circonférence de  
ce bassin. A moitié chemin du plus grand fleuve anglais  
est Londres, capitale de l'Angleterre. A moitié chemin d'un  
des plus grands fleuves français est Paris, capitale de la France.  
Le fond du Bassin est la Manche.

Dans le Bassin de Saône et Rhône nous de-  
vons comprendre le cours supérieur du Rhône qui sort de  
le Valais en Suisse; nous ajoutons aussi le Jura qui sort  
les rivières sont tributaires du Rhône. A ce Bassin de  
Rhône se joint naturellement vers le midi une partie qui  
s'en va vers les Pyrénées, c'est à dire la Gascogne  
qui faisait partie de l'ancienne Narbonnaise et le comté  
de Barcelonne qui géologiquement n'appartient pas moins  
à la France qu'à l'Espagne.



## Partage de la France selon la terre.

247  
Partageons maintenant la France selon la terre. Cette vaste partie occidentale que nous avons nommée une partie vers l'océan et qui comprend 3 bassins séparons la en 2 par la Loire. et la droite de ce fleuve nous aurons la Gaule, à la gauche l'Aquitaine. Si nous restons 2 bassins de la Meuse et de Saône et Rhône. Le bassin de la Meuse sera la Lorraine; le bassin de Saône et Rhône augmenté de Valais sera la Bourgogne, mais le bassin de Saône et Rhône est coupé transversalement par les longues montagnes du Jura: nous aurons la Bourgogne transjuranne et la Bourgogne cisjuranne. En se comprenant la Suisse, la Savoie, le Franche-comté; la nos la Piémont, la Dauphiné, la Bourgogne proprement dite et un peu du Comté de Flandre.

Si on était complet nous devons parler du grand bassin de l'Ebre dans l'Espagne du nord; et est séparé des pays d'Espagne et d'Alsace avant l'Aquitaine. C'est un pays montagneux; son centre est la Navarre; nous l'appellerions royaume de Navarre.

## Géographie de l'Allemagne

Qu'est-ce que l'Allemagne? Comment est fait le pays de l'Allemagne? nous remarquerons au nord de l'Europe ce menaçant sourcil des Alpes de la Norvège, dont l'aspect est si sombre. Au midi s'étend l'immense chaîne des Alpes qui traverse la Lombardie, l'Italie et la Grèce.

Au nord des Alpes proprement dites est la vallée du Danube qui les sépare des monts Hercynio-Carpathiens. La vallée du Danube est sur un terrain fort élevé qui lui fait ainsi dire les Alpes d'Italie au système Hercynio-Carpathien.

Les monts Hercynio-Carpathiens jettent dans les Alpes Scandinaves s'étend un pays bas et plat, c'est le nord de l'Allemagne et la Baltique. Le nord de l'Allemagne

74  
avait autrefois le nom commun de Saxe; aujourd'hui  
c'est la Westphalie, la Hanovre, le Mecklenbourg, la  
Poméranie, la Prusse etc. Les monts hercyniens - carpethiens  
à la Baltique courent un grand nombre de fleuves: l'Elbe  
sort des montagnes de la Bohême, le Weser de celles de  
la Franconie; l'Oder a sa source dans <sup>la</sup> Bohême, Silésie

La Saxe nous apparaît comme une plaine;  
la Bohême a l'air d'être le fond d'un canal de monta-  
gnes; ce sont cependant des terrains d'une grande élévation.  
Munich est à 200 toises au dessus du niveau de la  
mer, et l'Elbe sort à une telle hauteur et avec une si  
grande rapidité qu'il perce les montagnes de la Bohême  
pour descendre dans la Saxe. A Dresdne l'Oder est à  
une élévation de 200 ou 300 toises. La limite des  
pays de montagnes de l'Allemagne est marquée par la  
Mein qui se jette dans la Rhén à Mayence. C'est à la  
hauteur de Mein qu'on peut couper l'Allemagne. Au  
nord de Mein il n'y a presque plus de montagnes.

A 11 lieues de Dresdne la Mein et la Moselle  
se regardent. La Mein tombe à Mayence, la Moselle à  
Coblentz; et c'est à la hauteur de Mein et de la Moselle  
que s'étend la ligne à trois parties l'Allemagne mon-  
tagneuse et l'Allemagne du nord. Nous ne voulons pas  
dire qu'au nord de Mein il n'y ait plus de monta-  
gnes en Allemagne; en effet les cours de la Rhén et de l'Elbe  
sont entourés de hauteurs. Toujours est-il que cette di-  
vision entre le pays montagneux et le pays plat de l'Al-  
lemagne est fondamentale dans les partages qui eurent lieu  
entre tous les descendants de Charlemagne. D'un côté est  
la Franconie, la Souabe, la Bavière et plus tard l'au-  
triche qui est une marche vers le pays des Slaves. D'un  
autre côté est la Saxe ancienne.

Frankfort, ville de Franconie, est le centre de l'Al-  
lemagne sous les Carolingiens. En effet l'Allemagne est



750  
embrassait la Lotharinge et ne s'étendait pas jusqu'à la  
Sologne, Frankfurt, c'est la ville des Francs, et l'élément de  
l'histoire de l'Allemagne, c'est les Francs. Cette cité com-  
mercante est la capitale de Goethe.

Nous nous résolvons de faire le descriptif  
géographique de l'Italie lorsque nous parlerons des Guelfes  
et des Gibelins.

Avec ce que nous avons dit nous pourrions étudier  
avec fruit le tableau de l'émancipation et l'empire de Char-  
lemagne. (Gieseler. Tom. II - 147).

Partage de Louis le Débonnaire entre ses 3 fils.

Le roi vivant Louis le Débonnaire fit plusieurs  
partages entre ses 3 fils. Les avantages qu'il voulut donner  
à son 2<sup>e</sup> fils ne l'indiquent pas l'occasion d'un long

Mort de Louis 5<sup>e</sup> - Bataille de Fontenoy guerre civile dont le commandant dans l'hostilité des races.  
5<sup>e</sup> - nouveau partage - 3 grands royaumes

Louis mourut en 840 après la sanglante bataille  
de Fontenoy que Louis le Germanique et Charles le Chauve  
avaient livrée à ses frères Lothaire, un nouveau partage  
divisa l'empire de Charlemagne en trois grands royaumes  
d'Italie, de France et d'Allemagne.

Lothaire, l'aîné, eut la partie de l'empire carlo-  
vingien, l'Italie, sauf quelques villes maritimes et la Calabre  
qui restèrent aux Sapes. Au delà de l'Italie il avait  
le pays compris entre le Rhin, la Saône et la Meuse à  
l'Occident et les Alpes et le Rhin à l'Orient, c'est-à-dire  
la Suève, le Dauphiné, le Savoie, le Jura, une  
partie de la Lotharinge, l'Alsace et une partie des Pays bas.  
C'était une longue bande dont les deux extrémités étaient  
la pointe de l'Italie et la Hollande. C'est ainsi que  
de nos jours la Russie s'étend comme un serpent depuis  
Koenigsberg jusqu'à la France.

Les deux autres frères avaient l'un la Germanie  
c'est-à-dire l'Orient du Rhin et les Alpes, et une partie



Mort de Lothaire. Off. S'embrènement  
de son empire.

Nouveau partage à la mort de Charles le  
gros. 888. — Sept royaumes.  
Voit le 1<sup>er</sup> tableau.

Vers l'an 1000 nouveaux partages, résultat  
d'usurpations locales et qui contribuent la féodalité.

continuelles à soutenir contre les Slaves; l'autre le  
côté pacifique et défectueux de la Neustrie et de l'Aquitaine.  
L'Aquitaine se sépara pour un temps sous le fils petit-  
fils de Louis le débonnaire. La Neustrie et l'Aquitaine  
formaient la France actuelle, moins les bords de la Meuse  
et de la Saône et du Rhône.

Le royaume de Lothaire ne devait pas durer.  
C'est la germanie, l'empire, qui profita du déchirement de Lothaire meurt; son empire tombe en morceaux. Lothaire II  
a la Lotharinge et les Pays-Bas, Charles II le royaume de France  
avec la Suède; enfin Louis II est empereur et ne possède  
que l'Italie. Louis en allant combattre les Sarrasins est pris  
par les Lombards qui possèdent Schiavie; il nous raconte  
sa captivité avec ses plaintes touchantes dont le refrain se compose  
de ces mots: Absentem citat.

C'est ainsi que l'empire de Lothaire fut partagé en  
3 royaumes. Et il y avait à cette époque une partie germanique  
et une partie française. Dans l'empire carolingien; car le  
français traitait de Sclavie entre Louis le germanique et Charles  
le chauve fut traduit à la fois dans la langue teutonique et  
l'allemand et dans la langue française, pour être compris des  
deux peuples.

50 ou 60 ans plus tard une nouvelle division  
s'opéra. Il y avait un royaume de France sous Charles le  
Simple, un royaume de Provence ou Bourgogne cisjuran, un  
royaume de Bourgogne transjurane qui comprend la Dauphiné  
et la Savoie, un royaume de Lotharinge, qui n'est que le bords  
de la Meuse, un royaume d'Allemagne, un royaume d'Italie,  
un royaume de Navarre. Cette division a lieu vers 888.

Plus tard, vers l'an 1000, ces royaumes subsistent au  
nouveau partage; mais ce partage n'est pas ostensible; il ne  
se fait pas par des actes, mais par des usurpations locales.  
C'est la constitution de la féodalité, un émiettement réel.  
(Consultez le 2<sup>nd</sup> leçon de M. Guizot)



Tableau du démembrement de l'empire de Charlemagne en 843.

1

Royaume de France

Charles le Chauve (840-877).

Il comprenait les pays situés entre l'Isère, la Meuse, la Saône, la Rhône, la mer méditerranée, l'Eure et l'Océan.

2

Royaume de Germanie

Louis le Germanique (840-876)

Il comprenait les pays situés entre le Rhin, la mer du Nord, l'Elbe et les Alpes.

3

Royaume d'Italie,

Léttaria 1<sup>er</sup> empereur (840-858).

Il comprenait 1<sup>o</sup> l'Italie, sauf la Calabre ; 2<sup>o</sup> les pays situés entre la Saône et la Meuse à l'ouest, le Rhin et les Alpes à l'ouest, c'est-à-dire la Provence, le Dauphiné, la Savoie, la Suisse, la France, une partie de la Bourgogne, la Lombardie, l'Alba et une partie des Pays-Bas.

et la mort de Charlemagne, son empire étendait du nord-est au sud-ouest, de l'Elbe en Allemagne à l'Èbre en Espagne; du nord au midi il allait des monts du Nord jusqu'à la Calabre, jusqu'à l'extrémité de l'Italie. Son pouvoir s'exerçait sur toutes les parties, mais dans la vaste péninsule; des beaucoup de points on ne lui obéissait pas, on n'entendait même pas parler de lui, et il n'en inquiétait pas; cependant c'était là son empire.

Au bout de 19 ans, en 843, après la bataille de Meuse, par lequel les fils de Louis le Débonnaire, Lothaire, Charles le Chauve et Louis le Germanique se partageaient et emparaient, il formait 3 royaumes séparés, divisés selon le tableau précédent.

Chacun de ces royaumes n'était pas une unité bien compacte: dans celui de France, par exemple, il y avait, depuis l'Aquitaine depuis 808 et nommée en Bretagne depuis 840, jusqu'à la Loire, la partie de roi et appartenait à Charles le Chauve. La souveraineté s'étendait sur la partie de la péninsule.

Le démembrement poursuivait son cours. 15 ans après cette époque, en 858, à la mort de Charles le Gros, le duc de Bavière, qui fut pour un moment tout les états de Charlemagne, vint où il en était venu. Aucun de 3 royaumes nous en trouvons 7.



Tableau du démembrement de l'empire de Charlemagne vers la fin du IX<sup>e</sup> siècle.

Royaumes.	Rois.	Ann. mort.	Etendue.
1 <sup>o</sup> Roy. de France	Charles le simple	898 - 929	Les pays compris entre l'Isère, la Meuse, la Saône, la Rhône, les Pyrénées et l'Océan, et une portion de la marche d'Espagne au-delà des Pyrénées, formant le comté de Barcelonne.
2 <sup>o</sup> Roy. d'Italie.	Lothaire le moine	898 - 929	Jusqu'entre la marche d'Espagne entre les Pyrénées et l'Isère.
3 <sup>o</sup> Roy. de Sardaigne & de l'Arvige ou Bourgoigne et Jura	Alois l'aveugle	898 - 944	Les pays compris entre la Saône, la Rhône, les Alpes, le Jura et la Méditerranée.
4 <sup>o</sup> Roy. de Bourgogne	Conrad 1 <sup>er</sup>	898 - 911	Les pays compris entre le Jura, les Alpes pennines et la Saône, c'est-à-dire la Suabie, le Salais, le pays de Genève, le Chablais et la Savoie.
5 <sup>o</sup> Roy. de Lotharinge	Zwentibold	898 - 900	Les pays compris entre la Rhin, la Meuse, l'Isère.
6 <sup>o</sup> Roy. d'Allemagne	Arnoul	898 - 899	Les pays compris entre la Rhin, la mer du nord, l'Elbe, l'Oder et les Alpes.
7 <sup>o</sup> Roy. d'Italie	Adelung 1 <sup>er</sup>	898 - 924	Toute l'Italie jusqu'à la frontière du royaume de Naples, ainsi la principauté de Salernin et la Calabre.

1891

Page 100.

11

1890

1890-1891. 1892-1893. 1894-1895. 1896-1897. 1898-1899. 1900-1901. 1902-1903. 1904-1905. 1906-1907. 1908-1909. 1910-1911. 1912-1913. 1914-1915. 1916-1917. 1918-1919. 1920-1921. 1922-1923. 1924-1925. 1926-1927. 1928-1929. 1930-1931. 1932-1933. 1934-1935. 1936-1937. 1938-1939. 1940-1941. 1942-1943. 1944-1945. 1946-1947. 1948-1949. 1950-1951. 1952-1953. 1954-1955. 1956-1957. 1958-1959. 1960-1961. 1962-1963. 1964-1965. 1966-1967. 1968-1969. 1970-1971. 1972-1973. 1974-1975. 1976-1977. 1978-1979. 1980-1981. 1982-1983. 1984-1985. 1986-1987. 1988-1989. 1990-1991. 1992-1993. 1994-1995. 1996-1997. 1998-1999. 2000-2001. 2002-2003. 2004-2005. 2006-2007. 2008-2009. 2010-2011. 2012-2013. 2014-2015. 2016-2017. 2018-2019. 2020-2021. 2022-2023. 2024-2025. 2026-2027. 2028-2029. 2030-2031. 2032-2033. 2034-2035. 2036-2037. 2038-2039. 2040-2041. 2042-2043. 2044-2045. 2046-2047. 2048-2049. 2050-2051. 2052-2053. 2054-2055. 2056-2057. 2058-2059. 2060-2061. 2062-2063. 2064-2065. 2066-2067. 2068-2069. 2070-2071. 2072-2073. 2074-2075. 2076-2077. 2078-2079. 2080-2081. 2082-2083. 2084-2085. 2086-2087. 2088-2089. 2090-2091. 2092-2093. 2094-2095. 2096-2097. 2098-2099. 2100-2101. 2102-2103. 2104-2105. 2106-2107. 2108-2109. 2110-2111. 2112-2113. 2114-2115. 2116-2117. 2118-2119. 2120-2121. 2122-2123. 2124-2125. 2126-2127. 2128-2129. 2130-2131. 2132-2133. 2134-2135. 2136-2137. 2138-2139. 2140-2141. 2142-2143. 2144-2145. 2146-2147. 2148-2149. 2150-2151. 2152-2153. 2154-2155. 2156-2157. 2158-2159. 2160-2161. 2162-2163. 2164-2165. 2166-2167. 2168-2169. 2170-2171. 2172-2173. 2174-2175. 2176-2177. 2178-2179. 2180-2181. 2182-2183. 2184-2185. 2186-2187. 2188-2189. 2190-2191. 2192-2193. 2194-2195. 2196-2197. 2198-2199. 2200-2201. 2202-2203. 2204-2205. 2206-2207. 2208-2209. 2210-2211. 2212-2213. 2214-2215. 2216-2217. 2218-2219. 2220-2221. 2222-2223. 2224-2225. 2226-2227. 2228-2229. 2230-2231. 2232-2233. 2234-2235. 2236-2237. 2238-2239. 2240-2241. 2242-2243. 2244-2245. 2246-2247. 2248-2249. 2250-2251. 2252-2253. 2254-2255. 2256-2257. 2258-2259. 2260-2261. 2262-2263. 2264-2265. 2266-2267. 2268-2269. 2270-2271. 2272-2273. 2274-2275. 2276-2277. 2278-2279. 2280-2281. 2282-2283. 2284-2285. 2286-2287. 2288-2289. 2290-2291. 2292-2293. 2294-2295. 2296-2297. 2298-2299. 2300-2301. 2302-2303. 2304-2305. 2306-2307. 2308-2309. 2310-2311. 2312-2313. 2314-2315. 2316-2317. 2318-2319. 2320-2321. 2322-2323. 2324-2325. 2326-2327. 2328-2329. 2330-2331. 2332-2333. 2334-2335. 2336-2337. 2338-2339. 2340-2341. 2342-2343. 2344-2345. 2346-2347. 2348-2349. 2350-2351. 2352-2353. 2354-2355. 2356-2357. 2358-2359. 2360-2361. 2362-2363. 2364-2365. 2366-2367. 2368-2369. 2370-2371. 2372-2373. 2374-2375. 2376-2377. 2378-2379. 2380-2381. 2382-2383. 2384-2385. 2386-2387. 2388-2389. 2390-2391. 2392-2393. 2394-2395. 2396-2397. 2398-2399. 2400-2401. 2402-2403. 2404-2405. 2406-2407. 2408-2409. 2410-2411. 2412-2413. 2414-2415. 2416-2417. 2418-2419. 2420-2421. 2422-2423. 2424-2425. 2426-2427. 2428-2429. 2430-2431. 2432-2433. 2434-2435. 2436-2437. 2438-2439. 2440-2441. 2442-2443. 2444-2445. 2446-2447. 2448-2449. 2450-2451. 2452-2453. 2454-2455. 2456-2457. 2458-2459. 2460-2461. 2462-2463. 2464-2465. 2466-2467. 2468-2469. 2470-2471. 2472-2473. 2474-2475. 2476-2477. 2478-2479. 2480-2481. 2482-2483. 2484-2485. 2486-2487. 2488-2489. 2490-2491. 2492-2493. 2494-2495. 2496-2497. 2498-2499. 2500-2501. 2502-2503. 2504-2505. 2506-2507. 2508-2509. 2510-2511. 2512-2513. 2514-2515. 2516-2517. 2518-2519. 2520-2521. 2522-2523. 2524-2525. 2526-2527. 2528-2529. 2530-2531. 2532-2533. 2534-2535. 2536-2537. 2538-2539. 2540-2541. 2542-2543. 2544-2545. 2546-2547. 2548-2549. 2550-2551. 2552-2553. 2554-2555. 2556-2557. 2558-2559. 2560-2561. 2562-2563. 2564-2565. 2566-2567. 2568-2569. 2570-2571. 2572-2573. 2574-2575. 2576-2577. 2578-2579. 2580-2581. 2582-2583. 2584-2585. 2586-2587. 2588-2589. 2590-2591. 2592-2593. 2594-2595. 2596-2597. 2598-2599. 2600-2601. 2602-2603. 2604-2605. 2606-2607. 2608-2609. 2610-2611. 2612-2613. 2614-2615. 2616-2617. 2618-2619. 2620-2621. 2622-2623. 2624-2625. 2626-2627. 2628-2629. 2630-2631. 2632-2633. 26

003-78 Atlantic salmon, pgs. 27



78

## Établissement de la féodalité et des dynasties nouvelles.

Deux aristocraties en l'air  
au IX<sup>e</sup> siècle : féodalité,  
épiscopat.

Nous voyons au IX<sup>e</sup> siècle, Deux aristocraties se former en Europe ;  
Une aristocratie guerrière, et une aristocratie religieuse ; D'une  
part la féodalité, De l'autre l'épiscopat.

L'épiscopat, il est vrai, existait déjà. mais les évêques  
n'étaient pas encore seigneurs. Les comtes existaient égale-  
ment, mais ils n'étaient point indépendants. Les évêques  
vont Devenir seigneurs, Les comtes vont Devenir indépen-  
dants. Cette révolution sera le résultat naturel de  
l'état d'isolement, De dispersion où tombent les localités  
En Europe ; il n'y a plus De pouvoir central.

Au temps où nous sommes arrivés l'aristocratie armée  
regne en Allemagne. l'aristocratie épiscopale en France.  
En effet l'Allemagne toujours menacée par les Slaves  
et les Hongrois, toujours obligée D'armer les armes à la  
main, Devait voir la féodalité prendre De bonne heure  
une grande force ; la France De son côté fit l'isolement  
des localités. profiter aux évêques. En effet c'est toujours  
l'élément Romain qui y Domine et surtout l'élé-  
ment Romain sous la forme Municipale ; mais le  
gouvernement municipal était en grande partie épiscopal,  
car les évêques se trouvaient, à l'époque De l'invasion,  
les protecteurs et les principaux habitants Des villes,  
Hist. Du moyen âge 12.



Et les paroles de Charles le Chauve que nous allons rapporter prouvent à quel degré s'était élevée la puissance des Evêques Gaulois. Il disait en se plaignant. Des usurpations et des prétentions de ses frères. « Pourquoi ne m'accusent-ils pas devant les Evêques nos juges naturels. Cette aristocratie politique ne durera point, car elle ne suffit pas pour défendre le pays contre les normands: la féodalité armée prendra sa place, et la France aura un caractère analogue à celui de l'Allemagne.

D'ormais nous ne serons plus que des comtes, Des barons, Des seigneurs; l'épiscopat perd sa puissance. Mais nous ne devons pas perdre de vue que l'aristocratie épiscopale a précédé en France l'aristocratie militaire; car c'est le principal caractère de notre histoire, et ce fait est riche en conséquences. En Allemagne c'est l'homme, la force matérielle qui domine; en France au contraire c'est la force spirituelle. En Allemagne (l'Allemagne du Nord) les hommes se soumettent de bonne grâce à la dépendance de l'homme. En France ils ne veulent dépendre que de Dieu, ils n'obéissent qu'aux évêques qui parlent au nom de Dieu. Dans la domination des évêques on pressent le génie indépendant de la France; mais ce qu'il y a de singulier c'est de ce que l'Allemagne n'a jamais subi la domination épiscopale, les allemands sont persuadés qu'elle avait eu un



général indépendant et fier, tandis que on en voit tirer la conclusion contraire.

En 877 l'épiscopat est tout puissant en France. Les Evêques sont seigneurs en même temps qu'évêques; ils parlent au nom du pouvoir politique et du pouvoir Divin. Sous cette aristocratie épiscopale naissait la féodalité. Les bénéfices, c.à.d. les terres données en récompense par le roi, étaient depuis longtemps héréditaires

(1) En 869 le traité d'Andelot conclu entre Gortran, Childebert et Brunehaut attribua aux seules la possession héréditaire de leurs bénéfices. En 814 Charlemagne II souscrivit un acte qui garantissait en outre l'hérédité des bénéfices.

res (1) mais les comtes ne l'étaient pas encore; en effet les comtes étaient des magistrats qui avaient l'office de juger et de conduire à la guerre les hommes du comté; et de ce que le père était capable de remplir cette charge, il ne s'en suivait pas que le fils en fut également capable. quoi qu'il en soit, en 877 Charles le Chauve par l'édit de Kiersy sur l'ice Vézère que les comtes passaient désormais des pères aux enfants (2).

(2) L'office de comte paraît n'avoir été primitivement que pour un certain nombre d'années (cum que ad renovandum actionem munera regis per filium transmittit. Greg. tur. IV. 42).

Ainsi la royauté reconnaît formellement l'hérédité des comtes. Plus tard un roi de la race Charlemagne reconnaît que la royauté n'était pas héréditaire mais élective; de sorte qu'à des époques assez rapprochées les comtes d'électifs devenaient héréditaires tandis que la royauté d'abord héréditaire se reconnaît élective. [Comment expliquer cette concession de Charles le Chauve? On y voit sans doute la faiblesse du gouvernement central et son impuissance à gouverner les comtes et dépouiller les familles. mais il faut aussi faire la part des Dangers qui obligeaient



La Royauté a rendre hommage au pouvoir local. Une  
 nouvelle invasion de barbares force la royauté et  
 l'épiscopat à s'humilier devant l'aristocratie féodale  
 et guerrière. Les grandes invasions païennes venues de  
 l'orient avaient été arrêtées définitivement par  
 les franes de Charlemagne. Ce prince avait pour  
 ainsi dire cloué les Saxons au sol qu'ils occupaient  
 les Hongrois et les Slaves viennent bien encore de  
 l'orient, mais ils ne font pas moins que le grand  
 Otton pour les repousser. Mais ce ne sont plus  
 que des invasions de cavaliers qui n'ont jamais  
 le caractère national des anciennes invasions; ce ne  
 sont que des troupes légères qui ne peuvent former  
 d'établissements durables. Les invasions les plus  
 redoutables étaient les invasions maritimes qui  
 venaient du nord et du sud, des normands et des  
 Sarrasins. Il est très remarquable que ces deux  
 invasions étaient animées également du fanatisme  
 religieux d'un et de celui de Mahomet.  
 Les Normands avaient une haine furieuse contre  
 le Christianisme. Partout ils brûlaient avec délices  
 les Eglises et les prêtres. C'est pour tenir vengeance  
 des persécutions de Charlemagne contre les Saxons,  
 car ces pirates normands se composaient en grande



802

Partie De Saxons réfugiés Dans les contrées Du nord.  
Il y avait même parvenu <sup>beaucoup</sup> des serfs fugitifs qui  
se vengeaient De leurs anciens maîtres. Nous voyons  
vers 866 le plus célèbre d'entre eux Hastings ravage  
toute la Gaule avec des troupes De 3 ou 400 hommes, et  
cet Hastings n'est ni un Saxon ni un Danois, c'est  
un paysan Des environs De Troyes en Champagne,  
qui s'étant échappé et avait pénétré jusque Dans les  
contrées Du nord et qui venait De temps en temps  
visiter ses anciens maîtres. C'est ainsi que dans  
Priscus nous lisons qu'un grec forcé De quitter  
l'Empire par suite Des abus De l'administra-  
tion impériale Devint un Des généraux D'Attila.  
[Un fait remarquable c'est que c'est à peu près à  
la même époque que les Normands et les Sarrasins  
prirent pied sur les rivages qu'ils s'étaient contentés  
jusqu'à de dévaster. Les Sarrasins complètent en 878  
la conquête De la Sicile par la prise De Syracuse; et  
les Normands s'établissent en 912 dans <sup>la</sup> Normandie.  
C'est ainsi que depuis quatre siècles les Saxons s'étaient  
établis en Angleterre (448-534) et y avaient fondé  
Les sept royaumes qui furent réunis par le grand  
Egbert (800-827) roi De Wessex.  
Pendant les Deux siècles qui suivirent, L'Angleterre  
fut assaillie par de nouvelles populations.



De Jond) que les Anglais de leur position géographique  
n'appelaient pas Normands, mais Danes, même  
mot que Degen, (selon tous les Lexicographes) nom  
d'un des principaux peuples Scandinaves. Les Danois  
fondent des colonies en Angleterre dès le milieu  
du X<sup>e</sup> siècle, et font la conquête entière de ce pays en  
1017 sous leur grand roi Canut.

En France l'aristocratie féodale s'éleva pour  
repousser ces hommes redoutables. ce n'était pas  
en plain <sup>avec un nombre supérieur</sup> qu'on attendait ces barbares. Partout  
on ne leur résistait que derrière des murs;  
quand ils remontaient sur de petites barques,  
l'Escaut, la Seine, la Loire, les moindres bandes  
faisaient fuir au loin les populations et s'em-  
paraient même des villes. Paris fut assiégé trois  
fois et en 866 sans le comte Eudes et l'évêque Goz-  
lue, qui prièrent et combattirent, la ville eût été prise et  
détruite. De toutes parts en France des murailles  
s'élevèrent, on reprit un peu de courage quand on vit  
les barbares échouer dans les sièges; mais ce  
n'était pas par des remparts de villes qu'on bâtissait  
alors, les villes étaient misérables et dépeuplées;  
c'étaient des maisons fortes, des châteaux.  
C'est vers la fin du IX<sup>e</sup> siècle et pendant



1  
tout le X<sup>e</sup> qu'on vit s'élever en France contre les  
Normands, en Allemagne contre les Hongrois, en  
Italie contre les Sarrasins et les Hongrois tous ces  
châteaux qui hérissaient l'Europe féodale.

Dans l'antiquité, toute Défense, toute Sécurité, toute  
puissance politique, appartenait aux villes; au moyen  
âge la prépondérance appartenait aux châteaux. C'est  
alors que les campagnes prennent à leur tour de l'importan-  
ce et les destinées du genre humain y étaient inter-  
ressées. aussi au commencement du système féodal la  
population augmenta merveilleusement. Pour les grandes  
propriétaires de l'antiquité qui employaient leurs esclaves  
aux besoins de leur luxe, ne tenaient pas à avoir augmenté  
cette population d'Esclaves: c'était un danger plutôt  
qu'un avantage. aux temps féodaux au contraire le  
seigneur avait besoin de serfs nombreux, de vassaux;  
car il était continuellement menacé. Si il voyait donc  
parmi ses vassaux un homme fort et résolu, il  
lui confiait quelque poste avancé, un moulin, une tour  
une fête <sup>de</sup> front: il lui donnait cela en fief, à condi-  
tion de payer une légère redevance en argent si c'était  
un serf, si il était d'une condition plus relevée  
margeant un service militaire. Cet homme une



Voir établi avait une famille, Des enfans. Partir  
 la population s'accroissait avec une grande rapidité.  
 C'était une chose merveilleuse de voir la grande Depu  
 jché à la fin Du IX<sup>e</sup> siècle couverte d'homme au  
 commencement Du XI<sup>e</sup>. En 100 ans le Desert s'est  
 peuplé au milieu d'un nombre infini de calamités. Cela  
 sont les bienfaits Du régime féodal à sa naissance.  
 Considérons un instant ce seigneur isolé Dans sa demeure  
 nouvelle qu'il a fortifiée contre les barbares sur le  
 sommet d'une montagne, comme la ville Pélasgique.  
 Mais il y a quelque différence: Le sommet De la montagne  
 pélasgique est un plateau où il y a une ville; le sommet  
 De la montagne féodale est un pic où s'élève une tour;  
 dans cette tour habite un homme et sa famille, sa  
 femme et ses enfans, peut être quelques hommes libres  
 qui combattent avec lui. Dans la vallée qui est au  
 pied De la montagne, habitent quelques cultivateurs  
 à l'ombre De sa tour, et prêts à s'y réfugier  
 au moindre danger. Au milieu De ces cabanes  
 est une église. Ceux qui sont Dans la vallée re  
 comptent pour; car ils dépendent De La tour.  
 Cette petite société est Dans un isolement complet.  
 On ignore tout ce qui se passe au Delà Des limites



86

De la vallée; De loin en loin et d'une manière vague on apprend  
qu'il y a un roi, un pape, un empereur; mais c'est par  
hasard. Le propriétaire de la tour ne tient sa puissance  
ni de Dieu, comme dans les sociétés théocratiques,  
ni de la cité comme chez les anciens. Le patricien  
tient tout son droit de la cité; son droit quiritaire ne  
lui vient que de la cité. Le seigneur féodal ne relève que  
de sa lance. Cette position ne peut manquer de lui  
donner une insolence et une hauteur <sup>plus</sup> ~~plus~~ <sup>divine</sup> ~~divine~~  
que celle du patricien lui-même. Aussi aucun régime ne  
sera plus haï que le régime féodal, malgré tous  
ses avantages.

Ces avantages sont d'abord et en première ligne  
la Défense du territoire; De plus cet homme qui  
vit toujours dans sa tour, environné de danger,  
avec sa femme et ses enfants, combien ne tiendra-  
t-il pas <sup>plus</sup> ~~plus~~ <sup>attaché</sup> ~~attaché~~ à sa famille que le citoyen  
des villes anciennes qui vivait sur les places publi-  
ques au milieu de ses concitoyens, et pour qui sa  
femme et ses enfants étaient des choses?

Les femmes joueront un grand rôle dans la féodalité,  
et dans cette tour où il n'y a que deux personnes  
la femme est l'âme de la société elle-même. Enfin  
le système féodal sera animé d'un merveilleux <sup>esprit</sup> ~~esprit~~



De perpétuité. L'homme est identifié à la terre qui  
meurt par sa supériorité à l'égard de ses inférieurs  
son infériorité à l'égard de ses supérieurs, c'est tout  
à la terre qu'elle se rapporte. En un mot, pour  
employer la forte expression du droit féodal, le seigneur  
est son fief à l'égard du Sacerdote. Tel sont  
les éléments qui composent la société nouvelle. L'homme  
se caractérise par la force et la grandeur, dans  
ce gouvernement féodal. Le seigneur c'est l'homme  
fort et vaillant sans crainte et sans ruses; tel  
est le type du baron. C'est ainsi que se forma au-dessus  
de la fidèle réalité, l'admirable idéal de la chevalerie  
vers lequel tendit sans pouvoir y parvenir le monde  
du moyen âge. De même que la jeunesse avant de  
chercher l'ordre, la modicité, le positif, voit d'abord  
l'idéal; De même le monde du moyen âge, avant d'avoir  
vu l'ordre de la civilisation, l'avait rêvé dans la  
perfection idéale de l'homme. Tel est le système qui  
va nous occuper; Donnons d'abord un tableau rapide  
des révolutions qui ont occupé le 9<sup>e</sup> et le 10<sup>e</sup> siècles.  
En l'an 1000 est l'apogée de la féodalité. à  
cette époque nous nous arrêterons sur les bords  
féodaux.  
Nous avons vu les immergements successifs de



L'empire De Charlemagne. Faisons l'histoire abrégée  
De tous ces royaumes aux quels il a donné naissance.  
D'abord les deux royaumes De Bourgogne furent  
réunis en 930; et en 1033 ils passèrent sous la souve-  
raineté De l'empereur Ot. Allemagne. nous ne nous  
y arrêterons pas davantage. nous ne nous occuperons que  
De l'Italie, De l'Allemagne et De la France.

En Italie. la confusion commence De suite. Les marquis  
De Spolette, De Frioul. les marquis D'Ivrie, De Toscane  
réclament tous De grande Droite et arrivent à l'indé-  
pendance. Dans Rome, dans la papauté <sup>même</sup> se retrouvent  
tous les Désordres De la barbarie féodale. Les papes  
ne sont que de vaillants barons De l'état Romain.  
Géardo <sup>à</sup> spolette, Réorganiser en Frioul tous ces  
chefs tantôt Ducs, tantôt marquis, Descendent ou préten-  
dent Descendre, au moins par les femmes, De Charle-  
magne, ainsi que le roi De France et l'empereur  
D'Allemagne. Charlemagne devient un De ces héros  
à demi-mythologiques dont la <sup>admirable</sup> ~~faustille~~ <sup>faustille</sup> immense Descend dans les temps  
historiques et peuple Des parties Du monde. c'est  
à peu près comme les Héraclides en Grèce.

En Germanie nous avons vu trois royaumes après  
la mort De Louis le germanique (876). En 880 il n'y  
en a plus que deux, D'un côté la Souabe et la



Bavière; l'autre la Saxe, le midi et le nord; Division profonde qui nous suivra dans toute l'histoire de l'Allemagne jusqu'en 1831.

En France la minorité du seul descendant de Charlemagne le Chauve donne l'Empire au troisième fils de Louis le Germanique, déjà héritier de la Bavière et de l'Italie et qui va bientôt hériter de la Saxe. Ainsi ce prince possède l'Italie, la France et l'Allemagne. Il prend le nom de grand (<sup>gros</sup> ~~gros~~ ~~gros~~); mais son caractère lâche et faible agitant comme à ce mot une toute autre signification, c'est un second Charlemagne, mais un chaslemagne dérisoire. Il ne recouvre l'empire que pour témoinner une seconde fois de l'impuissance d'une vieille organisation sociale. Il est déposé en 887 et l'empire est démembré pour jamais. [L'Allemagne a toujours la prépondérance, et dans bien des siècles encore la chancellerie impériale donnera aux rois le nom de reges provinciaux. Le basileus Arnoulf règne dans ce pays, bat le Hongrois, reçoit l'hommage des rois de France, d'Italie, de Bourgogne, et dispose du royaume de Lotharinge en faveur de son fils Zwentibold (2 fois basileus).



Zwentibold trouva des adversaires dans les populations  
Celtiques et Romaines qui occupaient une grande  
partie de son royaume: cette opposition est exprimée  
par la lutte qu'il eût à soutenir contre son rival  
Regnier <sup>ou</sup> Renaud. Les aventures de cette guerre  
sont racontées par un vieil poème qui nous montre  
auprès du génie barbare, le génie de la force, avec  
le génie civilisé, le génie de la ruse.

Arnoulf laissa l'empire à son fils Loup. L'enfant  
qui fut le Dernier Roi carlovingien de la Germanie,  
De même qu'un Louis (le fainéant) sera le Dernier  
Carlovingien de la France.

Et déjà un chef étranger à la famille carlovingienne,  
un simple comte de Paris se trouvait alors roi  
de France; c'est Eudes qui avait usurpé le trône  
sur Charles le simple. A la mort d'Eudes Charles le  
simple fut reconnu roi, et il ne régna que pour  
tenir une partie du territoire aux Normands.  
Leur chef Roll consent en 912, puis qu'il n'y  
avait plus rien à prendre sur la terre, à prendre  
la terre elle-même: il consent même à rendre  
hommage. On sait l'affront qu'un des barons  
de Roll fit au roi à cette occasion. Ainsi l'invasion



Les Normands s'arrêtent en France; mais les  
 Slaves, les Hongrois menacent toujours l'Allemagne;  
 ils ne cherchent pas à s'y établir mais ils la  
 dévastent sans pitié. En 911 la race Carolingien-  
 ne étant éteinte en Allemagne on délibéra  
 si ce serait un Saxon ou un francorien, un homme  
 du nord, ou un homme du midi qui aurait l'empire.  
 Le Saxon est Otton, le francorien Conrad. Quant  
 aux Lorrains, ils ne veulent ni de l'un ni de l'autre;  
 ils semblent se souvenir <sup>du temps</sup> de Charlemagne  
 où sous le nom d'Ostrasia ils commandaient à  
 l'Empire tout entier; ils veulent se donner à la France,  
 c.-à-d. rester libres. Cependant, comme les Hongrois  
 menaçaient le midi de l'Allemagne, ce fut proba-  
 blement le motif qui décida ~~à~~ <sup>de</sup> nommer le  
 francorien. Après la mort de Conrad on nomma un  
 Saxon c'est Henri l'oiseleur, fils d'Otton, le vrai  
 fondateur de la féodalité germanique; il est le 1<sup>er</sup>  
 roi de la fameuse maison de Saxe: il descend bien  
 entendu de Charles Martel, mais par les femmes  
 seulement; il est du reste Saxon de race et de



naissance. La vieille persécution contre la Saxe est enfin  
réparée. Henri l'oiseleur est représenté comme l'un des  
héros de la race Germanique. Il fonda pour  
arrêter les flots des margraves de Brande-  
bourg, de Saxe, de Misnie, celui de Hesse pour  
arrêter les Danois et les Slaves du nord. Ces sta-  
-blissements nous donnent la limite même de  
l'empire à cette époque. Il défait les Hongrois  
à la grande bataille de Mersbourg. Pour les  
même arrêter, il commença à bâtir pour recevoir  
la population des campagnes, non plus des châ-  
teaux forts, mais de grandes enceintes murées.  
en un mot on commença à s'occuper des villes  
on inventa les villes en Allemagne; chose tout-  
à-fait contraire au vieux génie d'isolement de  
cette race. Chacun s'arrêta où il veut, près d'un  
source, à l'entrée d'un bois, dans une vallée,  
chacun selon son plaisir, nous dit toute avec une  
vérité parfaite. Les villes d'Allemagne encore  
de nos jours ont un caractère agreste. La nature  
sauvage s'avance jusqu'au milieu des villes.  
nous parlons ici des villes de la vieille Allemagne,  
Car il y a des villes toutes nouvelles qui sont



Les murailles, ornées de <sup>qui</sup> trotoirs et ressembloient  
 à celles d'un château de l'Europe.  
 Il fallut un danger bien pressant pour décider  
 la population allemande à s'enfermer dans ces villes.  
 Henri Loiseleur leur accorda des privilèges; au reste  
 ces privilèges leur appartaient par le fait même  
 de leur existence. Dans l'état d'isolement où  
 se trouvait alors la société, chaque ville était à tout  
 instant dans la nécessité de prendre des déterminations  
 en commun. quand les barbares approchaient on sonnait  
 la cloche de la commune, on rassemblait les habitants,  
 on nommait des chefs pour suivre un plan de  
 Défense. Bientôt les villes ne suffirent plus à la  
 population. Des pieux furent plantés autour des  
 remparts pour y mettre à l'abri les troupeaux et  
 les gens de la campagne qui se réfugiaient dans  
 la ville. Pieu. se dit Wall en allemand; de là  
 les habitants de cette enceinte furent nommés  
Wallburgers; voilà l'origine et l'étymologie des faubourgs  
 (Thou le grand, fils de Henri Loiseleur, succéda à  
 son père en 936; nouveau Charlemagne il veut  
 arrêter non seulement les envahisseurs mais  
 la course des peuples païens. A 107



Couronnement Otton Véra avec les trois archevêques  
 de Mayence, de Cologne, et de Trêves; il fut servi  
 par le Duc de Lotharinge, grand Chambellan, le Duc de  
 Bavière, grand maréchal, le Comte Palatin grand  
 sénéchal, le Duc de Souabe grand échançon.  
 C'est l'origine des grandes dignités et du  
 cérémonial de l'empire.  
 Ses fonctions domestiques ne passaient pas pour  
 dégradantes dans l'idée des Germains.  
 Dans les Niebelungen, une des épiques rapides  
 de Gunther le brave Runkolt est lugenmeister. [Ce qui  
 fit la force et la grandeur d'Otton, c'est que  
 la maison de Bavière, maîtresse du midi  
 de l'Allemagne, fut partagée entre les trois fils  
 d'Arnould le mauvais, qui fondèrent les trois  
 maisons d'Autriche, de Witténbach actuellement  
 régnante et palatine. Les comtes Palatins sont les  
 juges du palais et de tous les hommes qui dépendent  
 du palais c-à-d de l'armée.]  
 La Francie voulut résister à Otton, mais  
 elle fut réprimée. La Lotharinge fut replacée sous  
 la souveraineté de l'Empire. Les Slaves de  
 Bohême furent soumis à un tribut. Enfin Otton



Passer en Italie pour revendiquer la couronne  
Imperiale.

Voici qu'il était l'état de cette contrée. Le petit  
fils de ce Duc de Frioul qui prétendait descendre  
de Charlemagne, Beranger II, était sur le point  
de se rendre maître du trône, malgré l'opposition  
d'un grand nombre de Seigneurs. Il avait  
fait mourir son prédécesseur, et voulait forcer  
la veuve à épouser son fils; il la tenait en prison  
dans une île du lac de Garda. Sa fille Aimée parvint  
à s'échapper: elle se réfugia à Canossa en Lombardie  
et appela les Allemands.

Othon n'avait pour besoin des prières d'une femme  
pour se décider à la conquête de l'Italie. Il  
franchit les Alpes en 952, et au milieu d'un  
pays aussi divisé il réussit sans peine; il se fit  
couronner roi à Milan, épousa la reine Aimée  
afin par cette alliance de faire goûter au  
pays la domination étrangère.

Pendant que Othon était au comble  
de la puissance, il apprit qu'un de ses fils  
s'est révolté et que les Hongrois sont en Bavière,  
auprès d'Augsbourg. Othon épousa les



82  
Alpes et livra une grande bataille, où il se fait enterrer  
de quelques reliques de son état; la lance de Charle-  
magne, la bannière de St. Maurice, l'épée de Constance.

Derrière lui on porta la sainte lance dont la pointe  
a été forgée des clous de la vraie croix. Henri  
Poiseleur l'avait envoyée à grande peine au roi  
de Bourgogne en lui faisant de grandes menaces  
et en lui cédant des provinces de son empire. Les  
Hongrois sont vaincus et refoulés dans le pays  
qui portait leur nom: on n'en sortira plus désormais  
que rarement et sans danger pour la Christianité.  
Cette victoire d'Otton sur les Hongrois peut  
être comparée avec la fameuse victoire de Ch. Martel  
sur les Sarrasins.

Un mariage avait été projeté entre Charlemagne  
et l'impératrice d'Orient Trène. Le fils d'Otton épousa  
la princesse Théophanie, fille de Nicéphore Phoca,  
l'empereur d'Orient, (973). [A la mort d'Otton la  
Bavière se révolta; suite de l'inimitié qui régnait  
entre le midi et le nord de l'Allemagne. Otton  
II Dépoussa le duc de Bavière: réunit de nouveau  
la Saxe, vainqueur à la fin de la France  
et du midi de l'Allemagne. Il essaya de

Revenir aussi à ses états l'Italie grecque;  
Mais il mourut à Rome sans y avoir réussi: il avait  
été surnommé le sanguinaire: En effet son séjour  
à Rome est célèbre par le massacre des Consuls  
Romaines. Rome, comme Marseille et tant d'autres  
villes municipales, avait des Magistrats appelés  
consuls qui se rapprochaient plus par leur nom  
que par leurs attributions des consuls de la vieille  
Rome. Othon II mourut jeune et son fils  
encore enfant lui succéda. Il alla en Italie re-  
nouveler les entreprises de son père. Crescento  
avait chassé le pape de Rome et proclamé la  
république: à l'approche de l'Empereur il se  
retira dans le Château St. Ange. Othon  
III le fit sortir par un parjure et le livra au  
supplice. Othon épousa ensuite la veuve de sa  
victime qui n'accepta que pour l'emprisonner:  
Dans Othon III s'éteignit la postérité du  
grand Othon et avec cette famille on peut dire  
que l'Italie échappa à l'empire.  
Le Duc de Bavière, Henri, arrière petit fils de Henri  
l'oiseleur, Devint roi de Germanie; il travailla inutile-  
ment à retener l'Italie sous sa puissance.



la Domination De la maison De Saxe jusqu'à si-  
gnifiante passe Dans la maison De Brunswick,  
et De la Dans celle Des Welf. à partir De  
1024, <sup>époque du mort de Henri II dit le saint,</sup> l'empire se trouvera constamment Dans le  
côté méridional et l'opposition politique sera  
constamment Dans le côté septentrional. Ainsi  
francie, Bavière Souabe, Autriche, voilà la puis-  
sance impériale. Brunswick, Welf, Saxe, Prusse, voilà  
l'opposition.

En 1024 Conrad le salique Duc De franconie, Descendant  
De Charlemagne et D'Otton le grand. semble réunir  
les Droits Des franes et Des Saxons, tandis  
qu'au fond il ne fait que continuer et Decider  
la victoire Du midi sur le nord.

C'est donc à cette époque qu'on peut placer l'époque  
De la féodalité En Europe. c'est alors qu'elle est  
complète et organisée. Cette époque est à trente  
ans près celle De la chute Des Carolingiens  
en France (987). Ainsi entre 987 et 1024 c-à-d  
vers l'an 1000 se place D'une part la chute Decisive  
De l'empire pour le nord D. l'Allemagne et D.  
l'autre part la ruine Decisive Des Carolingiens  
en France. La féodalité Domine.  
Celle année 1000 est une Des plus importantes.

Du moyen âge, C'est celle où l'on commença  
à ne plus croire à la fin du monde; où  
l'on fit de nouvelles constructions, où l'on  
conçut de grands projets. En l'an 1000,  
mourut Raoul Glaber, la terre entière  
revêtit la robe blanche des Cygnes.





82



faiblesse de la monarchie depuis Charles le  
Gros — Son agrandissement.

Le 11<sup>e</sup> siècle est au moyen  
âge. Il n'est pas chez les  
rois de France.

Caractère anti-féodal  
régime français.

En France grâce aux monuments Ecclésiastiques  
nous pouvons présenter une histoire liée et suivie;  
elle n'a point l'éclat des monarchies d'Angleterre  
et d'Espagne ni celui de l'empire Germanique, elle  
n'a point de héros. L'héroïsme du moyen âge est  
dans les Otton, dans les deux Frédéric, il est dans  
les princes Normands d'Angleterre, Richard  
Cœur de Lion, Édouard et Henri I<sup>er</sup>, et dans les Nor-  
mands de Sicile, Robert Guiscard et Roger son  
frère qui conquièrent la Sicile avec 500 chevaliers.  
C'est la France qui fournit le moins de héros,  
mais c'est elle pourtant qui fait la fortune la plus  
brillante, qui établit dans son pays le pouvoir  
illimité. La principale cause de ce pouvoir, c'est  
que, quoique la féodalité se fût servie en France  
comme ailleurs, cependant il y avait toujours dans  
le génie français quelque chose d'antipathique  
à la féodalité. Ce génie s'est empressé d'invoquer  
le pouvoir qui s'embloit avoir des droits  
supérieurs et plus anciens c.-à-d. qu'il appela  
le pouvoir central, le pouvoir loigné contre  
la tyrannie locale. Les petits gentilshommes,

Les bourgeois invoquaient l'autorité Royale dont ils entendaient parler et qui leur était présentée soit par les traditions, soit par l'Eglise, comme un pouvoir secourable contre la tyrannie féodale. C'était là le génie radical de la nation, c-a-d. l'impatience de l'aristocratie, et c'est ce qui a élevé si haut la monarchie française. La monarchie n'a été si forte au moyen âge que parce que le génie français au moyen âge a été le plus ennemi de l'aristocratie.

Cependant ceux qui réclamaient étaient eux-mêmes les membres de cette aristocratie féodale. Mais c'est qu'il y avait en eux un esprit d'impatience, d'hostilité à l'égard de toute hiérarchie. Ce caractère paraît surtout à l'époque qui va nous occuper. La monarchie se trouve réduite à une puissance inférieure à celle de la plupart des Seigneurs. Le roi finit par n'avoir plus que le ville de Laon et se voit forcé d'appeler à son secours tantôt l'empereur d'Allemagne, tantôt le Duc de Normandie. ainsi à l'époque où l'empereur

Nulité de la monarchie à la fin de la dynastie carolingienne. Elle est réduite à la capitale.



Capet s'empara de la royauté, sans qu'on le  
sache au moins au milieu de la France, l'aristocratie  
semble avoir vaincu, la monarchie paraît détruite;  
Mais alors l'usurpateur devient un objet d'envie  
vers le quel se tournent les regards de tous les  
faibles, et peu à peu la Dynastie nouvelle joue  
un rôle plus grand que celle qu'on avait aban-  
donnée. Sous Louis le grand on voit le roi intervenir  
dans les affaires des seigneurs et punir  
les barons. Cependant sa domination n'allait  
que jusqu'à Montmorancy; et telle était l'opinion  
d'étendue de la monarchie qu'il entreprenait  
des courses lointaines vers Montthéry pour met-  
tre un peu de sûreté sur la route d'Orléans.  
Ce fut ce prince comme on sait qui établit les  
Premières Communes, mais il faut remonter un  
peu plus haut encore pour voir l'autorité royale  
presque évanouie. En 888 le second Charles le grand (le gros)  
ce nom devenu ironique indiquant la faiblesse, vit  
son empire se démembrer comme celui de Charlemagne.  
La France, l'Italie, l'Allemagne se séparèrent sans  
retour, et la France elle-même fut subdivisée en  
plusieurs royaumes. Au centre était le comté de  
Paris. Eudo ou Eudes, comte de Paris, osa prendre  
le titre de Roi. Il eut Guiso de Spolète et Arnolf  
d'Allemagne. et fit hommage à Arnolf. Il avait

Entendement de l'empire de  
Charles le gros 888.



Le Défenseur de Paris, c'était là son titre à la royauté, on espérait qu'il affranchirait le pays des Normands. Charles le Gros n'avait offert contre ce redoutable ennemi que des prières et des présents. Eudes parvenu au trône ne fait qu'un pas que Charles, son crédit décline, et le descendant de Charles le Gros, Charles le simple est couronné par le parti même de l'ancien comte de Paris. Charles le simple a recours à la protection d'Arnolf et il est assigné à comparaître avec son rival à la Diète de Wormes. Eudes s'y rend, et il est confirmé sur l'autel de la royauté. Il y a un mot d'un historien contemporain qui exprime bien vivement l'idée qu'on se faisait alors du Roi. Ils s'adonnaient à le dédaigner, ils dédaignèrent Charles fortieusement.

La royauté alors n'est qu'un titre; mais c'est beaucoup: cette image ou droit prendra peu à peu la force et la réalité de la puissance. Tant le mot est quelque chose de fort.

Charles se soumet à Eudes qui lui donne un apanage (896) et lui laisse en mourant la couronne (898) telle est à cette époque la faiblesse universelle. Des états, que ce soit si incapable, si impuissant se trouve un instant, en apparence au moins, l'arbitre de

898. Couronnement de  
Charles le simple.

mort d'Eudes 898.



La Lorraine et De l'Allemagne.

C'est l'époque de la querelle de Conrad et de  
Henri l'oiseleur. La Lorraine qui voulait appar-  
tenir ni à l'un ni à l'autre s'était donnée à  
Charles le simple, c.à.d qu'elle fût restée  
indépendante. Mais dès que l'Allemagne eut re-  
-pris son unité sous Henri l'oiseleur Charles le  
simple perdit son avantage, tout le monde s'aperçut  
de son incapacité, les grands réunis à Lothar

Charles est réduit au comté de Saar- Robert nouveau  
roi grand meurt à la bataille de  
le de Lothar grand. No- car le roi avait souvent la guerre contre les voisins.  
dolphe (Bavaria) roi. De l'archevêque de Reims et les rois de Lothar qui avaient  
-ient leurs manoirs au pied de la montagne où est situé  
Saar. Cinq qui était le roi de France en compa-  
-raison des grands vassaux, ces Louis d'Aquitaine, de  
cet Hugues surnommé le grand à cause de l'étendue  
de ses possessions, surnommé aussi l'abbé parce qu'il  
-il tenait sous sa dépendance un grand nombre  
d'abbayes. Hugues mit un instant sur le trône  
son père Robert qui prit le titre de Duc de Paris,  
ensuite celui de roi, et fut tué dans un combat contre  
Charles le simple. A sa mort Hugues son fils ne  
voulut pas de couronne pour lui-même; il la donna



92  
De son beau frère Rodolphe Duc de Bourgogne le  
malheureux charles le simple ne put résister, il tomba  
entre les mains de herbert Duc de Normandais  
qui le retint prisonnier a Château-Thierry, et il ne  
eut sa délivrance qu'aux divisions de ses enne-  
mis.

Rodolphe étant mort Hugues hérita d'une partie  
de la Bourgogne et fut maître du pays depuis  
la Loire jusqu'à la Meuse, sauf la Normandie et la  
Bretagne. Il était l'avoué d'une foule d'Abbayes.

De plus il était fils, neveu, Beau-frère de Robert.

Louis d'Outremes est nommé  
roi par Hugues et lui donna  
l'investiture de la Bourgogne.  
Il épousa la veuve du Duc de  
Lotharinge g. d. f. Louis d'Outre-  
mer, fils du Roi de Normandie et  
d'Elisabeth par l'entremise d'Otton.  
Il demanda la main contre Hugues  
au comte de Flandre.

D'ailleurs, de Rodolphe, il pouvait donc prendre la  
couronne, mais il n'en voulait pas encore, il fit venir  
d'Angleterre Louis d'outre-mer, fils de Charles le  
simple et reçut de lui l'investiture du Duché de  
Bourgogne qui valait mieux que la royauté, Louis  
avait de l'activité, mais il était d'un esprit  
trop faible pour l'employer avec suite, il n'eut d'autre  
instrument que la mauvaise foi et le parjure;  
car il aurait fallu bien des exploits pour étendre  
son domaine autour de Laon. Les Lotharinges révoltés  
contre le grand <sup>abbé</sup> ~~abbé~~ lui firent serment, il l'ac-  
cepta et gagna la veuve de leur Duc, qui était



Sœur d'Otton et belle sœur d'Hugues le grand. Par là  
 il se trouva l'allié de son deux ennemis. Otton  
 regagna bientôt la Lorraine, mais il n'abusa  
 pas de ces avantages et ne passa pas en France.  
 on pourrait dire que s'il y fut entré il aurait eu  
 à combattre non le roi, mais les seigneurs qui  
 ainsi Louis dut à la puissance de ces derniers  
 d'échapper à la vengeance d'Otton. Guillaume  
 longue épée, Duc de Normandie, ayant été assas-  
 siné, Louis d'Autre-mer s'empara de son jeune  
 fils Richard sans peur; il le retint prisonnier à Laon,  
 et ce n'est que par l'adresse de son gouverneur que  
 le jeune captif parvint à s'échapper. Les Nor-  
 mandes prirent à leur tour le roi de France. Hu-  
 gues le grand son ennemi, obtint qu'il lui serait livré,  
 et il fallut l'intercession d'Otton pour que  
 Louis d'Autre-mer fût libre. Celui-ci porta ses plaintes  
 contre Hugues aux pieds de l'empereur d'Allema-  
 gne et demanda le duel au concile de Trêves  
 présidé par Otton. Le concile excommunia Hugues  
 et le força de rendre à Louis le comte de Laon  
 qu'il s'était fait céder par ce dernier pour prix  
 de sa liberté. Louis meurt d'une chute de che-  
 val et son fils Lothaire est couronné du Consen-  
 tement de Hugues. Celui-ci n'ignorait pas



Que s'il avoit un roi à sa disposition il pourroit  
faire consacrer les usurpations que sa puissance le  
mettait à même de faire sur les autres seigneurs.

Il aimait donc mieux tenir un roi sous sa dépen-  
-dence que d'être roi lui-même. Lothaire suc-  
-cède à son père dans la royauté. Hugues Capet  
succède à son père dans le comté de Paris, et les deux  
autres fils de Hugues le grand se partagent la Bour-

gogne. Lothaire et Hugues Capet se trouvent sous la  
main de Hugues Capet.  
Otton 1<sup>er</sup> frère des deux régence de deux femmes veuves l'une de Louis d'outre-  
régarde et de Louis de Lotharinge.  
Otton 954-969. - mer, l'autre d'Hugues le grand et veuve d'Otton.

A cette époque Otton est vainqueur roi de France par  
ses deux sœurs et par St. Bruno son frère Duc de  
Lotharinge. Sous Otton la bonne intelligence cesse entre  
les deux royaumes. Lothaire rompit avec Otton,

Otton II vient chercher  
un allié à Mont-  
martre 978.

A celui-ci envoya <sup>en France</sup> une armée qui changea un  
allié en ennemi à Montmartre de manière à se faire  
entendre dans la cité; une guerre en Italie  
éloigna heureusement Otton de France.  
Lothaire meurt et laisse le trône à Louis dit  
le fainéant, dernier roi carlovingien. Louis meurt  
empoisonné en 987, et un des fils d'Hugues le  
grand, Hugues capet devient le père de Roi.

mort du dernier carlovin-  
gien 987.



Avènement de Hugues  
Capet.

Cette révolution ne fit aucun effet en France ; car on trouve plusieurs chartes du temps avec cette indication Deo Regnante et en effet on ne savait plus s'il y avait un roi.

Incapacité des premiers  
Capétiens.

Après Hugues Capet viennent Robert 1<sup>er</sup>, Henri 1<sup>er</sup>, Philippe 1<sup>er</sup>, tous princes incapables. Louis le Gros est un prince vaillant. De sa personne, c'est un chevalier. Louis VII élu dans le chœur de notre Dame de Paris, comme il le dit lui-même dans une charte, demeura sous la domination de l'abbé Suger. Philippe Auguste à qui on attribue une grande valeur se distingue plutôt par sa perfidie que par son courage. Il ne doit sa réputation de vaillance qu'à Guillaume le Breton son chapelain, qui lui fait faire comme à Cécé dans le poème de Virgile cent actions héroïques. Louis VIII dit le Lion est un jeune homme prime d'été et maladif, dont le règne n'est guère signalé que par la guerre contre les Albigeois.

Quant à St Louis il fait une magnifique exception. Ce qui caractérise ce prince, c'est la rectitude d'intention plus encore que la supériorité d'esprit. Il a prouvé qu'une conscience droite

droite  
 equis aut souvent par le succès à la prudence  
 la plus profonde. Quant à Philippe le Bel,  
 c'est un tyran qui fait gémir son peuple par  
 ses exactions. On pourrait pousser plus loin  
 l'énumération, et l'on verrait que tout e la gloire  
 de cette Dynastie tient à deux hommes Dont l'un  
 porte la pureté Du cœur au plus haut degré,  
 c'est St. Louis, l'autre joint à la vaillance la bonté De  
 l'âme, c'est Henri IV.  
 En résumé la cour. Du grand pouvoir Royal, au dessus  
 de toutes les autorités, n'a pas tenu au génie des  
 rois, mais à l'esprit d'un peuple qui ne sait  
 pas se résigner, D'un peuple impatient De la  
 féodalité et qui s'empresse D'invoquer contre elle  
 une autre puissance

Cause du pouvoir  
 royal, la haine de  
 la féodalité.





95v







Le de tenues : 1° en franc  
allod, 2° à cens, 3° en hom-  
mage, 4° en franc-jour.  
Bourgeois le droit féodal donné  
à la succession à l'hérédité - con-  
cession faite à la nature.  
Abolition du droit féodal des  
Philippe Auguste. Provisoire  
où le droit d'hérédité subsiste  
sans toute sarquisme.

1° en franc allod, c. a. d. en possession libre, indépendante  
de tout hommage, de tout service. Le mot  
allod, allod, alod signifie le bien patrimonial qu'on ne  
tient que de l'hérédité. on n'osoit affirmer qu'au  
XI<sup>e</sup> siècle il y ait eu des allods en France. à cette époque  
toute terre, tout homme = à un seigneur mais il y a eu des  
allods avant et après le XI<sup>e</sup> siècle. Le franc allod est  
l'idéal de la propriété.

2° Terre tenue à cens, ou villenage (Villenage c. a. d.  
état d'habitant de la ville; De là vilain qui  
a pris une acception si défavorable).

3° Mais la terre peut aussi être tenue pour un service  
plus relevé, pour un service militaire; C'est la  
tenue en hommage, tenure noble. La terre donnée  
à condition d'hommage est donnée à son tour  
en villenage. Dans la perfection du système féodal  
il y avait une hiérarchie nombreuse. Dans ses degrés  
le roi donne la terre au Duc qui l'a donne au mar-  
quis, qui la donne au comte, qui la donne au vicomte  
dont le baron la reçoit pour la donner au chevalier  
qui la donne au vilain. On voit par là combien  
il était difficile au serf de s'affranchir.



Il payait sa liberté au chevalier mais le Baron  
réclamait son serf, il fallait payer le Baron,  
puis le vicomte, puis le comte, puis le marquis, puis  
le Duc, enfin le roi.

4<sup>e</sup> le franc parage: c'était quand l'aîné des  
frères garantissait les puînés qui lui rendaient  
hommage au lieu et place du Seigneur.

Parage vient de pair et indique l'égalité qui  
existait entre les frères. Dont l'aîné était  
le représentant auprès du seigneur. (il ne faut  
pas confondre le parage avec le frérage qui  
est le titre de plusieurs copartageants admis  
à une succession).

Le Droit féodal donnait la succession à l'aîné;  
La terre c'est l'homme: or on ne peut pas  
démembrer l'homme; il faut l'homme entier pour  
défendre la terre, il faut la terre entière pour  
qu'elle soit défendue par l'homme. Tel est le  
Droit féodal dans sa vérité et dans sa  
rigueur. Les puînés n'auront rien, les filles  
n'auront rien. La coutume de Normandie  
n'accorde aux filles, à leur mariage,  
qu'un chapeau de Rose. En 1800 1183



Le Droit d'aînesse existe en Bretagne dans toute sa sévérité: c'est une nécessité de ce pays toujours menacé dans son indépendance par ses voisins d'Anjou et de Normandie.

Mais la nature ne réclamera-t-elle pas?

Nous trouvons dans les ouvrages d'un illustre allemand du XII<sup>e</sup> siècle, Othon de Fritzing, Parent de Frédéric Barberousse: "C'est l'usage de presque toutes les provinces de la Gaule que l'autorité de l'héritage paternel échoue au frère aîné et à son enfant; Quant aux autres, ils dépendent de leur frère comme de leur seigneur". Le frère fut d'abord tenu à une pension alimentaire; mais la nature réclame encore; l'adoucissement semble insuffisant; et la pension est convertie en un partage sous condition d'hommage à l'aîné; mais à l'égard du seigneur plus élevé tous sont égaux. Tel est le principe du partage. Le Droit féodal ne s'en va-t-il pas par lambeaux, lui qui fait seul la force militaire de la France? Ses frères seront soumis à celui avec lequel ils ont été élevés, qui est à peu près leur égal? Nulla inquit. Aussi les aînés réclament bientôt



Et en 1209 Philippe Auguste rend le droit  
exclusif de succession aux aînés; mais il y  
a des provinces où la mortuorité existe et où les  
vassaux ont le choix de dépendre de leur aîné  
ou de leur seigneur Supérieur. Dans quel  
pays leur accorde-t-on ce choix? Dans le  
pays où l'esprit de liberté est fort,  
au centre de la France, à Troyes, à  
Mantes, à Senlis, à Compiègne.

Mais voici des provinces où les vassaux  
dépendent toujours; le Poitou, l'Anjou, le  
Maine, la Touraine, la Normandie. Pourquoi?  
c'est que ces provinces sont des marches,  
qu'elles ont besoin d'être défendues contre  
les Anglais; c'est que la Normandie en particu-  
lier est la féodalité personnifiée.

Dans le droit féodal l'homme est la  
terre, la terre est l'homme. Ainsi l'hom-  
me est affecté invariablement à un lieu,  
à un espace. Le caractère de l'homme féodal,  
c'est que sa localité est toujours signalée, on sait  
d'abord à quel lieu il appartient. De là <sup>la</sup> phrase. Par nos-  
tre dans notre ancienne langue: est-il est de bon lieu?



Signifie <sup>est</sup> De bonne naissance & Or s'il ne trouve De bonhomme Dont  
le lieu ne soit pas bien défini, la société les persi-  
= autera cruellement. Voyons Donc quels hommes  
se trouvent Dans cette position Je n'apparte-

Je l'aubain. L'ordi-  
tion est l'aubain ne s'en-  
un autre Dedit D, Dedit en  
autre royaume, qui a grand  
sance royale, mais la main  
de tout ce qui n'est pas  
local.

La coutume De Tour, est l'homme baptisé. Dans un autre  
Diocèse que celui où il a son Domicile c'est aubain  
Doit se hâter De reconnaître un seigneur; Si Dans un an  
et un jour il n'a pas déclaré quelle est son seigneur  
il paie une amende. - S'il meurt sans laisser  
au moins 4 Deniers au baron, les meubles appartienn-  
= nent au baron. Telle est la Disposition que contien-  
= nent les établissements De St. Louis. Or si St. Louis  
statut que le baron ne prendra pas les meubles Dans  
le cas où l'aubain lui aura laissé la faible somme  
De 4 Deniers, cela signifie qu'auparavant le baron  
prenait les meubles. c'est un adoucissement, une  
forte D'affranchissement.

Tel est le sort De l'aubain né Dans un autre Diocèse.  
Mais l'aubain ne Dans un autre royaume, quelle sera  
sa condition?

Il est Dans une condition plus dure encore, En France  
il devient serf Du seigneur sur les terres Duquel il



J'établit, et de même en plusieurs autres provin-  
 ces. Cette persécution vient de ce que l'aubain n'ap-  
 partient pas à un lieu qui le représente, qu'il  
 ne possède pas la terre, il ne la tient pas d'un au-  
 tre qui n'est ni seigneur ni vassal, il est étran-  
 ger en un mot à la féodalité; or dans les temps  
 barbares, ennemi et étranger sont synonymes. La  
 situation du bâtard est la même que celle de l'au-  
 bain; il ne provient pas d'un mariage certain, le lieu  
 dont il est resté inconnu; aussi, selon les lois féo-  
 dales, le bâtard du roturier dans plusieurs pro-  
 vinces est serf du seigneur sur les terres du  
 quel il vit: quant à sa succession elle est exposée  
 aux mêmes dangers que celle de l'aubain.

Mais bientôt les rois guidés par les jurisconsultes  
 s'avisèrent qu'il y avait ce qui n'était pas local  
 devant être central c.-à-d. dépendre de la royau-  
 té, et c'est avec ce mot qu'ils battirent en ruine  
 la féodalité. Ainsi, les serfs, les aubains, et les com-  
 munes qui s'étaient soustraites par l'affran-  
 chissement de la domination du seigneur furent  
 sous la protection du roi, protection qui consistait  
 à substituer la puissance royale à l'oppression féodale.  
 Ainsi au moyen âge deux principes:  
 1° la terre est l'homme c'est le principe féodal.



2° Tout ce qui n'est pas local est central.

ce second axiome est le principe de dissolution de la féodalité.

3° la fondation de la puissance royale.

## Duel.

Analogue et différence  
du duel et de la guerre privée  
État du procès dans les  
derniers temps de l'empire romain,  
etc., etc.

### De Duel et des guerres privées.

Le duel est une guerre privée de deux individus;

la guerre privée est un duel de deux puissances féodales.

Il y a donc analogie, mais il y a aussi des

différences. Le duel est un acte de procédure régulière, légitime, tandis que la guerre est irrégulière, illégitime.

Pourquoi? C'est que dans le système féodal, il ne pouvait y avoir lieu à guerre privée que dans le cas où le seigneur n'était pas assez équitable pour faire bonne justice, ou assez fort pour faire exécuter la sentence; et en effet les guerres privées furent peu à peu ramenées par les efforts du roi aux formes du duel.

Dans les derniers temps de l'empire et du droit romain, voici quel était l'état de la procédure: le défendeur jurait d'abord que les faits avancés par son adversaire étaient faux; le demandeur jurait ensuite que les faits étaient vrais. Si l'un ou l'autre refusait de jurer, le procès en restait là; s'ils juraient tout deux le juge avait le droit de commencer la procédure ou de renvoyer les deux parties.

Mais dans la loi des Bourguignons le législateur nous dit que la multitude des parjures forçait



On ne parait se ~~soutenir~~ contester Du serment  
et à recourir au jugement De Dieu, au Duel  
judiciaire. L'église réclame plusieurs fois, et nous  
avons entre autres la réclamation D'Agobard  
auprès De Louis le Débonnaire. Cependant  
le Duel persiste toujours, il a lieu non seulement  
entre les Deux parties, mais souvent entre  
les témoins et quelque fois même entre le  
juge et l'une Des parties. Le Duel décidait  
aussi De questions abstraites. On voit un Em-  
pereur D'Allemagne qui, pour résoudre la question  
De savoir si les petits-fils Devaient hériter  
conjointement avec leur oncle, imagine De choisir  
un champion pour les oncles et un autre pour  
les petits-fils, l'épée prononce en faveur De  
ces derniers.

Deux chartes inédites De Louis le grand accordent  
comme privilège à l'église De Paris, que les  
serfs De cette église pourront lutter contre toute  
personne, soit par serment, soit par ~~procédure~~  
les armes. C'était en effet un grand incon-  
venient pour les églises De se voir sans cesse  
condamner, parceque les serfs qui s'y trouvaient  
attachés, ne pouvaient soutenir les procédures  
et abhorrer. [Louis le jeune qui fut élevé Dans le



Chartre De Notre Dame, défendit en 1168 le duel pour toute somme inférieure à 100 sols. Plus tard Philippe Auguste en 1215 permit le duel, mais il bannit de le rendre muir meurtrier; il ordonna que la seule arme fut un bâton de trois pieds. C'était supprimer le duel de la noblesse, le duel des Bâtons étant exclusivement spécial aux roturiers. Il était très dangereux et se terminait presque toujours par la mort.

En Normandie le duel était très fréquent. Philippe Auguste, devenu maître de cette province, ordonna que l'appelé et l'appelant si l'un des deux n'avait pu succomber, seraient également soumis à la peine portée contre le crime, c.à.d. que s'il s'agit d'un meurtre, par exemple, l'appelant et l'appelé sont sûrs de périr si tous deux échappent à la hache. Dans les communes que le roi affranchissait ils se réservaient le droit d'ordonner le duel.

St Louis qui était entièrement dévoué aux prêtres et aux légistes défendit en 1260 le duel dans les Domaines et peu après il étendit cette défense aux Domaines Des seigneurs qui dépendaient de lui. Il substitua au duel la preuve par témoins, la procédure romaine.



Il se trouve encore dans les Etats de Saint-  
Louis une Défense qui prouve l'atrocité des mœurs  
de l'époque; cette Défense interdit le combat entre  
frères quand il ne s'agit que d'intérêts civils.  
En 1306, Philippe le bel défendit le Duel en ma-  
tière civile et ne le permit qu'en matière criminel-  
le. Après 1306 le Duel judiciaire devint rare et ce  
qui est une preuve d'un grand adoucissement dans  
les mœurs. Remarquons qu'il ne s'agit pas du Duel  
pour injure personnelle et qui fut porté au XVI<sup>e</sup>  
siècle à un degré de fureur dont rien ne peut  
donner l'idée. Dans ce même siècle ce fut une  
vraitable singularité que le Duel judiciaire entre  
Jarnac et La Châtaignerie qui fut le dernier de tout.  
Venons maintenant aux guerres privées. Pour  
les seigneurs il n'y avait souvent pas de  
tribunal au quel les deux parties volontiers  
s'en rapportaient. La guerre défiait: les pères  
et les amis de chaque adversaire devaient  
soutenir sa cause. Rien n'était plus désas-  
treux que ces guerres de province à province: c'é-  
tait le grand mal de la féodalité. L'an 1038 un  
évêque eut une apparition dans la quelle il lui  
fut déclaré de la part de Dieu que les guerres

Guerres privées  
Glean des guerres privées.  
Vie de Dieu 1401. Con-  
fession de Dieu 1170, etc.



Prises étoient injustes et impies, qu'il devoit en proposer l'abolition formelle par l'établissement de la paix de Dieu. Mais il ne fut possible d'établir que la trêve de Dieu qui dura du mercredi soir au lundi matin (1041). En 1042 elle passa en Angleterre avec Édouard le confesseur, mais ni en France, ni en Angleterre elle ne fut observée exactement. En 1180 un simple Charpentier de Pay en Velay eut une apparition. Cette apparition, quoiqu'elle n'eût qu'un homme pour témoin, obtint généralement foi.


Prêtres, seigneurs, barons, tous jurèrent de se conformer à la trêve de Dieu: on forma même une association sous le nom de confrérie de Dieu pour empêcher la violation de cette trêve. Du reste aucune autorité supérieure n'intervenant pour en exiger l'observation. Ce ne fut qu'en 1181 que St Louis essaya d'interposer la sienne. Il ne parvint à la ni trêve, ni paix, mais seulement que pendant les quarante premiers jours qui suivraient le défi les deux parties respectassent les parents et les amis de leurs adversaires; car c'était une des vengeances les plus communes d'attaquer à l'improviste les frères, les amis, de manière que la vengeance



101

Tomboit le plus souvent sur l'innocent que  
sur le coupable.

Du reste la quarantaine le roi est attribué  
par quelques uns à Philippe Auguste. Phi-  
lippe le Bel alla plus loin et il fit quelque  
bien à la France, en exigeant que toute  
guerre privée cessât tant que durait la guerre  
royale. Jean renouvela la même ordonnance.  
Dans ces moments les guerres des seigneurs  
perdent le caractère des guerres  
privées. Elles se font toujours sous la bannière  
d'un parti. Les uns sont du parti anglais,  
les autres sont du parti contraire; ils se  
rangent avec les Armagnacs, avec les Bourguignons.  
Aux XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> siècles ce n'étaient que des  
guerres locales; au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> ce ne sont  
que des épisodes d'une querelle générale, quand  
même elles prennent leur source dans  
des haines particulières.



102 v





103N



# La France et l'Angleterre au XI<sup>e</sup> siècle.

Définition de l'histoire de France  
et de l'histoire d'Angleterre.

L'histoire de la France et celle de l'Angleterre  
au XI<sup>e</sup> siècle peuvent se définir ainsi : fondation  
de l'aristocratie, fondation de la monarchie. La mo-  
narchie c'est la France, l'aristocratie c'est l'Angleterre.

Définition de la monarchie.

Considérons la force et la portée de tout  
cela. Qui dit monarchie dit pouvoir sacré repré-  
sentant ce qu'il y a de plus général dans la  
pensée d'une nation. Qui dit monarchie, dit indé-  
niablement d'une nationalité ; or ce qu'il y a de com-  
mun dans la pensée d'un peuple, c'est ce  
qu'il y a de plus populaire. En effet ce qui  
il y a de plus général en démocratie et en nivel-  
lement, c'est la monarchie : ce qui fait de la  
France le pays le mieux nivelé de la terre, c'est le  
lent travail du nivellement monarchique. Le plus

Le monarque est l'allié du  
prêtre.

Le monarque est l'allié du prêtre. or quel est  
le caractère du prêtre ? Le prêtre ne parle pas au  
nom de la chair, mais bien au nom de Dieu ; son  
réclame aucuns droits pour sa personne, tous sont  
pour la parole religieuse qu'il enseigne. Ce qu'il y a  
de plus anti-aristocratique c'est le roi et le prêtre : l'aris-  
tocratie réclame obéissance pour l'homme, le roi et  
le prêtre pour une idée. L'homme de l'aris-  
tocratie demande pour lui une part énorme.

Le roi et le prêtre sont aussi l'a-  
nghi anti-aristocratique.



Il demanderait simplement que les personnes autrui  
soient sacrifiées à la science; les auteurs ne demandent obéissance  
qu'à la personne parole de Dieu. En effet la monarchie  
s'appuyant sur une idée générale à une base divine.

Abolition du caractère  
héroïque avec l'aristocratie,  
et la démocratie avec la  
royauté.

On voit de suite la relation entre le caractère héroïque  
et l'aristocratie. D'une part, la Démocratie et la royauté d'une  
autre. — De quelle manière la monarchie sera-t-elle alliée.

Elle ne sera pas l'alliée du monarque prêtre. Ce serait un  
contraindre qui nuirait à la monarchie temporelle; mais  
la royauté sera l'alliée du prêtre laïc, du curé et

La puissance d'ordres en  
France s'appuie sur le pouvoir  
épiscopal.

de l'évêque; la puissance du roi, particulièrement  
en France, s'appuie sur le pouvoir épiscopal.

L'épiscopat Depuis Charlemagne et Charlar le Chauve jus-  
qu'à Bossuet et Louis XIV est l'allié constant de  
la monarchie. Voilà la pierre angulaire sur laquelle il  
faut bâtir l'histoire de France.

Au contraire l'histoire d'Angleterre est l'histoire de l'aristocratie  
ou de l'hérésie. Le monde féodal de l'Allemagne

l'histoire d'Angleterre est  
celle de l'aristocratie, de l'hérésie.

est héroïque également; mais l'Angleterre l'est à un  
plus haut degré; puisqu'elle est l'Allemagne, élevée à sa plus  
haute puissance. L'Angleterre a été trempée comme l'acier,  
pour ainsi dire; voyez toutes les invasions qu'elle a subies  
successivement. Les invasions cessent en France en 927,

nombreuses invasions qui ont  
eu lieu en Angleterre.

en Angleterre elles continuent jusqu'en 1066; c.-à-d. 150  
ans d'invasion de plus, d'invasion maritime et



## Septentrionale.

L'Angleterre ne peut échapper à l'influence du nord.  
 Les Romains s'écartent, et aussitôt les Bretons se pa-  
 raissent, et avec eux le vieux génie Danois; mais ce  
 n'est pas assez; les Pictes et les Scots vont venir  
 étendre sur cette contrée une nouvelle couche de  
 Barbarie. Cela ne suffit point encore; les Saxons  
 arrivent; et ce n'est pas en masse, comme les Français  
 de Clovis, mais successivement et par flottes. C'est  
 un flot noir interrompu d'hommes Danois. Cepen-  
 dant le vieux caractère Anglo-Saxon, mélangé par  
 assez activement à la civilisation de Rome. Alfred  
 est un grand prince, mais c'est un nourrisson de Rome  
 il est poète et savant; il écrit en latin et en saxon. Voilà  
 la civilisation romaine en Angleterre au IX<sup>e</sup> siècle.  
 On sent que le caractère national fut sur le champ  
 considérablement affaibli. Alors les Danois arrivent;  
 leur nombre augmente tous les jours; le flot Danois  
 continue l'Angleterre. Des chefs Danois étrangers mon-  
 tent sur le trône d'Angleterre. Plus tard la fusion  
 entre les deux populations semble se faire par  
 Harald le Demi-Danois. Cependant l'organisation  
 féodale manque à l'Angleterre, et le nord est épuisé.  
 Aussi l'élément qui doit organiser la féodalité en Angle-  
 terre vient par le Nord directement. Le  
 Duc a séjourné en France. C'est alors que la barbarie  
 basse

Comment la féodalité s'or-  
 ganise en Angleterre.

hérédique devient permanente en Angleterre. L'aristocratie  
qui naît alors n'est pas l'autre fortuite et passagère  
de circonstances locales et isolées. Elle se fait d'un  
seul coup: 60,000 lots sont partagés entre 60,000  
Normands vainqueurs. La sentence Du pays est écrite  
en un livre que les vassaux appellent Domesday-book.  
[Ils sont les traits généraux; les principes opposés  
des deux histoires. La monarchie, l'épiscopat fondent  
en France l'égalité; la féodalité fonde en France  
Angleterre une aristocratie indestructible, permanente.  
D'où la différence de l'autre liberté. La liberté  
Anglaise n'étant que celle du moyen âge,  
la liberté du privilège ne se communiquera pas en Europe;  
elle restera éternellement ingrat. La liberté française  
fondée sur l'égalité juste, sainte, féconde, sera durable.  
Voilà pourquoi les destinées de l'humanité tiennent à  
celles de la France.

Différence de la liberté  
anglaise et de la liberté  
française.

Pourquoi l'histoire de France  
est-elle l'histoire de la  
liberté?

Pourquoi en a-t-il été ainsi en France?  
Nous devons ici faire l'apart du génie indépendant  
et radical de la race Celtique; et surtout de l'esprit  
de la législation Romaine. De l'empire.  
En effet le droit romain sous les empereurs, c'est  
le droit plébéien.

En France les invasions finirent plutôt et furent



Moins nombreuses; aussi l'égide septentrionale est  
une influence moins forte. La Gaule ne saurait  
être modelée sur la forme de la législation  
impériale. Elle est trop de plus que les rois  
de France sont restés constamment les protecteurs  
de l'Eglise. Pour les Empereurs allemands  
étaient les adversaires et les persécuteurs. C'est  
ainsi qu'elle s'est élevée de plus en plus en France  
l'association du roi et des prêtres. C'est ces  
deux pouvoirs qui ont fait à eux deux la Démocratie  
française.

Avec la formule que nous venons de donner aucun  
détail ne deviendra aride et insignifiant; tout  
s'animera de l'esprit de cette formule, et cette partie  
de l'histoire de France, la plus insignifiante et la  
plus ennuyeuse, va prendre un intérêt qu'elle  
n'offrait pas.

947.

Hugues 1<sup>er</sup> & Hugues  
à l'abbé fonde la 3<sup>e</sup> dynastie  
et établit la liberté des élec-  
tions dans les abbayes.

Le fondateur de la 3<sup>e</sup> dynastie est fils de Hugues  
l'abbé c.à.d. d'un protecteur du pouvoir ecclésiastique.  
La 1<sup>re</sup> démarche de Hugues Capet contre  
les Carolingiens, c'est de rétablir dans toutes  
les abbayes dépendantes de lui la liberté  
des élections. Hugues avait hérité de  
son père le patronage de St. Martin de  
Tours, de St. Germain des prêtres, de St. Denis,



de St. Réquier. Et à cette époque les abbayes étaient plus considérables que les villes : étaient d'immenses couvents entourés de villages ; c'était là qu'était la vie. Les villes étaient misérables et dépeuplées.

986-991.

Charles de Lorraine.  
Ses vains efforts contre la  
nouvelle dynastie.

Cependant les Carolingiens meurent. Charles de Lorraine entre en campagne. Le clergé l'excommunie. La conquête de Saon et de Neim ne peut relever le parti de Charles. Il est fait prisonnier et meurt à Orléans.

Une fille seule reste de  
toute la race de Charlemagne.

De toute la race de Charlemagne il ne resta bientôt plus qu'une fille d'où descendent les Landgraves de Hesse. Ainsi s'il y avait une autre légitimité que celle des peuples, ce sont ces petits princes allemands qui devraient être nos rois. Cependant les provinces méridionales ne veulent pas reconnaître Hugues capet.

993.

Abolition de l'aquitaine.

Guillaume d'Aquitaine combat contre lui, mais les efforts sont vains. Départ et d'autre, et la guerre est sans résultat.

996.

Robert duc de Normandie  
gagne son père.

Le fils de Hugues est un saint. nous voyons ainsi la nouvelle dynastie faire son chemin dans l'esprit des peuples par la sainteté. Dans la 1<sup>re</sup> race le roi le plus populaire était le roi Dagobert : il remplit sa cour de saints. Dans la 2<sup>e</sup> race le roi le plus cher aux populations c'est Louis le Bon.

*Le bon roi*



Enfin dans la 2<sup>me</sup> race le bon roi Robert est chéri du Peuple. On raconte de ce prince des traits d'une sainteté enfantine qui dut cependant laisser des traces profondes dans l'esprit des peuples. Un jour qu'il était à table les pauvres se pressaient autour de lui comme à l'ordinaire. L'un d'eux s'étant baissé lui coupa le bout du nez de son manteau: "mon ami laisse-<sup>s</sup>-en au moins pour toute cette boule", lui dit le bon roi Robert. Une autre fois Robert passant dans une grue de son palais aperçut deux amants endormis au rendez-vous; il continua son chemin après avoir jeté sur eux son manteau.

Comment le bon roi Robert  
faisait aimer la monarchie.

Ces traits d'une piété douce, mais simple et monastique ont beaucoup d'aut pour la grandeur de la maison de France. S'enon d'aroi rappelaient partout des idées de sainteté, de religion, de droit, de vertu; ces idées prenaient racine dans la pensée des peuples et donnaient à la royauté une force irrésistible.

Exorde de Robert 1001.

On sait quelle force Robert de se séparer de Berthe sa parente. Le roi obéit et épousa en 2<sup>e</sup> noces Constance fille du Duc d'Aquitaine qui amena au nord de la Loire la policesse et en même temps les mauvaises mœurs de son pays disent les Chroniques.

Cela n'est pas indifférent, c'est au XI<sup>e</sup> siècle



diffusion des mœurs du  
midi dans la France du nord.

Que la poésie des troubadours prenne naissance.  
La milange va commencer entre la France du nord  
et la France du midi. Les mœurs du  
midi se font connaître et quiter; les mœurs  
nordiques sont adoptées.

Tyrannie des papes - des  
congruences.

Le règne de Robert qui paraît insignifiant  
fonda cependant la monarchie. Toute fois  
cette domination de l'Eglise n'allait pas sans  
bien des essais de tyrannie sur les consciences.  
C'est sous Robert que des hérétiques sont  
brûlés pour la 1<sup>re</sup> fois à Paris.

Henri 1<sup>er</sup> fils de Robert 1001.

Le fils de Robert est Henri 1<sup>er</sup>. Un des frères de Henri  
1<sup>er</sup> devient Duc de Bourgogne. Henri tenta vainement  
de réunir à sa couronne le Duché de Bourgogne.

Robert frère duc de Bourgogne obtient  
le duché de Bourgogne 1008.

La Bourgogne continue de former un état à part.  
Les efforts furent également sans résultat pour  
réunir la Normandie. Septentrion de la France compose  
toute l'aryauté, et ce centre est compris entre  
la Normandie, la Flandre, la Lorraine, la Bourgogne,  
les quatre pays qui figurent dans les croisades.  
En effet l'expédition de Portugal qui mit son couronnement  
un prince de la maison de Bourgogne est de  
ce siècle (!). Deux siècles sont encore les deux croisades  
normandes qui dominent aux normandes et à l'étranger  
des deux Siciles et d'Angleterre. De ce siècle est

Le quelle province était  
celle de la France.

(1) 1094. Henri, petit fils de  
Robert 1<sup>er</sup>, Duc de Bourgogne, et  
ancien petit fils de Robert 1<sup>er</sup>, de  
France, reçoit d'Alphonse VI son beau  
frère le comte de Flandre, et  
l'acquiescement des mœurs.



Enfin la belle et fameuse croisée de Jérusalem  
- salon qui mit le normain Godefroy de Bouillon  
- sur le trône de la terre sainte; Plus tard,  
à la fin du siècle suivant, nous verrons un  
flamand s'asseoir sur le trône de C. P. Eût bien!  
ces quatre contrées de l'hérésie et des croisades  
seront toutes quatre absorbées par ce centre  
qui paraît si <sup>forte</sup> à côté d'elles, tant l'idée  
du Droit est plus forte que l'opinion.

Mariage de Henri 1<sup>er</sup> d'An-  
glet. de Basse, fille du  
grand prince Sviatoslav 1051.

Henri 1<sup>er</sup> fit un singulier mariage qui après  
tourmente les historiens: il épousa la fille de  
Yaroslav, grand Duc de Russie. On a eu quel ex-  
emple de Robert l'Effraya, et qu'il alla cher-  
cher une femme le plus loin qu'il put, pour ne  
pas rencontrer encore une parente, mais il y a  
une autre raison bien plus plausible. Quand Henri  
descendait par sa mère des Empereurs de C. P.;  
or, les rois de France sont partout présents et  
surtout par le saint siège comme les vassaux de  
l'empire d'Allemagne.  
Il n'est pas étonnant alors que le roi de France  
ait voulu avoir une femme du sang impérial.  
Remarquons de plus qu'une de Russie  
descendait de la dynastie Macédonienne



Qui elle même ne remonte pas moins haut qu'  
Alexandre le grand. Ainsi les Bourbons d'aujourd'hui  
d'hier risquent fort de descendre d'Alexandre  
et par conséquent d'Hercule. Ces considérations  
qui nous paraissent vaines ne l'étaient  
pas alors.

Philippe 1<sup>er</sup> roi mineur 1060. Que dire du successeur de Henri 1<sup>er</sup>, Philippe 1<sup>er</sup> dans  
son règne de 48<sup>ans</sup> et voit conquérir sans s'en mêler  
l'Angleterre et les Deux Siciles par le Normand,  
la terre sainte par son neveu. Le seul événement  
de son règne est l'enlèvement de Richade, fille  
du Duc d'Anjou, et de là toutes les tribulations  
qui remplirent sa vie. Plusieurs rois de ce genre  
auraient perdu la monarchie dans l'esprit  
des peuples. Philippe essaya en vain d'essayer  
de se débarrasser au conquérant de l'Angleterre,  
au concile de Clermont où se préparait la croisade  
qui devait être conduite par Godfrey de  
Bouillon on ne s'occupa de Philippe que pour l'ex-  
communier.

1098.  
Excommunication de Philippe

Philippe est battu par les  
flamands 1071.

De l'Angleterre.

Il fut aussi battu en Flandre pour avoir voulu se  
mêler des affaires des flamands

De l'Angleterre.

aux 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> siècles. L'Angleterre produit l'ef-  
fet d'être au bout de l'occident comme un prisme



Proposé aux deux esprits qui luttent ensemble en Europe,  
l'esprit Romain, l'esprit barbare. Elle est alternativement tributaire de Rome et des Barbares. Rome, c'est, Danegeld, c'est le fond et la forme deson histoire. C'est au moment même où le grand Ecbert (appelé grand uniquement parce qu'il a 700 ans après lui) réunit tous les royaumes Saxons; au moment où les Saxons prennent une organisation demi-romaine et vont subir le joug d'une administration régulière; c'est à ce moment que les flottes barbares doivent intervenir pour reprendre le caractère saxon. Les barbares, pour le regne d'Alfred, finissent par inonder le pays. Le grand Alfred chassé de la cour de Rome était autant latin que saxon; c'était l'homme le moins capable de réveiller dans ses compatriotes le vieil esprit germanique. On sait qu'après avoir caché son sang sous l'apparence d'un paysan mercenaire, il attendit que ses compatriotes fussent fatigués du joug danois, et alors se montrant chef hardi et aventureux. Il attaque et vainquit les Danois. Ce fut vraiment un grand génie. Il envoya un vaisseau pour découvrir les Indes par le nord, entreprise qui fut renversée du temps de la reine Elisabeth. Le regne d'Alfred fut inutile. Il fait l'ait que les Danois triomphèrent. On leur donna

312  
Ecbert réunit les 7 royaumes.

Regne d'Alfred 871-901.



de l'argent pour les loigner, et était le moyen le plus sûr pour les attirer.

Le gouvernement danois à cette époque.

Quel était alors le gouvernement saxon en Angleterre, et pourquoi les Scandinaves méritaient-ils de triompher? Les Saxons étaient entièrement sous le gouvernement danois, et le gouvernement méritait d'être renversé. C'est par là que le royaume payait un tribut à S<sup>te</sup> Birce, mais c'est qu'il y avait des hommes étrangers aux armes gouvernantes en temps de guerre. Et de plus ils gouvernaient avec une tyrannie atroce. Le partisan de S<sup>te</sup> Dunstan brachait le palais d'Æthelred la reine son épouse qu'il avait épousée contre le vœu de l'Eglise, la font mutiler, lui couper la parvité. L'épiscopat Anglais fut détruit bonne heure fessée et sanguinaire, tandis que celui de France ne le fut jamais, excepté le pape Clément. Pour Ethelred l'indolent

Tyrannie atroce des moines danois.

Caractère sanguinaire de l'épiscopat anglais.

Sous Ethelred II l'indolent  
malheur des Danois, le jour  
de l'été de l'été 1009.

Le souffrance du peuple étaient arrivées à un tel point qu'il n'y avait aucun espoir étranger il concerta un vaste plan de conspiration dont le secret fut parfaitement gardé.

Chaque Saxon poignarda son hôte, c.à.d. celui dont il avait souffert sous lui la tyrannie et les outrages. Comassacre ne fut qu'attirer une armée Danoise plus nombreuse.

Nouvelle invasion danoise.  
Sven. Knut.

Ils ne furent pas longs à se rendre maîtres du pays, et cette fois ils y établirent un gouvernement régulier. Sven, Knut, gouverneront non plus comme pirates, mais comme rois. Knut se fit même chrétien. Il est surnommé le grand, non par accusation de son génie, mais à cause du grand nombre de conquêtes dont il était le chef. C'est la



Seule acception du titre de grand dans les  
monumens du moyen âge, Défense que celui  
de roy ne signifie par autre chose que d'être,  
mort.

Richer de Huet à Rome.

Raut alla en pèlerinage à Rome. il se mit en rapport  
avec le pape central qui légitimait toute royauté.  
Cependant le gouvernement danois n'était pas régulier,  
les Brigandages continuaient comme sous les rois  
précédents.

La Dynastie d'Alfred d'Angleterre  
s'était réfugiée en Normandie, Lors que le fils d'un  
baron saxon devenu grand par la faveur d'un

Danois, le fameux comte Godwin, Chassa les

Danois d'Angleterre et donna la couronne à Edward  
le Confesseur <sup>De la race</sup> Des rois Anglo-Saxons.

C'est que les  
Saxons rommises faisaient cause commune avec

les Colon Scandinaves de Normandie contre  
vrais Scandinaves, Contre l'élément septentrional

barbare et païen. Edward vivait avec une foule de Nor-  
mands dont la faveur excitait la haine des Saxons.

Godwin tenta en vain de les chasser, il n'y parvint pas.

Après la mort d'un, son fils Harold fut élu par les  
Anglo-Saxons. Comme tout était propre pour sa

souvenance de famille à réunir l'élément saxon et  
l'élément danois contre les ennemis du

Dehors. Il devait avoir à combattre les Danois  
et les Normands; il triompha des Danois au

Dehors. Il devait avoir à combattre les Danois  
et les Normands; il triompha des Danois au

Dehors. Il devait avoir à combattre les Danois  
et les Normands; il triompha des Danois au

Dehors. Il devait avoir à combattre les Danois  
et les Normands; il triompha des Danois au

Dehors. Il devait avoir à combattre les Danois  
et les Normands; il triompha des Danois au

Le comte Godwin chassa les  
Danois d'Angleterre et donna la  
couronne à Edward le Confesseur  
roi.

Faveur des Normands sous  
Edward.

Élection de Harold fils de  
Godwin 1066

La victoire sur les Nor-  
mands.



Effets d'Hastings.

Mais, main il fut vaincu au sud par les Nor-  
mands, dans la mémorable journée d'Hastings.  
Revenons un instant sur ce que nous avons dit  
au sujet de la monarchie.

Il y a dans la monarchie quelque chose de très  
charnel, de très matériel; c'est que la succession  
est un héritage qui n'est dû qu'au sang. main  
il y a cela d'élevé et de spirituel, c'est que cette  
hérédité ne tient à aucune particularité locale du sol.

Il en est bien autrement de la féodalité: elle est  
fille du sol, elle naît sur la terre, elle y croît, elle y  
prend goût. La féodalité se fonde sur  
le principe de la force brutale. Le seigneur féodal est  
celui qui a le sol, qui dit: "j'ai jusqu'à tel fleuve,  
jusqu'à telle vallée." La monarchie au contraire  
est investie d'un droit abstrait, mystérieux.  
Elle le voit à l'huile sainte, au suffrage pontifical,  
symbole obscur et poétique d'un vrai droit.

En effet le monarque est le représentant de  
la pensée commune du peuple, et qui dit commun  
général, dit divin. Mais la monarchie n'est  
divine qu'à cette condition. Si elle ne représente  
point la pensée commune, si elle n'est plus  
qu'une pensée d'une classe, son droit cesse.

Pour résumer cela en quelques mots: la monarchie

~~monarchie~~

Côté matériel } de la monarchie.  
Côté spirituel }

La féodalité est fille du  
sol.



Attente endroit abstrait; La féodalité au contraire  
Attente endroit concret, engage dans la terre.  
Passer de la féodalité à la monarchie, c'est  
passer de la matière à l'esprit; c'est le retour  
à la liberté humaine, l'affranchissement  
des circonstances locales.

1112



## Des Normands.

Grande lutte du St Siège  
et de l'empire dans laquelle les  
Normands jouent un rôle.

Comment les Normands ont  
été les soldats du St Siège.

Les Normands sont les soldats du St Siège en Europe; c'est une  
milice féodale au service de l'Eglise. En effet à l'époque où les  
Normands conquièrent l'Angleterre pour la bannière de l'E-  
glise, d'autres Normands faisaient aussi des conquêtes en  
Italie comme soldats du pape. Mais pourquoi l'Eglise se  
sert-elle des Normands? C'est quelle lutte avec l'Al-  
lemagne, avec la vieille féodalité; elle oppose ainsi à cette  
féodalité formée en hiérarchie dont le faite est l'Empereur,  
à cette féodalité brutale et ennemie de l'esprit, une  
féodalité ecclésiastique et chevaleresque, les Normands forment  
la fleur de la jeunesse. Il faut donc que dans cette  
grande lutte du pape et de l'Empire que nous venons  
d'indiquer, la conquête de Guillaume ne soit qu'un épisode.  
Les Normands sont vainqueurs en Angleterre, vainqueurs en Italie  
et en Sicile sous la bannière de l'Eglise. En Angleterre ils  
triomphent des Saxons pour donner à l'Eglise, En Italie  
des Allemands qui sont ennemis des papes, En Sicile  
des Arabes qui sont ennemis de la Chrétienté. Les expé-  
ditions des Normands sont une première croisade contre  
les ennemis du St Siège. Car on peut distinguer trois  
espèces de croisades: 1<sup>re</sup> Les croisades des Nor-  
mands contre les ennemis du saint siège; 2<sup>de</sup>  
les croisades défensives des Espagnols contre les Sar-  
rasins; 3<sup>de</sup> Les croisades offensives des Chrétiens



# Dans la terre Sainte.

XI<sup>e</sup> siècle, apogée  
de l'empire et de l'état.

C'est dans le XI<sup>e</sup> siècle De 1000 à 1100, que  
parviennent à leur apogée les deux pouvoirs qui  
partageaient l'Europe. Alors l'empereur est le  
sommet de la féodalité; il est servi à table par  
des princes plus puissants que les rois, et ces rois  
il les désigne sous le nom de Rois Provinciaux; il  
porte dans sa main le globe. C'est un souvenir  
de la toute puissance impériale. Le gouvernement impé-  
rial a sa force dans le divinement des vassaux;  
c'est un gouvernement de sang et de sang; sa base  
est l'hérédité; son côté moral est humain, c'est la loi  
à l'homme à l'homme.

D'un autre côté est un gouvernement d'esprit qui a  
pour base l'élection; il est alors représenté par l'empereur  
Hildebrand, d'une naissance obscure, Grégoire VII.  
L'empereur semble avoir toute la force matérielle de  
l'Europe; le pape au contraire n'a pas de force matérielle;  
il est dans Rome et ne peut pas Rome; il est obligé  
de fuir devant les barons de la ville; il n'a que la  
parole, mais avec cette parole il vaincra le monde.

[La maison de Franconie est très puissante dans  
XI<sup>e</sup> siècle. Après la mort du dernier Empereur saxon  
Johann II, on élut Conrad II de la lignée de Franconie

l'aidant de l'empereur  
de Franconie. Election  
à Conrad 1024



1024. Conrad se fit couronner à Milan d'Allemagne, il fit élire son fils Henri à la Diète de Roncaglia.

Election de Henri III 1029

1026. 31. Dernière législation féodale. Henri l'oiseil, son fils, disposa des grands fiefs et dévanga l'hérédité.

Dit. Il partagea la Lorraine, et par ce partage il fonda la maison de Lorraine - Autriche aujourd'hui régnante.

1048. il se posa à la Diète de Worms. Conrad Duc de Bavière pour avoir trouble la paix publique.

Il alla en France et proposa au roi un duel qui ne fut pas accepté. Enfin il passa trois fois en Italie, et trois fois il fit un pape allemand. C'est vers 1050

qu'on peut placer l'apogée du pouvoir impérial. Un grand danger menaçait Rome alors; le chef du pouvoir féodal avait acquis un grand ascendant.

Il profitait de l'extinction des descendants dans les familles pour garder les fiefs, et s'il eût pu continuer ce plan il eût accompli cette

magnifique ce qu'ont fait les rois de France pendant le pouvoir absolu et féodal menaçait Rome.

En effet par les biens temporels le pouvoir ecclésiastique comme le pouvoir féodal s'était enraciné à la terre.

L'évêque possédait des terres; il était seigneur; comme évêque, il dépendait du concile, ou du pape; mais comme seigneur il dépendait d'un ou d'un

il n'avait le gallican de l'Archevêque et du pape;

Henri III past & fidei Italia et fait élire & pape.

Grand danger du St-Siège et de l'Eglise.

Du seigneur suzerain il recevait l'investiture; il  
 mettait ses mains jointes et qui touchaient tous  
 les jours le corps de S. C. Dans les mains sanglantes  
 d'un empereur allemand. En effet on croit que depuis  
 Charlemagne, mais on est assuré que depuis Otton,  
 l'empereur donnait l'investiture aux évêques. Cette  
 investiture se donnait par l'anneau et par la crosse;  
 la crosse était le signe du pouvoir pastoral de l'évêque  
 sur leurs ouailles. L'empereur donnait son évêque  
 à un jeune enfant, et d'un autre côté l'on  
 voyait à Rome à cette époque un pape fils d'un  
 juif, et juif lui même, selon quelques uns. Le mariage  
 était ~~en~~ général chez les prêtres. C'est ainsi que s'en  
 allait le pouvoir spirituel. En effet le célibat  
 n'était pas une condition indispensable de l'état  
 de prêtre; il était considéré seulement comme un état  
 plus pur et plus parfait, et à cette époque le  
 mariage avait partout prévalu.

Un homme sans femme sans enfant qui n'a d'autre  
 intérêt que sa croyance et qui lui consacre toute son  
 activité et toute sa vie sera un prêtre plus  
 intolérant sans doute, plus ardent et par  
 cela même plus zélé pour l'église, plus prêtre.  
 Alors le danger était que les prêtres ne



Devinssent seculiers. L'évêque et l'abbé étaient déjà  
Barons.

L'ordre monastique sauva  
l'Eglise - Hildebrand.

C'est l'ordre monastique qui sauva l'Eglise.  
Les Moines donnerent alors une réforme. Dans les  
Monastères, ils cultivaient avec ardeur les sciences  
Religieuses et avaient une supériorité d'instruction  
sur les autres membres du Clergé.

Vers l'an 1050 le moine Hildebrand qui faisait  
des papes sans vouloir l'être lui-même avait  
fait décider que l'élection pontificale ne  
serait plus abandonnée à la populace de Rome.

+ L'élection était soumise à  
l'agrément des cardinaux prêtres,  
aux concordances du Clergé et du peu-  
ple et à l'approbation de l'empereur.

L'empereur dut être nommé par les cardinaux  
et l'élection confirmée par l'empereur.  
Cette confirmation qui faisait le vrai titre  
du pape Depuis Otton, ne fut plus qu'un accessoire.  
à la mort de Clément III. Grégoire VII n'attendit  
pas la confirmation de son jeune successeur Henri  
IV, 1056.

Le moine Hildebrand avant de parvenir à la  
tiare jouissait à Rome d'un si grand crédit  
et d'une telle réputation de sainteté que  
les prêtres de Rome, à la dernière élection  
l'avaient chargé de nommer un pape à  
lui seul.

Henri IV arrive à l'empire  
1056

Quand l'Eglise se voyait relevée par la main  
puissante de Grégoire VII, l'Empire tombait.



Dans les mains d'un enfant violent et capricieux, De Henri IV. Il a fallu les malheurs affreux qu'a éprouvés ce prince pour faire oublier qu'il était un tyran.

Le Duché de Bavière  
est donné à Welf 1071.

Persuadé d'Otton duc de Bavière, Henri IV donna son Duché à Welf, Chef de la maison qui devait se tourner contre ses Empereurs 1071. Le Duc de Bavière dépossédé se mit à l'attaque Des Saxons révoltés, C'est ainsi que Henri IV tout puissant dans le midi de l'Allemagne, c.-à-d. dans la Souabe et la

Révolte de la Saxe.

Bavière, ainsi que dans les Alpes et dans la Lombardie, se voyait attaqué au nord par la Saxe, en Toscane par la comtesse Mathilde et tout au midi par les Normands.

1073 Date importante.

La révolte des Saxons contre Henri IV est de l'année 1073, époque où Robert Guiscard, chef Normand, s'affermis dans la Calabre, où Roger son frère achevait la conquête de la Sicile, où Guillaume enfin vainqueur à Hastings en 1066 achevait la conquête de toute l'Angleterre. C'est une date nous donne l'abaissement de la maison impériale l'élévation du pape. De Grégoire VII à Boniface VIII, c.-à-d. de 1060 à



1300, l'histoire Des Normands est un beau poème.  
 L'histoire Legende De la Jérusalem est fautive et prête  
 à côté De cette histoire, et ne vaut pas pour le  
 rapport De la vérité historique la Chronique De  
 Raymond D'Aguier.

C'est une erreur de penser qu'en embellit l'histoire dans  
 les poèmes et dans les romans historiques. on croit  
 que la fiction est le champ le plus heureux où  
 l'homme puisse exercer son génie, tandis que ce qu'il  
 y a De plus inspirateur et De plus poétique,  
 c'est la réalité, c.-à-d. la poésie De Dieu.

Nous allons donner une simple table Des matières  
 sur la conquête De l'Angleterre, attendu qu'on  
 peut facilement trouver les détails dans M<sup>re</sup> Chenev.

Godwin chassé les Danois  
 et rétablit Edward le confesseur.  
 — Harold — Conquête de l'Angle-  
 terre.

Les ravages Des Danois avait forcé  
 les restes De la vieille Dynastie saxonne à  
 se réfugier en Normandie. Cependant par la  
 l'oppression Danoise les Saxons rappellent De  
 Normandie Edward le confesseur qui remonte sur  
 le trône De son père. Il ramène avec lui plu-  
 sieurs Normands en Angleterre, et leur  
 orgueil imita les Saxons. Pendant son séjour  
 en Normandie Edward avait fait une

Esprit de promesse à Guillaume de le Choisir pour son  
successeur. Toutefois la puissante famille de Godwin  
Captiva l'amour du peuple et la faveur du vieux roi.  
Edward désigna pour son successeur le saxon Harold.  
Il était d'une taille colossale; pendant le règne  
d'Edward il avait été à la cour de Guillaume,  
et Guillaume lui avait fait jurer sur un amant de  
saintes reliques qu'il lui aiderait à conquérir le  
royaume d'Angleterre.

Guillaume avant de passer le détroit demanda  
vainement les secours d'un d'Espagne Philippe I<sup>er</sup>,  
et ceux du comte de Flandre. Ne pouvant rien obtenir d'eux,  
Il appela sous son drapeau les aventuriers de tout  
le pays: il en vint même du Piémont. Mais la  
véritable force de Guillaume était le pardon que  
l'Eglise de Rome avait attaché à son entreprise.  
Alexandre II lui avait envoyé une bannière bénite,  
et Guillaume promettait de remettre en vigueur  
chez les Anglais le vieux tribut du Denier de St.  
Pierre. Du reste en recevant une bannière du St.  
siège, Guillaume se faisait l'homme du  
pape. Il ne s'en vanta pas, il est vrai, le  
Vasgal du pape; Mais dans sa conquête



Il donna une part énorme au Clergé; les évêques prirent place parmi les juges.  
 Le plus sanglant archevêque De Canterbury détruisit la Duplicite qui existait dans la hiérarchie épiscopale De l'Angleterre. Avant lui il y avait deux primats, celui D'York et celui De Canterbury. Il n'y eut plus qu'un seul archevêque, celui De Canterbury, au-dessous De lui l'évêque, au-dessus le pape qui lui envoyait le pallement.

Guillaume fut vainqueur à Hastings 1066. Les Saxons se laissèrent enlever leurs biens; et dans le Domesday Book il fut constaté que l'Angleterre avait été partagée en lots. Elle prit l'image d'un grand système féodal régulier; D'un côté le roi, les gouverneurs de province ou comtes, leurs lieutenants ou vicomtes, les barons les Chevaliers, les écuyers ou sergents, nobles inégalement mais tous nobles par le droit De leur victoire commune et De leur naissance étrangère; D'un autre côté le pape l'archevêque ou primate, les évêques etc. etc.

Alors l'Angleterre prit une forme régulière et systématique qu'elle n'avait jamais eue. On construisit des monuments Gothiques,



Pèlerinage à Salerne.  
 Etablissement à Aversa  
 1046. Tancred et ses 12  
 fils 1098. Conquête de la  
 Pouille sur les Grecs et  
 partage en comtes 1085.  
 Expédition des Lombards.

Et cette mode s'est conservée toujours, Des Egli-  
 -ses qui firent l'ouvrage D'architectes venus De  
 Normandie ou des Saxe-bas. C'est ainsi que la  
 vieille féodalité barbare est vaincue en Angle-  
 terre pour faire place à la féodalité chevaleresque.  
 Cependant il faut aller voir ce que faisaient  
 les Normands dans le royaume De Naples.  
 Vers l'an 1000, Des pèlerins normands passant  
 par le mont Cassin pour aller à Jérusalem  
 s'arrêtèrent à Salerne. Etablis depuis  
 un siècle en France, les normands avaient  
 conservé leur ancien génie. Des avanturiers.  
 Ils voyageaient par terre, et comme les  
 expéditions de guerre voisines étaient  
 devenues plus difficiles qu'à l'époque où  
 les Normands parcouraient les mers, à  
 cause Des châteaux fortifiés qui hérissaient  
 l'Europe féodale, la plupart De leurs excursions alors  
 n'étaient plus que Des pèlerinages. Que De dangers, que de  
 chances de mort à courir pour aller De Caen ou De  
 Coutances à Jérusalem!

Pendant le séjour Des pèlerins Normands à Salerne,  
 Des pirates débarquent sur la côte, le prince De Salerne  
 désespéré veut se soumettre à un honteux tribut. Les  
 Normands s'indignent De cette lâcheté et repoussent



Les Arabes. Les Habitans de Salerne comblerent de  
présenta les hommes de Normandie. A leur re-  
tour ils vantent a leurs compatriotes la douceur  
du climat les beaux fruits de l'Italie.  
Les Normands reviennent à Salerne; On leur donne  
la ville d'Aversa pour défendre le pays contre  
les Arabes. Dès cette époque les Normands  
affluent en Italie, mais ils n'y font de con-  
quête importante, à proprement parler,  
Qu'à l'époque où Harcilde de Hauteville arrive  
avec ses <sup>XII</sup> fils, dont les plus vaillans sont  
Robert, Drogon, Guillaume premier à bras, Enfin  
le fils aîné d'un 2<sup>nd</sup> mariage, Robert Guiscard ou  
l'avisé et son jeune frère Roger le plus héri-  
tique de tous.

Ces Normands se portent à des hommes de la  
Sicille qui voulaient se révolter contre les Grecs.  
Les Grecs possédaient à cette époque la Sicille,  
la Calabre et les villes maritimes.

Unir aux Lombards. Ils s'en vont contre les  
Grecs les fils de Harcilde de Hauteville opé-  
rent les Grecs de la Sicille et la passent  
en 1043. Ensuite ils chassent les  
Lombards à leur tour et triomphent de  
la vieille féodalité barbare dans les Lombards

Les Grecs se sont maintenus  
si longtemps en Italie parce qu'ils  
sympathisaient avec les gens muni-  
cipaux des villes. En effet en Italie  
les villes absorbent les campagnes, et  
la féodalité, c'est à dire la domina-  
tion des châteaux, est anti-italienne.  
Les Lombards et les francs furent  
impuissans à établir la régime féodal  
en Italie. Le genre de féodalité que  
les Normands introduisirent dans le  
royaume de Naples dépendait du  
siège.



Comme ils en avaient triomphé en Angleterre  
dans le Saxon.

Depuis la mort du XI<sup>e</sup> siècle lorsque Robert Guis-  
card eut succédé à son père dans le comté de  
Normandie, les conquêtes du Normand alarmèrent

Captivité de Léon IX.

Humphroi investit du comté  
de Sicile. — Conquête de  
la Sicile par Roger.

Captivité d'Innocent II.

Roger II investit du royaume  
de Sicile 1139.

les papes qui s'étaient méfiés sur leur compte.

Léon IX, Pape allemand, créature de l'Empereur, se  
déclara l'ennemi du Normand et s'allia  
avec les Empereurs d'Allemagne et de C. P. pour le  
passer de l'Italie. Léon se fit battre par Hum-  
froi qui vainquit les allemands, les Grecs, les

Quels hommes étaient les  
Grecs par de multiples arabes  
et les normands ! On suppose  
qu'un voyage pour donner un  
enseignement de la science et de la  
religion à tous les enfants de  
l'empire d'un an à l'autre  
d'un allemand.

Italiens, prit le pape, qui fut traité avec une grande  
célérité et lui demanda en échange de la  
liberté l'investiture de sa conquête. Léon gagna  
ainsi par sa captivité sa suzeraineté sur  
l'Italie Méridionale. Ses vainqueurs devinrent ses  
vassaux. Car le principe des Normands était une  
fourniture entière à l'Eglise de Rome et tout  
ce qui ne convenait pas le privait.

Lorsque Roger vint trouver son frère Guiscard en Italie.  
Mais Robert se défiait de lui et le laissait dans  
un état voisin de la misère. Roger vint le servir  
de son frère, rassembla des compagnons et passa  
en Sicile. Roger chassa les Arabes de toute l'île  
et se conduisit en héros. Rien n'est possible



Plus a un chant de l'Arioste que cette conquête de la Sicile. Roger soutint un siège contre 60,000 Arabes, Et vainc une place qu'il est obligé d'abandonner, il emporta sur son épauler la selle de son cheval afin de ne laisser aucun trophée aux ennemis. Roger avait conquis la Sicile. Robert Guiscard achevait la conquête de l'Italie Méridionale et Chassant les Grecs qu'il poursuivait jusqu'en Grèce. Peut-être aurait-il conquis l'empire Grec, mais Jean IV marchait sur Rome. Robert rappela le roi d'Italie Jean Henri IV de Rome et délivra Grégoire VII, 1084. Plus tard le comté de Sicile et le comté de Provence furent réunis sur la tête d'un descendant de Robert, qui prit le titre de roi des Deux Siciles.

Nous ne pouvons ici faire l'histoire de Roger 2; nous dirons seulement qu'il eut les mêmes aventures que les premiers Normands; il prit le pape Innocent 2 et le força à lui donner l'investiture du royaume des 2 Siciles, 1139. Il voulait par ce voyage, s'exempter de tout autre. On le titra de légat perpétuel du pape en Sicile. Il voulait exercer le pouvoir Ecclésiastique et intervenir dans la collation des évêchés. Cette Dynastie s'étendit à la fin du XII<sup>e</sup> siècle dans la personne

mort de Guillaume  
le bon 1189. Constance  
fille de Roger II comte de  
Sicile, d'Allemagne, héritière  
des deux Siciles.

De Guillaume I, dit le bon, 1189.  
L'Empereur Henri VI avait épousé Constance fille  
posthume de Roger II et héritière des deux Siciles.  
1186: il succéda à Guillaume.

C'est alors que commença une grande lutte entre le St. Siège  
et l'empereur, Innocent III, Innocent IV d'une part  
et l'autre Frédéric II.

Henri Vetter  
maheur.

Voilà avoir quelques mots à dire sur les malheurs  
et sur la triste fin de Henri IV. Repoussé d'Aragon  
par Robert Guiscard qui bloqua la ville pour la  
sauver, il se retira en Allemagne. Grégoire VII couronna  
son compétiteur Rodolphe Duc de Souabe élu par  
les vassaux révoltés, et lui adressa ce vers d'une concision  
remarquable:

Petra vadin Petri; Petrus diadema Rodolpho.

Cependant les princes allemands s'indignèrent  
de l'humiliation de Henri IV, et dans une bataille  
Godofroi de Bouillon tua Rodolphe de sa propre  
main. 1080.

Quatre ans auparavant Henri IV avait été excommunié  
par Grégoire VII; abandonné de ses vassaux, il fut  
obligé de s'humilier devant le pape: il vint  
au Château de Canossa pour demander l'absolu-  
tion; là il fit trois jours pénitence dans  
la pour du Château, exposé en chemise et les  
pieds nus aux rigueurs de l'hiver.



119  
C'est à ce prix que le vœux de l'église fut  
levé. La guerre recommença bientôt entre le pape  
et l'empereur. Henri fit donner la tiare à l'anti-  
pape Guilbert, et Grégoire VII se retira chez  
les Normands.

Son dernier successeur Grégoire Urbain II  
excommunia l'empereur d'Allemagne, et déclara  
son fils (de son nom) qu'il avait prêté. Henri  
V monta sur le trône. Et l'infortuné Henri  
IV se présenta dans la cathédrale de Worms qu'il  
avait bâtie, pour y être reçu comme clerc attendu  
qu'il savait lire et écrire; il ne fut reçu, et mou-  
rut de misère et de chagrin, 1106.

Sa sépulture lui fut refusée, et son corps demou-  
ra longtemps dans une des caves de  
l'église de Worms.

119 w



120

## Histoire de l'empire grec jusqu'à l'époque des Wisigoths.

Il y eut quelque chose de l'empire grec : car les Wisigoths eurent lieu, comme on sait, en partie contre les infidèles, en partie contre le grec.

Qui aurait vu au temps de Constantin, au milieu déjà d'une telle décadence, que sa ville avait encore une population de 1100 ans ? Si on en excepte l'occupation momentanée des Latins C. S. vit se dresser devant ses murailles toutes les flottes des barbares du nord et du midi. Elle le dut à sa population prodigieuse, à ses arts infiniment variés, à l'adresse de ses ingénieurs, à la force de ses murailles. C. S. ne pouvait jamais être assaillie, car elle fut toujours maîtresse de la mer. On pouvait lui guerdonner d'un côté le Bosphore, de l'autre l'Asie mineure, à elle seule elle pouvait faire un empire. Ainsi qu'Alexandrie en Egypte c'était une ville colossale auprès de laquelle les provinces n'étaient rien. Dans cette ville il y avait une culture extraordinaire. Sur aucun point du monde ne se trouvaient tant de gens qui fussent versés dans la religion, dans le droit, dans les sciences, qui eussent plus de souvenirs de l'antiquité et aussi qui eussent évidemment le point le plus lumineux du monde : il y avait à C. S. un ardeur, une activité d'esprit incroyable.

Cette ville continuait à menacer avec son pouvoir d'une forte autorité militaire ; elle se trouvait dans des empires. Et tout fait on voyait aussi grand les ennemis du christianisme elle devait être prodigieusement attachée à cette religion. Le christianisme c'est la civilisation elle-même. Mais quel est le christianisme des Grecs ? Ce n'est pas un christianisme d'hérarchie, de gouvernement, comme celui de Rome. Quelque empereur est tout dépendant de l'hérarchie religieuse doit dépendre du pouvoir temporel. Mais si le patriarche de C. S. est plus dépendant que le pape en ce sens. Il y a dans le monde grec une ardeur d'étude, d'investigation religieuse qu'on ne trouve point au même degré dans le monde latin : tous les hérétiques sont grecs d'origine comme le mot lui-même.

Nos ayeux barbares, maîtres de C. S. en 1100 s'innoquaient des Grecs et



les tourmenter en ridicule. Ils méprisaient cette nation d'ailleurs où chaque homme avait un territoire, jusqu'à la bouconnière; mais c'était qu'à l'échelle-globe des Grecs. On voyait par là que c'était une nation lettrée, lisant, écrivant beaucoup. En effet les moindres artistes étaient occupés de lettres et de controverses. Un passage d'un ambassadeur allemand, d'un évêque allégué instruit, traduit voit combien cela paraissait extraordinaire aux étrangers: "Vous entrez dans une maison de bains, le maître de la maison, au lieu de vous proposer un bain, vous dit quelle fille précieuse du jour; vous entrez chez un boulanger pour acheter du pain, il vous demande votre avis sur la question de trithagion". C'était toute une nation de théologiens, de dialecticiens, d'académiciens; il n'y avait pas de peuple. On s'est moqué pour cela des Byzantins. Cependant chez eux les mœurs étaient plus douces que dans le reste du monde. Il ne faut pas croire que l'histoire de C. D. ne soit qu'une longue décadence, c'est tout le contraire.

En 330 l'ancien Valens admit dans l'empire des Goths ariens que le grand Théodose ne contentait qu'avec peine et qui prennent Rome en 410.

Arcaudius 395-408 est gouverné par le méchant Abuffin, par le redoutable Eutrope, ensuite par sa femme Eudocie, fille d'un philosophe grec. Cette femme orgueilleuse consumait par son luxe la substance du peuple, les richesses de l'empire. L'évêque de C. D., St Jean Chrysostome, attaqua avec le zèle le plus hardi les dépenses, les vices de la cour. N'ayant ni tribuns ni consuls les peuples ne manquaient pas cependant d'un magistrat populaire pour combattre leurs vices. C'était leur évêque. St Jean Chrysostome pouvait aisément amener le peuple: il était dangereux de le laisser parler ainsi. L'empereur n'ayant voulu imposer silence le bannit. Le peuple se révolta, on le fit revenir. Il continua ses prédications, fut de nouveau banni et alla mourir dans les déserts de l'Asie mineure. Le dernier refuge de la liberté était alors Héraclius. 408 après la prise Théodose 408-410, gouverné par son fils le jeune Valérius, fit revenir les restes du saint, alla au-devant de son corps, et demanda pardon pour son père des outrages qu'il lui avait fait éprouver.

Après la mort de son frère, Valérius, pour donner un défenseur à l'empire, épousa la vierge et vierge Marie (410-415) qui osa refuser le tribut à Attila et ne fut pas refusée emportant si les expéditions de Gaule et d'Italie.



124  
n'avaient pas été suivies de promptement de la mort du chef des Huns.  
Après lui viennent d'abord le Thrace (457-474) et Zénon (474-491).  
Sous Zénon les Ostrogoths et le grand Théodoric, fils d'armes de l'em-  
pereur, acquièrent une grande gloire en Italie. L'empire est troublé par de nou-  
veaux barbares, les Avars dont les empereurs ont composé leur garde.

Sous Anastase querelles religieuses (491-518). Il laisse l'em-  
pire à Justin le Thrace (518-527) qui a pour successeur son neveu Justinien.

Justinien (527-565) qui détermine et fonde fait détruire les  
dominations barbares de l'Afrique et de l'Italie; qui rétablit l'empire  
et gère toute la législation antérieure.

Viennent ensuite Justin II, Tibère II, Maurice, Phocas, Héraclius  
(610-641) qui voit les Avars menacer C. S. par la Thrace, tandis que les  
Perses le menacent par le Caucase.

Après lui la dynastie des Héraclides reprend son cours; c'est ici  
une véritable décadence (641-711). Vient ensuite la longue querelle des  
iconoclastes (726-843). Rome qui depuis longtemps ne tient plus à l'Orient  
que par un fil se détache d'un empereur hérétique. Mais ce ne fut qu'au  
temps de Photius que l'Eglise grecque rompt définitivement avec l'Eglise  
romaine (861-1054). La politique la séparation devint religieuse. De 800  
à 867 environ, le fait important est la grande et terrible querelle des empereurs  
contre les hérétiques Pauliciens. L'histoire du Paulicianisme est extrêmement  
importante.

La religion des Perses admettait 7 principes: plusieurs sectes  
chrétiennes avaient adopté cette doctrine avec empressement. D'autres sectes qui  
n'étaient pas chrétiennes avaient essayé de fonder avec cette doctrine quelque  
partie du Christianisme, par exemple les Manichéens et les Gnostiques. Toutes  
ces sectes voyaient le mauvais principe dans la matière. L'une consistait  
à le dénigrer, à lui refuser tout; de là le jeûne continuel, la continence: si  
la doctrine était suivie à la lettre, l'individu périrait par l'abstinence, l'après



par le débat. à l'autre moyen de vaincre la matière, c'est de lui accorder tout  
de la soulait de tout ce qu'elle demande : le monothéisme une fois plus d'aise restait  
indifférent. d'une de ces doctrines est follement stoïcienne, l'autre monstrueusement  
épiciurée. Une fois pas sans raison que les chrétiens les repoussaient. Et  
plus elles étaient ennemies de l'art. Les Pauliciens et l'empire des doctes qui  
admettent les 7 principes régissant le mal dans la matière sont naturellement  
ennemis d'images. Ils haïssent jusqu'à la frénésie ces expressions d'une idée  
immatérielle qui a une forme matérielle qui pas absolu qu'elle est matérielle lui  
imprime le caractère du mal. Cette doctrine retombe dans le Mahométisme  
dont l'entendement est analogue. Les Pauliciens et les iconoclastes étaient  
donc pour l'empire les sectaires les plus dangereux.

À l'époque de la séparation des 7 églises, Léon VI le philosophe  
qui écrivait un livre sur la tactique et fut toujours battu et Constantin  
Porphyrogénète à qui nous devons une grosse compilation intitulée Des  
vices et des vertus. Les 7 règnes sont le dernier point de l'abattement  
de l'empire que de C. L.

Avant Léon VI, Basile le Macédonien avait régné avec  
abbé d'éclat. Il fit traduire en grec le code de Justinien. C'est ici que pour  
la première fois l'empire grec indique quelques nationalités. On rompt en  
législation avec l'Italie ; bientôt on rompt aussi en religion. La régénération  
militaire ne commence pas avant le X<sup>e</sup> siècle. Vers 960 commence une  
série de généraux illustres qui honorent l'empire grec et marquent la renais-  
sance de l'esprit militaire. L'empire quitte toutes les traditions italiennes  
et fait définitivement grec.

C'est alors que nous trouvons un Nicéphore Phocas (960-969)  
vainqueur des Saracens, un Jean Zimisès vainqueur des Saracens, des  
Arabes et des Bulgares (969-978), un Basile II, fils et digne successeur  
de Jean. Viennent enfin les Comnènes qui combattent les Turcs non pas  
toujours avec bonheur, mais au moins avec gloire. Cette lutte contre les



122  
Cures commence avec Roumen IV qui fut pris prisonnier, et con-  
tinua jusqu'à Alexis Comnène, ce grand souverain malgré les malheurs  
de son règne, malgré l'attaque des Normands et les victoires des Cures.  
Ce fut lui qui provoqua la première croisade.

1225





123v



Calédon de la France après les invasions —  
Affaiblissement progressif de la féodalité  
— Etablissement des communes.

Nous allons reprendre l'histoire de France au point  
où nous l'avons laissée pour suivre le Croisé dans  
leurs expéditions. Nous avons déjà montré le  
caractère sacerdotal et populaire de la Gaule qui  
à ce temps le plus ancien se produisit sous  
une enveloppe militaire et féodale. Dans les temps  
antérieurs à la conquête Romaine il y a lutte  
entre l'aristocratie militaire des Cavaliers contre  
les prêtres Druides qui soutiennent la liberté nou-  
-velle des villes. Le pouvoir Druidique si cruelle-  
-ment traité par les Empereurs est pourtant celui  
qui avait ouvert aux Romains l'entrée de la  
Gaule. César avait été appelé par le Druid  
Divitiac et par le peuple (Bryg, celui de la Gaule)  
les peuples Gaulois qui a le plus complète-  
-ment abattu l'aristocratie. La conquête Romaine  
dérangea tout cela, mais elle fonda une ins-  
-titution qui prît à merveille. Ce sont les  
municipalités en si grand nombre dans la Gaule  
à l'époque de l'invasion des Barbares. Quel  
fut le sort malheureux de la liberté Gau-  
-loise? Les villes communales des villes  
qui commencent à s'établir sont fondées  
par les Romains. Les municipalités



Établis par les Romains sont  
à leur tour froissés par les invasions ger-  
maniques. Sous le règne des Français barbares  
de la première race, le sacerdoce s'organise de  
nouveau : l'épiscopat subsiste comme pouvoir  
municipal. L'affranchissement des rois se fait  
généralement devant l'évêque, principal magistrat de  
la cité sous la protection de l'église. C'est au point  
que le mot tabulaire qui souvent veut dire un affranchi  
(voir les lois barbares) signifie un homme dépendant de l'église.  
celle-ci gardait sous sa protection tous ceux qui étaient  
affranchis.

Vers la fin de la première race le Roi sort livré complé-  
tement au pouvoir sacerdotal. Dagobert II est un roi  
d'homme, un fondateur d'abbaye, d'une époque anti-  
aristocratique le roi de France est un saint. C'est Louis  
IX. La nation a dit généralement le bon Dagobert, le bon Ro-  
bert, le bon saint Louis. On sait que cette puissance  
ecclésiastique à la fin de la première race fut cruellement  
dérangée. Le bien du clergé sur la quelle s'organisaient  
le pouvoir épiscopal et l'adoucissement de l'esclavage  
furent distribués sous le nom de précaires aux guerriers  
Austrasiens de Charles martel. C'est qu'il y eut pour  
Charles martel, sous Pépin, et sous Charlemagne une lutte  
acharnée contre la barbarie. La question était celle-ci :  
vaincre ou périr. L'épiscopat fut assailli un moment.



Devant cette nécessité terrible. Mais quand tout ce mouvement  
fut passé, lorsque les barbares s'arrêtent, le premier  
caractère de la France, la Domination épiscopale <sup>reparaît</sup> ~~reparaît~~  
dans tout son état. Encore, dit Charlemagne le Chauve se  
volaignant de son génie; s'il m'avait cité devant  
les Evêques non juger "Naturels". Mais les  
Evêques ne pouvaient en rester là. De nouveaux  
barbares arrivent et le nouvel empire Germanique  
s'organise féodalement. La France est obligée pour  
se sauver de se faire féodale. Que ce soit contraire  
ou non au génie de la nation, il n'en faut par  
moins s'organiser ainsi: le pouvoir passe dans  
des mains des Evêques aux mains sanglantes  
des Barons.

Libération, adoucissement de l'Esclavage,  
tout est assurée. Mais attendez un peu; dans  
le XI<sup>e</sup> Siècle Grégoire VII, le fils d'un Charpentier  
Italien, arrachera l'Eglise aux mains sanglan-  
tes des Barons, alors le Roi de France reprendra  
non pour encore son influence, mais son caractère  
positif, le caractère Ecclésiastique du Dagobert  
et de Charlemagne le Chauve. C'est en effet le caractè-  
re du Roi Robert. C'est en germe l'auxiliaire du 11<sup>e</sup> Siècle.  
Contre l'empire; il n'y a plus qu'à le laisser croître.  
[Mais qu'est-ce que le 11<sup>e</sup> Siècle? Qu'est-ce que l'E-  
glise au moyen âge? C'est le pouvoir de l'Eglise,



~~De l'Esprit~~ De l'aspect indépendant de la terre  
 et de la domination militaire, En un mot de  
 la liberté.

Toutes les oscillations entre les deux pouvoirs sont curieuses  
 à considérer. Il y a une fluctuation du pouvoir sacerdotal  
 et populaire au pouvoir aristocratique, jusqu'au  
 dernier siècle où enfin le pouvoir populaire prend un  
 essor indépendant de l'Eglise et apparaît enfin  
 seul, sans cette protection. Voilà 300 ans que le peuple  
 se passe de l'Eglise 30 ans qu'il se passe de la monar-  
 chie.

Parvenons à l'époque qui doit nous occuper, c.-à-d.  
 à partir de Robert et de Philippe Auguste; notre  
 système ne sera-t-il pas démenti? Car nous  
 avons à traverser les règnes chevaleresques de Louis  
 le Gros, de Philippe Auguste, de Louis VIII pour  
 arriver à St Louis. Mais, pour répondre aux objec-  
 tions qu'on pourrait faire, il suffira de développer  
 les trois règnes qui vont nous occuper aujourd'hui,  
 ceux de Louis VI, Louis VII et Philippe Auguste.

Nous avons déjà dit quelque chose du caractère  
 de la royauté en France, dans les leçons précédentes.

Alors avant Paris, Orléans, Chartres, Meaux, Com-  
 piègne, plus l'idée d'un droit égal sur toute la  
 France. Voilà tout l'héritage que Louis le Gros  
 recut de son père. Nous ne parlerons pas de ce



126a

Grande guerre Des rois De France contre les sei-  
gneurs de Montmorency et de Montlhéry, et  
nous remettrons aussi a une autre occasion le récit  
des guerres contre le Duc De Normandie. Nous  
parlerons de l'étrangement le plus important de ce trois  
Règne, les communes.

Cette époque remarquait deux faits concrets. Voici  
quel est le premier. Vers. 1190, il se trouve que l'hérédité  
des fief est reconnue par une foule de peuples, par  
exemple Dans les royaumes de Jerusalem et  
d'aragon, dans les comtes de Flandre, de Bourgogne  
et d'Aquitaine, alors très puissants. Dans  
toutes ces contrées on reconnaît que les femmes  
peuvent hériter. Nous nous souvenons de ce principe  
barbare : La terre n'appartient qu'au bras capable de la défendre.  
Quelque féodale que soit cette époque en apparence,  
la féodalité n'en reçoit pas même un coup au  
cœur. Une femme hérite d'un fief, elle qui ne  
manie pas la lance, qui ne monte rien à cheval, ne  
conduit pas une armée : l'influence Du droit naturel  
triomphe. Le cœur Dupère a pris la suite la  
politique Du Baron; l'Eglise dont le pouvoir  
s'augmente, qui redevient puissante pour le propre,  
a agi ainsi. Dans le même sens en commençant  
à faire prévaloir l'idée de l'égalité. La femme  
monte au niveau de l'homme en dépit du



Du Droit féodal. Le Droit Romain préconisé  
 par le Ecclesiastique commence à ruiner la  
 racine du droit féodal, et en moins d'un siècle il  
 est victorieusement dans les établissements de  
 St Louis et se constitue triomphant au sein de la  
 féodalité. Mais qu'est ce que le Droit Romain? C'est  
 le Droit Romain sous les Empereurs, le Droit plébéien,  
 le Droit de l'égalité. C'est donc un fait immensément  
 grave que l'introduction de l'hérédité des femmes  
 en Europe. Dès lors la domination, ne sera plus une  
 chose matérielle. on ne reconnaît plus le maître  
 de la terre à ses faits d'armes. Alors  
 le Droit devient une idée, jusqu'à ce n'étant qu'une  
 chose en quelque sorte matérielle; mais ici le Droit  
 s'élève, s'épure, se spiritualise. Pour reconnaître  
 le Droit dans le monarque, dans le prêtre, dans  
 la femme, il faut s'élever au dessus de la  
 matière, concevoir ce droit non comme une chose  
 matérielle, brutale, mais comme quelque chose  
 d'abstrait. En effet à les considérer dans leurs rap-  
 ports sociaux, cessant d'être sans forme  
 et immatériels; ils ne ressemblent plus au seigneur  
 féodal dont les pieds posent sur la terre, qui à la  
 tête de ses guerriers apparaît à l'imagination du  
 peuple comme une armée. Ce droit apparent est



Une chose matérielle et brutale.

Voilà un des grands faits qui caractérisent le douzième siècle, et c'est ainsi qu'au moment où la féodalité semble triompher, où un monarque Chevaleresque est sur le trône, ille reçoit les premiers coups qui doivent la détruire.

Le second fait est aussi grave et très fécond: c'est la reconnaissance des privilèges qui ne tiennent ni à un caractère Ecclésiastique, ni à la possession de la terre. Les seigneurs ont leurs privilèges à cause de la terre, les Ecclésiastiques à cause de Dieu. Mais voici venir des hommes qui n'appartiennent ni au Clergé, ni à la terre, et on reconnaît leur existence.

Ce phénomène, ce sont les Communes.

La première Commune en France pourrait être Beauvais, peut être Mayen, vers 1100, peut être Laon (1110 - 1128), peut être Amiens (1110 - 1186), peut être Soissons (1109 - 1126). Viennent ensuite St. Quentin (1126), Abbeville (1130), Compiègne (1153), Vervim (1200). M<sup>r</sup> Chivry a admirablement raconté l'histoire de 990 unes d'entre-elles. Nous essaierons seulement de dire avec précision ce que c'était qu'une commune.

La Commune est le plus grand, le plus complet retour des privilèges que l'on pouvait obtenir sans être noble. Affranchissement, Bourgeoisie,



Municipalité, tout cela était inférieur à la Commune.  
 L'affranchissement en effet n'attribue aucune juridiction,  
 il n'en suit pas que l'on sera jugé selon certaines règles,  
 selon certaines coutumes déterminées; la Bourgeoisie  
 ou droit de coutume n'entraîne pas le droit d'élire.  
 Des magistrats pour être jugés suivant la coutume.  
 Le droit d'élire Des magistrats municipaux est sou-  
 vent lui-même antérieur à la Commune, et la précède.  
 Dans le Midi, par exemple, ce droit ne souffrit  
 aucune interruption depuis les Romains. Voici donc  
 la véritable Définition d'une commune: C'est une  
 association jurée entre les habitants d'une ville et  
 confirmée par titre Authentique. Une commune  
 suppose toujours rédaction et confirmation des usages  
 et Coutumes. En troisième lieu ce titre confère  
 des Droits et des privilèges, surtout le droit de  
 juridiction confié à des Magistrats élus par  
 la Commune. Dans le midi il y avait bien gou-  
 vernement municipal, c.-à-d. Droit de se choisir  
 des magistrats; Mais cela ne prouve pas  
 une liberté Complète. Le gouvernement muni-  
 cipal n'a pas nécessairement une organisation  
 qui puisse rendre la ville entièrement indépendante.  
 Ce n'est pas une source assurée d'indépendance politi-  
 que. Le gouvernement municipal est un des



Viller Liberté Romaine: La commune commence  
les libertés Modernes. Avant le XII<sup>e</sup> S. il n'y a  
pas de Communes. Les Chartres ne contiennent ni  
établissement de Droit, ni corporation, ni mi-  
lie Bourgeoise dont les Chefs soient nom-  
més par les citoyens. Les communes donnent  
tout cela.

Un Des historiens les plus importants de cette  
époque, Ordre Vitalis croit que le service mili-  
taire était l'unique motif qui les fit établir.  
Seroi voulait avoir de l'infanterie. Voici ce qu'il  
ajoute: *Eure communitas in francia popularia statuta est a  
procuribus ut presbyteri comitarentur regi ad obsequium vel  
pugnans cum exercitu in parochiis omnibus.* Ce texte  
est très beau et très important; il veut dire  
que les communes furent établies par les Eclésiast-  
iques, afin que les prêtres pussent secourir le  
roi contre les nobles. Ordre dit *ad obsequium*. En  
effet entre quelles mains se trouvaient alors les  
lieux fortifiés? Entre celles des nobles. Qu'impos-  
a-t-on cela que les Evêques se soient plaints  
de l'établissement des communes? Les évêques  
ne s'imaginaient pas faire de si belles Ch-  
ses: ils ne se doutaient pas de ce que leur ou-  
vre allait produire; ils croyaient vraisem-  
blablement que ces bourgeois timides qui n'a-  
vaient jamais porté des armes resteraient



Comme un veile troupeau sous l'autorité Ecclésiastique. Mais une fois que ces hommes furent habitués au maniement Des armes, qu'ils eurent remporté quelques avantages sur les seigneurs, il ne fut plus si facile à leurs officiers De les Commander. D'ailleurs il y avait Des intérêts fort compliqués. Le même homme se trouvait souvent à la fois le prêtre et le seigneur: comme prêtre il devait être exempt De l'Établissement Des communes. Comme seigneur il devait se repentir très fort De leur avoir donné naissance.

Voilà maintenant quels étaient les privilèges Des communes. Les voici tous en détail. Pour être membre D'une commune il fallait d'abord être affranchi. C'est là un privilège antérieur à la commune. Par le fait De l'association à la commune, on était exempt De toutes taxes injustes, Des fruits forcés, Des Droits De prise (ce droit De prise avait plusieurs formes; c'était tout simplement le droit De prendre au morcel sans rien payer le morcel qui paraissait le plus digne De la table Du seigneur, ou bien le droit De prendre toutes les voitures pour transporter le seigneur et sa suite). Le membre D'une commune avait le droit De marier ses enfants sans



Consulter le Seigneur, le Droit d'être nommé  
 tuteur, et de nommer librement un tuteur à son  
 enfant, le Droit de faire son testament, le  
 Droit de fortifier sa ville, et d'empêcher qu'il  
 s'établisse aucune forteresse à une certaine dis-  
 tance, le Droit de guerre, le Droit de ne pas  
 recevoir de monnaie étrangère (c'est le Droit  
 de ne pas être soumis à la mauvaise monnaie  
 faite par le seigneur et par le roi), le plus  
 le Droit d'avoir un fâtes commun, un beffroi avec  
 sa cloche; Enfin le Droit d'avoir un sceau pour  
 sceller les actes publics. [Voici l'effet que les com-  
 munes devaient produire, si elles eussent subsisté  
 (elles auraient été une cause de dépopulation  
 pour les campagnes; les habitants des cam-  
 pagnes se seraient tous réfugiés dans les com-  
 munes; il serait arrivé de la France ce qui est  
 arrivé de l'Italie où une foule de contrées sont  
 désertes parce que les <sup>habitants de</sup> campagnes au moyen âge  
 se seraient enfuis dans les villes; il en avait  
 été de même autrefois pour Rome dans la  
 quelle on était moitié d'homme, hors de la quelle  
 on était à peine libre. Aujourd'hui encore la cam-  
 pagne de Rome est un terrible symbole  
 des effets d'un ordre social qui accorde tout



Aux villes. Le Visert règne à vingt lieues au  
 tour de cette Ville. Eh! bien voilà ce qu'auraient produit  
 les communes. Aussi avec quelle vigueur les  
 seigneurs ne s'opposaient-ils pas à l'émigration!  
 On appelait haingards, qui cette opposition fût arbitraire,  
 tyrannie; mais c'est elle cependant qui a fait  
 la force et la grandeur de la France. Par là  
 la France a eu des villes libres et des  
 campagnes peuplées de nombreux habitants.  
 L'Allemagne avait des campagnes abonnées  
 et l'Italie des villes, mais la France, la France seule  
 a des villes et des campagnes, et c'est ce qui fait d'elle la  
 première des nations.  
 Cependant les libertés communales ne sont pas la liberté  
 moderne; ce sont des libertés par privilège, et c'est la  
 leur condamnation. La vraie liberté, c'est la liberté  
 juste, la liberté dans l'égalité. Une fois que ces villes  
 libres n'avaient plus besoin de se <sup>recruter</sup>, elles fermaient leurs  
 portes, elles ne permettaient plus aisément de franchir  
 par à leurs privilèges. Le pouvoir Royal et par conséquent  
 l'unité nationale aurait de grands dangers de la  
 part des Communes. Voyez en effet ces terri-  
 bles Communes de Flandres, de Gand, de Bruges, de  
 Liège, comme elles montrent un esprit turbulent  
 et démagogique! Au moyen de cinquante mille



Guerriers toujours prêts à sortir de leurs murs, elles  
faisaient trembler leur seigneur, et si elles avaient  
vaincu, elles n'eussent pas manqué sans doute d'éta-  
blir leur tyrannie sur les campagnes environnantes.  
Mais elles n'eurent ~~pas~~ le temps d'en rien faire.  
Rofan, Naville, Heuland, Champen, Douzy, Beaumont, Courmayeur,  
Péronne, etc. tout cela perit de 1300. à 1400. On pour-  
rait à priori donner l'histoire de toute ces villes, si  
elles eussent triomphé. On en a vu l'érosion des cam-  
pagnes et attiré peu à peu les campagnards dans leurs  
murs par une absorption involontaire mais insensible, le  
Desert aurait régné partout autour des villes. Le mal-  
heur a été sauvé à la France la grande main du pouvoir  
central a érosé, vers le temps de Philippe le Bel, pri-  
vilèges communaux et privilégiés seigneuriaux tout à  
la fois. Ceux qui se chargèrent d'exécuter cette ré-  
volution Présentèrent au monde un spectacle plus grand, plus  
spectacle qu'il ait jamais vu. Une nouvelle fié-  
dalité, de nouvelles dominations provinciales se for-  
mèrent entre les mains des princes du sang  
Royal. Alors il se présenta une seconde main pour  
exécuter une seconde révolution, pour rétablir l'unité  
de nouveau troublée. Ce fut l'année cruelle de Louis  
XI qui réunir tant de provinces et pulvérisa tout ce  
qui restait d'États opposés au pouvoir Royal.  
Quand tout fut réduit en poudre, il fallut commencer  
une aggrégation nouvelle. C'est ce que commença

Charles VIII après avoir réuni la Bretagne à la couronne, ce que firent les guerres d'Italie.

Quand à Louis le gros et à son fils Louis VII, voilà les choses essentielles à remarquer, c'est qu'ils commencèrent l'établissement des Communes, c'est que, pendant leur règne d'une couleur si chevaleresque, entre les communes, l'hérédité de la femme commença à être reconnue, le droit Romain à faire des progrès considérables, et l'Eglise à se fortifier. (Girardin III 1073.

Forme. III. § 1200).

Un mot sur Philippe Auguste. P. Auguste fut un vrai monarque; il se fit de la féodalité pour la détruire, et l'histoire est restée trompée sur ce monarque qu'elle a pris pour un roi féodal. Il déclara d'abord qu'il rétablissait les loix <sup>gais</sup> ~~paix~~ de Charlemagne: (Ces loix n'avaient peut-être <sup>jamais</sup> existé), et les Barons se réunirent autour de lui dans son conseil. Voilà son entourage. C'est la noblesse. Mais attendons: un peu plus tard il nous apparaît le contraire de ce qu'il est à présent. A cette époque la France centrale était très restreinte; elle avait autour d'elle une France Anglaise fort grande, une France allemande également grande, enfin une France Aragonaise qui comprenait le Languedoc, la Guienne, et la Provence. Philippe Auguste eut au Roi Jean une partie



Le la France Anglaise, c.-à-d. la Normandie.  
 Son fils Louis le Jeune et son petit fils St Louis devien-  
 nent maîtres de tout le midi, c.-à-d de la France  
 espagnole et impériale.

Philippe Auguste est le fondateur de Paris: une  
 infinité de monuments ~~ont été~~ furent construits  
 pour lui: il fit élever Notre-Dame, bâtit plusieurs  
 halles et donna à la ville une nouvelle enceinte  
 il dévota Paris et l'appropriea autant qu'il était en  
 son pouvoir. Mais ce qui est le plus à remarquer, c'est  
 qu'il payait pour les maisons qu'il faisait démo-  
 lir. C'est le respect de la propriété nationale qui  
 commence, et on voit déjà par là que Ph. Auguste  
 n'est pas un prince féodal. Mais voici qui le prouve  
 encore mieux. En 1218. il y avait deux ligueurs en Europe,  
 d'un côté le pape, et le jeune et brillant Italien  
 qui va devenir Empereur d'Allemagne sous le nom  
 de Frédéric II. et que le pape espère un jour gouver-  
 ner toujours; De l'autre côté est le roi de France qui  
 combattait Otton IV. Duc de Brunswick (sax.) et l'ad-  
 versaire de Frédéric. Philippe Auguste prend  
 parti pour le pape. Mais l'anti-empereur Otton  
 IV est soutenu en France par les comtes de  
 Flandres, de Hollande, de Brabant. Voilà donc  
 le roi de France à la tête de la ligue anti-  
 féodale, contre la ligue féodale composée d'Otton



De Brunswick et Des Comtes De Hovers, De Flandre  
 et De Boulogne. C'est en Flandre que Philippe Au-  
 guste porte les premiers coups. La Flandre était  
 la tête de la féodalité: elle était de ce qu'il y avait  
 de plus féodale en Europe, les Flamands en effet vi-  
 raient de conquérir Constantinople. Philippe Auguste  
 est entré en Flandre + la dévasta Royalement,  
 dit Guillaume le Breton, panégyriste Du monar-  
 que et son Chapelain. Royalement signifie sans  
 doute cruellement. Il nous reste De Guillaume le  
 Breton un magnifique récit Des exploits De Phi-  
 lippe Auguste. Ce n'est pas étonnant: il accompa-  
 gnait le roi à la guerre et se tenait toujours  
 derrière lui: c'était donc faire l'éloge De son  
 propre courage que De montrer son maître  
 dans De grands dangers. Aussi il faut voir  
 comme il arrive au Roi d'être tiré à terre par  
 ces terribles Crochets de fer, l'effroi Des Chevaliers.  
 Là aussi on voit Athys, le Turc De cette autre  
 Ovide, Deux fois servi Dans les bras terribles  
 De Guillaume Desbarre et n'obtenant qu'avec  
 la plus grande peine. C'était sans doute une  
 reminiscence Sallustienne De Renaud De Montauban qui  
 étouffa ainsi tant De géme et De malheur.  
 Mais ce qui est le plus intéressant pour nous,



C'est que l'on voit dans cette bataille les  
 légions d'infanterie des communes de France.  
 On remarque que Philippe Auguste leur donna  
 en manière de récompense quelques prison-  
 niers de marque, ce qui était une récompense de  
 grand prix, les ransons de ces captifs devant  
 s'élever sans doute très haut. Mais quel  
 était le drapeau du roi dans cette bataille?  
 Ce n'était pas le drapeau de la monarchie; les  
 seigneurs eussent refusé d'accepter. Ce n'était  
 pas non plus le drapeau d'un archevêque ou  
 d'un évêque, le roi eût déclaré dépendre  
 de cet évêque ou de cet archevêque. C'était le dra-  
 peau de l'abbaye de St Denis, dont les  
 rois s'étaient déclarés les avoués (advocates),  
 c.-à-d. les Défenseurs.

132N





123w



De la France et de l'Angleterre de 1150  
à 1250 — Avocats contre les Abbayes.

famille des Montfort.

Nous parlons aujourd'hui de la France et  
de l'Angleterre pendant la seconde moitié  
du douzième siècle et la première moitié du  
13<sup>e</sup>. C.à.D. de 1150 à 1250 nous commençons  
par deux petits faits qui doivent être symboliques  
de choses plus importantes. Il y avait  
autour de Paris une famille seigneuriale  
très peu puissante, très brave, très dévouée  
à l'Église, d'un caractère inflexible  
et sévère. C'étaient les Montfort, qui  
ont attaché leur nom aux plus grandes  
révolutions du 12<sup>e</sup> et du 13<sup>e</sup> S. S. Un Simon  
de Montfort renversa toute les libertés  
naissantes des provinces industrielles du  
Midi de la France; un autre Simon de  
Montfort, son petit fils, fonda les Chartres  
d'Angleterre; pour sa victoire sur le  
monarque Anglais, il introduisit les  
communes dans le parlement; les  
communes c.à.d. les barons, les Saxeons.  
C'est ainsi que cette famille obscure

a change la face de la France  
 et de l'Angleterre dans les XII<sup>e</sup>  
 et XIII<sup>e</sup> S.S. Il faut se rappeler ici  
 ce que nous avons dit du caractère de  
 la France Centrale, de cette France  
 proprement Française qui doit absorber,  
 convertir en sa substance les frances,  
 Allemande, Anglaise, Italienne, Espagno-  
 le, dont elle est environnée. De cette  
 France Centrale sortait la famille qui  
 devait faire de si grandes choses. —  
 Qui profitera de ces révolutions? ce ne  
 seront pas les Montfort; ce sera le  
 Roi de France; il profitera de la  
 faiblesse de l'Angleterre pendant  
 la lutte des Barons et des communes  
 contre le Roi, pour s'emparer des  
 provinces Anglaises; il profitera de  
 la chute des ~~provinces~~ libertés du midi  
 pour confisquer ses provinces, les Languedoc  
 pour Louis VIII la Frévenne sous saint  
 Louis, et partout les Montfort  
 auront travaillé pour le Roi de France  
 sans en être les agents, et quand  
 on dit pour le Roi de France



Cela veut dire pour le pouvoir central  
 l'idée générale de la France centrale,  
 personnification de cette France. Louis  
 XIV avait grandement raison de dire  
 l'état c'est moi. Cela était déjà moins  
 vrai de son temps, mais du temps  
 de Philippe-Auguste, et de saint  
 Louis cela était profondément vrai.  
 La vraie représentation de la France  
 était la France centrale et le roi qui  
 la possédait.

Enfin maintenant d'amener la  
 France d'une part, et de l'autre  
 l'Angleterre aux révolutions de cette  
 période nous remarquons d'abord  
 la variété extrême de la France au  
 XII<sup>e</sup> S. Nous y trouvons des répu-  
 bliques avec leur anciennes municipalités  
 Romaines. Les quatre villes de la  
 Provence, Arles, Avignon, Marseille,  
 & Béziers étaient des républiques tout  
 aussi bien que Florence ou Venise en  
 Italie. La Provence ne servait déjà  
 on de l'Empire C.-à-D. qu'elle  
 ne servait de personne.

Le maître De la province était en <sup>même</sup> temps <sup>vassal</sup> celui du Languedoc, le C<sup>te</sup> De Toulouse <sup>vassal</sup>  
 Du roi De France pour le  
 Languedoc, vassal de l'empire pour  
 la province en réalité indépendante.  
 Autour de ce grand souverain, la plus  
 noble du monde (on sait que ce fut  
 un C<sup>te</sup> De Toulouse qui débaya à ses  
 frais en grande partie la première  
 croisade) s'élevaient quelques Domaines  
 moins importantes. C'étaient les C<sup>tes</sup>  
 De Foix, Français par leur position et  
 Espagnols par leurs affections; beaucoup  
 d'autres petits barons qui flottaient  
 De l'Espagne à la France. Dans  
 les états de ces seigneurs existaient  
 sous leur dépendance. Des villes  
 Commerciales dont la liberté républicaine  
 approchait, avec de celle des quatre villes  
 De la province, c'étaient Toulouse,  
 grand centre de commerce pour  
 tout le midi, Alby où il y avait un  
 commerce si actif d'écus et de denrées  
 à la fois. On comptait encore



L'avenue, ville alors importante. Cette  
 partie de la France était plus sujette à  
 elle seule que tout le reste. Les opinions  
 nouvelles s'y étaient peu à peu répandues.  
 Les républiques maritimes avaient mis ces  
 contrées en communication avec l'Orient,  
 et un génie bien libre reynaît déjà dans  
 ces dernières. Les croyances étrangères  
 étaient ~~étaient~~ accueillies avec faveur  
 plus tôt que repoussées; les gens de  
 Marseille savaient que les Musulmans  
 quoiqu'infidèles étaient les meilleurs  
 médecins, les meilleurs astronomes,  
 que Constantinople quoique sectarienne  
 était bien supérieure en civilisation  
 à l'Occident. Tout le midi de la France  
 regardait l'Orient comme la source de la  
 lumière. La partie maritime et par consé-  
 quent la Provence surtout communiquait  
 directement avec l'Orient par ses vaisseaux;  
 les autres villes, celles du Languedoc, ne  
 recevaient l'influence orientale que  
 par l'intermédiaire de l'Espagne.

Manichéisme. Son origine. Ses progrès.

Or il s'était établi depuis long-  
temps dans le monde une opinion,  
qui changeant de forme sans changer  
de fond, avançait perpétuellement  
vers l'occident. Au milieu de toutes  
ces erreurs qui se fixent en orient  
pour fondre ensemble les croyances  
orientales, juives, grecques, s'était  
formée une Doctrine qu'on appela  
du nom de son auteur Mani. Mani  
essayait de mêler la Doctrine  
persane avec le christianisme. Il  
admettait les images et fut même  
mis à mort par les Persans en  
qualité de peintre. Il admettait  
les deux principes, un Dieu Du bien  
et un Dieu Du mal. Cette Doctrine  
fut très puissante, et prit de grands  
développemens; elle pénétra fort loin.  
St Augustin, comme on sait, fut  
longtemps manichéen; mais  
elle fut frappée de bonne heure de repro-  
che, et elle le méritait; Voici quelles sont  
les deux tendances du Manichéisme.



Reconnaisant un Dieu du bien et un  
 Dieu du mal les Manichéens  
 Devaient placer le bien dans l'esprit  
 le mal dans la matière. Il fallait  
 donc que l'esprit triomphât de la matière  
 mais ~~car~~ nous sommes attachés  
 d'une manière insoluble à la  
 matière. C'est le mortuus qui est  
purgabat corpora vivis. Il n'y a  
 que deux manières d'en triompher.  
 On peut lui refuser tout (comme  
 tout ce qu'on peut refuser au corps  
 sans le détruire); De là le jeûne,  
 le célibat, l'abstinence la plus  
 complète. toutefois on ne peut aller  
 loin dans cette carrière sans porter  
 atteinte à la vie même. l'autre manière  
 de vaincre la matière; de vaincre  
 la matière c'est de la saouler, de  
 faire taire le monstre en lui  
 remplissant la gueule de ces  
 gâteaux miellés que la <sup>Sybilles</sup> ~~Sybilles~~  
 jette à Cerbère. voilà les deux  
 tendances du manichéisme, et toutes  
 deux sont immorales; l'une conduit

à la mort Du corps, l'autor  
à cell. De l'esprit. la conséqu  
De l'une est la Dépopulation  
De la terre et De l'autre la  
Dégradation universelle De l'humain  
moral, il faut le reconnaître, cette doctrine  
a en elle même un principe de force et  
de vie qui tendent éternellement à l'humain  
La difficulté d'expliquer l'origine du  
mal physique et du mal moral favorise  
longtemps le manichéisme, aussi  
voyez comme ils étendirent jusqu'en Afrique  
et en Espagne, et, sous le nom  
d'hérésies toutes diverses, tantôt <sup>religieuses</sup> tantôt  
effroyables, firent sans cesse  
une force nouvelle. Proscrite par les  
classes élevées elle retombe dans  
les classes inférieures qui souffrant beaucoup  
alors devaient être <sup>plus</sup> frappées du spectacle  
du mal. Cette doctrine troubla <sup>même</sup> les pays  
De l'Asie mineure, la Thrace et la Macédoine  
Bientôt après, sous le nom d'hérésies  
Des Pauliciens, elle renaquit en France  
Put être y. vant. elle par la vante



1382  
Du Danube, qui était un grand des grandes  
routes du commerce à cette époque, peut  
être ~~enfin~~ fut-ce par l'Espagne, peut  
être enfin y est-elle née d'elle-même : car  
plusieurs tentatives peuvent porter le commerce  
sans communication entre elles.

Dans le Sanguesac dominaient les  
Manichéens et particulièrement à  
Albi d'où ils furent nommés Albigeois.

Leur ennemi leur reprochaient des  
méditations extérieures en même temps  
que des débauches secrètes ; on peut croire  
à l'un et à l'autre de ces imputations.

Il est impossible que le développement  
industriel naissant si promptement dans  
le midi ne fût pas une cause active  
de corruption. Il est remarquable d'ailleurs  
que le mysticisme se place volontiers  
près de la corruption par un esprit  
d'opposition fort naturel. Les âmes  
pures sentent le besoin d'une réu-  
sion d'autant plus violente que  
la corruption est plus grande. La vue

(d'une société dévouée tout entière  
aux jouissances matérielles) inspire

Quelques âmes et les fait entrer plus  
 avant dans la carrière opposée. Les  
 croyances orientales dominaient dans  
 le Languedoc avec leur caractère le plus  
~~sombre~~ <sup>sombre</sup>, les clus, les purs, portaient  
 préférablement des habits noirs ou  
 bruns. Il n'avaient point de culte,  
 ou moins au sens chrétien; mais de  
 simples prédispositions, les pères enseignaient.  
 Il y avait divers degrés d'initiation.  
 Dans la Province, à Lyon, le long  
 du Rhône dominait un esprit  
 moins sérieux, moins sombre, plus  
 rapproché en fait de l'Église <sup>sanctifiée</sup>; le  
 manichéisme ne put s'y répandre; la  
 ce n'est plus une croyance Orientale  
 mais une croyance tout au contraire  
 Occidentale; c'est l'arianisme; on ne  
 croyait pas à la Divinité de J.C.  
 C'est là l'hérésie des Vaudois, ainsi  
 nommée d'un marchand de Lyon  
 nommé Val. Les deux sectes  
 s'entendaient sur un point,  
 la haine de l'Église, le mépris  
 des prêtres. Dans les campagnes,



Dans les villes, on ne trouvant plus  
personne pour ~~recruter~~ le sergent, si ce  
n'est quelques misérables paysans.  
C'était un dicton général en provençe:  
J'aimerais mieux être prêtre qu'à  
voir fait cela.

avec quel horreur les hommes du monde  
de la France ne devaient ils pas  
visiter de tels pays: Il leur eût presq  
suffi d'avoir partout le costume <sup>tant</sup> mahommedan  
des nombreux infidèles qui venaient  
commercer dans cette contrée, ajoutez  
que les hérétiques étaient fort riches,  
ce qui devait <sup>encore</sup> tenter l'avarice des  
hommes du monde. Quelqu'un d'aller à  
Jerusalem, Il leur devait paraître  
plus simple de faire la Croisade à leur  
porte. Dans le pays le plus riche de  
L'Europe.

Au moment juste où se faisait la 4<sup>e</sup>  
Croisade contre les Grecs schis-  
matiques, il s'en fit une en France contre  
les Français hérétiques (1207) L'Eglise  
avait à sa tête le plus <sup>glorieux</sup> saint, le  
plus haut pontife qu'elle ait

jamais eu.

On ne peut le placer qu'au  
niveau de Grégoire VII. C'est Innocent  
III, esprit très éclairé, très éclairé, si  
nous en jugeons par ses bulles dont  
quelques unes sont admirables.  
C'était un danger très grand pour  
l'Eglise romaine qu'une hérésie si  
redoutable aux portes de l'Italie et  
qui gagnait de jour en jour davantage  
la France, le bras droit du saint Siège.  
Le caractère sacerdotal qui dominait  
dans la France du Nord était singulière-  
ment opposé à l'esprit industrieux  
des républiques du Midi de la France:  
il n'y a pas de doute que si les républiques  
du Midi de la France et les communes  
du nord l'eussent emporté, la France  
n'aurait jamais été une nation.  
Il fallait que les libertés particulières  
fussent sacrifiées au profit du  
pouvoir central. ce sont là des  
santances dures à porter. Mais la  
faute des Choses l'ayant voulu  
ainsi, l'histoire y oblige.



Le souverain de la Provence <sup>et de l'anguedoc</sup> ne  
voyait que trop le danger qui mena-  
çait ses états. Il ne partageait  
pas dit-on <sup>des</sup> opinions de ses  
sujets, mais il n'était pas au  
moins sans quelque sympathie  
pour elles; ce n'était pas un  
chrétien fervent, mais un esprit  
cultivé par les lettres, beaucoup plus  
occupé <sup>des</sup> ~~des~~ poésies de troubadours  
que de questions Scholastiques. ~~Salerno~~

Les princes de ce pays cultivaient  
la poésie, entre autres le C.<sup>te</sup> de Poitiers  
et Don ~~Pedre~~ <sup>Pedre</sup> d'Aragon qui furent  
ses alliés.

Raymond VI comprit que s'il se  
faisait une Croisade c'en était fait  
de sa Domination. Il justifia donc  
à Rome ses sujets autant qu'il  
put et essaya par tous les moyens  
de détourner le coup fatal. Cependant  
le légat Pierre Castelnau fut envoyé  
à Toulouse avec toute puissance contre  
les hérétiques. Raymond se voyant  
bien se protéger plutôt s'intéresser

à ceux qu'il poursuivait, les pers.  
 séutions. Le légat aspirèrent  
 le fanatisme des sectaires. le légat fut  
 assassiné, et ce meurtre enflamma la  
 guerre qui mit à feu et à sang  
 tout le midi de la France (1208).

Pour caractériser cette croisade il  
 faut dire un mot. De l'homme qui, s'il  
 n'y joua pas le rôle le plus apparent,  
 en fut certainement l'âme et le vrai  
 représentant. c'est le fameux fondateur  
 De l'inquisition, l'espagnol Dominique.  
 Innocent III venant d'établir l'inquisition  
 Tribunal qui par sa procédure se  
 rapprochait beaucoup De la législation  
 Des Visigoths. elle avait pour but de  
 rechercher les ennemis De la foi  
 Dans le <sup>De</sup> Sud de la France et dans  
 l'Italie, particulièrement. Le St. Siège  
 était forcé alors d'atténuer par une  
 procédure rigoureuse à cette rigoureuse  
 unité De foi qui lui appartenait  
 tous les jours.



Ceux qui établirent ce tribunal  
 n'étaient pas, comme on l'a dit,  
 Des furbes, Des hommes sans conviction.  
 D'après leur conscience ils croyaient  
 faire une bonne action, agréable à Dieu  
 et pensaient être récompensés pour  
 le sang qu'ils auraient versé.  
 Plusieurs monuments le prouvent  
 en effet, et on le voit bien d'ailleurs  
 par la conduite De St. Domini-  
 que. Il croyait ses actes  
 aussi mérités que le martyre  
 qu'il recherchait : seul et  
 sans Défense il traversait avec  
 une indomptable audace les  
 champs De ces Abbigènes qu'il  
 faisait brûler. il fut pour une  
 fois. D'abord ils voulaient  
 le condamner à mort, mais  
 dit son biographe, il les pria  
 De ne pas lui donner une mort  
 Odieuse et simple, leur demandant  
 D'en augmenter le mérite par  
 Des mutilations, par un supplice  
 lent et cruel : "après", dit-il,

que je me voi vouler Dans  
mon propre sang. les A bigesir voy-  
ant qu'il ~~Commandait~~ voulait le  
martyr le ressusciter sans lui faire  
de mal. Il me continua par moi-même  
à les poursuivre avec la même ardeur.  
Il est évident qu'edouard <sup>l'on croit que</sup> ~~cette~~ <sup>ce</sup> ~~est~~ <sup>est</sup> ~~le~~ <sup>le</sup> ~~premier~~ <sup>premier</sup>  
à Dieu c'est la douleur soit qu'on se  
l'impose à soi-même, soit qu'on l'impose  
aux autres.

Dormons quelques détails sur cette croisade.  
D'abord elle a été écrite avec une merveilleuse  
vérité. De fanatisme par un des  
plus furieux Croisés, Pierre De Vaucernay.  
Philippe Auguste ne put venir à  
cette croisade : il avait alors attachés  
à ses ~~costes~~ flancs deux lions  
terribles, le Roi D'Angleterre et  
l'anti-empereur Othon IV.  
Brunswick, compétiteur de  
Frederic II, soutenu par le  
pape à cette époque. Ainsi  
d'un côté le midi de la France L'an-  
gleterre et la saxe représentée  
par Othon IV. Brunswick l'anti-empereur,



C'est le côté de l'Europe qui est aujourd'hui  
 protestant, de l'autre les alliés  
 du pape : Philippe Auguste qui combat  
 les Saxons et l'Angleterre, et Simon de  
 Montfort baron d'Ardenne, d'Ardenne  
 du roi et chef des croisés. On n'a  
 pas fait attention à ce fait qui est  
 important. Ce qui lui donne de la gravité  
 c'est que Jean sans terre est par sa  
 mère Éléonore fils d'une femme  
 du midi, de la France et qu'il est  
 gouverné pendant son malheur par  
 un groupe de hommes de ce même pays.  
 Et de même pour Simon  
 de Montfort combattu maintenant  
 les français même dans leur  
 propre terre. Demain nous verrons  
 bientôt son petit fils aller se battre  
 en Angleterre. Dont les rois  
 sont instruits par eux au despotisme  
 militaire.  
 Le malheureux Raymond XI fit tout  
 pour apaiser le pape. Il se soumit  
 à une pénitence divine : on le mit en  
 chemise, on le flagella, on le fit passer  
 sur le tombeau de Castelnaud.

Mais il n'était pas assez dévoué  
 pour exécuter la terrible sentence  
 portée contre ses sujets. les hommes  
 Du Nord De la France furent appelés.  
 Il en vint De toutes les provinces, De tous  
 les rangs. C'était une foule De petits  
 barons qui faisaient la force De la  
 France et qui se rangeaient sous les  
 ordres D'un simple chevalier.

Simon De Montfort était un homme  
 véritablement religieux, <sup>di</sup> ce titre peut  
 convenir au plus sanguinaire fanatique.  
 De la quatrième croisade il n'avait  
 pas voulu aller à C. P. Disant le  
 but De la croisade est Jérusalem, <sup>et Jérusalem</sup>  
 et je n'irai qu'à Jérusalem. On <sup>raconte</sup> De lui plusieurs traits De  
 sincérité; Dans une famine, il ne  
 voulait jamais rien se réserver plus  
 que les autres, et aux heures De  
 repas il se retirait Dans sa  
 tente, pour ne pas faire parade  
 De sa frugalité. Au passage D'un  
 torrent, toute sa cavalerie ayant  
 déjà gagné l'autre bord, la troupe  
 se grossit tout-à-coup comme il arrivait.



quelque fois a eux qui descendent des  
pyrénées. Les pauvres restés seuls de l'autre  
côté se trouvaient exposés à une destruc-  
tion imminente de la part des ennemis.

Montfort resta seul avec eux et ne  
passa pas malgré le danger.

C'est sans doute qu'il n'y eut eu dans cet  
homme qq. chose d'heroïque.

La plupart des places que possédaient  
les croisés étaient incendiées, les  
hommes passés au fil de l'épée,  
les Albigeois jetés dans les flammes.  
Cent quarante d'entre eux après la  
prise d'une ville n'attendaient même  
pas qu'on les conduisit au bûcher,  
à peine le feu s'allumait qu'ils se  
jetèrent sur. Le comte de Toulouse  
en proie à un violent desespoir pleuroit  
continuellement. Le légat exécutait  
partout les volontés du pape et se  
moquait de ses larmes. Le siège le  
plus difficile fut celui du château de  
Beaumont, celui qui coûta les ouvrages  
fut l'antichambre de Paris. Les  
portes étaient alors les seuls

ingénieurs c'étaient jusqu'exclusivement  
 eux qui présidaient à la ~~construction~~ <sup>construction</sup>  
 De ces grande monuments, De ces creusés-  
 onales immenses qu'on l'édifiait De  
 tous cotés. les croisés, persistèrent malgré  
 une résistance terrible: rien ne leur  
 fit abandonner leur entreprise.  
 il y avait toute une <sup>on</sup> Disait que dans  
 ce château on ne célébrait plus les  
 saints mystères. les croisés imagi-  
 nèrent pour rendre les assiégés plus  
 coupables de <sup>mettre an christ</sup> ~~l'lettre~~ <sup>au christ</sup> au haut des  
 machines afin que ceux-ci, en se défendant  
 atteignissent l'image sacrée. Enfin  
 le château fut emporté et tout ce  
 qui était dedans perit.  
 Cela ne doit pas étonner, car au sac  
 De Bezier Mont fort demandant <sup>2e</sup>:  
 "Comment distingueront nous les  
 innocents Des coupables? Je sapper toujours  
 De ce, Dit le légat, Dieu prendra  
 son sien". Ce mot prunt bien l'esprit  
 Du temps pour ces hommes d'une  
 foi sincère. la mort était pour  
 De chose, l'important était la  
 vie avenir.



Le comte De foiz ne fut pas mieux  
traité que Raymond VI. le  
brillant Don ~~frère~~<sup>frère</sup> fust pour  
accourir pour secourir ses alliés et  
Défait a la bataille De Muret. Les  
Chroniqueurs remarquent que l'impie  
au moment <sup>même</sup> De livrer un combat à  
la bannière Du Christ sortait d'un  
rendez-vous avec sa maîtresse. c'est  
ainsi, disent-ils, qu'il se préparait  
à marcher contre l'armée Du seigneur.  
Ce prince, le monarque le plus chevaleresque  
et le meilleur poëte d'alors, fut  
tué dans la bataille en 1188. quelque  
temps après mourut Simon lui même  
(1218). Parmi les traits d'héroïsme  
que cite De lui Pierre De Vaucernay, il re-  
marque qu'au siège d'une place, il eut  
la magnanimité De recueillir les  
blessés inutile qu'on avoit chassés  
De la ville et qui avoient entre les  
assiégés et les assiégeans étaient  
obligés De se dévouer <sup>mutuellement</sup> ~~entièrement~~ par  
ce mot singulier De magnanimité  
on voit que les croisés se

tenaient compte De tout les exactions  
qu'ils prenaient sur eux De ne pas  
commettre.

Amour de Mont fort resta maître  
Du C<sup>te</sup> De Toulouse Dont son père  
avait été investi par le pape  
(1178) La province resta a Raymond.

Amour ne pouvant résister à  
Raymond VII fils de Raymond  
VII appela Louis VIII surnommé on  
ne sait trop pourquoi, le lion. Ce prince  
s'était attaché à la noblesse par  
une abolition Des Dett<sup>es</sup>, C. a. D. au  
moyen âge, par une persécution Des  
Juifs. Louis VIII ayant obtenu  
D'Amour la cession De Toulouse  
marcha contre la province et assiégea  
les quatre républiques.

Mais elles relevaient De l'empire et  
bien leur en prit. Ce fut l'intercession  
Du puissant Frederic II qui sauva Avignon  
De Massacre. Mais il fallut céder et  
se soumettre. Louis St Louis, Prince espagnol  
par sa mère, la province appartenait

Définitivement au Royaume  
de France.



Voilà l'histoire du premier Mont  
fort. Pour arriver à l'histoire du second  
il faut remonter un peu plus  
haut dans l'histoire d'Angleterre.

Des cinq premiers rois d'  
Angleterre. Depuis Guillelme  
il y en a quatre de plus, ce qui  
signifie que l'aristocratie règne  
en Angleterre. Après les troubles  
qui suivirent la mort du dernier  
fils de Guillelme le cinquième, Henri  
Beaumont, l'aristocratie se trouve  
toute puissante. On conçoit que les  
Rois pour cette aristocratie, pourraient  
se laisser d'être commandés par les  
nobles. De sorte que les premiers  
chevaliers de leur royaume. Nous  
allons voir sous Henri II, le premier  
des Plantagenets, les commencements  
de cette disposition. Le prince Angevin  
monté sur le trône d'Angleterre  
commença la longue et intime liaison  
de l'Angleterre avec les provinces du  
midi de la France. Dès lors les  
Rois d'Angleterre s'appru-  
rent constamment et étroitement

sur les conseils Des hommes  
 Du midi auxquels ils appartiennent à l'envie,  
 contre l'Aristocratie normande.  
 D'autre part, craignant toujours d'être  
 opprimés par les protestiques Du  
 midi de la France, les grands se  
 rapprochent un peu de cette race  
 prosaïque et avilie Des faux nobles  
 si bas Depuis la conquête, cela prouve  
 déjà pour le règne De Henri II qui  
 avait épousé la belle et trop légère  
 Eléonore, l'héritière la plus riche, sinon  
 la plus honorable, De toute L'Europe.  
 Henri était le plus beau, le plus  
 hardi Des chevaliers De la cour et  
 l'un Des plus puissans rois De  
 L'Europe. L'Angleterre lui dut  
 De nouveaux succès, il exigea l'hommage  
 Des petits souverains De l'Irlande,  
 Il n'a pas encore de ~~Britannique~~ pour  
 favori, mais un saxon, le fameux  
 Thomas Becket.  
 Les normands sont trop fiers pour  
 se rendre agréables au souverain.  
 L'événement le plus important De



ce regne c'est la querelle  
 De Henri ~~II~~ avec le Saxon. Devenu  
 Archevêque De Cantorbéry (Vain  
 le vint De Chury). Becket devint  
 nécessairement <sup>de son côté</sup> et Chury n'eut pas  
 pour lui l'indignité. en effet il devait  
 avoir contre lui la plupart des  
 autres Evêques, jaloux de ~~proximité~~  
 D'autre part il ne pouvait pas  
 en qualité De Saxon être soutenu  
 par l'aristocratie; enfin en sa  
 qualité D'Evêque et D'homme  
 De paix il ne pouvait organiser  
 contre le roi une vigoureuse  
 opposition nationale; il ne pouvait  
 qu'être martyr, et il le fut;  
 mais la Royauté fut souillée  
 par sa mort, et jamais elle ne  
 put se laver De cette tache.  
 La bravoure héroïque et féroce De  
 Richard - coeur de lion ne put elle  
 même l'effacer. <sup>à héros</sup> ~~Cette~~ resta  
 impopulaire; car on peut dire  
 qu'il fut moins populaire en  
 Angleterre que dans le reste

De l'Europe, l'avarice avec De  
Richard, l'avarice non moins  
avec et les infamies De Jean  
firent Oster la royauté.

aussi sur le second fils De Henri  
II l'aristocratie vaincra la royauté  
à moitié et son <sup>seul</sup> petit fils, Justus,  
les vaincus eux-mêmes entrent en  
partage des dépouilles de l'aristocratie.



147<sup>re</sup>

267a



Liberté de la France et de l'Angleterre.

Caractère de cette liberté.

C'est un nom très expressif, très fécond  
que celui de Jean sans terre. En effet  
pourquoi sans terre ? Dans un  
pays où la féodalité avait toute  
la terre, le monarque qui possédait  
un droit supérieur à tout droit féodal  
il est vrai, mais enfin un droit  
abstrait, général, qui ne tenait à  
aucune localité, un tel monarque  
était essentiellement sans terre. En  
général tout monarque est sans  
terre ; c'est la grandeur, la gloire  
de la monarchie en opposition avec  
la féodalité. La féodalité est la  
terre, la monarchie est un droit qui  
n'est lié à aucune terre en particulier.  
L'Angleterre étant le pays de la  
aristocratie et de la féodalité, le  
monarque ne reste monarque qu'à  
condition d'être féodal, d'être un  
seigneur puissant, n'agissant que  
par la force de l'épée ; voilà le  
monarque Anglais. Mais pour  
à cette monarchie un conseil composé  
d'hommes de la bourgeoisie, d'écle-  
siaux, Provençaux, d'hommes qui procè-  
dent par le Droit, par des subtilités  
juridiques, vous aurez

Il n'y a rien sans terre, c'est un roi  
 qui ne s'appuyant que sur un  
 trône abstrait n'aura de la mo-  
 narchie que le titre et non la réalité.  
 La France nous présente un autre as-  
 pect; sous avouant Ph. Auguste  
 un regard vif de la puissance royale.  
 c'est un prince tout pénétré de la poli-  
 tique latine. Les jurisconsultes qui  
 gouvernent sous son règne, ou du moins  
 leur esprit, existe déjà au secours,  
 et toute fois ce monarche usé qui doit  
 pour une sentence de tribunal con-  
 quérir le tiers de la France procède  
 toujours par formes féodales.  
 Les deux pairs de Charlemagne  
 créés seulement par les roman-  
 ciers font exister habilement  
 au profit de la monarchie nouvelle  
 avec toute leur tradition roma-  
 nesque qui faisaient l'entretien des  
 cours d'alors. Ph. Auguste se fait  
 chevalier, Chevalier, et tandis qu'il sait  
 si bien se déguiser, Jean au  
 contraire se montre ouvertement  
 monarque antiféodal. Nous avons  
 vu pourquoi Thomas Becket échoua  
 dans son opposition contre Louis



Henri II: il ne pouvait être  
soutenu ni par les Normands  
ni par les Saxons. Il en advint  
démême aux premiers rois qui après  
Henri II abandonnerent les caracte-  
res Chvaleresques de leurs prédéces-  
seurs et prirent pour conseillers  
des hommes d'armes, également  
distints par la noblesse et par  
la classe inférieure. Jean se trouva  
isolé entre ces deux classes, et  
l'épithète outrageante qu'on lui fit  
« L'enfer est impuissant de l'accom-  
pagner » <sup>et l'ami de Jean</sup> était  
écrite en langue saxonne. Il n'y a  
aucun doute que ce ne fût un vâle,  
un misérable, un homme avare et  
fou; mais il faut dire aussi que  
dans sa position le plus grand roi  
n'aurait pu tenir. Voyez l'abondance  
commencement de son règne; il succède  
à Richard - Cœur-Lion. Richard  
est parti pour la croisade, il  
a rempli l'Europe de sa renommée,  
tandis que Jean est resté en Angle-  
terre. Ainsi Jean paraît déjà sous un jour  
inférieur. Ensuite pendant que son  
frère est resté captif d'Henri  
VI, Jean s'est emparé de son royaume  
et il a payé une pension

à l'empereur pour le retenir. Au-  
 reste il fallait que <sup>Richard</sup> Richard fût  
 soutenu; car Richard à son re-  
 tour ne le fit pas mourir, et un  
 fratricide ne contait rien à un grand  
 normand. On sait quel était Ri-  
 chard; c'était un supérieur,  
 un baron qui plaisait à l'aristo-  
 cratie par le mauvais côté  
 de son caractère. Le parti de Jean  
 n'était donc pas l'aristocratie;  
 peut-être était-il soutenu par le  
 homme d'armes de la France,  
 car il était fils d'Albion comme  
 Richard. De plus il s'était déclaré  
 ennemi de Simon de Montfort  
 et aussi de l'abbé de Cîteaux, ce qui était au  
 en Angleterre une grande cause d'im-  
 popularité.

L'armée politique de l'Angleterre était  
 d'être invariablement attachée aux  
 hommes du midi de la France et de  
 la Bretagne, à ces derniers surtout.  
 Dévoués à la plus vigoureuse opposi-  
 tion contre les noirs de France. Mais  
 quelle position déplorablement contra-  
 dictoire! Si Jean était bien avec les Bretons,  
 il était infailliblement mal avec la  
 Normandie; s'il était bien avec la



hommes du midi de la France, si le  
 admettait à sa cour, il se mettrait  
 infailliblement mal avec les  
 Normands d'Angleterre qui  
 voyaient de mauvais œil les hom-  
 mes de la langue latine. Hottel-  
 amilien de tout cela la monar-  
 chie toujours grande et forte de la  
 France. St. Auguste a le Grog  
 de dévouiller Jean qui dévaille toute  
 la dévouille des Albigeois. Mais  
 pourquoi est-il si fort quand les  
 d'Angleterre est si faible? C'est  
 que la féodalité française est dis-  
 persée, que la féodalité Normande  
 est réunie. Ce qui revient à ceci: L'  
 Angleterre est aristocratique, la  
 France est monarchique. Replier  
 derrière le roi de France est son  
 éternel allié le Pape. Le pape  
 régnant alors est Innocent III,  
 persécuteur des Albigeois. Il est de  
 concert avec le roi de France contre  
 l'Évêque de Brunswick, comment  
 ne va-t-il pas avec lui contre  
 le roi d'Angleterre? Le pape  
 pontifical est en son apogée, il est violent,  
 impétueux comme sous Grégoire VII. Il  
 organise par univ. de puissance.

Malheureux Jean sans terre n'a pu  
se défendre qu'une politique fort lâche  
et fort cruelle. Au reste c'est elle de  
temps et il ne faut pas l'anoblir  
tout seul. Donnez iniquité de son siècle.

[D'abord Jean avait pensé au commen-  
cement de son règne que si la Bretagne  
et la Normandie, ses deux meilleurs  
amis de l'Angleterre contre la France,  
se réunissaient, ses possessions fran-  
çaises formant un tout continu depuis  
Boulogne jusqu'aux Pyrénées, il serait  
plus puissant qu'eux <sup>en France</sup> lui-même. Pour  
avoir la Bretagne, il fallait faire  
perir un enfant, le jeune Arthur,  
fils de sa sœur. Arthur fut poignar-  
dé et la voix publique en accusa  
Jean qui avait intérêt à cette mort.

St. Auguste assemble la cour des es-  
pairs, fait venir la mère d'Arthur  
qui demandait justice, et une sentence  
est prononcée contre Jean. Philippe  
envahit la Normandie c.-à-d. la plus  
belle proie qu'un roi de France  
ait pu ambitionner. Mais à quoi  
attribuer ~~la mort~~ d'Arthur un  
tel succès? est-ce à la mort

d'Arthur? non, la mort d'Arthur  
ne faisait qu'un pas vers la mort et



1540  
Les Bretons, elle touchait peu  
les Normands. D'un autre côté  
les Normands n'avaient aucun  
sujet d'aimer Philippe: pourquoi  
donc se laissent-ils prendre?

C'est que les Normands Français  
étaient très-familiers d'avoir des  
frères parvenus de l'autre côté du  
détroit. Les Normands devenaient très-  
riches par la possession d'immenses  
domaines, après la conquête ne  
voulant plus reconnaître leurs  
parents dans la petite Bourgeoisie  
de Normandie. Ceux-ci malgré  
en Angleterre pensaient faire  
meilleure figure à la cour de  
Ph. Auguste. Sans cette raison  
Ph. Auguste n'eût point été capable  
de prendre la Normandie plus  
puissante que son propre royaume.  
Aussi il dut cette province à  
sa bonne volonté des Nor-  
mands. L'envahit aussi  
les provinces d'au-delà: mais  
cette réunion ne fut pas aussi  
durable. L'envahissement Ph. Au-  
guste, et la France d'au-delà plus

que l'Angleterre. Quand à la Guyenne,  
 Jean la conserva. Il y avait la trop  
 d'antipathie pour la France. Boudier  
 par exemple ne pouvait servir sous  
 à vivre sous un autre prince que  
 celui qui avait des vaisseaux et était  
 l'intérêt de son commerce et de sa  
 liberté.

[Lorsque chaque jour Jean au milieu de  
 ses fêtes et de ses débauches  
 apprenait la perte de quelque une de  
 ses provinces: "Laissez les  
 s'en aller", disait-il, "j'en prendrai plus  
 encore qu'ils n'en peuvent prendre en  
 un an". De nouveaux malheurs venaient  
 s'ajouter à la conquête de ses pro-  
 vinces, il est frappé d'un haut  
 par le pape, il se brouille avec  
 Innocent III au sujet du siège  
 de Cantorbéry.

Guillaume après avoir conquis l'  
 Angleterre sous la bannière du St  
 Siège n'avait pas voulu reconnaître  
 d'une manière positive la domina-  
 tion de l'Eglise; il avait bien  
 payé l'ancien tribut établi par  
 les rois Saxons, mais il  
 n'avait point avoué le Despotisme  
 féodal. Le primat de Cantorbéry



Était ordinairement confirmé  
 par le pape, mais nommé par  
 le roi. Cet archevêque était le chef  
 de tous les autres évêques et aux  
 eux. C'était un système fort bien  
 organisé, un système beau à l'ait,  
 en général il y a en Angleterre  
 x un accord, un ensemble, une  
 majesté qu'on ne trouve pas dans  
 notre France composée de toutes  
 sortes de pièces, d'éléments divers.  
 Jean voulut donc soutenir à l'archevêque  
 de Cantorbéry un candidat repoussé  
 par le pape et repousser celui que le  
 pape avait élu. Mais ce qui avait  
 convenu à Henri II ne convenait pas  
 au faible Jean. On sait comment  
 sa chose tourna. Jean tomba dans  
 des misères, dans des humiliations  
 infinies. Non seulement Innocent  
 repoussa ses prétentions, mais il  
 alla jusqu'à offrir sa couronne au  
 Roi de France. Jean trouva dans  
 la sentence même du pape une lui  
 un moyen de relever. Ses grands  
 croyant leur indépendance menacée  
 lui promirent une armée. Pendant les  
 préparatifs, un comte normand

L'avis de perdire qu'avant  
 l'Ascension Jean avait dit. Jean  
 crut à la prediction, fit pendre le  
 prophète, et se hâta de rendre  
 hommage au Pape et de renvoyer  
 ses troupes. Ce qu'il y a peut être de  
 plus singulier dans ce prince, c'est  
 qu'il croyait à l'Eglise tout en la  
 bravant.

Une grandeligue fut formée aussitôt  
 contre le roi de France; mais elle  
 ne suffit pas pour humilier cet  
 ennemi qui était très bien soutenu.  
 Tous les grands feudataires avaient  
 intérêt autant que le roi à repousser  
 l'invasion de l'Allemagne en France.  
 Parmi les confédérés, le comte de  
 Flandre excitait singulièrement la jalousie  
 des autres seigneurs de France  
 par ses richesses et le nombre de  
 ses grandes villes.

St. Auguste fit agiter cette guerre  
 par son Chaplain, et l'histoire s'en  
 est tenue au panegyrique: On a  
 vu que St. Auguste avait mis sa  
 couronne sur un autel, disant à  
 ses vassaux: "s'il en est un parmi vous  
 qui s'en croie plus digne que moi,  
 qu'il l'a prenne. s'il l'a dit, et



Effet, n'eût été qu'une comi-  
die. Quel baron en effet eût voulu  
céder aux prétentions de celui qu'il  
aurait regardé comme son égal?  
Après la défaite de Bouvines, il  
arriva ce qui devait arriver. Tout le  
monde rebouilla de haine et de  
mépris pour Jean. Cependant sans  
s'intéresser <sup>nullément</sup> à lui, il faut bien dire  
qu'il ne pouvait faire mieux qu'il ne  
fit. Il trompe le pape et l'empereur  
et empêche le départ d'une  
armée française en Angleterre;  
il négocie en Allemagne, en Flandres;  
il forme une espèce de mante qui va  
chasser Ph. Auguste sans qu'il s'en  
mêle. Tout cela est fort ingénieux  
et aurait été trouvé tel, si Jean eût  
vaincu.

Les barons ne pouvaient manquer de  
s'en prendre au roi de sa défaite. En  
1215, il lui firent signer un grand  
parchemin qui signifiait les préte-  
tions auxquelles le roi faisait  
droit.

Ce grand parchemin c'est la magna  
Charta, ou la grande liberté dont

Les Anglais ont jusqu'à ce jour  
 mesuré le véritable caractère.  
 Voici quel furent les Droits assurés  
 par cette grande Charte. - Les libertés  
 de l'Eglise, c. a. d. L'aristocratie  
 s'empara avec l'Evêque. L'aristo-  
 cratie aimait mieux avoir affaire  
 au pape qui est fort loin, ~~qui est~~  
~~fort loin~~ qu'au roi qui est tout près.  
 Le roi sacrifie les Droits qui suivent  
 tutelle, mariage, reliefs, subvies, et  
 toute la royauté féodale. Il n'y  
 avait rien de monarchique dans  
 aucun de ces Droits. Avant les  
 Droits exercés par tout souverain sur  
 son vassal. Seulement les seigneurs  
 de tout les seigneurs les abandonner  
 et les seigneurs eux mêmes les  
 gardent continuant d'opprimer et  
 de ruiner leurs vassaux. Les Droits  
 de tutelle et de mariage étaient  
 des sources d'abus odieux, mais il  
 fallait aussi que le Roi fût le plus  
 fort. Que le roi ne tireroit plus  
 d'argent que par la bonne volonté  
 des seigneurs, c'est dire qu'il n'aura  
 par un denier. On se demande si ce



n'est pas là un commencement de gouver-  
 nement représentatif. Qui, si l'on veut  
 admettre que les barons puissent être  
 représentés par les barons, les grands  
 seigneurs seront les représentants  
 de leurs vassaux. — Un grand  
 conseil de Barons sera toujours  
 près du Roi pour le diriger. C'est  
 si l'on veut l'origine de la Chambre  
 des Lords; le grand conseil doit  
 être en quelque sorte l'élément  
 du Roi. — La justice doit être  
 gratuite. C'est un mot bien beau,  
 mais n'oublions pas qu'il  
 ne s'agit que de la justice  
 rendue par le Roi aux seigneurs.  
 Chaque seigneur à son tour d'assigner  
 domaines rend justice aux petites  
 gens. — La Charte finit par un  
 article qui promet d'une manière  
 vague à tout Anglais d'être  
 sans jugement l'établissement et  
 réparation. Langton, Archevêque de  
 Cantorbéry, repoussé du trône épiscopal  
 était Saxon. Cette dernière clause  
 devait flatter les Saxons et le  
 rendre favorable à l'aristocratie.

Normande. Mais était-il possible  
 d'exécuter une telle promesse? Il  
 eut fallu à l'ennemi disposer  
 pour le Normand d'Angleterre et  
 de faire 60,000 lots de la conquête.  
 Que le Normand et le Saxon  
 fussent d'accord contre Jean, cela  
 se pouvait; mais ils étaient divisés  
 sur ce qu'il s'agissait de la terre.  
 On fit encore signer à Jean la Chartre  
 des forêts. Quant aux seigneurs, les  
 droits de chasse étaient le plus  
 utile pour leur subsistance et  
 leurs plaisirs, les plus importants  
 peut-être pour leur sûreté. Il  
 était important que personne  
 pût entrer dans le bois du seigneur,  
 ce bois entourait le Château. Un  
 homme armé, deux, trois s'y rassem-  
 blaient; ils étaient de chaque, de  
 braconniers; un lièvre, un cerf était  
 une chose précieuse pour un propriétaire  
 qui avait souvent cent personnes à  
 nourrir. Mais ce n'est pas tout;  
 on pouvait s'approcher ainsi sans  
 bruit de la demeure féodale, et pen-  
<sup>dant</sup>



Le jour, le pont-levis était baissé. Il fallait donc assigner une juridiction limitée sur son bois; il fallait que personne n'y pût entrer.

Après avoir signé la grande Charte Jean ne pouvait avoir un instant l'idée de l'exécuter. Il fallait vivre, et la grande Charte lui était tout revenue. Il ne pouvait aller dans les provinces de France; il n'en avait plus. Il se retira dans l'île de Wight où il vécut trois mois comme pirate. Tout revenu sur terre lui étant ôté, il mit la main à contribution. Ensuite il courut le pays, se faisant hébergé par force et brûlant ensuite la maison où on l'avait reçu.

Pf. Auguste lui enlevant la France, le baron d'Angleterre, il ne pouvait vivre légitimement; il se faisait mourir de force. Cependant il appelait à son aide des mercenaires de la France méridionale. Ces hommes cruellement persécutés par le pape ne savaient pas de combat pour un ennemi des Papes. Ainsi nous avons vu Guillaume appelé en <sup>Angleterre</sup> ~~Angleterre~~ au secours de la France,

Denis II y amener les An-  
 gais, Jean les mercenaires d'armes,  
 Henri III donner la domination  
 aux Normans. Son Edward II son  
 petit fils, Nous verrons la force de  
 belle entrer en Angleterre avec  
 une armée de Français et de  
 Flamands pour renverser son époux.  
 on peut faire là une Classification  
 assez juste; Depuis 1066 jusqu'en  
 1328, ce sont toujours des Français  
 qui envahissent l'Angleterre; Depuis  
 1328 jusqu'en 1458 ce sont toujours  
 les Anglais qui envahissent la  
 France. On a souvent parlé des  
 guerres des Anglais en France, mais  
 il faut aussi parler de celles des  
 Français en Angleterre.  
 Jean Roi qu'il eut avoir une de  
 mercenaires déclara violemment la  
 guerre aux deux chartes. Il avoua  
 aussi bien fait, disait il, de  
 me demander ma couronne. Il  
 ne s'agissait pas dans la  
 grande Charte des libertés de  
 l'Angleterre, mais de la tyrannie  
 illimitée de l'aristocratie.



Tyrannie que l'Angleterre tant  
 depuis à comblé aujourd'hui.  
 I'en vint donc les deux Chartes  
 en reprenant la couronne; et  
 il la reprenait non pour seule-  
 ment pour être roi, mais pour  
 avoir de quoi subsister. Les barons  
 alors se réunirent et firent le plus vicie-  
 eux coup de tête qu'il soit  
 possible d'imaginer. Il donna-  
 rent la couronne à Louis VIII, fils  
 de Ph. Auguste, pensant qu'ils  
 auraient liberté, indépendance  
 entière avec un roi sur le continent,  
 qu'ils seraient de l'île ce qu'ils voulaient.  
 Ph. Auguste désirait ardemment  
 avoir l'Angleterre. Mais une pareille  
 proie n'était pas faite pour  
 lui. Le pape ne voulait pas avoir  
 réuni la France à l'Angleterre; il  
 défendit à Ph. Auguste d'en  
 entreprendre, et Philippe dicta  
 à son fils qu'il ne pouvait lui  
 permettre d'accepter la couronne  
 offerte par les barons d'outre-mer.  
 C'est alors que se joua entre le

Pier et le fida une véritable  
Comédie. Dans une cour plénière  
Louis dit à St. Auguste: "Mon  
seigneur, j'en veux voir de bonnais  
pour les seigneurs que j'ai de  
vous en France: mais celles que  
m'offrent les Barons Anglais  
ne dépendent par de vous." Philippe  
est frappé de la justice de cette  
réponse. Il annonce tout haut  
qu'il feroit force quoi qu'à regret  
de laisser agir son fils, et en  
secret il fait tout ce qu'il peut  
pour aider l'expédition. Louis n'étant  
distingué ni par l'esprit, ni par  
le courage. Il commença avec lui  
une foule de Français qui, suivant  
l'usage de la nation, se conduisoient  
en Angl. avec une grande légèreté  
et bientôt on fut plein par de Louis  
que de Jean. Jean mourut sur ces  
entrefaits, mais après avoir battu  
son rival qui fut obligé de retourner  
en France.

A Jean succéda un roi tel que Paris.  
Avec lui j'aurais le désir d'un empereur.



C'était la plus belle perspective  
pour les grands qu'une minorité,  
sur la quelle ils reprenaient une au-  
torité illimitée. On se réconcilia aussi-  
tôt. Mais quelque chose vint rompre  
de nouveau la bonne intelligence.

Le jeune Henri III avait été laissé  
par son père sous la conduite de deux  
hommes étrangers à l'aristocratie Nor-  
mande. L'un était Hubert de Burbourg,  
Picard, l'autre un Gallois Arthur Comte  
de Pembroke. Ainsi voilà tuteur du  
Roi un de ces Gallois Chanoines par  
les Saxons, qui furent Chanoines par  
les Danois aux quels succédèrent les  
Normands de France. Malgré  
la différence totale de langage,  
les Gallois s'entendaient assez bien  
avec les hommes du midi de la France,  
c.-à-d. les Welsezen qui étaient com-  
pris dans la grande Classifi-  
cation des Germains.

Un jeune prince élevé dans les  
deux des Welsezen, dans une  
predilection marquée pour l'Eglise  
de Rome, pour le pape Romain

Sous la langue Romaine, avec  
 une aristocratie aussi forte que celle de  
 Normandie, n'était certainement  
 pour ne pour être tranquille. Le  
 Règne d'Henri III qui dura un  
 demi-siècle ne fut qu'une guerre  
 civile continuelle. Comment  
 fait-il que pendant cinquante ans  
 il put résister aux seigneurs Nor-  
 mand, qui avaient entre les  
 mains toutes les forces du pays.  
 & De plus s'étaient joints aux sa-  
 crés. Evidemment c'était dans les  
 possessions de France que les armées  
 du Roi se recrutèrent incessam-  
 ment. Les conseillers du roi n'é-  
 taient peut-être pas aussi stupides  
 qu'on les a faits. Le Nord de la  
 France a toujours produit les meil-  
 leurs hommes d'affaires.  
 En même temps commencent à régner  
 deux personnages d'un caractère pres-  
 qu'analogue, le Doux, le modéré,  
 l'inoffensif. Henri III en Angle-  
 terre, Léopold St Louis en  
 France; Louis toujours vainqueur.



Henri toujours battu. Il est singulier  
 que l'on ait conclu que la France  
 et l'Angleterre étaient de même  
 caractère. A cette époque ils ont  
 presque les mêmes Rois, et pourtant  
 quelle fortune toujours opposée!  
 Plus tard le simple Charles 6 règne  
 en France en même temps que le simple  
 Henri 6; tous deux sont imbéciles,  
 mais quelle différence de résultats!  
 Aussitôt après Charles 6 lamonnet-  
 cie s'organise en Angleterre; il  
 faut plus d'un demi-siècle pour  
 que la royauté se guérisse de ses blessures.  
 Qu'on ne dise donc pas que ce  
 sont les crimes seuls de Jean qui  
 l'ont perdu. Henri III était un  
 saint, et il ne fut pas plus heureux.  
 Et alors Henri III conduit par ces  
 hommes qui ne sont pas normands  
 se montre favorable aux hommes  
 de classe inférieure; il adoucit la  
 rigueur des lois. D'autre part  
 il va faire la guerre en France, et il  
 est vaincu à Taillebourg et à Sain-  
 tes. Par St Louis. Mais en revanche  
 il contracte dans le midi de la

France une alliance qui peut  
 le rendre très puissant. Il épousa  
 une des filles de Raymond de  
 Provence. Alphonse de Poitiers, frère  
 de St Louis, avant d'épouser Thérèse  
 de Toulouse. Il s'agissait de savoir  
 qui aurait la Provence. De plus  
 Henri donna sa sœur au second  
 fils de Simon de Montfort, le con-  
 quérant d'Aragon, le vainqueur des  
 Albigeois. Ainsi il se trouvait  
 ruiné par son beau frère et par  
 sa femme & tout le monde de la France  
 dont les maîtres étaient Raymond  
 et Simon de Montfort. En consé-  
 quence il était fort bien conseillé.  
 Il eût peut être réussi si le jeune  
 Montfort eût été un homme doux  
 modéré, différent de son père. Mais  
 chose assez rare, Simon fils d'un  
 héros était aussi un héros. Il fut  
 ardent, intrépide, entreprenant; il  
 ne voulut pas se laisser gouver-  
 ner et ne s'arrangea pas faci-  
 lement avec la cour pacifique  
 d'Henri 3. Il est probable aussi qu'il  
 ne s'arrangea point avec la fille de



Ce Raymond que Simon son  
 père, avait dépossédé. Montfort  
 envoya pour gouverner la Guyenne  
 fut accusé par les nobles d'acqui-  
 taire d'avoir traité durement  
 les sujets du Roi d'Angleterre  
 à payer, ce qui signifiait qu'il avait  
 imité son père. Ses conseillers mé-  
 diocres inquiétaient aussi Mont-  
 fort et le forcèrent de se joindre  
 le parti ~~des~~ Barons de  
 l'Angleterre. Pour Montfort, se mettre dans  
 le parti des Barons qui faisaient  
 la guerre aux méridionaux, c'était  
 continuer la guerre commencée par  
 son père. Cette vérité qu'une  
 nouvelle, est si frappante, qu'il  
 fit prendre la croix aux barons  
 montrant ses mérites <sup>comme</sup> ceux  
 de l'érésie que son père  
 avait prosaite. Ses conseillers  
 d'Henri III avaient menagé à leur  
 pupille une alliance puissante,  
 du moins selon la politique  
 d'alors. Richard son frère (le  
 de Cornuall) avait été élevé à

L'Empire. Les Conseillers d'Henri  
 espéraient tirer de là de grands  
 secours; mais cela même tourna contre  
 le malheureux roi. L'empire étant  
 tombé dans une dissolution terrible  
 Richard y dépensa tout son argent  
 inutilement et fut obligé de revenir  
 en Angleterre sans avoir pu donner  
 de secours à son frère. Le malheureux  
 Henri III fut battu avec Richard à  
 la bataille de Lewes et tomba entre  
 les mains de Simon de Montfort  
 son fils qui devait être le grand  
 état n'échappa qu'à ~~assez~~ peine.  
 Alors Simon s'appuya contre le  
 roi d'un élément nouveau, qui  
 est le vrai commencement de la liber-  
 té de l'Angleterre. Il établit  
 que dans le conseil de seigneurs  
 institué par la Grande Charte parles  
 traient seulement au moment de  
 voter les subsides, que les bourgeois  
 de ville, c.-à-d. des Saxons, pou-  
 vaient se remontrer si les taxes  
 d'argent étaient trop fortes. Ce  
 déjà beaucoup. Les Saxons inter-  
 venaient dans le gouvern-



160  
Et, comme Hubert et Jolemer  
se tiennent par la main selon  
le proverbe Anglais, Par Herbert  
d'Angleterre commençant de cette  
époque. Selon règne d'Henri 3  
se continuant d'une excessive  
Dépendance, malgré un  
avantage qui remporta son fils  
et qui lui rendit un instant la  
suprématie. Henri III est celui  
des Rois Anglais qui leva le  
moins d'argent, il n'en fut  
pas même soutenu par les seigneurs.



160<sup>nr</sup>



161<sub>2</sub>

164<sup>re</sup>



## Etat de l'Europe vers 1500

Chute du système féodal,  
hideux spectacle.

C'est un laid spectacle que celui de la mort, quelque peu intérieur.  
surtout que soit celui qui meurt. La féodalité est certes bien odieuse.  
cependant le moment où elle tombe est un moment de laudus  
hideux. Dans l'histoire, c'est le règne de Philippe le bel.  
Le moment où perit un ancien système est toujours  
quelque avantageux que soit le changement. Nous en  
avons un bon exemple dans la révolution française  
dont les résultats ont été si admirables même pour  
le rapport du bien être matériel. (Avant 89 la vie  
moyenne était de 28 ans, aujourd'hui elle est de 34 ans). Et  
combien plus grande sont les progrès sous le point de  
vue de la liberté et de la dignité de l'espèce  
humaine! Liberté de la pensée, commencement de  
la liberté politique, Droit civil égal pour tous,  
voilà ce que nous a valu la révolution. Mais  
combien cette révolution bien faisante a un contre-  
côté terrible, hideux dans son développement, que de sang fut  
versé! De même lorsque le monde féodal et pontifical  
s'écroula, lorsque le génie des croisades et de la chevalerie  
perit sur les charbons ardents avec une grande  
association chevaleresque. Lorsque un procureur de Philippe  
le bel alla dans Agnani porter l'incendie sur le repaire  
entant de Dieu en ce monde, l'humanité dut être  
bien choquée. Et le fameux ~~monde~~ <sup>monde</sup> du moyen-âge  
de Dante sur les Capétions exprime la pensée commune  
du monde. [L'écrit de caractériser cette

Le monde féodal et pontifical a deux têtes, le pape pape et l'empereur.

1<sup>o</sup> Le pape tue l'empereur  
par le roi de France.

Guérin II.

Conrad.

marfud.

Conradin.

Revolution. Vous avez vu les vieillards querelles des  
et des Empereurs. Le monde pontifical et féodal  
est un monde à deux têtes. Le pape comme pour  
tuer l'Empereur; la maison De Souabe punit pour  
son bulle D'Innocent IV, Frédéric II, le plus  
grand homme du moyen âge, meurt seul, trahi  
de sa femme, de ses enfants, de ses confident <sup>l'ancien</sup>  
prier, Pierre Des Vignes. Conrad IV meurt  
aussi non sans soupçon de poison. Manfred  
combat avec plus de vaillance que de bon-  
heur contre l'exécuteur des volontés Papales,  
le féroce Charles D'Anjou, cet homme noir d'âme et de corps.  
La mémoire de Manfred était si honorée même de  
ses ennemis que les soldats fanatiques de son adver-  
saire en passant devant son corps jettent  
aucune pierre pour lui faire un tombeau.  
Et enfin cet héroïque Conradin, petit fils de Frédéric  
II, est fait prisonnier et meurt sur l'échafau  
faud 1268. L'humanité réclame vivement, le seul  
juge qui l'ait condamné fut tué sur l'échafau,  
pendant qu'il lisait la sentence, par le gendre  
même de Charles D'Anjou. On sait que  
Conradin en mourant reprochait que on parle  
O ma mère, combien amère sera la nouvelle que  
vous aller recevoir de moi? Il jeta son  
gant au milieu des spectateurs et fut ramon-  
né et porté, dit-on, au Roi D'Anjou.  
Son beau-frère, et la mort de Conradin vengée



Dissolution de l'empire  
d'Allemagne - Interregne -  
Le pape triomphe.

Par les Vénérables Scituons 1288.  
A ce moment l'empire d'Allemagne était dissout  
(C'est le temps du grand interregne; ensuite de  
Rodolphe de Habsbourg choisi Empereur. Comme  
le Candidat le moins puissant, le moins  
capable de rétablir la puissance impériale) il  
fut quelque temps comme grappe de mort.  
Les papes triomphent. Telle est la fin du  
13<sup>e</sup> S.

querelle entre les vainqueurs  
le pape et le roi de France.  
Le pape est vaincu et humilié.

Mais le pape n'avait été l'Empire que pour le  
secours de la maison de France, le bras droit  
des papes. Vient maintenant la querelle  
des vainqueurs intérieurs. Le pape est frappé à  
son tour par le roi de France; les bulles d'In-  
nocent 4 et la mort de Frédéric 2 furent ven-  
gées par le soufflet que Philippe le bel fit  
donner à Boniface.

Chute de l'ancienne monar-  
chie française - comparée à la  
chute du moyen âge.

quels furent les vainqueurs  
du moyen âge.

La grande révolution française. Dont nous  
parlons tout à l'heure à un caractère d'ad-  
mirable grandeur, malgré d'horribles mas-  
sacres; une population de 30 millions d'hom-  
mes levés tout d'un coup, l'Europe entière boule-  
versée. Si l'ancienne monarchie a péri, elle  
a péri d'une manière glorieuse. Mais le monde  
féodal, sous lequel main est tombé, sous quelles armes?  
Sous la plume du procureur, sous la main du percepteur d'impôts

facte



Chères de Vierge, de  
bouche de la Chienne.

En France vers 1800  
les Lombards accablés, les  
Bolognais et les hommes du  
midi légittés.

Les procureurs remplacent  
les chevaliers.

Droit romain compilé  
et gâté par Justinien.

La réalité le droit impé-  
rial est le droit plébéien.

Et du sang monroyeur. Voilà les vainqueurs du moyen âge!  
[Les conseillers d'État sont exclusivement des légistes,  
et cela depuis saint Louis. Le chef de Vierge, c'est  
si poétique est le point de départ pour cet esprit de Chienne  
qui envahit la France pendant trois siècles. Qu'en  
sage. Donc aux poètes.]

A cette époque, il y a en France deux classes d'hommes d'affaires : les Lombards faisant la banque, c.à.d. l'usure ; les autres sont des Bolognais ou des hommes du midi qui reviennent de bonne heure. Les seconds des premiers. Le génie méridional fut toujours étourdiment propre à se substituer à la Chienne. Peu à peu se forme autour des rois non plus une cour des pairs, mais une cour de gens de loi, d'où sortit plus tard le parlement. Le roi de France de 1800 à 1805 ne doit plus paraître à la tête des seigneurs. L'islamisme déployé, mais à la tête d'une troupe de procureurs, gens embusqués de l'indocte, quant durement et ostiblement mais toujours dans l'intérêt du monarque.

Il faut quel état retrouve le droit romain tel qu'il nous est resté. Pour le nommer des mains de Justinien, c.à.d. façonné par le Despotisme. C'est à vrai dire le droit plébéien. Car l'empire n'est rien autre chose que l'ancien parti plébéien avec un général pour chef, et le droit impérial. C'est une parfaite égalité sous le pouvoir illimité d'un chef militaire ; c'est un droit qui a toujours grandi de force et de puissance jusqu'à son triomphe complet pendant la révolution française. L'histoire.



Du Droit Romain en France et de sa longue lutte  
avec le Droit Coutumier doit nous arrêter un instant.

Du Droit Romain et Du Droit Coutumier

À la fin Du 11<sup>e</sup> S., s'ouvre la fameuse Ecole de Bologne. Elle prend  
pour base de son enseignement Diverses compilations de  
Justinien ; l'ardeur avec laquelle on se livra à l'étude  
de la législation, se fait sentir jusqu'en France, et  
saint Louis donne ordre de traduire ses collections de  
Justinien pour en répandre la connaissance et en propager  
les dispositions même dans les provinces où ce  
Droit n'avait jusqu'encore pénétré ; et Louis en fit  
lui même un grand usage dans le recueil d'ordonnances  
ou Statuts. Vers 1250 St Louis rendit  
un recueil de lois coutumières, véritable corps de lois  
qui règle... Quoique l'administration de la justice soit  
son principal objet. Ce recueil avec ses ordonnances n'offre qu'un  
amas de décisions sans suite, sans précision, un  
mélange discordant de coutumes locales et de doctrines  
isolées du Droit Romain ; toutefois c'était un  
grand pas pour l'étude de la législation qui commençait  
à devenir une science. D'ailleurs elle s'enseignait déjà  
publiquement dans les écoles récemment établies.  
L'Académie, élève de Bologne, fonda à Montpellier  
la 1<sup>re</sup> Ecole de Droit, 1196. Bientôt les cours de  
Justice se peuplèrent de jurisconsultes formés de  
cette Ecole ; l'extension des parlements ajoutait



Insensiblement à leur puissance, et ces formes judiciaires  
remplacèrent peu à peu les décisions arbitraires du  
pau et l'épreuve barbare du combat.

C'est aussi vers la même époque que s'établit  
d'une manière plus tranche<sup>te</sup> plus positive la grande  
division de la France sous le rapport de la législation. La  
force de l'habitude faisait adopter spontanément  
dans les provinces méridionales le droit romain qui les  
avait jadis gouvernés. Les mêmes causes produisaient  
un effet contraire dans les provinces du nord qui  
jadis avaient rejeté ce droit comme opposé à leurs  
usages nationaux; il n'y obtint qu'une autorité  
subsidiarie et restreinte à certaines matières.

De ces deux classes de provinces les premières prirent le  
nom de pays de droit écrit (nom donné au droit romain  
par les Etabl. de St. Louis); les secondes prirent le nom  
de pays coutumier, ou pays de droit non écrit, dénomination  
qui naturellement <sup>devait</sup> passer quand les coutumes  
furent écrites aussi bien que l'ensemble de son <sup>romain</sup>  
main que l'usage a conservée.

Provinces de droit écrit: Languedoc, Guienne, Provence,  
Dauphiné (Autrement celles qui relevaient des  
parlements de Bordeaux, Toulouse (Nîmes, Pau), le  
lyonnais, Beaujolais, Auvergne méridionale, ma-  
connais, relevant du parlement de Paris. Bresse et  
pays de Jacent, relevant du parlement de



Dijon. Roussillon, Alsace, Corse.

Provinces de Droit Coutumier, toutes les autres.

Mais ce serait une erreur de croire que cette division soit tellement absolue, que dans les premières de ces provinces le droit romain régnât purement et sans modification, et qu'il n'eût au contraire aucune influence sur les autres. Et en effet dans les pays de Droit écrit il n'est pas vrai qu'il y ait de grandes modifications apportées par les ordonnances du roi, les statuts et usages locaux, tandis que dans beaucoup de provinces de Droit coutumier, les coutumes avaient plutôt que le caractère de législation, et le droit Romain celui de Droit commun.

1<sup>o</sup> soit qu'elles lui donnent ce titre, comme les coutumes de l'Auvergne Septentrionale, de la Marche, du Bourbonnais, de l'Anjou.

2<sup>o</sup> soit qu'elles y renvoient d'une manière expresse pour les matières non décidées, telles que celles de Bourgogne, Franche Comté, Orléans, Normandais, Anjou, Angoumois.

3<sup>o</sup> soit enfin que ces mêmes Coutumes y soient entièrement puisées comme de Berry et de Normandie.

Quant aux provinces à l'égard desquelles on peut douter que le droit romain ait été le droit commun, on ne peut citer que celles dont les coutumes n'y renvoient par elles-mêmes, pour les matières omises, pour les cas douteux, et ce sont Paris, Normandie, Bretagne, etc.





1<sup>er</sup> principe unique Detour le temps et Detour  
 les pays, pour dire l'équité naturelle, dont la légis-  
 lation Romaine est si fortement ~~empruntée~~, empruntée.  
 2<sup>o</sup> Quant au Droit Coutumier, il a eu plus d'infla-  
 cence qu'on ~~ne~~ croit sur la rédaction du Code; car  
 outre que cette influence s'est étendue même sur  
 les matières empruntées au Droit Romain, qui  
 par là sont présentées au législateur moins pures  
 et moins originales que si l'on avait Consulté et traduit  
 le texte véritable, elle a fait sentir aussi d'une  
 manière directe, 1<sup>o</sup> dans l'ancien <sup>code</sup> ~~la coutume~~ marital,  
 (articles 214 à 226 tirés de la Coutume de Paris),  
 2<sup>o</sup> puissance maternelle (arts 371-387), 3<sup>o</sup> servitudes  
 légales (arts 640-687 de la Coutume de Paris), 4<sup>o</sup> Droit  
 à hérité (1800 à 1831 tirés de la coutume du Bourbon-  
 nais, Berry, Bretagne), 5<sup>o</sup> Communautés &c.  
 Principe général qui domine le Code Civil: la  
 circulation des propriétés favorisée de telle sorte  
 que les tiers puissent s'acquiescer en toute sécurité et  
 que leur intérêt soit préféré même à celui des  
 mineurs.

-166w





-16725



De la France et de l'Angleterre - Victoires alternées  
du pouvoir royal et de l'aristocratie dans ces deux royaumes.

168 n

Victoires alternées du pou-  
voir royal et de l'aristocratie en  
France et en Angleterre.

Dans les révolutions de France et de l'Angleterre  
il est important d'observer les victoires <sup>alternées</sup> du  
pouvoir Royal et de l'aristocratie. Elles forment un  
flux et un reflux qui doit être marqué. C'est ce que  
nous allons essayer de faire en suivant, pour ainsi  
dire, le cours de deux nations. Chaque révolution  
en est un mouvement.

Une tentative semblable, une classification générale  
de l'histoire d'Angleterre considérée sous ce point  
de vue n'a encore été faite ni par Hume, ni  
même par Sirtgard si savant, ni par Guizot, peintre  
si ingénieux et si vrai.

Formule de l'histoire de France  
et d'Angleterre.

Nous voulons poser le principe que nous avons posé.  
L'histoire d'Angleterre est celle de l'aristocratie, l'his-  
toire de France est l'histoire d'une monarchie  
s'opposant à la démocratie. Cette formule est vraie,  
malgré les exceptions nombreuses qui doivent en  
retarder l'application.

En Angleterre l'aristocratie  
des Saks et des Normands depuis  
Guillaume le Conquérant jusqu'à Henri II.

D'abord la conquête de Guillaume fut une aristo-  
cratie de vainqueurs organisée fortement sur le royaume.  
Ces devenus un peuple souffrant, qui doit à l'étranger  
peu à peu par la lutte de l'aristocratie avec son chef.  
Sa conquête se maintient dans toute sa brutalité,  
et le mouvement d'oppression reste uniforme jus-  
qu'à ce que la ligne masculine de Guillaume soit  
éteinte jusqu'à Henri II Plantagenet.

État de moyen âge et.

(26)



Henri II. homme du. Il l'est un nouveau esprit d'annonces; ce roi n'est  
 médiocrate français. plus un chef d'aristocratie, c'est un homme d'ami-  
 nance - l'ordre lui-même d'aristocratie. la France et non point un Normand (sa mère  
 nommée et les Saxons qu'elle  
 protégeait. était Mathilde, fille de Henri 1<sup>er</sup>, son père, Geoffroy

De la France et non point un Normand (sa mère  
était Mathilde, fille de Henri 1<sup>er</sup>, son père, Geoffroy  
comte d'Anjou). Il est environné de conseillers méris.  
Dionaux, ennemi de l'aristocratie Normande, et  
de ce moment on voit se former deux ligues riva-  
les. Le Roi s'appuie sur le peuple du midi de la France  
les nobles Normands d'autre part s'appuient  
sur le peuple saxon, qu'ils font à l'heure.  
Raïfard cœur de lions, angevin par son père et hom-  
me du midi par sa mère, n'est pas un roi Normand.  
C'est à tort que Henry l'a toujours considéré comme tel;  
ni lui ni son père ne méritaient ce titre.

Ainsi donc en Angleterre le pouvoir royal soutenu  
par ses conseillers ne s'en pose en face du pouvoir  
aristocratique. Ce fait paraît surtout avec éclat  
sous la royauté de Jean. De là la mauvaise  
réputation de ce prince, réputation que  
méritaient également tous les autres membres  
de sa famille.

La lettre est surtout  
sensible sous le règne de  
Jean Sans terre.

Sous les auspices de Jean le Bon. Dans son entreprise, et la grande chartre, fut tendue l'annuaire Chartre est le fruit de la victoire de l'aristocratie. Henri III épouse après lui; les statuts d'Oxford signant le triomphe de l'aristocratie et ouvrent



Une bourgeoisie s'est réunie dans l'assemblée  
des Barons. Les communes sont fondées,  
et l'aristocratie ne peut plus avoir d'en-  
nemis qui lui résistent en face.

Edouard I<sup>er</sup>, fils de Henri III, prince très chevaleresque, pour  
montrer qu'il n'est pas Normand, mais contemporain de Philippe

1<sup>er</sup> ou de Louis VII au moins  
royal.  
Répondre des Barons à l'édit de l'aristocratie, qui veut être absolue. Il dit aux barons, "Vous irez  
en France, ou vous serez pendus." Les barons répondent :  
"Nous n'irons point en France et nous ne serons point  
pendus." Le même jour 1500 Chevaliers quittent l'ar-  
mée; Edouard est obligé de les rappeler les lendemain.

Edouard cède à la puissance de ses rivaux; il donne une  
organisation régulière aux assemblées fondées sous Hen-  
ri III et composées de barons Normands et de bur-  
geois Saxons. Mal secondé par les siens il est vaincu  
en Poitou.

Pour corriger sa puissance, il donne Isabelle de  
France, à son fils le Douce jeune Edouard II. Isa-  
belle était une princesse galante et féroce. Edouard  
qui se souvient de tous les obstacles que les Barons  
Normands ont opposés à son père, s'entoure de con-  
seillers soit normands soit saxons. Son principal  
ministre est un Espagnol. Edouard II tombe d'un effort  
effroyable et meurt d'une mort tragique.

Jusqu'ici on peut observer l'alternance. Après Henri II  
et Richard sans de Lion qui sont des princes fondeurs,  
Jean et Henri III auprès de qui se réunissent les

Conseillers Sains, sans cependant l'emporter sur  
l'aristocratie. <sup>Leur</sup> Plus le règne singulier d'Edouard 1<sup>er</sup>.  
et Bientôt la chute terrible d'Edouard 2<sup>e</sup>.

Après lui vient Edouard 3<sup>e</sup>, monarque belliqueux et  
violent comme son appel; s'opposant sur l'aristocratie  
et la mène aux guerres de France, dont l'état  
réconcilie les Saxons avec les Normands, et le Roi  
avec toute la nation.

Le pouvoir Royal s'élève pour retomber sous Richard 2<sup>e</sup>,  
la princesse épouse une Isabelle de France comme Edouard 3<sup>e</sup>  
son grand père et meurt tragiquement comme lui.

Il est remplacé par son cousin Henri 4<sup>e</sup> dont le règne très  
femme est continué avec le plus grand état par  
Henri 5, héros qui mourut Roi de France à Vincen-  
nes. Mais où aboutit cet avancement du pouvoir  
Royal qui semble partager l'anciennement de l'aris-  
tocratie? à Henri 6, prince doux, innocent, indécis,  
qui a pour femme Marguerite d'Anjou et finit  
malheureusement.

Ainsi Chaque Catastrophe tragique du Roi d'Angle-  
terre est annoncée par un mariage avec la France.  
Un tableau rendra le fait plus sensible; il présentera  
en même temps la Chronologie de cette histoire.

Henri 2. Richard 1<sup>er</sup> ..... Jean, Henri 3.

Edouard 1<sup>er</sup> ..... Edouard 2. (Isabelle de France)

Edouard 3. .... Richard 2. (Isabelle de France)



(1) La reine fut décapitée  
une brillante exception.

Henri 4... Henri 5<sup>me</sup> (Cath. & p. m) — Henri 6 (Marquis) d'Angou  
Henri 7. Henri 8, Marie Stuart — Jacques 1<sup>er</sup> Charles 1<sup>er</sup>  
(Henriette de France)

N. B. Dans ce tableau à la Droite se trouvent  
Placés les souverains faibles contre l'aristocratie  
à la gauche ceux qui l'ont tenu soumis.  
Époque de Henri VI et de Marguerite. Onjour  
est celle de la guerre des Roses, Rose Blanche, Rose  
rouge. Cette guerre dura 30 ans. On sait que  
les échaffauds étaient constamment dressés  
le Champ de Bataille, et les familles de  
vains se frappées dans les infans au berceau.  
L'aristocratie Anglaise travaillait à s'exterminer  
elle-même, et elle y parvint. Alors la justice se trouva  
mise pour le pouvoir royal.

Comment se fait-il que l'aristocratie extermine  
dans les guerres des roses devienne bientôt si  
puissante? L'aristocratie nouvelle n'est point  
une aristocratie Normande; elle-ci a généralem-  
ment persi. L'autre a hérité des dévotion,  
et, pour le dire en passant, il n'y a pas sans  
de Normands qu'on croit en Angleterre.

On sait combien le règne d'Henri VII fut dur, dur,  
fiscal. Henri VIII coupe la tête à qui veut, maîtres-  
ses, femmes, favoris. Marie Stuart de persécution  
les protestants; Elisabeth tantôt les quakers, tantôt  
les Catholiques. Ainsi le pouvoir Royal fut tra-



Port pendant un siècle; mais pendant ce  
siècle, il se forme une autre aristocratie. Les Saxons  
vainqueurs à Cicy, et dont l'activité commerciale  
fait la force de l'Angleterre, prennent une bonne  
part aux possessions enlevées aux Normands  
autrefois leurs oppresseurs.

Henri VIII vendit ses terres Des Moines, le peuple  
les acheta. Ses confiscations Des Domaines Des  
grands seigneurs se firent au profit Du Roi  
et puis Du peuple qui les achetait. On vit  
s'élever une aristocratie marchande qui règne  
aujourd'hui en Angleterre, et les grandes familles  
d'Angl. aujourd'hui descendent des marchands.  
C'est singulier! au temps De Charles I<sup>er</sup> l'aris-  
tocratie fut pour Henri, c.à.d. la grande et la vieille aristocra-  
tie ~~saxonne~~ d'Angleterre, déjà tout affaiblie. Mais  
la jeune et nombreuse aristocratie saxonne, ces  
gentlemen, hommes d'une médiocre noblesse prirent  
parti pour la révolution. Bourgeois et  
petits nobles s'y rallièrent.

Mais cette nouvelle aristocratie ne fut pas moins  
fière que ne l'avait été l'autre. Les formes très  
bourgeoises Du parlement occupé, la bassesse de  
langage De Commis ne lui plaisaient point. Ils  
trouvaient très bon que Charles II reprirent la place  
de son père, et il fallut touter les folies Catho-  
liques de Jacques II pour qu'ils se rassent à  
trône. D'abord à un d'Hollandaïd, puis à un allemand



De Manure dont la race l'occupe encor.  
Aujourd'hui, nous l'avons perdue, c'est une noblesse  
D'argent qui domine en Angl. Pour mieux faire comprendre  
sa position et sa destinée nous la comparerons avec la  
noblesse de Rome.

Dans cette ville nous trouvons d'abord les patriciens, une  
noblesse de sang qui copiait l'Étrurie et qui se maintenait  
puissante jusqu'aux lois de Publilius Philo. (D)  
à moment ils vivent dans une égalité parfaite  
avec le reste du peuple, sans qu'on privilège réti-  
guez qui disparaissent de jour en jour; enfin au  
temps de Ciceron c'est un grand avantage que  
d'être patricien. Car pour obtenir la première char-  
ge de l'État, celle de tribun du peuple, il faut  
se faire dégrader, et on monte ainsi au rang de  
Plebéien. (Comme à Gênes on accordait la dégradation  
à qui devait devenir citoyen).

L'aristocratie vraiment patricienne finit au temps  
de la guerre des Samnites. Durant cette guerre et  
les guerres des Carthaginois, jusqu'à la prise de  
Numance, s'éleva une <sup>aristocratie</sup> aristocratie, celle des hommes  
les plus puissants dans les centuries, c.-à-d. les  
plus riches; une aristocratie d'argent succéda  
à l'aristocratie de naissance. Ces hommes furent  
préteurs, Consuls, Proconsuls; ils posséderont toute

(D) Il fut l'auteur de 3 lois postées pendant sa dictature: la 1<sup>re</sup> rendait les  
Plebéiens obligés pour tous les citoyens; la 2<sup>de</sup> décidait qu'un sénateur  
son approbation aux lois rendues par les centuries avant l'acceptation des suffrages  
et toujours, la 3<sup>e</sup> ouvrait aux Plebéiens, déjà admis au Comulatus, l'accès de la curie.



Les Magistratures, ils battirent Annibal. De pareils  
titres ne pouvaient manquer de constituer une  
sorte de noblesse. Ils furent nobles, quoique d'une  
origine généralement plébéienne.

Ces nobles sortis des plébéiens trouvèrent mauvais  
que d'autres plébéiens riches voulussent à leur  
tour s'élever jusqu'à eux. Les chevaliers voulurent  
devenir nobles: on les empêcha. Les nobles avaient  
fermé le sénat et refusaient l'annoblissement, comme  
à Venise en 1300 on ferma la ville. On. Les chevaliers  
~~renoncèrent~~ Ciel et terre pour obtenir l'entrée au  
sénat, et enfin ils y réussirent; ils furent réunis aux  
nobles. Cette nouvelle aristocratie eut son  
orateur dans Ciceron, son général en Pompée et  
fut un instant reine du Monde. Mais cette  
puissance était ridicule. Ciceron était un médiocre  
homme d'état, Pompée un homme médiocre, et  
d'ailleurs on avait ouvert la porte aux chevaliers,  
c'était au genre humain qu'il fallait l'ouvrir.  
L'univers mélanga d'abord pour Catilina et ensuite  
par César qui triompha.

Pour en revenir enfin à l'Angleterre dont nous sommes  
partis, à Rome ils s'agissait de se faire ouvrir  
la porte du sénat, fermé pour l'aristocratie  
d'argent des Nobles. La justice privait  
à Rome, elle survivra en Angleterre.  
en effet, il faut le dire, qui de plus ridicule.



C'est une aristocratie d'argent ? Une aristocratie de sang l'est beaucoup moins. Celle-ci s'appuie sur la religion ou sur les Droits des ancêtres; elle parle au nom de Dieu. Mais une aristocratie d'argent, de quel droit <sup>refuserait</sup> ~~refuserait~~ on d'y entrer à quiconque obtiendrait le même titre par sa richesse ? Et plus tard d'ailleurs viendrait la relaxation de l'intelligence.

Nous ne comparons pas avec <sup>une</sup> précision rigoureuse l'Angl. à Rome; mais l'Angl., comme Rome, aux temps dont nous avons parlé, avait une presque toute son aristocratie de sang s'annihilée dans les guerres des Pictes.

Depuis, l'aristocratie d'argent restée en possession du pouvoir s'est éteinte à demi sous Cromwell; et faut aujourd'hui qu'elle s'élève encore et qu'ainsi elle marche vers l'égalité, son terme nécessaire.

Entrons maintenant dans les détails de cette histoire que nous avons envisagée d'un coup d'œil général.

Le règne d'Edouard 1<sup>er</sup> commença en 1272, au moment où il revenait de la Croisade et où la plus grande féodalité régnait en Angl. A la mort d'Henri 3. Montfort fut fait roi d'Angl. Mais son parti vint encore, et en Italie, un cousin d'Edouard 1<sup>er</sup> fut assassiné par les hommes de ce parti. D'ailleurs le nouveau Roi avait tenu jusqu' alors une conduite douteuse entre son père et les nobles Normands.

Le règne d'Edouard 1<sup>er</sup> s'annonça par un tournoi à Chatam, où se trouvèrent cent soixante mille hommes.



Au son, couronnement il déploya une pompe florissante.  
 On consumma dans le festin 380 bœufs, 900 moutons ou  
 cochons, 80,000 volailles, 18 sangliers; le bar et l'ancien  
 bar de l'aristocratie Anglaise s'y trouvaient.  
 Quoi de plus féodal qu'un pareil couronnement?  
 La riqueur du prince se signala d'abord dans  
 la guerre. Il attaqua une population qui  
 réunissait contre elle et Saxons et Normands, celle  
 de Galles. Une prophétie de Merlin leur annonçait  
 qu'ils seraient soumis à un prince étranger qui naîtrait  
 parmi eux. En effet, Édouard<sup>I</sup> né dans le pays de  
 Galles fut couronné prince de Galles à Londres. Le  
 peuple galles comme on le pense bien ne fut pas  
 satisfait de cet accomplissement de la prophétie. Édouard  
 crut assurer leur soumission par le mariage de son  
 Barden. Mais il endormira beaucoup dans un pays en  
 tour devenaient Bardes dans l'occasion. Aujourd'hui  
 encore, il y a dans le pays de Galles une académie de Bardes  
 qui se réunissent sur la brazier. Une académie  
 de Bardes! ce nom fait peine à prononcer.  
 Mais le paysan de cette terre chantait  
 de nos jours avec Napoléon Bonaparte qui devait  
 le venger de l'Angl. et il en était d'ailleurs en  
 Irlande. C'était un instinct profond de  
 ce pays. Car Bonaparte était le vengeur  
 de toute la population Celtique et latine contre



(1) L'ancien belvédère  
 Walter Scott et son histoire d'Écosse.

Toute population Indo-Germanique. (1)  
 Ce barbare Edward I<sup>er</sup> vint parer l'ancienne mare  
 d'Écosse était éteinte, qu'il allait s'en rendre maître.  
 Deux populations occupaient cette contrée, les habitants  
 des basses terres - et les highlands ennemis les uns des  
 autres. A l'approche des Anglais tout le monde se  
 réunit. Le chef des basses terres fut le vaillant Wallace  
 qui vécut longtemps dans les forêts et y mena  
 la vie de Robin-hood. Il méritait même à sa  
 valeur une gaucherie vive et plaisante, et dans la  
 botte de Falstaff il disait à ses compagnons:  
 "j'espère en amener à la danse, c'est à vous main-  
 tenant à danser de votre mieux." Edward, ne  
 l'ayant dit, s'était réunie contre les Anglais,  
 disant qu'ils ne pouvaient dépendre de la couronne  
 d'Angleterre, car si les Anglais descendaient de  
 Bretagne, l'origine des Ecossais était Bien  
 plus ancienne, puisqu'elle remontait à Euter  
 fille de Pharaon.  
 Edward premier serena en Ecosse. Cependant Philippe  
 bel lui excita la guerre et cela sous le prétexte le  
 plus léger. Une querelle s'était élevée entre ses  
 moineaux d'Armorica et d'Anglais. Le roi de France  
 réclamait une réparation qu'il était matérielle-  
 ment difficile de lui faire. Phil. obtint de son par-  
 lement un arrêt qui confisquait la guerre.  
 Mais quelque temps après Philippe vint à son



Leur comme une autre. Comme s'éleva contre lui;  
 c'était la Flandre. Les rois de France pour avoir  
 de l'argent avaient créé des communes; mais  
 cette institution n'existait pas seulement dans  
 leur royaume; sur la limite de France et d'Allemagne  
 forme de tant de villes industrieuses et commerçantes  
 là aussi des communes s'étaient établies: et là  
 ce n'était pas seulement comme en France des cités  
 isolées mais une chaîne de villes dans chacune desquelles  
 était établie une corporation dominante. Des Linnemans  
 à Gand, des Drapiers à Bruges, des ouvriers en  
 cuir et en fer à Liège, des brasseurs partout.  
 [Le genre de siège ne sont ni allemands ni français, ni  
 niastels la langue Wallonne, eux-mêmes sont un reste  
 de la population Belge. C'est une race singulièrement  
 belliqueuse et d'une fougue colérique qui mit même quelques  
 fois flamands en querelle avec leur seigneur. Ils  
 appelaient l'f. le bel qui bientôt les accabla d'avantage.  
 Le seigneur de Châtillon les traitait comme d'f. un bel  
 valaux. On massacra les français et on égorga  
 les chevaliers en les poursuivant de rue en rue.  
 On arma contre eux en Flandres, et les deux peuples  
 furent en guerre. La noblesse réunie à Philippe était  
 montée à cheval et 60,000 hommes se trouvaient réunis  
 à Courtray, pour entrer dans cette lutte nationale.



De toutes parts s'étaient levés 30.000 Français armés de bonne pique, de Bouchers de cuir, qui s'en-tourant de Chariots enroulés devant eux au fossé et attendaient l'ennemi derrière ce rempart. Les Chevaliers crurent que les vilains avaient peur. Le cométa-ble Raoul de Heston voulait qu'on pût yps mesurer d'impudence. Il voulait au moins reconnaître leur disposition. On se moqua de lui. "Je vous conduirai si loin", dit-il, "que personne n'en reviendra." En effet toute cette superbe cavalerie s'étendant en avant sur l'ennemi descendit dans le fossé qu'elle n'avait pour vu, et là misérablement entassés ils furent offerts aux coups des flamands qui pouvaient choisir en frappant de leurs longues piques.

Cette bataille de Courtray irrita la noblesse. A Mons-en-Puelle les flamands furent vaincus moins par la supériorité des Chevaliers que par leur propre impudence. Ils avaient formé un bataillon carré, la cavalerie les poussa de tous côtés, le centre pressé, étouffé, chercha violemment à se dégager, et le trouble de mouvement entraîna une défaite. Cependant deux jours après ils offrirent la bataille et Robert recouvra leur indépendance. A la même époque Édouard d'Anvers avait été battu par Wallau, et les deux rois Édouard et Philippe découragés abandonnèrent leurs alliés.

Et se reconcilient. G. lebel ne voulait pas  
 compliquer ses affaires avec le pape Boniface VIII.  
 à cette époque (1303) une assemblée nationale, les  
 Etats généraux sont convoqués pour la première fois.  
 La paix avec l'Ecosse ne fut pour de longue durée.  
 L'envie d'Angleterre ne put supporter son humiliation.  
 Il prit ses armes et eut pour son entreprise.  
 L'indépendance Ecossaise fut défendue par Robert  
 Bruce, car Wallace livré par des traîtres avait été  
 pendu pour ordre d'Edouard. Cette infamie a laissé  
 sur la mémoire d'Edouard une tache ineffaçable.  
 Robert Bruce était en Angleterre quand la révolte  
 éclata. Gloucester lui envoya une prière d'indulgence  
 et le jura; il fit ferrer ses Chevaux à rebours et  
 s'enfuit. Robert défendit avec succès la liberté de  
 son pays. Edouard renonça à son entreprise, qu'Edouard  
 essaya de poursuivre sans y réussir davantage.



175<sup>u</sup>

175<sup>N</sup>



476  
24.<sup>e</sup> leçon d'histoire moderne.

Histoire intérieure de la  
France sous Philippe le bel

Une des choses qui séparent le Bourgeois  
plus profondément la France de l'Italie Française;  
c'est que l'Italien des villes est surtout Champagne.  
commerçant, le Français des villes portant  
industriel. Quelle industrie! C'est vrai! C'est  
des Bouchers, des Charpentiers, etc., ~~des tisseurs, des~~  
~~des forgerons, des armuriers, etc.,~~ ~~les plus grandes en un mot.~~ Les bouchers  
ont ordinairement la corporation dominante.  
On sent leur pouvoir et leur exécutif à  
Paris. La Champagne et la Brie sont  
le centre d'une prodigieuse activité  
commerciale. La Champagne, les provinces sont  
à cette époque traversées de tous les sens par  
une infinité de marchands de voyageurs.  
de toutes espèces. Les vitraux admirables de la  
cathédrale de Troyes, suffisent pour montrer  
combien l'art était puissant dans ce pays.  
Il y a là une centaine de croisés d'architectes  
contenant une histoire entière, une foule  
incombrable de figures pleines de vie, bien  
que dures de couleur et de dessin. C'est  
au total un magnifique ensemble. Il faut

aller jusqu'à Cologne pour trouver rien de pareil. Mais sauf la Champagne, et quelques villes du midi, il n'y a plus de commerce en France.

L'industrie française d'alors n'est présente que à extrémités de l'industrie; d'une part cette industrie grossière qui mérite à peine ce nom, et l'industrie de luxe. Il n'y a aucun intermédiaire entre le boucher et l'orfèvre. C'est bien là la vie des barbares; les besoins matériels de la vie d'une part, de l'autre. On ne connaît encore aucun des commodités de la vie.

Le grand compagnonnage de l'Allemagne qui étendait son réseau établit une espèce de Fraternité entre le boucher de la Saxe et celui de la sonate ~~ne paraît pas~~ exister en France; il n'y a connu que plus tard. En France il y a bien la cloche de la commune, mais l'association mystique de l'Allemagne, et esprit si touchant, si moral de quelques uns de ses résultats ne peut y prendre racine.

Ordonnances contre l'émigration des villes. Le point qu'on ne saurait trop recommander à l'attention ce sont les ordonnances que firent les rois pour empêcher les paysans de s'établir dans les villes. Il n'y a peut-être pas de point plus important de l'hist. de France. Le paysan <sup>était</sup> ~~finait~~ à cultiver dans les villes par un



impulsion irrésistible. C'était tout simple;  
il échappait ainsi à la servitude de la  
glibe. La rue la plus sombre, la plus  
tortueuse, la plus sale était un paradis  
avec la liberté. La ville peut être alors  
définie un espèce de tombeau malin où  
les bœufs courent en foule s'entasser. Tous  
s'y précipitent si les rois n'avaient posé  
des barrières terribles contre et malheureusement.  
La France n'eut pour le rest. de l'Etatie grâce  
seulement à la destruction des communs  
p. Ph. lebel et Ph. de Valois. Il fallait p.  
la sauver les moyens violents, tyranniques  
intimes et sanguinaires que prirent les  
rois contre les habitants des campagnes.

Ph. le hardi  
La France ne  
regarde plus le  
Nord mais le  
midi.

Reprenons maintenant la suite des  
événements où n. l'avons laissé, c.à d.  
à la mort de St Louis, et à l'avènement  
de Ph. le hardi (1270).—Depuis Ph. Aug.  
Depuis la Croisade des Albigeois, dep. la  
gr. dot provocante les regards de la France  
sont tournés vers le midi; les regards  
du législateur sont — vers le droit Romain.  
Maintenant l'ambition de la maison de Fr.  
se tourne vers l'It. v. l'Esp. La France  
est définitiv. vire de bord. Elle regarde  
de nouveau vers le midi. Déjà St Louis est le  
fils d'une Espagnole. Alphonse X qui prend  
le gr. interrègne a porté un moment le  
titre d'empereur a épousé une Française.



Alfonse s'occupe de littérature, d'astronomie,  
de tout excepté de gouvernement. Il avait  
un fils illégitime, Sanche qui réparait par  
sa valeur la tache de sa naissance, par sa  
valeur brillante, et ses exploits contre les  
Moures. Il plaisait beaucoup à la nation.

Alf. avait eu depuis un fils légitime parut  
de St-Louis p. sa mère. Le fils mourut avant  
son père avait laissé des fils que Alf. préférait  
à Sanche. La raison en est claire; les petits-fils  
se rapprochaient bien d'avantage p. leur  
parenté, et leur éducation du génie tout humain  
de ce monarque. Sanche est un barbare,  
un Goth. Le grand père soutint les droits de  
ses petits-fils; la nation les droits de Sanche.  
De là une guerre civile. La France vint  
soutenir les dr. des petits-fils nommés  
infants de Lara, 1<sup>re</sup> cause des guerres entre  
Français au delà des Pyrénées.

En voici encore une autre. De la Sicile  
soumise p. Charles d'Aragon le peuple était  
poussé à bout p. les proscrits. De une  
provocation les Français insultent une jeune  
fille (le jour de pâques 1282). Aussitôt  
le massacre commence. Ce sont les vèpres  
siciliennes. On dit que ce massacre était  
ourdi de longue date, mais c'est fort douteux.  
On raconte qu'un ardent patriote était allé  
chercher des ennemis au tyran d'Aragon,  
il avait successivement imploré le pape Martin  
IV, l'emp. de C. R. le roi d'Aragon.



C'était Giovanni de Procida, gentilhomme et médecin. (On reconnaît encore ici l'Italie. Seul est le Gentilh. Fr. qui eut voulu et se méfiait) Peut être les vagues Siciliennes accomplirent ce que Procida avait préparé. On sait du reste que les révolutions arrivent souvent sans qu'on les prévoit.

Une puissante flotte est envoyée en Sicile par le roi d'Aragon. Ch. d'Aragon au moment de passer en Sicile voit sa flotte arrêtée d. le détroit par le Sic. Louis. Après la mort Charles le boiteux est plus malheureux encore. Il est fait prisonnier d. une 2<sup>e</sup> bat. navale. Le défendeur des Siciliens est précisément le Jean d'Aragon auquel a été porté le gant du malheureux Conradin.

Le pape avait prêché une croisade contre l'Aragon. La Fr. fut mise en mouvement. Côté p. les Albigeois, cette guerre n'était qu'une continuation du mouvement de la France vers le Midi. Mais les Pyrénées étaient une meilleure barrière que les collines du Languedoc. Les Aragonais, les Catalans étaient gérants des popul. p. belliqueuses que les malheureux Albigeois. La Fr. n'eut aucun succès. Celui qui devait remplacer le roi d'Aragon, celui à qui



le pape donna tantôt l'Italie tantôt l'Espagne et qui n'eut jamais rien, est le Ch. de Valois qui, selon la belle expression du Dante, entra en Italie armé de la lance de Judas. Les contemporains ont tous représenté cette famille de Ph. le bel sous des traits excoriables. Quelque années après une victoire dérisive obligea le r. de Naples de reconnaître la Sic. séparée de Naples, et elle le fut jusqu'en 1444.

Progrès de  
la puissance  
royale.

Ainsi la France ne réussit pas de ce côté. Mais à l'int. les rois ont de très grands succès. Les 2<sup>es</sup> croisades avaient été si meurtrières p.<sup>r</sup> la noblesse que nos rois se trouvèrent tout à coup débarrassés d'une foule de grandes familles, ou réunies leurs fiefs, faute d'héritiers. En peu d'années J. d'Orléans, Alf. de Poitiers et sa fr. Jeanne de Bourbon, Thibaut II roi de Navarre et C<sup>te</sup> de Champagne moururent sans avoir tous leurs états à la couronne. Ainsi les rois de Fr. sans tirer l'épée acquièrent une foule de provinces. Le Valois, l'Auvergne, le Poitou, Toulouse, la Champagne, la Navarre sont réunies à la couronne. Déjà en 1245 la Provence est échuë à un prince de la maison de Fr. Les rois de Fr. sont certains, les monarques les plus formidables de la chrét.<sup>é</sup>



Pand. l'interrègne de l'emp., l'humiliation  
des r. Anglais, les Capétiens sont les pl. grands  
monarques du monde.

La plupart de ces missions d'envois  
de parler furent recueillies p. Ph. le Hardi  
fils très pacifique et tr. timide de S. Louis.  
Il règne 18 ans. En 1285, mourant le pape,  
les rois de Fr., d'Aragon, de Castille, de Naples.  
L'Europe entière se renouvelle. Partout les  
princes favorisent l'Espr. n. ou l'esprit anti-  
féodal. Le seul adversaire du monde féodal Philippe  
monte sur le trône. N. n. occupera le bel.  
aujourd'hui de son govt. intérieur seulement, 1285-1314.  
quant à ses guerres nous les joindrons à  
l'hist. d'Angleterre.

La corvée de ce govt. est une extrême Extrême  
avidité. Et a n'est pas seulement l'effet besoin d'argent  
des passions du prince: une admin. régulière Des rois.  
demande beaucoup d'argent; le système féodal  
en demande très peu. Chaque coin de terre  
est sous la main du seigneur, nul besoin  
d'administration. Par conséquent très peu de  
tributs; on ne dépense presque rien. Le seigneur  
est uniquement forcé à une hospitalité  
fastueuse. Les forêts, et les prairies y suffisent.  
Ajoutons y un peu de luxe en armes et en  
habits. Les constructions sont nombreuses  
et la féod. ne contrainc rien non plus:  
c'est tout général. œuvre de corvée. Mais

dis qu'il y a une aduon, dis qu'un  
 prince qui demeure à Paris est obligé de  
 gouverner la Navarre il faut beaucoup  
 d'argent. Dans une époque où l'on gagne  
 fort peu en besoms financiers sont innombrables  
 opprimés. D'ailleurs la levée des impôts, c'est  
 une vraie science qu'il faut apprendre, et  
 qu'on n'apprend pas du f. coup. On communique  
 donc p. le vol et la spoliation.

Sous Ph. lebel, 3 grands faits analogues.  
 Il dépouille les Lombards. Il dépouille les Banq.  
 Il dépouille les Banquiers. 1. à 2. D'abord les  
 financiers étrangers au pays, ensuite les fin.  
 indigènes. 3. cela ne suffit pas il détruit  
 p. le fer et le feu une corporation riche. —  
 N'oublions pas ses opérations sur les monnaies  
 et l'étonnante naïveté de ses ordonnances.

Dis son avènement il annonce p. ordonnance  
 que les monnaies pourroient bien être falsifiées.

Bientôt il fait de la fausse monnaie et  
 il fonce de la recevoir au tit d. l'ancienne  
 Mais lorsqu'il leur a fait perdre 15 ou 20  
 p. 100, il rétablit tout à coup l'ancien titre, et  
 déclare que pour tout ce qu'on lui doit il  
 ne recevra que de la bonne monnaie. Ainsi  
 il trouve moyen de faire banqueroute de  
 2 manières. Il y a peu d'exemples d'un  
 prince aussi débauché. — le qui fit encore bien  
 mieux a fut l'établiss. d'un impôt q. d.  
 Jusque là on n'avait connu que les contributions



fiodal. le tout prit un nom bien  
expressif qu'il a gardé, maltôte (livre  
oppressif, mali tollere) mot adopté depuis  
par les rois eux-mêmes; on voit les rois qui  
demandent la maltôte.

La cour de Ph. était peuplée, son conseil Les hommes  
était dirigé p. des hors de loi. C'était un de loi.  
Guill. de Nogaret qui acquit bientôt une  
si effrayante célébrité; Enguerrand des Marignies  
qui ne fut pendu que sous le signe mensonge;  
et s'il ne le méritait pas cette fois-là, il  
l'avait 20 fois mérité.

D'abord Boniface VIII avait paru favorable Lutte avec  
à Ph. le bel. Bonif. était un esprit distingué, le pape.  
fût fort sur les lois car t. les esprits distingués 1295-1303.  
De cette époque, bon politique, grand pape.  
Il avait beaucoup de violence dans le caractère;  
était tout plein du souvenir d'Innocent III,  
et d'Innoc. IV. il se croyait appelé à le ressusciter.  
Jusqu'à ce que le roi de France avait été p. le pape malade, toujours -  
fidèle, quelquefois servile. Si long-temps attaché  
au pape contre l'emp. le roi de France conservait  
une vieille amitié envers le pape; et malgré  
la conduite de la France depuis un demi  
siècle le penchant subsistait encore. La  
querelle commença d'une part par les vœux  
qu'élevaient les ecclésiastiques de la part  
des agents du roi p. les finances, d'autre



par l'établissement d'un év.<sup>e</sup> à Paris  
sans l'agrément du r. (N'y avait-il pas  
p.<sup>r</sup> Ph. le bel un intérêt financier ? un droit  
qu'il ne pouvait pl. percevoir par l'établ.<sup>e</sup>  
d'un évêché ?) Bonif. donna un év.<sup>e</sup> et  
l'envoya au roi avec le titre de légat  
croyant que ce titre couvrirait son ambass.<sup>e</sup>  
et le ferait respecter. Ph. le fit emprisonner  
sans hésiter. Il en avait voulu tous ses états  
presque la vie à Raymond VI soupçonné  
seulement d'avoir applaudi à la mort d'un  
légat : 1 siècle après Ph. le bel ose en emprisonner  
un. Boniface VIII lança alors la fameuse  
bulle *unus est fili* où il relève les prérogatives  
du s.<sup>t</sup> siège, rappelle à que les papes ont  
fait p.<sup>r</sup> lui, le ramène avec fermeté et  
modération à ses devoirs, à son respect envers  
le s.<sup>t</sup> siège. Les bulles des papes sont en gé-  
néral fort belles.

La bulle de Bon. est remise tout d'abord  
aux conseillers du r. qui la falsifient et  
l'abrogent, et la répandent d. s.<sup>t</sup> la France  
sous la forme qu'il leur a plu de lui donner.  
La conduite du r. à p.<sup>r</sup> caractère la  
violence et la perfidie, ce pendant on le voit  
il y a déjà appel à l'opinion. Cette époque est  
le commencement de la liberté d'esprit.  
La réponse du r. fut grossièrement battue,  
la chancellerie de Fr. n'a pas le même style  
que celle de Rome. Les dépêches de Bon. VIII



sont tout autrement écrits. ~~Après~~ La bulle du  
pape fut brûlée publiquement. <sup>(1302)</sup> Aussi vint  
un roi qui brûla une bulle. D. 2 siècles, un  
moine brûlera aussi une bulle sur la gr. place  
de Wittenberg (1547). On peut de voir ces 2 tyranes  
se combattre se détruire mutuellement. Plus  
de moyens de Ph. p.<sup>s</sup> exister. Si le monde  
entra le pape, fut de donner les exés de  
l'inquisition établie à Toulouse. Vint Ph. qui  
devient tout à coup tueur, occupé à  
il s'afflige des barbares exécutions qu'un S.  
aupar. le père de S. Louis a concouru à  
établir.

P.<sup>s</sup> et le monde approuve Ph. assemblés 1<sup>er</sup>  
état général 1347. C'est de la 14<sup>e</sup> s. que les lib<sup>s</sup>  
communes devaient périr, les lib<sup>s</sup> locales  
disparaissent, en même temps les lib<sup>s</sup> g<sup>éné</sup>raux  
commencent. C'est de 1315 à 1375 que furent  
supprimées la plupart des communes. S. L.  
introduisit les bourgeois d. les assemblées  
provinciales, Ph. d. les assemblées nationales.  
Quand Ph. se sent assez fort, et qu'il est mis  
la nation de son parti il veut l'idée  
audacieuse, incroyable de faire exécuter sur  
le pape la sentence qu'avaient portée les  
conciliaires de ses procureurs, la sentence des  
évêques de Fr. et des cours de justice de Fr.  
Guill. de Nogaret passa les <sup>Alpes</sup> p<sup>ap</sup> p.<sup>s</sup> aller  
mettre la main sur le pape. On ne comprend pas

pareille audace. L'ho. qui fit cela était au  
ho. bien hardi en tous sens. On ne peut dire  
autrement; ces légistes étaient des misérables.  
Lorsque Luther brûla la bulle de Leon X il  
crovait en avoir le droit; il fit une action  
belle et courageuse. Lorsque Guill. de Nogaret  
alla souffleter Boniface VIII il croyait n'avoir  
point le droit de le fuir. C'est l'audace  
d'un républicain. Il croit à la sainteté de ce pape  
outrage. Au reste ce n'est pas Guill. qui porta  
le coup. Ce fut un gentilhomme. Banni par le pape  
Jean Colonna qui frappa le vieillard de  
son gantlet de fer. Bon. montra beaucoup  
de dignité; il demandait la mort avec instance.  
Deux jours après le peuple armé força  
les Français de Rouen et de la laisser libre.  
Mais l'émotion qu'il avait éprouvée le fit  
mourir peu de temps après.

Clement V.  
1305.

C'est alors qu'un singulier traité fut  
fait. Ph. le bel part de Paris; il se rend  
en Saintonge. Là au milieu de gr. forêts très  
nombreuses, d. un monastère auprès de St.  
Jean d'Angeli il eut une entrevue très  
secrete avec l'arch. de ~~l'arch.~~ <sup>l'arch.</sup> Bertrac de  
Goth Garçon de Nation. Là Bertrac acheta  
la tiare. Il obtint l'appui de Ph. le bel  
survenant 6 conditions toutes criminelles.  
L'une était la condamnation de Bon. VIII  
autrement dit l'aveu que le pape n'est pas  
infaillible,



le renversement de l'autorité pontificale.  
 Avant à la 6<sup>e</sup> il jura de s'y soumettre  
 sans que Ph. la lui fit connaître. C'était  
 sans doute au vol, ou au manteau. Il jura  
 toujours. Et après il fut pape. (1305)

Bertrand n'osa résider à Rome; il  
 transporta le s<sup>t</sup> siège à Avignon (1309) et  
 resta là sous la main de son maître  
 qui disposa de lui absolument. Bertr.  
 est encore un ligiste, de pl. un h<sup>t</sup>. spirituel  
 et galant. Sa maîtresse Brunisanda f<sup>t</sup>  
 du Ct<sup>e</sup> Valcraud de Périgord, de laquelle  
 on disait qu'elle lui contait plus que la t<sup>te</sup>  
 s<sup>t</sup>e. (la plus. des dévins. étaient liés sous  
 a p<sup>te</sup>te) Dans quelles anxiétés se trouva  
 le misérable lors qu'il s'agit de tenir sa  
 promesse, de condamner Bon. VIII! Un  
 pape condamner un pape! Il eut fallu  
 des ressources prodigieuses de diplomatie,  
 seulement pour différer l'exécution de cet  
 ordre absolu. En un temps Ph. insistait  
 p<sup>r</sup> une chose plus terrible encore, p<sup>r</sup> la b<sup>e</sup>.  
 condiction restée un instant inconnue.  
 C'était la condamnation à mort de 5000 <sup>Abolition</sup>  
 triomphent en Europe. <sup>Des Bœufiers</sup> On sait à qu'il était. 1307-1314.  
 Cette mesure avait rendu de gr. services;  
 même elle avait couru bien au delà du  
 temps qu'on pouvait espérer les débuts de  
 la t<sup>te</sup> s<sup>t</sup>e. Le génie chevaleresque vivait



(1) D. Joinville. p. 55. - Aucun Desloyan  
 crestien... Disoient que nul ne peut  
 mourir qu'à son jor; et leur créance  
 est si Desloyan, qu'il vaut autant à  
 dire comme Dieux n'ait pœoir de nos  
 aïdes.

encore en ma. Les prêtres mêmes qui  
 combattent les Sarrasins avaient pris sous  
 qq. rapports les mœurs de leurs ennemis<sup>(1)</sup>.  
 Les croyances mystiques des Mahométans  
 de ce temps s'étaient int. conduites d. l'ordre  
 du temple, et avec elles ces excès d'austérité,  
 et ces excès de débauche, qui en dérivent  
 égal. On les accusait d'infamies de toute  
 espèce. Il était impossible que cette gr.  
 société d. des conditions pareilles ne devint  
 par t. les extrêmes. Leurs vrais crimes furent  
 l'orgueil, et la richesse. (La Fr. est pleine de  
 villages, de fermes, appelés le temple, c'étaient  
 autant de propriétés de cet ordre.) Dans les  
 12<sup>es</sup> temps on s'était lassé d'aller à la messe  
 mais on conservait encore p. les crois. à un  
 intérêt sympathique. Au lieu de se croiser  
 on léguaient ses biens aux défenseurs de la  
 terre s.<sup>te</sup> (Bois-Guilbert, type admirable  
 des templiers; mais de 1200, ceux de 1300  
 appartenant déjà autant à l'Orient  
 qu'à l'Occident.)

On sait comment fut conduit le procès.  
 D. les tortures beaucoup avoué tout  
 ce qu'on voulait, et se rétractèrent  
 aussitôt. Les relaps ils furent brûlés, parce  
 qu'ils rétractaient les aveux de l'adversaire.  
 A Paris on en brûla un tr. gr. nombre.  
 Les uns à la port. s.<sup>te</sup> Antoine, les autres à



l'. des Lygnes. On y mit même un raffiné,  
de barbarie. Ils ne périrent pas d. les flammes,  
mais des charbons. Tous les temples  
ou périrent, ou moururent <sup>soit</sup> prisonniers ~~soit~~  
exilés. Cet accord qui t. de s. après se  
retrouvait d. l'. les rois contre les jésuites  
se trouva alors cf les Emps.

On prétend que Jacques de Molé <sup>gagna</sup> Mort de  
Ph. et Clément V à comparaître des. Philippe  
Dieu av. la fin de l'année. En effet et de Clément  
ils moururent d. le terme indiqué. C'est un V. - 1314.

Des cas où la prédiction a pu aider  
l'accomplissement par la terreur qu'une  
telle menace inspirait. C'est au reste une  
chose remarquable que la malédiction  
qui semble s'étendre à t. la famille  
de Ph. le bel. C'était une race très  
forte. Ph. le bel, ch. le bel, les surnoms  
même, l'indiquent. Tous étaient grands  
et forts; tous moururent jeunes. La  
fille de Ph. finit d'une manière terrible;  
elle mourut d. une prison après avoir fait  
venir son mari.

183 v

26

rep. 183 v  
183 v



25.<sup>e</sup> leçon d'histoire moderne

Classification de l'histoire d'Angl.  
- Guerres d'Edouard I<sup>er</sup> et de Ph. le bel.

Dans les révolutions de France et d'Angl. <sup>Importance</sup>  
il est important d'observer les victoires alternées d'une classif.  
du pouvoir royal et de l'aristocratie. C'est  
un flux et un reflux qui doit être soigneusement  
observé. Nous essaierons de le faire pour  
l'hist. d'Angleterre; <sup>plutôt nous essaierons</sup> et ensuite  
autant pour l'hist. de Fr. N'oublions ainsi comment  
le poulx des deux nations a battu de siècle en  
siècle. Chaque révolution en est un marcadement.  
C'est une tentative que personne n'en faite  
encore.

N'oublions pas le principe que nous avons  
posé. L'hist. d'Angl. est celle de l'aristocratie,  
l'hist. de Fr. est celle d'une monarchie préparant  
la démocratie. Bien qu'il y ait d'énormes exceptions,  
on peut affirmer que cette formule est vraie quant  
à l'ensemble.

D'abord on sait ce que fut la conquête: une Ancienne  
aristocratie de vassaux fortement organisée aristocratie  
sur le sol envahi. Au dessous un peuple souffrant, (Normande)



mais qui doit s'élever peu à peu par la haine  
de l'aristocratie avec son chef, le comte se  
maintenant dans toute sa brutalité et le  
mouvement d'oppression reste uniforme jusqu'à  
ce que la ligue masculine de Guill. soit étendue.  
(Henri II Plantagenêt)

Alex un nouvel esprit s'annonçait; le roi n'est  
pl. le chef de l'aristocratie c'est un baron de l'étranger,  
nativement un Normand. Il est entouré de conseillers  
militaires, ennemis de l'aristocratie Normande  
et dès à présent on voit se former 2 ligue riches.  
Le roi s'appuie sur le peuple du midi de la  
France. Les Nobles s'appuient sur le peuple du nord  
qu'ils foulent tout à l'heure. Richard, comte de Chou  
Anglais par son père, baron du midi par sa mère  
n'est pas un roi Normand. Thierry n'a amplement  
fait sentir ce changement complet.

Ainsi donc en Anglet. le pouvoir royal soutenu  
des conseillers Normands se place en face du  
pouvoir aristocratique. Le fait paraît surtout  
avec éclat sous le règne de Jean. De là la  
mauvaise réputation de ce prince, réputation  
que méritaient également tous les autres membres  
de sa famille. Jean échoue d. ses entreprises et  
la grande mort est le fruit de la victoire  
de l'aristocratie; H. III échoue échoue aussi, et  
les statuts d'Oxford signalent le triomphe de  
l'aristocratie et ouvrent aux bourgeois l'accès  
d. l'assemblée des barons. Les communes sont  
fondées et l'aristocratie ne peut plus avoir  
d'ennemis qui lui résistent en face.





les Saxons avec les Normands, et le roi avec toute la nation.

Le pouvoir royal s'éleva p.<sup>re</sup> retomber sous Rich.<sup>II</sup>, le prince épousa une Isabelle de Fr. c<sup>te</sup> son gr. père et il mourut tragiq. w. lui. Il est remplacé par son cousin. H.<sup>III</sup>. D. le règne très ferme et continué avec le pl. grand éclat par H.<sup>IV</sup>, a héros qui mourut roi de France à Vincennes. Mais on aboutit et couronnement du pouvoir royal qui semble présager l'abaissement de l'aristocratie? à Henri VI prince doux, innocent, indécis qui a encore p.<sup>re</sup> femme une Bretonnaise, Marguerite d'Anjou, et périt tragiq.

Ainsi chaque catastrophe tragique des rois d'Angleterre est annoncée par un mariage avec la France. (Un talisman rendra le fait pl. sensible)

La guerre des roses dura 50 ans. On sait que les échafauds furent constamment dressés sur les champs de bat. et les familles des vaincus frappées d. les enfants au berceau. L'arist. Angl. travailla à s'exterminer elle-même et elle y parvint. Alors la plume est nette pour le pouvoir royal.

Nouvelle  
aristocratie

Comment se fait-il que l'arist. exterminée d. les guerres des roses redevient bientôt si puissante? Cette arist. n'est pl. l'arist. Normande; elle-ci a généralement péri. ~~Une~~ autre a hérité de son de sa dépouille, et pour le dire en passant il n'y a pas tant de Normands qu'on croit en Angleterre.

On sait combien le règne de H.<sup>V</sup> fut dur sous fiscal. H.<sup>VIII</sup> coupe la tête à qui s'écrit





196<sup>er</sup>

maîtres, femmes, héritiers. Marie buche de  
préférer les protestants. Elizabeth tantôt les  
puritains, tantôt les catholiques. Ainsi le  
pouvoir royal fut très fort pendant un siècle.  
Mais pendant ce siècle il se forma une autre  
aristocratie. les savons vainqueurs à Crécy et dans  
l'activité commerciale fait la force de l'Angl.  
prennent la plus gr. partie des possessions  
enlevées à leurs anciens oppresseurs Normands.

Henri VIII vendit les terres du moins; le peuple  
acheta. Les confiscations des domaines des grands  
se firent au profit du roi, mais aussi au profit  
du peuple, qui achetait. On vit s'élever l'arist.  
de marchands qui règne auj. en Angl. et les gr.  
fam. d'Angl. descendent aujourd'hui de Marchands.

Bientôt (chose singulière) nous trouvons l'arist.  
2. le parti du roi Charles I. Mais cette aristocratie  
royaliste ne comprend que les débris mourants de  
la grande et vieille arist. déjà tant affaiblie.  
Mais la j. et nombreuse arist. Saxonne, les gentlemen  
hors d'une vulgaire noblesse prennent parti  
p. la révolution. Les bourgeois et les petits nobles  
s'y rallient.

Mais cette n<sup>lle</sup> arist. ne fut pas moins furie  
que ne l'avait été l'autre. Les formes trop  
bourgeoises du parlement croupion, la bassesse  
de langage du protecteur ne lui plaisaient pas.  
Il y a d. l'air même de l'Angleterre quelque  
chose d'aristocratique. C'est pour la prouver  
très bien que Charles II revint, et il fallut tuer  
les folies catholiques de Jacques II pour laisser  
arriver de Hollande d'abord un Hollandais, et  
ensuite de Hanovre un Allemand & la rare  
gouverner encore l'Angl. autant toutefois que les  
rois gouvernent en Angl.



Comparaison Aujourd'hui c'est donc une noblesse  
avec l'arist. d'argent qui domine en Angleterre. Comparaison  
Romaine. n'est pas raison; souvent même c'est déraison.  
Cependant une comparaison avec la noblesse à  
Rome en la donnant pour ne la prenant  
pas tout à fait à la lettre nous fera mieux  
sentir la marche de la noblesse en Angleterre.

D. Rome, nous trouvons d'abord les patriciens,  
noblesse de sang qui copie l'Étrurie autant  
que possible, et qui se maintient jusq'aux  
lois de Publius Philo. De ce moment ils vivent  
dans une égalité parfaite avec le reste du peuple,  
sauf quelques privilèges religieux qui disparaissent  
de jour en jour; enfin au temps de Licinius,  
c'est un grand désavantage que d'être patricien;  
pour obtenir la 1<sup>re</sup> charge de l'état celle de  
tribun du peuple il faut se faire dégrader, et  
par cette dégradation s'élever au rang inférior.  
L'expression est p.é. bizarre, mais c'est elle qui  
rend le mieux cette bizarre position (c'est ainsi  
qu'à Rome au m. âge le noble obtenait en une  
façon d'être dégradé de sa qualité afin de devenir  
citoyen)

L'Arist. patricienne finit au temps de la  
guerre des samnites. Durant cette guerre et les  
guerres des Carthaginois jusqu'à la prise de  
Numance, s'élève une autre aristocratie, celle  
des hommes les plus puissants de la contrée c. à d.  
les plus riches; une aristocratie d'argent même  
à l'arist. de naissance. Les hauts furent consuls,  
préteurs, proconsuls, ils possédaient toutes les magistr.  
ils battirent Annibal, tantôt Antiochus. De telles



actions n'entraient pas d. une famille sans  
la rendre noble. De là une 2<sup>d</sup> noblesse d. les  
marchands se s'appelaient plus que nobles. Il  
y avait q. q. patriciens, mais un très pl. gr.  
nombre de plébéiens. Les nobles finirent par  
trouver très mauvais que d'autres plébéiens riches,  
les chevaliers, voulussent aussi devenir Nobles.  
On les en empêcha. Au t. des Gracques les  
nobles avaient formé le sénat, et se refusaient  
à l'émancipation, et à Rome en 130 on  
ferma le livre d'or. Les chevaliers remuèrent ciel  
et terre pour obtenir l'entrée au sénat et  
enfin ils y réussirent. Cette nouvelle aristocr.  
eut son orateur d. Ciceron, et son g<sup>al</sup> d.  
Pompeï, et fut un instant reine du monde.  
Mais cette puissance était ridicule. Ciceron était  
un médiocre hot. d'Etat. Pompeï un général  
médiocre. On avait ouvert la porte aux  
chevaliers, mais c'était au genre humain  
qu'il fallait l'ouvrir. Le g. humain réclama  
pas Catilina qui était un fou et ensuite  
pas César qui triompha.

La justice prévalut à Rome; elle prévaudra  
en Angl. En effet il faut le dire qu'on de pl.  
ridicule qu'une arist. d'argent. Une arist. de  
sang l'est beaucoup moins. Celle-ci l'appuie  
au moins sur la religion et parle au nom des  
Dieux. Or on ne sait pas directement à qui  
les Dieux Disent, puis qu'ils ne parlent qu'aux  
Nobles qui sont leurs interprètes. Mais une  
arist. d'argent? De quel droit refuser la porte à

Injustice d'une  
aristocratie  
d'argent.



quiconque a le même titre que les 1<sup>rs</sup> venus. Et plus tard j'ai dûs révoquer les réclamations d'une autre supériorité, l'intelligence.

N<sup>o</sup> ne prétendons point dire que l'Angl. est Rome; ~~seule~~ l'Angl. <sup>Rome</sup> aux temps dont nous avons parlé, avait vu sa 1<sup>re</sup> arist. de sang assautie. Depuis l'arist. d'argent ~~arist.~~ au pouvoir s'ouvrit à demi sous Cromwell; il faut aujourd'hui qu'elle s'ouvre encore, qu'elle marche vers l'égalité son terme nécessaire.

### Tableau de l'hist d'Angl.

Succès	Revers.
Henri 2. - Richard I.	Jean-Henri III
Edouard I.	Ed. II (Isabelle d. France)
Edouard III.	Rich. II (Isabelle d. Fr.)
Henri IV (Capit. Cathar. d. Fr.)	H. VI (Marguerite d. Bourg.)
Henri VII - H. VIII - Marie - Elizab.	Jacques I. - Ch. I. (Renaitt.)

**Edouard I**      Entrons maintenant d. les détails du  
1272-1307. règne d'Edouard I.

**Avènement**      Il commença en 1272, au moment où Ed. revenait de la croisade, et où la pl. grande fureur régnait en Angleterre. Les Montforts en étaient sortis: mais leur parti vivait encore. Et un H. un cousin d'Ed. I. fut assassiné par les ~~hommes~~ de ce parti enfants de Simon qui voulaient se venger de leur caill.



Comparaison de  
l'aristocratie anglaise  
avec l'aristocratie  
romaine.

Depuis la Nouvelle  
aristocratie, jusqu'à  
la fin (fin de l'XXV. 1.)

Montaict (Louis)

Quelques questions historiques  
se rapportant à St Grégoire  
de Nazianze

VIII, 371.



Le nouveau roi avait toujours tenu un conduit  
douce entre son père et les nobles Normands.  
C'était un prince tout chesabresque. Et son  
régne s'ouvrit en effet d'une manière bien  
chesabresque, par un tournoi qu'il donna sur  
sa route à Chabou où périrent 1000 hommes de  
chaque côté. A son couronnement il dépouilla  
la vraie pourpe féodale. 362 buff, 900 montons  
ou cochons, 20000 volailles, 18 sangliers, le ban et  
l'arrière-ban de l'Arist. devant s'y trouver, c'est  
une vraie cérémonie féodale.

La vigueur du prince se signala d'abord Guerre contre  
la guerre. Il attaqua une population contre les Gallois.  
laquelle tout le monde était d'accord, les Gallois. 1272-1283.

Une prophétie de Merlin leur annonçait qu'ils  
seraient soumis à un roi étranger qui  
naîtrait parmi eux. En effet Ed. II roi d.  
le pays de Galles fut couronné prince de Galles  
à Londres. Le peuple Gallois, qui on pense  
bien, ne fut pas satisfait de cette <sup>accomplissement</sup> ~~interprétation~~.  
Le hazard de la naissance en rendait pas  
leur maître futur prince légitime des Gallois.

Donard ont annexé leur territoire par  
le mariage des Bardes. Mais d. ce pays où  
chacun chantait; où l'inspiration faisait le  
barde. Aujourd'hui encore il y a des bardes  
de Angleterre le pays de Galles. Une académie  
de Bardes se réunit annuellement sur la bruyère  
où chantaient leurs aïeux. Une académie : c.à.d.  
que la poésie Galloise est morte d. les hautes  
classes. Mais le paysan en a conservé des traces



bien plus originale. Il chante encore de nos jours <sup>avec</sup> Arthur, Bonaparte qui devait le venger enfin de l'Angl. Il en était de même en Islande. C'est l'instinct profond des races, ils sentaient parfaitement que Bonaparte était le vengeur des populations celtiques et latines contre les pop. Germaniques.

Guerre le Barbare Ed. I. ont pour que l'anisime  
d'Ecosse. ranc. d'Ecosse était anéantie qu'il allait se  
1292. rendre maître du pays. Deux peupl.  
occupaient l'Ecosse les Saxons du bas  
terres et les Gaëls des highlands, et les  
se détestaient autant entre eux, qu'ils  
détestaient eux-m. les Angl. Appr. à  
l'app. des Angl. le monde se réunît. Le  
chef du bas-terres fut le vaillant Wallace  
qui eut long-t. d. les forêts y menant le  
vie de Robin Hood. Il méritait à sa valeur  
la gaîté vive et plaisante de l'outlaw saxon  
Avant la bataille de Falkirk il dit à ses  
compagnons. Je vous ai amenés à la danger  
C'est à vous maintenant à danger de votre vie.

Les Ecosais déclarent que leur nation est  
indépendante de tout droit de l'Angleterre,  
et cela pour que les Ecosais ne descendant  
pas de Brutus fil. d'Hector, mais bien de  
Scota fille de Pharaon. Il était difficile de  
répondre à un tel argument. Appr. Ed. se  
rend en Ecosse.

Confiscation Ph. le bel choisit ce moment p. lui exécuter  
de la Guyenne la Guyenne, et cela sur le prétexte le plus.  
1293.



liger. Une querelle s'était élevée entre des matelots  
Anglais et Normands. (Ainsi il y a déjà  
inimitié nationale entre la Métropole et sa colonie.)  
Le r. de Fr. réclame une réparation. Sur la refus  
d'Ed. le parlement rend un arrêt qui confisque  
la Guyenne. Et la Guyenne est conquise presque sans effort.

Quelque temps après Ph. le bel trouve aussi Guerres de  
Flandre.  
une lionne, qui fut la Flandre. Les r. de Fr. 1298-1305.  
p'argent avaient créé des communes. Mais cette  
institution n'existait pas seulement d. leur roy.  
Sur la lisière de la Fr. et de l'Allemagne s'étaient  
établis aussi des communes de villes industrielles  
et commerçantes. Et a n'étaient pas cot. en Fr.  
des cités isolées, mais une chaîne de villes, d. chacune  
desquelles était établie une corporation dominante:  
les tisserands à Gand; les drapiers à Bruges; les  
forgerons à Liège; les brasseurs partout.

Les gens de Liège ne sont ni Allemands, ni  
Français. Ce sont des Wallons, ancien reste de  
la pop. Belge. C'est une race singulière, belliqueuse  
et d'une ferveur religieuse qui unit même  
quelquefois à son intelligence bien qu'elle en  
ait beaucoup.

Les Flamands étaient en querelle avec leur duc.  
Ils appelaient Philippe qui bientôt les opprima  
encore plus. Le seign. de Châtillon mis à la  
place de leur duc ne savait pas ce qu'il était  
que cette terrible pop.; il les traita avec des  
humbles manières de Champagne, ou de Picardie.  
On menaçait les Français: on chassa les chevaliers  
en les pourchassant de rue en rue, et sans qu'ils

pussent faire résistance. Ils étaient fort étonnés  
 de trouver des vilains si audacieux. Ph. arma  
 contre eux. La noblesse bien qu'ennuie de  
 Ph. monta à cheval contre les bourgeois,  
 et à Courtray ils trouvèrent 60,000 Flamands  
 qui venaient combattre p.<sup>r</sup> la cause nationale.  
 Parmi eux étaient 30000 h<sup>o</sup>s de la seule ville de  
 Gand, armés de bonnes piques, et de cuirasses de  
 cuir qui ne formaient qu'un immense bataillon  
 carré. Les Flam. l'entourèrent de charriots,  
 creusèrent dev. eux un fossé, et attendirent  
 l'ennemi derrière ce rempart. Les chevaliers  
 crurent que ces vilains avaient peur. Le comte de  
 Namur de Noles, voulait que l'on prit q.<sup>q.</sup> mesures  
 de prudence. Il voulait au moins reconnaître  
 leur camp. On se moqua de lui. Je vous le dirai  
 si loin, dit-il, que vous n'en verrez rien. En  
 effet toute cette superbe cavalerie se lançant  
 au aveugle sur l'ennemi descendit d. le fossé  
 qu'elle n'avait pas vu; et les 2<sup>es</sup> rangs une  
 fois lancés ne permettaient point aux 1<sup>ers</sup> de reculer.  
 Les Flamands postés de l'autre côté, choisissaient  
 commodément leur h<sup>o</sup>s et le frappaient à  
 loisir avec leur longues piques.

Cette bat. de Courcrai irrita la Noblesse.  
A Mons en Puellie les Flamands furent défaits,  
moins par la supériorité des Français que  
par <sup>leur propre</sup> imprudence & leurs erreurs. Ils avaient  
formé un bataillon carré de toute leur armée:  
la cavalerie pressant de tous côtés cette masse  
immense les 1<sup>rs</sup> rangs fléchirent et bientôt ceux du  
centre se trouvèrent étouffés. De là une confusion



qui amenèrent leur défaite. L'année 2 jours après  
ils offrirent la bat. et Ph. d'Courage se décide  
à reconnaître leur indépendance. — A la même Paire  
l'époque Ed. I venait d'être battu p. Wallau. 1305.  
Les 2 rois d'Courage abandonnent réciproquement  
leurs alliés, et s'accrochent. Ph. ne voulait pas  
compromettre sa situation; c'était le temps de  
ses querelles avec le 1<sup>er</sup> Siège. (1305)

La mort de Wallau ~~qui~~ <sup>fut</sup> ~~le~~ <sup>le</sup> par suite de  
des trahisons, et perdue par l'ordre d'Edouard la guerre  
amena une apparente soumission en Ecosse (1305) d'Ecosse  
cette fois d'indépendance devait être défendue 1305-1307.  
p. Rob. Bruce fils de l'un des prétendants. Bruce  
était en Angleterre quand la révolte éclata  
(1306). Gloucester <sup>son ami</sup> sachant qu'il courait de gr.  
dangers n'osa lui envoyer une lettre, mais il lui  
envoya une paire d'éperons et 12 pennes. On  
raconta que Bruce fit forger ses chevaux à  
rebours p. rendre toute poursuite impossible.  
Edouard I mourut avant d'avoir soumis l'Ecosse  
(1307) et son fils Ed. II ne réussit pas d'avantage.



1902



1412

19-10



27.<sup>e</sup> leçon d'histoire moderne.

De l'Allemagne sous  
Lothaire 2, 1125-1137, Conrad III,  
1138-1152, et Frédéric Barberousse  
(en partie).

Organisation  
de l'Allemagne.

(\*) C'est l'appellation commune et  
profondément vraie que les Allem. donnent  
à toutes les peuplades Celtiques et Latines.

Le Rhin est le <sup>vrai</sup> centre de l'Allemagne.  
C'est des rives du Rhin qu'elle se  
répand à l'Occident vers les Maîtres (\*) à  
l'Orient vers les Slaves. Il ne faut pas  
juger l'Allemagne par ce qu'elle est maintenant.  
elle s'étendait alors jusqu'à la Meuse et  
l'Escaut et encore maintenant on parle  
Allemand bien loin de la Lotharinge. C'est  
donc Au centre du monde Allemand que  
sont les grands évêques Allemands de Mayence,  
Cologne, Trèves, Spire, Strassbourg; le centre  
de l'Allem. est ecclésiastique. Le caractère  
de ce pays n'est pas sacerdotal pourtant;  
le côté féodal y prévaut. A quoi donc  
tient l'immense importance de ces évêques?  
D'abord il y a d. ces princes ecclésiastiques  
deux éléments qu'il faut bien se garder de  
confondre. C'étaient de grands princes, de  
puissants barons; c'était ces seigneurs féodaux  
qu'ils avaient surtout de l'influence. De plus  
c'est l'Allemagne n'a jamais bien vécu dans

aucun temps avec l'Italie et le S.<sup>t</sup> Siège  
 il était naturel que l'Église locale eût plus  
 de force que partout ailleurs. Sur le Rhin  
 à droite et à gauche se trouvaient 2 pop.<sup>ons</sup>  
 hérétiques, l'une en face du Neckar  
 l'Alsace, l'autre en face de la Moselle  
 la Hesse. Il leur était donné p.<sup>r</sup> protecteur  
 les états ecclésiastiques auprès desquels ils se  
 trouvaient de même que d. les forêts le bois  
 est auprès du Loup. La Hesse ce pays dur  
 et rude avait pour toute richesse le voisinage  
 des principautés ecclésiastiques qu'elle reconquiert.  
 Vers l'Occident l'Allemagne à même passer  
 la mer; car il faut absolument compter  
 l'Angleterre parmi les pays allemands.  
 L'Allem. s'est bien aussi répandue sur la France  
 mais la France est si absorbante qu'elle a  
 englouti l'Allemagne, d'autant ses importations  
 de l'autre côté de l'Allemagne au contraire  
 les choses se sont passées tout autrement. De  
 même que la France a absorbé l'Allemagne,  
 de même l'Allemagne absorbe les Slaves. Les  
 Slaves pop.<sup>on</sup> très considérable au lieu  
 d'engloutir l'Allem. qui entrerait chez elle  
 en ont été absorbés. La Prusse à l'air  
 maintenant d'un pays allemand. Aujourd'hui  
 en Bohême l'Allemagne gagne du terrain tous  
 les jours. Les Slaves s'y germanisent. Toutefois  
 la Bohême est protégée p. sa constitution  
 physique. ~~La Bohême~~ <sup>La Bohême</sup> est une î. formée de



toutes parts par des montagnes boisées qui  
forment un losange très vigoureusement tenu,  
et dont les <sup>angles</sup> ~~frontes~~ correspondent aux 4  
coins cardinaux

Au sud de la Prusse l'Allemagne  
forme une pointe vers l'est, c'est l'Autriche,  
au Nord elle en forme une autre, c'est la  
Pologne. L'Allemagne avance ainsi sur  
les flancs cor. deux cornes menaçantes. Et  
ces 2 postes avancés de l'Allemagne obligés  
de lutter contre les Barbares d'ennemi  
continuella durent acquies la vigueur  
et la force militaire à un haut degré.

Les Prussiens ne sont que des Saxons,  
mais combattant toujours les Barbares  
les Saxons devinrent bien supérieurs à  
la vieille Saxe p. l'génie militaire. A son  
esprit d'indépendance ils joignirent une bonne  
discipline qui n'avait pas les vieux Saxons  
lors qu'ils combattaient les empereurs. La  
Prusse est le pays le plus discipliné du monde.  
En Autriche aussi la discipline ne manque  
pas. Mais sous cette discipline il y a un  
caractère tr. différent du caractère Prussien;  
la bonté, la loyauté, la bonhomie, le  
dévouement à l'Etat, l'attachement pour le  
maître. De là l'Autriche s'est couverte très  
facilement un régime militaire, par son  
et en s'attachant à ses chefs. De là les  
grands succès militaires de l'Autriche, quoique



ce ne soit pas une pop<sup>on</sup> d'un caractère  
très fin.

Les 2 parties de l'Allemagne le Brandebourg  
et l'Autriche se sont identifiées à elles les  
1<sup>re</sup> la Prusse et une partie de la Pologne,  
la 2<sup>de</sup> la Bohême, la Hongrie, et une partie  
de la Pologne. Mais la Prusse Prussienne  
et l'Autriche ont essayé d'absorber deux  
morceaux qui les étouffaient, qui sont trop  
forts p<sup>r</sup> elles. L'Autriche a cru absorber l'Italie,  
et toute proportion gardée le gr. d. d. du Rhin  
est p<sup>r</sup> la Prusse à que l'Italie est p<sup>r</sup>.  
l'Autriche. Il y a long-temps que l'Italie est  
couvertée p. l'Allemagne. C'est la Prusse et  
la Souabe qui ont commencé à mettre la  
main sur elle. Mais la Prusse et la Souabe,  
pays de centre, n'avaient pas le degré de  
rigueur militaire qu'obtint l'Autriche si  
tôt par sa lutte constante avec les Slaves.  
L'Autriche a rendu aux destins de la Souabe  
et de la Prusse, elle s'est trouvée par un  
heureux concours de circonstances sup<sup>r</sup> à toutes  
les pop<sup>on</sup> qui l'environnent, à l'Italie par son  
union, aux Slaves et à la Hongrie par sa  
persistance et sa ténacité. Le seul d'un certain  
médiocrité de génie sert souvent mieux que  
les grands vus. C'est un grand point que  
de garder imperturbablement une idée même  
médiocre. Jusqu'au d<sup>es</sup> temps la Prusse eut l.  
l'avantage de la discipline sur la dispersion  
et l'esprit d'isolement <sup>d. ses</sup> rapports avec le Nord



1945

de l'Allemagne: La Prusse est toute moderne.  
 Que n'eut pas fait l'Autriche si elle n'avait  
 pas eu la longue résistance des Bohémiens  
 et des Hongrois d'une part et de l'autre  
 le voisinage de pop<sup>au germanique</sup> extrêmement hostiles  
 la Bavière et la Suisse<sup>(\*)</sup>. Car il y a eu et  
 il y a encore de fortes barrières entre les  
 divers pop<sup>au germanique</sup> et la réunion de  
 l'Allemagne n'est pas si prochaine qu'on le  
 croit. La Bavière balancera tout à tout la  
 Souabe et l'Autriche. Tout au Nord sur  
 la ~~Souabe~~ <sup>la rive du Nord</sup> un grand fleuve intercepte nous  
 trouvons de grands évêchés et des villes communes.  
 de même que sur le Rhin; plus à l'Est sont  
 les états saxons ces états ennemis de  
 l'Allemagne du midi; mais ennemis impuissants  
 ils ont renversé la Souabe il est vrai; mais  
 l'Autriche a aussitôt prévalu. Mais maintenant  
 l'Autriche a vaincu la Prusse un ennemi qui  
 grandit tous les jours. La Prusse a un  
 remora 2. le gr. d. de Posen. C'est cela seul  
 qui l'empêche d'avancer en Allemagne.  
 Quand la Prusse abandonnera le duché  
 elle aura l'Allemagne; De même le Piémont  
 lorsqu'il abandonnera le d. de Savoie aura  
 l'Italie. Car le Rhin, la Savoie ce sont des  
 d. de la Prusse. Prusse, Piémont, puissances  
 jeunes qui datent de 1700 mais qui grandiront  
 tous ans, et doivent grandir encore. La Saxe  
 tombera tôt ou tard au pouvoir de la Prusse.

(\*) L'élève de Bavière Maximilien au temps  
 de la g. de 30 ans disait: si l'on mettait d'un  
 même pot du sang autrichien et du sang  
 bavarois et qu'on fit bouillir les 2 sangs  
 ensemble ils se verraient bouillonnant à part.  
 Aujourd'hui encore le paysan bavarois  
 prend son fusil p. aller sur le territoire  
 autrichien; de même le paysan autrichien  
 quand il va en Bavière.



1940

la Navarre avec le Tyrol; le Pérou et la Lombardie. tout cela est fatal.

Henri V

1106-1125.

On connaît la destinée de la

maison de Brannov et les malheurs de Henri V luttant avec son père contre le pape; il fut excommunié; enfin au concordat de Worms (1122) on posa les limites des deux juridictions dans la gr. question des investitures; les évêques reçurent du pape le pouvoir spirituel, de l'emp. le pouvoir temporel. La question semble tranchée, elle ne l'était pas; les investitures n'avaient été qu'une occasion de lutte; c'était une double occasion qui était aux prises. (1)

(1) V. E. 7-19.

Lothaire

1125-1137

Après Henri V il n'y eut pas moyen de faire un empereur d. le midi; tout le midi était trop las de la lutte. De côté laxon prévalait; le duc de Saxe Lothar, l'ennemi des Gibelins fut élu (Lothar, Luther c. a. d. Lente - hère chapeau rouge). Les noms de Guelph et de Gibelin n'existaient pas encore mais les 2 partis existaient déjà. Les Italiens ont donné à ce mot de Gibelin 2 étymologies peu vraisemblables (guidabelli, guardatori di fe). Il vient probablement du château de Waiblingen près Stuttgart, château appartenant à la maison de Hohenstauffen. Avant ce mot Guelph c'est le nom même d'un membre fameux de la m<sup>re</sup> rivale des Hohenstauffen. Melchior Guelph de Navarre, de cette illustre maison de Brannov dont les descendants sont assés aujourd.



sur le trône d'Angleterre.

Le fut Lothaire qui fonda la grandeur de la maison Guelfe; il donna sa fille unique à H. le superbe duc de Bavière qui l'investit du d<sup>u</sup> de Saxe. Ensuite sorti heureusement d'une guerre contre le duc de Souabe Lothaire passa en Italie et obtint du pape p<sup>r</sup> son gendre Henri les biens légués par le comte Matilde au S. Siège. Ainsi H. le superbe réunit la Saxe, la Bavière et la Boscane, son immense domaine s'étendant de la Baltique au Tybre. Mais c'étaient des populations diverses, coupées par de grands fleuves de h<sup>tes</sup> montagnes. Tel sont les fondements de la grandeur de la maison Guelfe. Les Guelfes étaient regardés comme défenseurs de la religion, de la liberté, des privilèges municipaux: au m<sup>e</sup> âge tous les gr. esprits sont Guelfes. D'autre lui-même se rattache sans mille rapports au parti Guelfe.

Voici donc où le monde se partageait : à coté de la Bavière qui était Guelfe se trouvait l'Autriche sous un nom faible encore. A coté de la Saxe était le Brandebourg possédé par Albert l'ours qui s'attendait qu'à une occasion favorable pour s'emparer de la Saxe. A coté de la Boscane étaient les villes gibelines de la Lombardie. Paré et bien d'autre.

Lothaire fut bien reçu des Milanais  
qui étaient guelfes mais son armée était  
faible et durait la risée du Italien. En effet  
c'était un daron qui passait les Alpes  
à une gr. distance de la Sane. et en gal  
le service féodal n'était pas de longin  
durée. En France il était général. de  
40 jours; \* en Allemagne il est vrai on  
régulait le passage des Alpes; mais il suffisait  
de les avoir passés, on s'empêchait de repasser  
aussitôt. Ordinairement les empereurs passaient  
les Alpes avec une grande armée; en Toscane  
elle était déjà diminuée; à Rome il fallait  
séjourner, les emp. n'étaient plus que des pèlerins  
et ils devaient se sauver à toutes jambes  
p.<sup>r</sup> ne pas être arrêtés par la <sup>1<sup>re</sup></sup> ville ennemie.  
Telle est l'histoire de toutes les expéditions  
d'Italie.

Le concurrent de Lothaire. Conrad de Franconie  
passa les Alpes avec des troupes aussi faibles; il  
fallait que ses alliés le nourrisent, et il leur  
était à charge. Les Italiens ne pouvaient manquer  
de prendre une petite opinion de l'empire;  
et cette opinion ne contribua pas peu à leur  
résistance courageuse. Lothaire se fit couronner  
à Rome d. un quartier tandis que le reste  
de la ville était occupé par un pape ennemi  
Anaclet II. Le pape Innocent II profitant  
de la faiblesse de Lothaire, exigea de lui un  
serment féodal; il lui fit baisser ses pieds; lui  
fit tenir la bride de son cheval etc on



prétendait que les Athènes avaient fait; à  
qui n'est pas très certain. Invoquant fit graver  
cette inscription à la porte du palais pontific.

Rex venit ante fores, jurans prius urbis honores  
Post homo fit pape, sumit quo dante coronam.  
L'homme du pape, l'expression est bien vague,  
était à une dépendance en quelque sorte le  
rapport spirituel, ou l'expression des relations  
féodales. La pensée du pape n'allait pas  
moins haut.

De retour en Allem. Lothaire fit le pain  
avec le duc de Bavière Conrad à condition  
que ce d. prendrait un commandement en  
Italie. 1135.

V. 10<sup>e</sup> vers le milieu du XII. s. au  
moment de la ferveur des croisades; mais  
l'Allem. y prenait peu de part, sa croisade  
était à ses portes, c'était l'Italie. De m.  
l'Espagne avait sa croisade perpétuelle  
à ses propres limites.

Il s'agissait alors de chasser les  
Normands de l'Italie. Roger 2 le protecteur  
d'Anastase se vit un instant expulsé; mais  
aussitôt que les Allemands eurent  
regagné les Alpes, il revint à son son  
trône 1136. Cette expédition fut donc  
inutile: le pape prisonnier des Normands  
se vit obligé de confier à Roger l'indépendance  
des 2 Siciles.

Lothaire meurt 1137.<sup>(1)</sup> Sa mort est suivie  
d'un interrègne de 3 mois pendant lequel

(1) E. 20. 23.

1960

se présentait pour lui succéder H. le superbe  
et Conrad de Franconie. La mémoire récente des  
services de Conrad le soutenait ; d'un autre  
côté Lothaire avait la gloire. Il avait  
fait avec la guerre civile en Allem. et  
il avait vaincu les Normands. Mais le lien  
politique des Saxons n'était pas assez fort.  
C'était l'électeur de Mayence qui avait contribué  
à faire élire Lothaire 2. En effet la Saxe  
est le côté anti féodal et les prêtres devaient  
la préférer ; cela est si vrai que le roi  
choisi par les Saxons était ordinairement  
appelé le roi des prêtres par le parti  
contraire. Mais le côté féodal ne  
voulait pas d'un roi des prêtres, d'un  
prince hautain qui aurait employé  
tous à tous ses états contre les Allem.  
et ses Allemands contre les Italiens. H. le  
superbe était résolu, ses sujets de Saxe  
qu'il voulait traiter avec les Navarrais,  
étaient indignés de sa dureté et faisaient  
résistance.

### Conrad III 1138 - 1152

(+) Les 2 principales familles qui possédaient tous  
les gr. fiefs de l'Allemagne, si l'on en excepte  
la Lorraine, devaient leur grandeur à H. IV  
qui avait donné en 1071 le d. de Bavière à  
Welf et en 1080 celui de Souabe à Frédéric  
de Hohenstauffen. H. le superbe était  
petit fils de Welf ; Conrad était fils de Frédéric.

Conrad fut élu (1138). La Saxe et la  
Bavière ne votèrent pas, mais elles se  
soulevèrent et H. de Bavière recut les ornements  
imp. aux, qui étaient en sa puissance. (+)  
Cependant il gardait ses 2 d. et Conrad  
exigeait l'un des deux. L'emp. profitant de  
la haine qu'avait excitée la hauteur de Henri  
le mit au ban de l'empire. La Diète proscrivit  
Henri presque unanimement, le d. de Saxe échut  
au d. de Saxe qui fut conféré à Albert d'ours  
marcgrave de Brandebourg. L'empereur



passa ensuite en Bavière et la donna au  
margrave d'Autriche Léopold son frère  
utérin.

Cependant H. le lion fils de H. le superbe  
châma Albert de la Saxe. Il est vaincu  
par Conrad à la Bat. de Weissburg  
où les mots de guelfes et de gibelins  
furent prononcés p.<sup>r</sup> la 1<sup>re</sup> fois. En fin  
la Diète de Francfort lui rendit le S. de  
Saxe, mais les États d'Albert l'ours furent  
déclarés indépendants de la Saxe, qui plus  
tard deviendra peu à peu la proie de ses  
successeurs.

Conrad mourut au retour de la 2<sup>de</sup> croisade. Frederic I.

où il avait accompagné Louis VII, 1152. Il 1152-1190.  
eut p.<sup>r</sup> successeur son neveu le duc de Souabe  
Frid. Barber. descendant par sa gr. mère  
des emp. Saliques et par sa mère des  
Welfs par sa mère sœur de H. le superbe.

Frid. n'avait qu'une pensée, la gloire ext.  
de l'empire et la conquête de l'Italie. Il  
amoussa les querelles de l'Allemagne, investit  
de la Bosnie Welf oncle de H. le Lion,  
fit restituer la Bavière à H. le lion lui-même.  
Ainsi le Brandebourg et l'Autriche devinrent  
indépendants de la Saxe et de la Bavière.

Pour prix de ce rétablissement Frédéric  
fit jurer à H. le lion de le suivre en Italie.

Aux diètes de Wartzbourg et de Couraun  
(1152 et 1153) on avait vu arriver les exilés  
Italiens la croix en main pour implorer

(Républiques  
Lombardes)

l'empereur, des envoyés de Lodi, de Com-  
 rilles que Milan venait de détruire, des  
 Normands de Sicile chassés p. Roger, tout  
 ce qui a souffert se rend auprès de Frédéric.  
 Disons un mot des républ. Lombardes.  
 La plaine du p<sup>o</sup>. était riche et fertile,  
 traversée d. les 2 rurs par une foule de  
 rivières qui allaient se jeter d. le grand  
 fleuve. Sur leurs bords s'élevaient des villes  
 d'abus et commerçantes. Les 2 ppales étaient  
 ennemies; c'était Milan à la tête des guelfes  
 Pavie à la tête des gibelins. Cette gr. ville  
 de Milan était ~~Milan~~ située entre Lodi  
 et Comae ses ennemies. Comae fatiguait sans  
 cesse Milan qui mit 10 ans d'un siège  
 acharné p.<sup>r</sup> s'en emparer. Lodi ne résista  
 pas si long-temps. Les 2 villes furent  
 détruites; les Comasques et les Lodisans  
 implorèrent les secours de Frédéric qui envoya  
 ordre aux Milanais de reconstruire les villes  
 détruites. On peut penser avec quel étonnement  
 un tel ordre fut reçu. Milan ville remplie  
 d'ouvriers durs et belliqueux possédait une  
 infanterie formidable armée de piques et  
 ne craignait pas les Allemands. Les habitants  
 employèrent p.<sup>r</sup> donner d. la sollicité à  
 leurs troupes un moyen très semblable  
 à un de ceux que Rome employa autrefois  
 contre Pyrrhus. C'était un chariot (carroccio)  
 sur lequel on élevait une croix très haute  
 afin qu'elle fut vue de toute l'armée. Ce  
 chariot traîné par des bœufs avançait fort



lentement, il portait un christ et le drapeau  
de la ville; on y disait la messe tous  
les jours. L'infanterie devait tenir ferme  
autour de ce charriot, afin de ne pas  
perdre la 1<sup>re</sup> image et le drapeau.  
Milton et les autres villes  
avaient alors un grand esprit  
militaire, et la bat. de Malmort entre  
Pérouse et Plaisance plusieurs milliers  
d'hommes restèrent sur le carreau. C'est qu'alors  
on combattait pour un intérêt présent, et que  
tout le monde comprenait. Aujourd'hui à  
côté de la Malheureuse Bologne si civilisée  
si ingénieuse sont les grossiers paysans des  
Apennins avec lesquels toute communication  
d'idées est impossible. Ils ne s'intéressent  
point à la liberté; ils ne comprennent même  
pas pour quoi on se bat. En France la distance  
est beaucoup moins grande.

Pour faire ici comprendre l'Italie et (Arnaldo de  
l'Atene. il faut aller en France et en Suisse; Brescia)  
les états du m. âge ne sont pas si isolés  
qu'on le croit. - Arnaldo de Brescia hor.  
D'un caractère audacieux, esprit subtil, âme  
de feu, avait suivi à Paris les leçons de  
notre fameux Abailard auxquelles assistaient  
2 papes et 50 cardinaux. Arnaldo  
avait déduit les conséquences politiques de  
la doctrine de son maître: ces conséquences  
étaient le rétablissement du gouvernement  
républicain de l'antiquité. Favorable à  
l'arianisme, à ce qu'il paraît du moins,  
il humanisait autant que possible la religion

et s'attaquant aux autorités polittiq.  
il voulut établir partout un christianisme  
humain et des républiques. Arnaldo  
passa d'abord en Suisse et s'établissant  
d. la patrie future de Mingle il prêcha  
à Zurich presque la même doctrine  
400 ans avant lui. Il y a d. la Suisse  
une tendance fatale à l'arianisme. Il  
passa les alpes et son éloquence entraînée  
exalta partout l'enthousiasme. A Rome  
il rétablit une dignité du bas empire, trop  
peu élevée pour s'appuyer que ce n'était  
pas là rétablir les magistratures de la  
république : il créa un patricien et 56 sénateurs,  
fait raser les tours des Barons partisans  
du pape et le nouveau sénat adressa à Conrad  
III une lettre pleine de fierté p. lui apprendre  
que l'ancienne républ. est rétablie. Conrad  
refusa de répondre : Arnald chassé d'Arnold  
y retourna bientôt ; il créa des consuls, des tribuns,  
des chevaliers. Ce fut un bon motif pour  
Fried. Barberousse de passer en Italie.

Il demanda les états appelés p. Adrien IV  
de fonder qu'on donne l'hospitalité à  
Arnald de Brescia, le prind à Rome et le  
fit brûler, 1154.<sup>(1)</sup>

Mais avant d'arriver à Rome Frédéric  
avait tenu la fameuse Diète de Roncaglia  
les jct. Ital. y devaient juger le droit des  
villes Lombardes : ils décidèrent en faveur  
des pl. faibles. En conséquence de cette décision

<sup>(1)</sup> E. 3/4. H. 3 p. 14-15.



Frédéric fait la guerre aux alliés de Milan  
 et seule. <sup>1154</sup>assiège Bortone, d. il ne  
 se rendit maître qu'avec une peine infinie,  
 il n'y parvint qu'en consommant les caux  
 de la ville à force d'y jeter des cadavres.  
 A Monza il reçoit la couronne de fer, et  
 s'en va sur Rome. Indigné du  
 supplice d'Arnaut des Romains, lui  
 fermant les portes, et le sénat vint aux  
 portes de la ville dire à Frédéric  
 qu'il doit respecter Rome sa mère, qu'il  
 a le nom de roi des Romains et qu'il est  
 fils de Rome par adoption. Frédéric  
 répondit avec autant de bon sens que  
 de dureté que Rome n'était pt. Rome,  
 que le sénat n'était plus le sénat; les  
 portes demeurèrent fermées. Frédéric  
 reçut la couronne imp. d'un faubourg  
 de Rome, d. la cité leonine. 1155. Il  
 fut attaqué pendant la cérémonie et ses  
 troupes rangées en bataille repoussèrent  
 l'ennemi. Ensuite il assiège Spolite et  
 la livre aux flammes, mais il n'ose se  
 diriger sur Naples contre Guill. I. Les  
 Allemands étaient impatients de repasser  
 les Alpes, et Frédéric presque seul en  
 Lombardie faillit être pris à Vérone.

Celle fut la 1<sup>re</sup> expédition de Frédéric en  
 Italie. 1154-1156.

Dans la seconde il fut plus fier et plus intolérable. Il venait de donner l'institution du Danemark à Waldemar, le titre de roi de Bohême à Ladislas<sup>(1)</sup>, et de recevoir la soumission des vassaux de la Hongrie.

Une n<sup>lle</sup> diète se tint à Romagnan; les jurisconsultes Napolitains y déclarèrent que la volonté imp<sup>er</sup> est la seule loi, qu'à l'emp. appartenaient tous les droits régaliens, la nomination des consuls et des juges Italiens, qu'enfin les villes et les seigneurs d'Italie n'ont pas le droit de guerre privée, c.à.d. que l'imp. est souverain maître. Les jct. pouvaient être de bonne foi: les pandectes à la main ils s'en vantaient que tels et tels droits étaient attribués à l'empereur; et de ce que l'emp. Justinien était souverain absolu ils concluaient que l'emp. Frédéric l'était aussi. Frédéric veut établir des podestats à Milan: les Milanais s'arment et se voient abandonnés de tous leurs alliés. Crème seule leur demeure fidèle. Elle est assiégée et Frédéric, dit-on, la barbare d'attacher les prisonniers à ses machines de guerre afin de les exposer aux coups de leurs concitoyens. Crème prise les hab. se rendent à Milan. Devenu sous les murs de Milan Frédéric fait venir d'Allemagne une n<sup>lle</sup> armée, il brûle les maisons et essaye de bloquer la ville. C'était assez difficile. Milan fut de tous temps une ville immense, maintenant elle compte 100,000 h. Aug<sup>5</sup>.



les Fr. sous le règne de Théodbert, y  
massacraient, dit-on, 100,000 hommes,  
et les gr. batailles que les Milanais  
livraient contre les Allemands prouvent  
que sa population n'avait pas diminué.

La famine s'était introduite d. la ville  
et le 1.<sup>er</sup> mars 1162 Milan se rendit à  
discretion. Les habitants sortis en habits de  
deuil et la croix en main, allèrent implorer  
l'époux de l'Église. La sentence fut terrible  
il fit raser Milan et passer la charrue sur  
ses ruines.

Guise se soumet, l'imp. n'entra pas avec  
son armée d. l<sup>re</sup> les villes, il se contenta  
d'y établir un podestat un juge à lui.  
Les podestats indignent les Italiens. Une ligue  
Lombarde se forme q. Frédéric, 1164. Viscon  
Vicence, Padoue prennent les armes, Milan  
se retire avec acclamations de l'Italie. Alex.  
III se déclare le défenseur de la liberté  
Italienne et fonde un confluent de 2  
rivières sur le Tanaro la forte ville d'Alba.  
Quip est encore la 1<sup>re</sup> forteresse du Piémont.  
1168. Les empereurs s'appelaient par division  
Alexandre de la Paix; mais ils ne purent  
la prendre.

La ligue était si bien unie que l'imp.  
essaya en vain de détacher un des  
confédérés. Ni le pape, ni les villes, ni le  
roi de Sicile ne voulurent traiter séparément.  
L'Archiduc de Cologne, Mayence,  
Christian envoyé en Italie se forma une



arrivé avec les milices de la Toscane; il assiège Ancone, 1174. Ancone réduite à la famine résiste avec le plus grand courage. Une femme prise son enfant de son lait pour en ranimer un soldat qu'elle voit tomber d'épuisement sur les remparts. On imagine enfin un heureux stratagème. Les habitants envoient pendant la nuit sur un bateau voisin un petit corps de troupes avec un gr. nombre de lanternes. Les empériaux s'imaginent que les assiégés ont reçu du renfort et lèvent le siège.

Gubéri descend une 3<sup>e</sup> fois en Italie échoue devant Alexandrie, 1175. Abandonné p. R. le lion, il est défait par les Milanais à Lignano, 1176. Un traité le lie après une entrevue avec le pape à Venise. C'est alors que le pape pose le pied sur la tête de l'empereur. 1177. C'était une n<sup>le</sup> révolte de Henri le lion<sup>(180)</sup> qui avait eu mit Barberousse à cette extrémité.<sup>(1)</sup>

(1) E. 30-49. p. la 1<sup>re</sup> partie  
d. Barberousse.



28.<sup>e</sup> leçon d'histoire moderne.

Allemagne de 1180 à 1190  
fin de Frédéric Barberousse, Henri  
II, <sup>Philippe</sup> Ithon IV et Frédéric II.

La lutte actuelle entre l'Italie et l'Allemagne. Suite de  
quelque chose de brutal. C'est la partie Frédéric I.  
la moins distinguée de l'Allemagne qui  
écrase l'Italie. Ce ne sont même pas des  
régiments Autrichiens qui occupent ce malh.  
pays ce sont surtout des Hongrois. C'est  
bien plus la politique Allemande que les armes  
Allemandes qui continuent les Italiens.

Au m. âge au contraire c'étaient les parties  
les plus distinguées de l'Allemagne qui occupaient  
l'Italie. C'est ce qui prête un si vif intérêt à  
cette lutte. Les Frédéric et même le sanglier  
H. VI étaient des esprits très brillants qui  
auraient fait honneur à tout âge us. l'is. Il  
est surtout le gr. Frédéric. A aucun autre  
moment on n'a vu une plus belle lutte une  
pl. belle app. de rais, d'idées, et de caractère.  
Aujourd'hui la pauvre Italie très vieillie, très  
fatiguée est cot. un animal qu'on saigne,  
auquel on coupe la gorge. C'est un spectacle  
repoussant. L'oppres. de race des Saxons et  
des Normands est certainement très belle, très  
dramatique dans les détails. Robin Hood est une  
figure charmante. Mais il faut reconnaître  
qu'entre les 2 nations il n'y a pas déjà une

opposition aussi tranchée. Harold et Guillaume le conquérant ont bien des éléments communs. Au contraire rien n'est plus opposé que ces grands génies Italiens, ces profonds politiques Grégoire VII. Innocent III. Innocent IV. qui sont l'idéal de la race Italienne, et en face ces grands et magnanimes empereurs de la maison de Souabe qui sont aussi l'idéal de leur race. Nous ne voulons pas accorder aux individus une importance exagérée. Ils ne font que résumer les masses. Mais, il faut le reconnaître, quand les individus manquent l'histoire est bien plate. Les rois Normands sont complètement insignifiants. Parmi tous les rois de France qui trouvera un seul hot. de génie. En Angleterre Edouard I mérite l'attention, c'est un roi véritable; Ed. III, Henri V sont des héros; mais aucun roi d'Angleterre n'est un hot. de génie. Le génie est chose rare chez les Français modernes; au reste il est aussi rare partout ailleurs. Il n'y a jamais eu pl. d'hot. de génies sur aucun trône que sur le trône pontifical. C'est tout simple on les choisissait. Mais que parmi les princes héréditaires il se soit trouvé un hot. de génie, c'est une grande singularité. Frédéric II est et hot. là. Entre les figures héroïq. du m. âge c'est une de celles qui plaisent le plus à notre manière de voir habituelle. Nous considérons le chergé cot. peu libéral; et à toute époque la résistance au chergé nous paraît une lutte de la liberté contre la servitude. L'audace de Frédéric nous plaît. Il y a d. et



homme q. q. chon de Bitanique, de Dogronien.

On ne peut s'empêcher de remarquer  
combien les dates solennelles, les moments solennels  
correspondent souvent avec des événements  
qui le sont aussi. Marie en 400; Ch. m. en 800,  
1<sup>re</sup> croisade, 1100; en 1250 Frédéric II et S. Louis  
le double idéal du m. âge en bien et en  
mal. En 1500 découverte de l'Amérique, Luther  
et. en 1800 <sup>la fin</sup> notre révolution.

17111111

Nous avons vu Frédéric Barberousse  
s'humilier parce qu'il est appelé en  
Allemagne par la défection d'H. le lion. On  
voit qu'elle est la position de l'empereur  
d'Allemagne; placé entre l'Italie et la Saxe  
à peine se jette-t-il sur l'Italie, que  
est un lion attaché à la chaîne et se  
sent tiré en arrière par la Saxe. C'est l'hist.  
de constante de l'empire. Mais cette fois le  
lion se retourna en furieux et devora son  
ennemi. Henri fut chassé de tous ses domaines.  
La Saxe est encore donnée à la m<sup>re</sup> de  
Anhalt au fils d'Alb. l'ours. La Westphalie  
à l'arch. de Cologne, la Bavière à Othon  
de Wittesbach. Tout le monde se partagea  
ses dépouilles et à son aise. Il protesta,  
combattit, enfin demanda grâce. Il obtint  
que les biens allodiaux de sa maison c. à d.  
rien du tout (les petits pays de Brunswick et de  
Limbouurg). Ce fut alors que Frédéric alla



signes à Constant la pain juré depuis  
long-temps. 1183.

Dis lors Frédéric n'avait plus rien à faire.  
Il ne pouvait regagner quelque chose de sa  
grande querelle avec la papauté qu'en allant  
à rassembler par une croisade. Il lui fallait  
le Batême du Jourdain. Il partit, et <sup>(1)</sup>  
vous avez vu comment il vainquit et mourut.

(1) E 50-54. - N. 104

Henri VI

1190-1197

Frédéric à peine mort, H. le bien aimé  
d'Angleterre. Mais il retourne partout la  
même animosité. A la se connaît; tout le  
monde avait de ses dépouilles; et personne  
ne se souciait de les rendre. Henri VI fut  
celui et voulut dépouiller son ennemi même  
de ses domaines illégitimes. <sup>(+)</sup> Henri VI est  
fort sanguinaire s'appaisa pourtant. Mais  
est qu'il fallait passer les Alpes en ce  
moment et recueillir une succession qui  
valait bien 10 héritages de celui des Guelfes;  
c'était le roi des 2 Siciles, toutes les magnifiques  
conquêtes des Normands d'Italie. La femme  
était devenue héritière de ce royaume par  
la mort de Guille le bon (nommé ainsi  
parce qu'il n'avait rien fait). La reine  
Constantine était donc Italienne de naissance  
et d'éducation, tellement Italienne qu'on assurait que  
son  
amant, Italien aussi, le <sup>le</sup> Jourdain entreprit  
par son ordre de défendre sa patrie contre  
les Allemands; Constantine devenait son épouse  
s'il était vainqueur, et elle devait aider à  
la victoire en empoisonnant H. VI. Des  
torrents de sang coulaient. Henri VI était aussi;

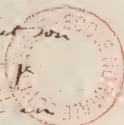
(+) Rien de plus beau que la sépulture de cette  
maison. Il y a une longue suite de monuments  
consacrés à tous ces guerriers tous les héros.  
Brunswic (en Allem. Braunschweig) sign.  
Brun, fais-toi. C'est le cri du chevalier  
au cheval impatient de combattre. C'est  
princes ont donc des courriers qu'on  
retiens à peine, le cheval de Rob peint en  
2 mots.



1302  
bouillant aussi impétueux que son père;  
de plus il avait l'âme aigrie des durs  
humiliations de Frédéric. Pendant quelque  
temps il fut c'est du moins la manière la  
plus vraisemblable d'expliquer l'exécration de  
sa cruauté. Pendant quelque temps il fut  
retenu à l'entrée du royaume de Sicile; mais à  
force de faire tuer ses soldats il parvint à  
l'embarquer. Tout cela se passait après la mort  
de Raimond fils naturel de Guill. Maître de  
la Pouille et de la Sicile. Il se fit sacrer  
roi à Salerne 1194. Le fils de Raimond  
fut enfermé vivant d. un monastère après avoir  
eu les yeux aveuglés. Les veuves et les filles furent  
transportés d. un monastère d'Alcala. La  
résistance des Italiens ne fut pas heureuse.

H. VI établit les Allem. d'une manière durable  
en Italie. Au milieu de ses soucis il eut  
l'assaut d'un fils âgé de 2 ans le gr. Frédéric.  
1197. (1) L'empereur remplit la 1<sup>re</sup> moitié  
du 13<sup>es</sup> S. La cour de courtoisie était l<sup>re</sup>  
Italienne; le jr. Frédéric fils d'une Italienne,  
allé par elle en Italie, ayant unie la  
pape j. Vataut était lui-même d. beaucoup  
de rapports en Italie. L'un aurait dit  
que de telle école sortirait le plus  
grand ennemi des papes et des Italiens.  
Mais c'était une fatalité. A cette époque  
dis que'un ennemi des papes devenait l'emp.  
il fallait qu'il se déclarât bientôt leur  
ennemi: dès qu'un ennemi de l'empereur  
devient pape il fallait qu'il devint son  
ennemi. Hélas! j'ai perdu un ami et j'en  
regagne pas un pape, disait Frédéric II en

(1) Et. 5560.  
Frédéric II.  
à Naples  
1197-1216.



apprenant l'élection d'Innocent III un de  
ses amis les plus chers.

La Lombardie fut fort agitée pendant  
la minorité de cet enfant. Le passage  
continuel des empereurs avait donné  
naissance à des maisons gibelines. Au  
1<sup>er</sup> rang est la maison de Romane au  
lieu Ecelini à Vérone, et surtout Ecelino III  
le féroce; les Grimaldi à Trévise. A Padoue,  
à Vicence, à Parme il y a des tyrans.  
A Milan, Pâisance, Bologne, des républ<sup>iques</sup> au  
moins p<sup>our</sup> quelque temps encore. Le  
camp principal des Gibelins est vers Trévise et  
Vérone; les chefs des guelfes sont cette maison  
d'Est de Ferrare qui n'a jamais eu une très  
bonne renommée. L'histoire faite du temps de  
Médicis est gendarme du d<sup>eu</sup>x<sup>ième</sup> prince de cette maison.  
Il y a alors en Italie un monde de petits  
états qui ont de la vie. Des royaumes. Chaque  
ville a des historiens en foule, une littérature  
à part. Aujourd'hui encore il faudrait des  
volumes p<sup>our</sup> contenir les législations qui nous  
restent de tous ces états. Il n'y a pas de  
Bibliothèque qui puisse contenir cela. (M<sup>onsieur</sup>  
Favre de Florence travail sur ce sujet.  
On peut se faire une idée de son immensité  
par l'ouvrage gigantesque de Giannone,  
Istituzione del regno di Napoli.)

Un baron Italien Innocent III fut  
élu pape en 1198 à l'âge de 37 ans.  
C'est un des plus grands hommes et des plus  
puissants pontifes qui aient occupé la  
chaire pontificale; c'est le fondateur de l'inquisition.



le persécution des Albigeois le buteur de Pâq. II.  
 D'abord l'un. avant d'être maître de la  
 chrétienté voulait être maître du monde.  
 Il avait été un héros de guerre avant d'être  
 pape. On sentit bien une main séculière  
 dans ses 1<sup>res</sup> actions. Il obligea le pape de  
 Rome ~~off~~ officier de l'empereur de lui prêter  
 hommage. Il limita l'autorité du sénat.  
 Il chassa des villes voisines les podestats  
 nommés par le peuple ou par l'emp.  
 et y mit des podestats pontificaux. Dans (Des podestats)  
 la doctrine de notre civilisation nous ne  
 nous figurons pas bien ce qu'est ce droit  
 terrible du juge. C'est un magistrat souverain  
 qui à l'arbitraire ne fait pas de lois; mais il  
 peut rouer, pendre, écarteler tout le monde  
 sans appel. Il importe peu qu'il ne fasse  
 pas de lois, qu'il ne commande pas les  
 armées puis qu'il peut tuer chaque homme  
 un à un. C'était la question des podestats  
 Italiens. Aussi l'empereur voulait en mettre  
 un dans chaque ville; le pape de même; les  
 villes ne voulaient recevoir un podestat ni  
 de l'un ni de l'autre: elles voulaient l'être  
 elles-mêmes. Il y avait dans toutes ces petites  
 états, tant de passions, tant d'intrigues,  
 tant d'ordres que le plus souvent on  
 ne se faisait pas à un citoyen. On allait  
 chercher un étranger, de peur qu'un citoyen  
 ne parvint à se faire tyran. Un podestat  
 était réellement un demi tyran. (1) Maintenant

qu'il était un tyran d. l'H. du m. âge.  
 Cette recherche éclairera beaucoup de  
 choses. Un tyran se commettait des actions  
 horribles. C'est un Visconti qui va à la  
 chasse aux ho<sup>s</sup> avec des chiens d. les rues  
 de Milan. On voit un autre tyran mener  
 ses prisonniers d'exécutions humains  
 jusqu'à ce qu'ils en meurent. Enfin le  
 tyran se livrait à tous les caprices de  
 l'arbitraire le plus cruel, le plus dépravé.  
 Mais si on examine le résultat on  
 trouvera que les tyrans ont rendu à l'Italie  
 un fort gr. service. C'est d'y avoir établi  
 une parfaite égalité en violant l'Italie  
 sous un poids énorme. Après les tyrans  
 l'Italie fut cot. si un marchand de  
 plomb de plusieurs millions de livres  
 avait été promené sur toute sa surface.  
 D'un autre côté l'église en faisait tout  
 autant, car l'église méprisait la naissance,  
 méprisait la richesse et radicale de sa nature.  
 Voilà ce qui a si bien nivelé l'Italie, ce  
 qui fait qu'elle ressemble tant à la France  
 le pays où il y a le moins d'aristocratie.  
 Quelquefois ces tyrans Italiens étaient de  
 très grands ho<sup>s</sup>. Castuccio Castucani  
 d. on voit au Campo Santo de Pise une  
 magnifique statue (puissante figure, vrai  
 lion de lion). Cast. Castuc. fut un tr. gr.  
 ho<sup>t</sup>. Les Sforza aussi n'étaient pas des ho<sup>s</sup>  
 ordinaires. Fr.<sup>o</sup> Sforza fils d'un paysan,  
 puis soldat, puis capitaine, puis général,  
 puis comitab. du R. de Naples, devint



lui-même Duc de Milan, c.àd. le plus  
riche souverain du siècle. Le paysan, I.  
forza ne savait pas s'il serait soldat ou  
paysan. Il se dit: Si mon bâton touche  
un arbre voisin je serai soldat, s'il ne touche  
pas je ne le serai pas. Le bâton toucha;  
p.e. l'avait-il choisi fort gros, et très  
rapproché.

Innocent III était un hot. de génie, sa  
correspondance et ses bulles le prouvent. Si  
ces monuments n'existaient pas on trouverait  
cependant qu'il a fait 2 choses qui prouvent  
un grand génie. D'abord il parvint à  
organiser l'Italie en une ligue qui embrassait  
le p. Siège du côté de l'Allemagne, la ligue  
Guelfe de Toscane. Il faut donner sa  
idée de ce qu'était l'Italie à cette époque.  
Les plains de la Lombardie étaient très  
favorables à la cavalerie c'était donc un  
pays féodal. A Naples, il y avait le vicaire  
Normand, de plus le voisinage  
des Arabes avait fait sentir le besoin  
de la féodalité; aussi Naples a été féodale.  
Ainsi l'Italie est chargée aux 2 bouts  
de féodalité. Ensuite si l'on pleure la tête  
de l'Italie aux Alpes on trouvera que  
l'Italie avait 2 bras par lesquels l'Italie  
atteignait d'un côté jusqu'à l'Adriatique et de  
l'autre jusqu'à C.P. Insurmontables tous 2  
on ne pouvait être vaincu que l'un  
par l'autre. Pise disputa un instant <sup>avec Pise</sup> ~~la~~ <sup>la position</sup>



De Géner et p'rit. Géner ne p'rit que par  
 Venise. Il n'y a pas de plus grandes choses  
 d. l'histoire de l'humanité. Géner est la  
 patrie de Christophe Colomb; Géner est un  
 monde à elle seule. Venise c'est la h.  
 croisade, c'est tout le sort de la Grèce  
 pendant 300 ans, c'est le gouvernement le  
 plus durable qui ait existé. (D'Attila à  
 Bonaparte!); c'est le lien de l'antiquité  
 aux temps modernes; c'est la ville contemporaine  
 de tous les âges du monde nouveau. Ainsi  
 aux 2 extrémités de la Lombardie, 2 bras.  
 Quant à la Lombardie elle-même c'est  
 singulièrement brouillé. Il y a des villes  
 en quantité; et de ville à ville des haines  
 terribles. On parle beaucoup des influences  
 physiques et elles ont certainement une immense  
 importance. Mais là il n'y a guère moyen  
 d'y découvrir des ~~telles~~ différences d'une  
 ville à l'autre <sup>telles</sup> qu'elles puissent légitimer  
 cette lutte acharnée. Quelle distinction peut-on  
 faire de climat, de eau ou de terrain entre  
 Milan et Pavie? Modène et Reggio sont  
 situés à deux pas l'un de l'autre d.  
 la même plaine. De même Parme et Plaisance.  
 Partout des haines de famille à famille,  
 de quartier à quartier, de ville à ville.  
 Dès que l'un était Ghibelin, l'autre se  
 faisait nécessairement Guelfe. Quant à Rome  
 sauf les rares moments où le pape était  
 assez fort pour y mettre un peu d'ordre,  
 ce n'était qu'un champ de bataille féodal;



Voici ces monuments et aient changés en  
forteresses. Le Môle d'Adrien, la tour pyramide  
de Sestius, ~~la~~ colisée, le tombeau de Cecilia  
Metella, etc. Partout des demeures de barons  
~~opulents~~  
fortifiés et barricadés et du sang dans toutes  
les rues. C'était alors une ville dévastée qui  
comptait tout au plus 30,000 hommes.

Ainsi, jusqu'à présent nous ne voyons  
pas en Italie un seul élément sur lequel  
le pape puisse certainement s'appuyer. Il  
faut pourtant quelque'un du parti du pape.  
Le parti ne pouvait exister qu'à condition  
que les papes seraient du parti de la liberté.  
En conséquence le pape se mit à former la  
ligue Guelfe de Toscane. La Toscane n'est  
pas un pays d'énergie du moins quant à  
Florence; car Prouse est très énergique, même  
fier et barbare; Pistoia est très sanguinaire,  
nulle part il n'y eut plus d'assassinats de  
managers qui d. la guerre des blancs et des noirs; (+)  
Arezzo est très belliqueux. Quant à Sienne  
le Dante n. dit: Quelle est la mobilité des  
gens de Sienne! Les Français eux-mêmes ne  
vont pas jusqu'à là. La Toscane Pise était  
Gibeline; Lucques le pl. souvent Gibeline;  
Florence était Guelfe; Sienne alternait.  
Le pape eut l'adresse merveilleuse de réunir  
ces les ennemis acharnés. C'est Mrs. Dante  
qui il faut voir la manière d. les 2 grands  
partis qui divisent l'Italie sont caractérisés.

(+)  
Les Guelfes adoptaient généralement la couleur  
ecclésiastique le noir; à la les Gibelins attribuaient  
habituellement le blanc.

260  
(V. surtout le touchant épisode de Parisata  
de l'Uberti qui empêcha R. Bruce d'être  
détruite co. les autres généraux gibelins  
l'avaient aidé)

Pendant qu'Inn. III. organisait la ligue  
il affaiblissait le r. d. Naples. Coustume à  
sa mort on laissait <sup>son</sup> ~~quelques~~ fils en fuite sous  
la tutelle du pape. Inn. III. le dépouilla d'une  
partie de ses prérogatives, favorisa même  
les prétentions d'un héritier des rois Normands,  
qui réclamait au moins une province en  
indemnité

Philippe  
et Othon  
1198-1212-

Quant à l'Allem. on y savait à peine  
s'il existait du côté de Naples un fils d'H. VI.  
On ne pouvait même pas songer à l'hér.  
H. VI. en avait pourtant obtenu la promesse,  
mais après sa mort on ne s'en souvint  
pas. Le d. de Souabe Philippe frère de H. VI.  
et le fils du Malheureux H. le lion se  
disputaient la couronne. L'Europe entière  
se divisa. Phil. Aug. fut p. Phil. Richard  
c. de lion p. Othon. Richard eut de l'avis  
de l'Allem. p. les Guelfes uniquement par  
haine contre Phil. Aug. Philippe eut p. lui  
presque toute l'Allem. Othon n'avait  
guères que les 2 peuples étrangers les  
Danois et les Bohémiens. Othon était  
déjà réduit à ses états de Brunswick et  
Phil. allait fondre sur lui lorsqu'il  
fut assassiné par une vengeance particulière



Othon ne counsilla pas le crime, mais il en profita. Il épousa une fille de Philippe et se trouva ainsi à la fois Guelfe et Gibelin. Il passa en Italie. Mais il s'agissait de savoir pour qui il se déclarerait. A chaque ville on lui disait: Êtes-vous Guelfe ou Gibelin. Il avait promis au pape de lui faire restituer les biens allodiaux de la Stm Mathilde transcrits surtout en Toscane. Lorsqu'il fut entré en Italie les Guelfes furent tout étonnés de voir que l'empereur était du parti de l'empire beaucoup plus que de son ancienne faction, que l'élite des Guelfes était devenue Gibelina dès qu'il s'était vu seul empereur. Il refusa de remettre au St. Siège les biens promis. Ainsi toutes les combinaisons politiques d'Innocent III. les voilà annulées, il faut tout reprendre sur un autre fais. C'est ici la tâche politique d'Innocent III. Frédéric II  
Il imagine de porter la couronne impériale sur la tête du r. de Naples, se plaçant ainsi d. la position que les papes ont toujours redoutée, mettant sur la même tête la couronne de Naples et l'empire, et se plaçant ainsi cot. d. un état. Au reste Frédéric était son pupille; c'était un It.; le fils de la tige Ital. très patriote, très ami des papes constants. Tout cela rassurait. Othon envahit les états de Frédéric II, traverse l'Italie,

mais il en est bientôt chassé: Frédéric en  
 veut tout posséder en Allem. Se fait  
 couronner r. des Romains à Aix la Chap.  
 Il parait sur le Rhin parce que tout le  
 long du Rhin sont des états ses anciens  
 amis des Guelfes. Othon fort inquiet fit  
 ce qu'on attribue à Ph. Aug. Il assemble  
 une Diète, déclare qu'il veut déposer l'aut.  
 Mais on accepte; la comédie n'est fort  
 mal. Il reprend les armes avec peu de succès;  
 tout le monde l'abandonne. Bientôt  
 s'il n'avait plus d'états ni d'alliés il lui  
 restait des compagnons, une armée. C'est  
 alors qu'il fit de concert avec Jean III  
 cette invasion en France qui aboutit à la bat.  
 de Bouvines.

Innocent III mourut triomphant sans  
 se douter qu'il avait ébranlé la papauté.  
 Jamais le pouvoir du p. siège n'alla  
 plus loin que sous lui: il ordonnait aux  
 rois de Castille et de Portugal de déposer  
 les armes; il comptait un roi parmi ses vassaux.  
 Le lachet J. sans terre, il ordonnait à Ph. Aug.  
 de reprendre sa fl. et il était obéi; il conquiert  
 tout le midi de la Fr. par les armes de  
 Simon de Montfort et extermina l'hérésie;  
 car les Albigeois ne durèrent guère passer  
 cette terrible croisade.

Une des conditions que le pape avait  
 imposées à Frédéric en le faisant empereur, c'est



qu'il ne résiderait jamais d. son r.<sup>e</sup> De plus,  
 le pape lui avait fait jurer qu'il partirait  
 pour la croisade. Une croisade offrait de  
 gr. chances aux papes. L'empereur pouvait  
 être tué p. les Sarrasins, se baigner, etc.  
 Mais Frédéric II avait sa croisade en Italie.  
 Il lui était venu l'idée toute simple  
 de réunir tout ce qui lui manquait pour  
 dominer de la Sicile à la Touche sans  
 interruption. Toutefois la croisade lui fut  
 une excellente occasion de faire prêter serment  
 à la noblesse de respecter ses ordres, de ne  
 plus exiger de péages injustes, de ne  
 plus voler les marchands, de ne plus faire  
 de fausse monnaie. Les termes du serment  
 étaient un peu moins durs. Les seigneurs  
 prétendaient bien ne pas faire de fausse  
 monnaie, mais ils en altéraient le titre  
 continuellement et allaient forcer sur les  
 routes les marchands de l'échanger contre  
 de la bonne. P.<sup>e</sup> se faire une idée de  
 l'Allemagne, à cette époque il suffit de voir  
 sur le Rhin tous ces châteaux qui ont  
 vraiment l'air déterminé à ne pas laisser  
 passer les gens. Il y en a qui descendent  
 dans le Rhin. Il y en a un qui est situé  
 tout à travers de l'eau et p.<sup>e</sup> ne laisse  
 passer aucun bateau (le Pfalz appartient sous  
 toute aux El. Palatins). Tous ces châteaux  
 ont un air significatif; ils semblent regarder

<sup>(1)</sup> Qu'il le cédrait à son fils. (Brunner)

28 n  
la rivière d'un air aride. Le Ruppertsberg  
avait même une immense arcade au dessus  
du caud. c'est un bras étendu qu'il saisit  
le premier. Le Rhin est le pl. beau fleuve de  
monde. Que dirais-je de plus il régnait sur  
le Rhin, dont les Nibelungen.

C'était beaucoup d'avoir obtenu un serment  
tel que Frédéric le demandait. Ce serment ne  
fut pas gardé et pourtant il gèna la  
conscience de Gergorus; il autorisa l'emp.  
à frapper les uns après les autres tous les  
princes de l'empire qui lui faisaient ombrage  
sous prétexte de violation de serment. Il se  
fit ensuite couronner à Rome après  
avoir restitué les allodiaux de la com.  
Matthieu. Il ambla les gros Sarrasins  
de Sicile, et les transporta de Sicile où  
ils étaient dangereux, en Italie où ils  
étaient fort utiles. Il en fonda les colonies  
de Nocera, de Luceria et eut ainsi des  
troupes sur lesquelles aucune nation n'avait  
prise. Les papes virent bien que Frédéric  
nourrissait des intentions hostiles; cette  
translation des Sarrasins était une déclaration  
de guerre à l'église. Les papes s'entendirent  
avec les rej<sup>s</sup> Ital. Milan refuse à Frédéric  
la couronne de fer qui est déposée à Monza.  
De nos jours il paraîtrait pl. simple d'en  
faire faire une autre. Mais à cette époque  
il y avait à parer au fauteur de celui



103

entre les mains de quel se trouvaient les  
insignes de la r<sup>e</sup>; tant les esprits et tant  
matériels. Frédéric déclare la guerre à Milan.  
Les villes se lèvent et lui, 2<sup>e</sup> ligue Lombard  
L'emp. les met au ban de l'emp. le pape  
les prend sous sa protection. Dès lors il  
fallait se déclarer contre le pape. Il  
n'osa pas en dire. L'opinion de Simondi  
est que la 1<sup>re</sup> ligue Lomb. était juste  
la 2<sup>e</sup> non. Mais Frédéric maître du r. de  
Naples était bien pl. dangereux que  
Barbarossa et les peuples ont le droit de  
se décider d'après leurs intérêts et leurs  
dangers. Legend. Grig. 18 l'excommunia  
Fréd. av. avoir juré. Frédéric protestait  
les vents, la peste. Excommunié 3 fois il  
fallut partir. Mais il ne conquiert pas Jérusalem  
il l'acheta. Cette conduite au lieu de le  
relèver de l'esprit des peuples lui fit tort.  
Acheté Jérusalem, négocier avec les infidèles.  
Quel texte contre l'empereur! On n'était pl.  
assez religieux p.<sup>r</sup> aller à la croisade  
on l'était encore assez p.<sup>r</sup> s'indigner de  
celui qui marchandait la terre st. Il ne  
trouva pas un prêtre p.<sup>r</sup> le couronner  
r. de Jérusalem. Pour. a temps on faisait  
contre lui une véritable croisade. Son  
beau père Jean de Brienne auquel il  
fallait absolument un r. sans qu'il jamais  
il soit parvenu à posséder un jour de

Herz. Sauerbrenner 2. de Jérusalem, empereur  
d'Orient, roi des 2 Siciles, presque maître de  
l'Egypte il ne l'eût jamais à rien garder.  
Frel. arriva à temps et le chassa. C'était un  
temps sing. que celui où un cadet de France  
choisissait entre les trônes du monde. Les  
croisés de la 1<sup>re</sup> croisade ~~se~~ rencontrèrent  
sur un vaisseau un seigneur qui paraît  
la mer, c'était J. de Brienne qui cherchait  
un trône. Rien ne ressemble plus à tous  
ces romans de chevalerie J. le héros  
fait une fin en acceptant enfin l'empire  
de Bribisoude. Maintenant nous avons tout  
le contraire; des trônes J. personne ne veut.

Ainsi Frel. ne commença à être frappé  
de l'armée J. H. IV. avait été tué, la  
lance de Judas. Son beau-père s'est déclaré  
contre lui; son fils va en faire autant,  
son fils Henri, celui qu'il avait fait couronner  
roi des Romains. Le rebelle ne trouva personne  
p. lui J. l'empire. On commençait à s'indigner  
de l'acharnement du pape, Frel. fort de  
l'indignation universelle passe d'Italie en  
Allemagne. Sans armée fait son fils prisonnier  
à Worms, et l'envoie en Poenle où il  
mourut. L'Allemagne était tranquille, Naples  
était tranquille. Frel. semblait avoir résolu  
le gr. problème. Mais il n'avait pas la  
Lombardie. La ligue lomb. se fortifiait l.  
les jours. Il fallut que l'empereur commençât



la guerre. Il pénétra d. l'état de Brescia,  
annonça qu'il prendra ses quartiers  
d'hivers à Crémone; ce qu'il fit en effet.  
Il remonta ensuite à Corte Nuova les  
Milanais qui hésitèrent à l'attaquer.  
Le nouv. temp. imposait encore beaucoup.  
Fédérés à l'attaque: le combat fut très  
sanguinant; la Caraccioli vaillamment défendit  
par les compagnies de la mort resta au  
pouvoir des imp<sup>aux</sup>. Le coup frappé  
la ligne au point de la réduire à 4  
cités. Milan, Brescia, Pavesa et Bellinzoni.

Il faut donner une idée des principales  
villes Lombardes. Milan est une grande,  
puissante, riche ville où on aime la vie  
et le plaisir. C'est un pays gras qui a  
t. q. chose de la Flandre joint à la  
beauté de l'Italie. A Brescia on est  
beaucoup pl. énergique beaucoup plus  
vif. Bologne est la pl. distinguée de toutes  
les villes. Elle a l'énergie intellectuelle au  
pl. h. degré. C'est à Bologne que Dante  
placait le centre de la langue et de l'unité  
Italienne: c'est fort remarquable de la part  
d'un Florentin. Bologne n'a pas de  
monuments; c'est qu'elle n'a ni marbre  
ni pierre. Pourtant Bologne a son  
tour penché et gris. Les 4 villes consacrées

à capitales. Frédéric exigea qu'elles  
se rendissent à discrétion. Il fallut assiéger  
Messina. Le siège dura sans succès 68 j.  
Venise et Gênes aidèrent à la ligue. L'emp.  
venait de conquérir un 3.<sup>e</sup> r.<sup>e</sup> La ville  
de Pise cette ville aujourd'hui si déserte  
si silencieuse couvrait alors la méditerranée  
de ses flottes, ce qui est d'autant plus  
merveilleux que c'est une ville sans port,  
une ville éloignée de la mer. Elle disputait  
aux Génois et aux Vénitiens entre autres  
possesseurs l'i. de Sardaigne que Pise  
avait conquise sur les Arabes. Il y  
avait eu entre les Arabes et Pise des  
guerres héroïques. Une fois les Sarrasins  
surprennent un faubourg; on voit  
une fr. Cécilia de Simondi traverser toute  
l'armée amenée au péril de sa vie p.<sup>r</sup>  
venir avertir la <sup>vill</sup>conitoyens. On voit  
encore une statue informe que ses  
conitoyens lui élevèrent (v. 1000). De la  
Toscane Frédéric marcha sur Rome.  
Le pape vint p.<sup>r</sup> se défendre. Mais Frédéric  
n'avait pas des forces suffisantes. De plus  
le pape lui faisait une guerre avantageuse  
par les armes spirituelles. Il ordonna un  
concile à Rome. Le mal diff.<sup>e</sup> était d'arriver.  
Les Pisans maîtres de la mer font prisonniers  
un passage tous les évêques Français. Le



1412

conile manqua). Bientôt Grégoire mourut  
(1241) et après sa mort le siège pontif.  
resta 2 ans vacant. Le Pape était si fort  
qu'il empêchait l'élection; pas assez fort  
pour faire un pape. En fin on élut un  
ami, un intime ami de Frédéric, un noble  
Génois (le mot génois veut dire un bon d'espér.  
et de courage, il n'y a pas de plus ou plus  
distingué). c'était un grand seigneur de  
la maison des Fieschi. Il devint de suite  
mortel ennemi de l'emp. C'était beaucoup p.  
un pape d'être génois. Il était maître au  
moyen des Ploets de sa patrie d'aller de  
Rome en France. La France risait de l'empereur  
était le pl. sûr style d'un pape. A Lyon  
se tint un concile sous la protection de  
St. Louis. Lyon était ville imp. mais la  
seule en France imp. qui s'exerçait sur cette  
vie. était l'infl. de la France. Le pape exposa  
les malheurs de la Chrétienté: les mogols, les  
Kharijites, l'empire Latin trouvant en proie.  
Tout l'auteur de t. ces mots était Frédéric. Il  
avait envoyé au concile deux ambassadeurs  
de la fameuse chancelier P. Desvignes, et Thadée  
de Suessa. Le d. parlait. P. Desv. ne dit pas  
un mot. 1<sup>er</sup> indice de trahison. Il fut bientôt  
soupçonné d'une plus grande. La sentence de  
l'excommunication fut prononcée avec la  
pl. gr. solennité. Tout le sombre appareil de  
cette cérémonie. Le pape déclara l'éd. de l'emp.  
On sait qu'à cette t<sup>te</sup> il se fit appeler la cassette  
qui renfermait les ornements imp. et qu'il

s'écria : On ne me l'arrachera pas. On  
 prétend que St. Louis s'interposait p. l. en médiation  
 de la Paix. Les Fr. suivirent ordinairement une  
 politique p. contraindre l'ennemi. L'excommunication fit un  
 gr. effet. Les riches évêques de l'Allemagne se crurent obligés  
 de fuir de faction. C'était une perturbation.  
 D'ailleurs l'arch. de Mayence était archevêque, et  
 alid de Cologne, chancelier. Un empereur à qui  
 on ne pouvait de tels dignitaires était nécessairement  
 bien affaibli. L'emp. ne trouvait plus d'arch.  
 de son camp. Enfin l'empereur quand le pape lui  
 manqua est bien affaibli. La ligne allemande prit  
 p. l'emp. H. Raspon landgr. de Thuringe fut à  
 qui Frédéric s'était confié, qu'il avait nommé  
 son lieutenant d. l'empire. H. forma le siège de  
 Francfort et s'en rendit maître mais ensuite  
 échoua en Josab, et mourut. La Thuringe  
 qui avait joué un rôle jusqu'ici fut démembrée  
 et réduite à rien. On suscita à Frédéric un autre rival  
 Guill. de Hollande. Il y avait un gr. politique à  
 faire intervenir le pape d'un côté de l'Allemagne, le Nord et  
 les Welz étaient usés, fatigués. Guill. épousa une  
 fille d'Ethons de Brunswick. L'emp. Frédéric est aux  
 abois. Il se dévoua tout entier contre lui. O. Dess.  
 tent. de l'empereur. L'armée de Frédéric est vaincue.  
 Il demande à passer le reste de sa vie en Palestine; il  
 demande à abdiquer en faveur de son fils; on  
 ne lui permit pas. Il finit combattre jusqu'à la  
 mort. Les Carouxais rasent sa ville de Vittoria  
 bâtie en Lomb. et un trophée de ses victoires. Le  
 5. coup et il fut bien cruel était la captivité de son fils.  
 Enzo, le fils qui lui ressemblait, cette figure si belle  
 si héroïque, et lui prisonnier si jeune, qui resta  
 2 ou 30 ans d. sa prison et y mourut. 1249. En  
 1250 Frédéric mourut de maladie causée de chagrin.



Pise, Gènes, et Venise jusqu'en 1300.

Il faut absolument caractériser les 3 gr. Caractère  
républicains maritimes de l'Italie. Pise est  
à plusieurs lieues de la mer, Gênes est sur  
la mer, Venise dans la mer; donc Gênes  
aura l'avantage sur Pise; Venise sur Gênes.  
Venise flotte à l'extrémité d'une flotte à  
l'autre au milieu de l'Adriatique. Il est  
résulté de là des choses singulières; tout le  
contraire de ce qu'on aurait pu prévoir. Les  
Vénitiens ce peuple avec qui seul de tous les  
Italiens se soumit à Rome sans la  
moindre résistance, ce peuple le moins belliqueux  
le moins conspirant de tous les peuples  
l'emporta pourtant sur ces durs et intraitables  
liguriens, et leur obstination invincible. Les  
marchands en un mot l'emportent sur les  
législateurs.



La méthode demande que nous commençons, Méthode.  
par la ville qui tomba la 1<sup>re</sup> c. à d. par  
Pie, ensuite nous passerons à Jéru Jérus

à la Dominante Venise.

Description Et d'abord décrivons Gènes et Pise.

de Gènes et  
de Pise.

Gènes est une ville immense, une ville  
de marbre, et sur un sol de marbre il n'y  
a pas grand mérite à cela. Gènes est placée  
entre la mer et des montagnes de marbre.  
Cette mer c'est la méditerranée c.à d. la  
plus belle, la plus charmante de toutes les  
mers. Ce n'est plus l'océan avec ses brumes,  
et ses vagues menaçantes. C'est une jolie mer  
toujours brillante sous le soleil, presque toujours  
paisible, de plus limitée de toutes parts. Sur  
cette mer Gènes a un petit port qui fait à  
la main. Toutes les églises sont en marbre blanc  
et noir. Tout cela fait une vue très  
imposante. Derrière Gènes sont des montagnes  
prodigieusement élevées. Juste près de la  
ville est une église sur un pic élevé.  
Elle communique avec  
par un pont jeté sur la mer à une hauteur  
de 2 ou 300 pieds. C'est une vue comparable  
à la baie de Naples. Mais autant la  
baie de Naples est molle, autant celle  
de Gènes est sèche. De là sortirent pendant  
tout le moyen des 30000 hommes à la fois  
des vaincans. Nous avons les portraits  
de tous ces grands hommes de Gènes par les



meilleurs peintres Hollandais. Ils ont des figures qui en sont qu'à une. Des figures à angle droit, un front orné, quelquefois la tête étroite, mais une expression d'une vigueur extraordinaire. On dirait, p. a. d., que ces traits ont été sculptés avec un rasoir. Ce sont les hommes les plus énergiques les plus ingénieux de l'Italie. Mais s'ils ont une grande vigueur de caractère, il n'y a en eux en revanche aucune chance de discipline. Au contraire les Vénitiens sont éminemment disciplinables. D'autre part les Grecs ne se servaient pas habituellement de troupes étrangères ou du moins fort tard. Les troupes de Venise étaient excellentes mais c'était uniquement parce qu'elles étaient pas Vénitiennes. Sur les flottes Vénitiennes il n'y avait en fait de Vénitiens que des sénateurs, des procureurs très graves, administrateurs fort exacts, très énergiques, n'ayant pas ce courage qui gagne les batailles mais celui qui les ordonne.

L'Apennin qui serve de si près la mer sur toute la côte de Grèce finit enfin par s'en éloigner un peu. Le pays commence à s'abaisser un peu immédiatement après cette terre toute de marbre qu'on appelle le

2<sup>e</sup> de Carrière. Là commencent les forêts  
d'Olivier. On se sent en Toscane. Les herbes  
changent aussi. A Gênes la population est  
très laide, on rencontre à l'unique des herbes  
frais, bien portants, bien habillés. Vers Pise  
le pays est de plus en plus riche. C'est un  
sol gras, une air température admirable; c'est  
la beauté de l'Italie. Au milieu coule l'Arno,  
un beau fleuve au milieu de belles campagnes.  
Dans la ville il n'y a guère de monuments  
vous sont sur une seule place. Sur cette place  
est rassemblée toute la splendeur de la  
ville. La tour penchée avec la  
spirale qui l'entoure; la cathédrale d. le style  
est plutôt Byzantin que Gothique avec ses  
ogives évasées, ses légères colonnes, et son  
Christ immense peint sur un fond d'or.  
Enfin le cloître immense du C. Santo. Pise  
est ruinée depuis bien l.t.; au 15.<sup>e</sup> siècle c'était  
déjà de l'histoire.

### I. Pise.

Le peuple de Pise au milieu des 2 villes  
gulfes de Florence et de Gênes était Ghibelin.  
Pise attachée aux empereurs particulièrement  
à la maison de Souabe. Pise avait fait  
de grandes conquêtes dans la méditerranée  
Pise avait la Sardaigne et la Corse; mais  
il paraît qu'elle ne se sentait pas assez  
forte sur terre pour les défendre. Elle



21472

s'entendit avec l'empereur et il paraît  
 qu'elle lui aurait cédé définitivement les  
 2 îles s'il avait pu les lui défendre.  
 Gènes disputait à Pise les 2 îles qui avaient  
 été conquises en commun. Et ce moment  
 le parti guelfe dominait dans toute l'Italie.  
 La malheureuse pise restait presque seule  
 attachée à l'empereur. En 1284 elle livra aux  
 Génois une grande bat. navale non loin  
 du promontoire de Meloria, Morosini étant  
 podestat à Pise, Ugolini amiral. (Cet Ugolini  
 se prétendait issu de la plupart des familles  
 de la h<sup>te</sup> Aristocratie Pisane, les Lanfranchi,  
 les Simonetti ... des barons Allemands venus  
 en Italie avec les Othons) Les Génois l'emportèrent  
 d'un stratagème qui réussit complètement. Ils  
 ne combattirent d'abord qu'avec une  
 partie de leur flotte. Puis au moment  
 où les 2 armées étaient fatiguées, cette réserve  
 fondit sur les Génois Pisans qui crurent  
 voir une flotte nouvelle. On dit que le Ct  
 Ugolini se réjouit du désastre de sa patrie.  
 Voyant 5000 morts et 11000 prisonniers  
 il conçut l'espoir de devenir tyran de Pise.  
 11000 hommes furent amenés captifs à Gênes



y moururent. Les Pisans eurent beau envoyer  
 des ambassades, offrir tout l'argent qu'on voudrait  
 tout fut inutile. Voulez-vous voir Pise, allez  
 à Gênes, devint un espiègle de province en Italie  
 Au même moment précisément Florence et  
 toutes les villes gaulles de Toscane se réunirent  
 pour envahir Pise. Ugolini trahit, dit-on,  
 sa patrie, eut de grandes soies d'or dans  
 des bouteilles qui renfermaient au lieu de vin  
 des pierres de moine. Il fit une paix honteuse  
 et devint par cette paix le maître d'une  
 ville dépeuple. Il y commit les actes les plus  
 cruels, les plus insensés. Il tua même un  
 hôte qui lui apportait une nouvelle nouvelle.  
 On raconte qu'en rentrant de sa ville-fière  
 et triomphant il se jetait. Que ne manque  
 t-il maintenant. Un de ses amis lui répondit:  
 Plus que la colère de Dieu. Elle éclata bientôt.  
 Ugolini avait tué le seigneur de Lorch, seigneur de  
 Pise. Une insurrection imprévue éclata; on se  
 battit dans les rues, Ugolini fut saisi et  
 renfermé dans une tour. Alors une peste  
 enfanta. Alors une grande famine jointe à toutes  
 les autres calamités envahit la ville. On se  
 doute bien que les gens qu'on oublie de  
 nourrir furent les prisonniers. Ugolini mourut  
 de faim avec ses enfants dans son cachot.  
 Toutefois il fut impossible aux vainqueurs



de mieux défendre la ville. En 1290 Pise  
se soumit aux Génois auxquels un traité  
humiliant. Le port de Pise à l'entrée de l'Etrurie  
fut comblé. Avant 1300 il ne restait plus  
que 2 puissances maritimes, en Italie et  
tout portait à croire que Gènes serait bientôt  
la seule.

Quant à Ugolesse il n'est pas bien évident  
qu'il y ait eu trahison. Dans ce gouvernement  
désordonné des villes Italiennes il se peut que  
le peuple se soit porté à la rébellion  
contre un traité nécessaire mais honteux.

Cinq ans après le départ de Pise Gènes II. Gènes.  
lança à la mer 155 Galères portant chacune  
2 ou 300 hommes. Elle ne le ferait certes pas  
aujourd'hui. Le mal intérieur de cette cité fut  
justement ce qui mit en danger sa grandeur.  
Les individus étaient tous extrêmement ardents,  
courageux, mais au même temps incapables de  
soumission. Dans toutes les montagnes de la  
Ligurie il y avait des châteaux forts occupés  
par une noblesse très fière; dans ce pays  
étaient des hommes non moins intraitables,  
es amis de la république, es commerçants, es  
marins. Peu à peu parmi ces gens se forma  
une noblesse d'argent. C'est la même marche  
encore qu'à Rome et en Angleterre. Parmi  
la noblesse de naissance brillait les Spinola,

les Fieschi, les Grimaldi, les Doria, parmi la  
 noblesse d'argent les Adorni, et les Belgioi.  
 Génois essaya tous les jours. D'abord des  
 consuls; ensuite des podestats étrangers  
 (on se défiait des citoyens); sous ces podestats  
 étaient un conseil, le sénat, et l'assemblée  
 du peuple. Les monuments de ce temps sont  
 pleins de grandeur. Ainsi le palais du Doge  
 est plein de salles immenses qui font bien  
 voir que tout un peuple se gouvernait là,  
 qu'il fallait au besoin construire d'une seule  
 minute l'équipage de toute une flotte  
 descendre à terre. Génois se laissa des podest.  
 Vers le mil. du 13<sup>e</sup> s.: on prit des capitaines  
 du peuple. On n'était pas encore content.  
 Les révolutions se succédaient; Génois était  
 en proie à de terribles agitations. Il n'y a  
 pas de gr. monarchie d'histoire voit plus  
 compliquée, pl. embrouillée que celle de  
 cette petite républ. Enfin un jour que les  
 partis étaient en présence, sans bien savoir  
 sur quels sujets, qu'on ne voulait rien,  
 une loi du peuple s'avisa de jeter un  
 nom en l'air, probablement sans intention  
 bien déterminée. Il cria Bouanegra, &c. le  
 monde répéta: Bouanegra! C'était un  
 citoyen obscur, mais obscur et de  
 de petite naissance. Les uns dirent capitaine  
 du peuple! les autres: podestat! d'autres: abbé  
 du peuple (jura). Enfin on se mit à crier: Doge!



Il n'y avait pas moyen de monter plus haut. Doccianegra fut doge. Bientôt tout le monde en fut si mécontent qu'on le chassa. D'un concert unanime. Bientôt on se ferma à que la seule cause de troubles était la trop gr. puissance des nobles. On leur ôta jusqu'au droit de citoyen. Les paigneurs de tant de flottes n'eurent plus le droit de voter dans les assemblées. Quand les nobles ne furent plus être citoyens la plus grande faveur qu'on put leur faire fut de les dégrader.

Voilà maintenant le sort de Venise III. Venise.  
jusqu'en 1500.

Venise se trouve avoir un très grand avantage; elle qu'est plus tard la maison d'Autriche. Elle avait sous sa main les plus belliqueuses & les moins intellectuels, les moins civilisés de tous les peuples, les Slaves. De bonne heure elle s'était rendue maîtresse de la Dalmatie. C'est la plus grande conquête qu'elle put faire. Les Italiens ne sont pas des soldats dociles, intrépides cot. les Slaves. En outre Venise entretenait des relations continuelles avec les Épirotes, on sait combien cette terre d'Épire fut toujours une terre de guerriers. Venise fut donc de bonne heure riche et puissante.

En 1204 les héros de la 4<sup>e</sup> croisade viennent en pleurs demander des vaisseaux à Venise. Elle s'humilie de fournir leurs héroïques épi-

contre un tout autre but que la terre  
 1<sup>re</sup> D'abord Zara unie à C.P. Les Vénitiens  
 furent se faire très bien payer, et encore ils  
 eurent toutes les conquêtes, du moins celles  
 qu'on pouvait conserver. En effet les Croisés  
 eurent la terre ferme c.àd. la guerre contre  
 les Barbares et les Grecs, avec les ports, les  
 îles et la mer. Le Doge s'intitula seigneur  
 d'un quart et demi de l'emp. Grec. Mais  
 les rivaux des Vénitiens les Génois avaient eu  
 jusqu'ici une forte part dans le commerce  
 de l'empire Grec depuis la décadence de  
 son empire. C'était au fond sur eux  
 que Venise avait conquis C.P. La guerre  
 entre les Grecs et les Latins fut surtout  
 une guerre entre Gènes et Venise. Les bandes  
 mercenaires des Catalans, jointes avec  
 galères Génoises rendaient très dangereux  
 la situation des Vénitiens dans l'Orient. Venise  
 au lieu de s'en garder, ce qui l'exposait à tout  
 perdre eût une partie de ses conquêtes à  
 des particuliers Vénitiens qui les possédaient  
 en fief et les gardaient par tous les efforts  
 possibles. Dans le reste elle payait des soldats  
 et se maintenait co. elle put. Au reste  
 Venise était maîtresse de toutes les positions  
 maritimes de l'Orient. Elle acheta Corfou, Candie.  
 Le ca. de Montferrat, roi de Hongrie se  
 trouvait avoir cette i. importante, mais co.



il n'avait pas un vaisseau, il fallut bien  
 leur défendre. Venise se fit de tous côtés  
 poursuivre par la jalousie. On à peu à peu  
 en lui resta plus que les îles. Cependant elle avait  
 fait d'immenses travaux dans l'int. du pays.  
 Des canaux, des ports, des fortifications. Enfin  
 il subsiste en Grèce autant de ruines vénitiennes,  
 que de ruines grecques. Venise poursuivie d. les  
 i. se vit enlever Rhodes, Lemnos, Chios par  
 Michel Paléologue qui était allé du sud  
 Génov. C'est alors le beau temps de Génov. Le  
 Doria vainquit les Vénitiens à Largo Lo, et eut  
 Dandolo élu doge à Venise.

On crut alors sentir le besoin de rendre le govt.  
 plus fort (1299) Sous le doge Gradenigo une paix honteuse  
 est conclue avec Génov. aussitôt le govt. est changé. De vénitien  
 il devient une pure aristocratie. La révolution ne se  
 fit pas sans réclamation. Il y eut deux conjurations.  
 On se battit dans la ville. Le parti du peuple fut vaincu,  
 et la révolution s'en affermit d'autant mieux. Voici  
 en quoi consistait ce govt. Dès 1174 on avait  
 établi un gr. conseil composé de 484 cit. choisis d.  
 les 12 quartiers par 12 tribuns électeurs. Le gr. conseil  
 élisait le doge. On voyait bien p. l'exemple de Génov  
 qu'il était impossible de gouverner vigoureusement  
 avec l'aristocratie. Les 12 tribuns étaient élus par le  
 peuple, mais bientôt le gr. conseil s'arrogea le droit d. les  
 élire. Ainsi le gr. conseil élisait les tribuns, les tribuns le  
 gr. conseil, le govt. était en fermé dans un cercle; le  
 peuple n'est plus rien. Mais la révolution se faisait par  
 au profit du doge, tout au contraire son autorité  
 diminuait t. les jours. Le doge avait en jusque là le  
 pouvoir judiciaire, il fut remplacé par la quarantia

criminel. On imposa au Doge qui jusqu'à là s'était choisi ses conseillers un petit conseil de 60 membres. Enfin on alla jusqu'à nommer 3 correcteurs du Doge, qui devaient examiner à chaque assemblée ce qui avait échappé à la sollicitude de l'aristocratie. Après la mort du Doge des inquisiteurs recherchaient sa conduite, et s'il est trouvé coupable ses biens seront confisqués ses enfants ruinés. Plus un grand conseil que de se rendre héréditaire. Aguiestieri.

En 1300 on donna le titre d'or. Mais ce grand conseil était encore un souverain bien nombreux, il fallait une action plus prompte, un secret plus armé. En 1310 on établit le conseil de 10 composé de 10 conseillers rouges simples membres, de 6 conseillers rouges formant la signoria enfin le Doge. Le conseil de 10 d'abord à temps, se perpétua et devint sérier. Plus tard, mais bien plus tard on le trouva trop nombreux, on nomma 3 inquisiteurs d'état. Il n'y avait pas moyen d'aller plus loin sans aller à la monarchie. On venait maintenant les terribles règ.

De ce conseil, qui jusqu'à Bonaparte n'étaient jamais sortis de la cassette des inquisiteurs. Toute liberté leur était donnée de faire assassiner non pas seulement les coupables mais même ceux qu'ils soupçonnaient, si un homme allait établir à l'étranger une industrie utile à Venise on lui faisait sommation de revenir, s'il ne revenait pas il était assassiné. Ce qu'il y a de plus horrible est que ces lois étaient complètement ignorées. De ces 3 inquisiteurs deux pouvaient faire le prison à l'autre et le faire jeter dans les lagunes. Le genre d'atrocité se perpétua plusieurs siècles par plusieurs raisons. La première c'est que Venise était un des lieux du monde où le peuple était le plus heureux sous le rapport matériel. C'était un gouvernement mais non déraisonnable. De plus chaque noble avait la chance de devenir tyran à son tour. Au reste le gouvernement mourut véritablement au temps de la ligue de Cambray: il y avait 300 qu'il était mort lorsqu'un Français intervint à Venise.



Dignité impériale.

30.<sup>e</sup> leçon d'histoire moderne.

Rodolphe de Hapsbourg.

Acte de Jurisdiction de Sigismond à Paris.  
Il arme un chevalier de sa propre autorité.  
On s'effraie en Angleterre; on ne l'admet  
qu'en lui faisant jurer qu'il n'y exercera  
aucune autorité. - Lingard. H. V. p. 39.

Causes de  
la chute des  
Hohenstauffen.

Nous avons déjà parlé de l'importance  
qu'ont l'Allemagne et l'Italie en ce siècle.  
simples de l'Europe. En comparaison la Fr. est  
infinitement plus compliquée. Le qui perdit l'Éd.  
et la m<sup>re</sup> de Souabe ce n'est pas seulement son  
opposition au pape. On vit Ph. le bel résister aux  
suivis. L'Allemagne à coup sûr n'est pas pl. amie  
des papes que la Fr. La tendance de l'Allemagne  
était alors de former à la longue une église locale.  
On pourrait le prouver par un gr. nombre de faits.  
Le qui perdit l'Éd. c'est qu'un É. ne peut réussir  
en Allem. c'est qu'il s'efforçait d'introduire la chose  
que l'Allem. a en horreur deph. Arminius, le droit  
Romain. Siffle donc le père, disaient-ils aux  
ho<sup>s</sup> de loi de Varus en leur posant la langue. Ils  
montrèrent le même acharnement après la race de Ph.  
II après le parti de Jett. car les Jett. avaient ennemi,  
Jostice et Dominé Ph. toute saine. Le droit Romain  
est sous certains rapports favorable à la lib.  
C'est point la lib. qu'ils entendaient le Nord la  
liberté qui repose sur l'orgueil de la force. L'indépend.  
froide vultu ce qui leur plaît, c.à d. la liberté du  
chef avec des serviteurs fidèles et dévoués qui ne  
s'aperçoivent pas qu'ils ne sont pas libres. C'est la  
le génie du Nord et plus particulièrement de l'Allem.



non Saxonne. Au contraire la lib. du droit  
Romain est tout autre chose, c'est l'égalité du  
droit civil elle ne reconnaît pas de communautés,  
toute communauté fut abolie par César, nous  
dit Suetone. Tel est en effet le caractère des lois  
Romaines une parfaite égalité sous un monarque.  
C'est là aussi qu'est l'antipathie éternelle de l'Allemand.

Grand interrègne  
1250 - 1273.

Qui devait triompher après Frédéric. (On sait que  
son fils Conrad mourut presque aussitôt). Il y eut  
alors une sorte d'interrègne, d'interlacte. Aucun  
système ne prévalut ni la féodalité du midi,  
ni la vieille indépendance germanique. Il restait  
en Saxe tant de débris de temples, ni la puissance  
ecclési. ni celle des villes toutes 2 si fortes sur le  
Rhin. D. fut expulsi d'équilibrium de toutes les forces  
on demanda des souverains à l'étranger. Il y en eut  
3. D'abord on eut ce qu'il y avait de plus  
antipathique à l'Et. un Saxon, Guillaume de  
Hollande qui ne parut jamais dans le midi,  
trouva D. le Nord même une puissance opposée  
et mourut en combattant les Prisons, quelle place  
indomptable qui fut p. l'Allemande ce que les  
Ditmarques étaient au Danemark. Après sa mort  
on se divisa les uns offrirent la couronne à un  
frère éloigné de 500 lieues Alfouze de Castille  
allié de la maison de France, surnommé le  
sage parce qu'il occupait l'Allemagne, qui fit faire  
les tables Alfouziennes et D. la destinée était de  
s'éclaircir également entre 2 peuples les plus opposés.  
Alfouze accepta et resta en Castille de sorte que  
son élection fut v. non avouée. L'autre empereur  
fut Richard de Cornwall frère de H. III celui  
qui se cachait dans un monastère à la bat. de Hohen-



C'était disait-on le prince le plus riche de la  
Christienté. Les électeurs sans doute en seraient  
bien payés de leur vote. Ce n'était pas encore lui  
un empereur. Nous véritable empereur, courageux,  
guérissant cet ill. Ottocar r. de Bohême. Le chers,  
qui raconte sa mort dit que d. sa d<sup>ne</sup> bat. il  
combattit w. un géant. Mais w. il était slave il ne  
pourrait plaire aux Allemands. Enont aux princes  
du Nord. Ils ne demandaient pas un empereur, ni  
vraiment pas qu'on en fit. L'un d'eux aurait  
fini de sa belle mort. Mais ce n'était pas l'intérêt  
des électeurs ecclésiastiques. Les uns tiraient une  
gr. partie de leur importance des dignités de  
chancelier, et d'archi. chancelier w. Mayence et Brég.  
un autre du coms. w. Cologne. Le Rhin  
voulait un empereur. Les villes voulaient un emp.  
elles avaient un si grand intérêt qu'il y eût un peu  
de police sur les routes sur les fleuves. Les villes  
et les prêtres sont naturellement p. le pouvoir central.  
Les seigneurs pour le pouvoir local, en d'autre  
termes pour la barbarie. Mais le pouvoir  
des seigneurs n'était plus le pouvoir unique.  
Certains villes avaient pris un essor admirable  
de commerce, de richesse, Cologne, Augsbourg,  
Nuremberg, les villes qui fournirent plus  
tard de grandes ligues sur le Rhin sur les  
basses voulurent la paix. Elles voulaient savoir  
un empereur guérissant, du moins un protecteur  
un pacificateur, un w. qui vient sur les gr. routes.  
Nous nous figurons maintenant un souverain  
sous un tout autre aspect, mais alors ce qu'on

lui demandait avant tout c'étaient les  
qualités d'un colonel de Gendarmerie. Il  
y avait beaucoup de petits nobles, en Souabe,  
en Alsace, en Suisse. Les petits seigneurs volaient  
tantôt les primes, tantôt les astiques, tantôt les villes,  
et quelquefois se mettaient à la solde des uns ou  
des autres. Ils n'étaient pas trop mal à cette époque.  
Du moins avec les paysans qui avaient p.p. fois  
une part dans le profit. L'Alsace surtout se  
présente sous un aspect fort héroïque.

On raconte qu'un arch. de Mayence obligé  
de se rendre à la cour de Rome prit un de  
ces petits seigneurs p.p. l'accompagner. Il fallait sur  
sa flotte ~~un~~ (car l'arch. de Mayence  
ne pouvait marcher sans un appareil magnifique)  
un hot. courageux qui imposât aux brigands.  
Il le trouva dans un petit-fils des anciens  
Landgr. d'Alsace qui prétendaient remonter  
jusqu'aux Mérovingiens (p.e. cette généalogie  
ne fut elle composée qu'après la grandeur de  
la maison d'Autriche). C'était Rodolphe de  
Habsbourg hot. dévoué aux villes, parent du  
Burgrave de Nuremberg. L'arch. qui craignait  
fort d'être pris et de payer rançon trouva  
en lui un excellent conducteur. Rodolphe n'était  
alors qu'un fort petit seigneur chargé par  
les cantons d'Uz, de Schrytz et d'Untervald  
du soin de combattre p.eux et de les  
protéger. Les villes, et les communautés avaient  
alors habituellement un seigneur chargé de  
commander leurs forces et de combattre p.eux.  
L'arch. de Mayence fut si content de Rodolphe  
qu'il songea à le faire empereur. Rodolphe



conservait parfaitement. On se pouvait  
souhaiter un empereur ~~moins~~ puissant, plus  
brave et plus actif. De plus les électeurs laïques  
se trouvaient alors tous à Mayence; Rodolphe  
avait 6 filles. Chacun d'eux espérait devenir grand  
de l'Empire et le gouverner. Les diverses raisons  
l'aidèrent. Un évêque écrivait alors ~~très~~ plaisant. 1278-1291.  
à Grégoire X: Dans la trinité imp. les électeurs  
veulent bien la connaissance et la volonté mais  
non pas la puissance. Lorsqu'il fut couronné à  
Aix la ch. on avait oublié d'apporter le sceptre, p.é.  
était ce un moyen ~~faible~~ de contester quand on  
voudrait la validité de l'élection. Mais on peut  
bien s'apercevoir que Rodolphe ne serait pas si aisément  
dominé. Il prit sans hésiter le crucifix sur l'autel, et  
s'en servit au lieu de sceptre, et le serment des  
princes sur le sceptre n'en devint que pl. ~~difficile~~  
pl. imposant.

Rodolphe n'avait pour lui que l'héroïsme: rien  
de moins imposant; il n'avait jamais qu'une  
très petite suite et le plus souvent des  
habits raccourcis. Mais il remplissait t.à f.  
les vœux et des électeurs ecclés. et des villes. Il  
courut t. l'empire proposant à t. ceux  
qui étaient en querelle de le prendre p.  
arbitre de leurs différends, ou tout au  
moins de suivre les règles de diffidation  
(c'était la guerre privée organisée et soumise  
à des règles, à des délais) des contemporains  
ont très bien caractérisé cette vie si active  
si utile. Ils ont appelé Rod. *legem animatum*.



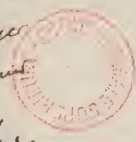
Rodolphe n'avait qu'une bande mais derrière  
 cette bande se trouvaient les <sup>princes</sup> ecclésiastiques  
 qui lui fournissaient de l'argent. Les seigneurs  
 de l'Alban, de la Souabe étaient flattés de voir signer  
 un des leurs. On vit bien qu'il n'était pas isolé,  
 dans ses querelles avec Ottocar.

Nous devons remarquer qu'Ottocar était  
 allié du Nord de l'Allemagne; sinon  
 allié du moins en bonne intelligence. L'All.  
 du N. ne voulait pas d'un emp. donné  
 p. le midi. Or long-temps il n'y eut que lui  
 qui remuait l'élection de Rodolphe. Et cette élection  
 on n'avait pas voulu admettre Ottocar sous  
 prétexte qu'il était étranger à l'empire. La  
 raison était bien enroulée. Ottocar n'était pas  
 seulement roi de Bohême il était encore duc  
 d'Autriche. Ottocar refusait de reconnaître  
 le n. empereur, l'insultait même. Rodolphe  
 eut le courage de lui déclarer la guerre. Il fut  
 suivi du bas et de l'arrière bas de la Suisse,  
 de l'Alban, et de la Souabe. Il parvint sur  
 les bords du Danube. Ottocar était sur l'autre  
 rive se croyant bien hors de portée d'être atteint.  
 Mais Rodolphe employa p.<sup>r</sup> attaque l'ennemi  
 un moyen qui alors n'était pas commun. Il parait  
 qu'il portait habituellement des bateaux dans  
 bagages. Il fit un pont en moyen d'un et passa  
 le fleuve. Ottocar surpris lui envoya p.<sup>r</sup> traites  
 des agents auq. Rodolphe dit ces paroles remarqu.  
 qui montrent combien son esprit était différent de



celui de Frédéric II. Si vous aviez à traiter  
ava des leres parles latin, si avia des moi  
laingues parles Allumand. Frédéric II. employa  
généralement le latin dans ses diplômes.

Voici de quoi se composait le parti de  
Rodolphe: Les évêques de Mayence, Saltzbourg,  
Wartzbourg, Ratisbonne, les 2 princes de Bavière,  
le Landgrave de Hesse, le Burgrave de Nuremberg,  
le Cte de Tyrol, et les petits nobles d'Albaie &  
de Souabe. Tout cela ne faisait qu'une bien  
petite partie de l'Allemagne. Tout le Nord,  
même la Prusse, l'Autriche et au sud  
contre lui, Ottocar s'appuyait sur les forces de Rod.  
consentit à le reconnaître. Ils eurent  
une entrevue dans une tente sur une î.  
de fluvie entre les 2 armées. Au moment  
où Ottocar prêtait hommage à Rodolphe  
la tente tomba et les 2 armées vinrent le for  
cer de s'enfuir à genoux. Voilà du moins  
à que q. uns ont raconté. Mais leur récit  
présente plus d'une inadéquation. On  
a assuré que Rod. l't. avant d'être emp.  
avait été emp. d'Ottocar; il n'y a là rien  
d'impossible. Il est vraisemblable que l'emp.  
d'Ottocar ~~était~~ <sup>pourrait être</sup> un bien plus grand seigneur  
que Rod. ce qui montre l'insaisissable,  
c'est, l'abord qu'une pareille charge était  
ordinairement héréditaire, ensuite on  
s'est assuré par année toute la vie de Rod.



et on ne trouve pas où placer cette circonstance  
 Rodolphe gagna les sujets d'Otto<sup>Autrichien</sup> car en leur  
 permettant de reconstruire les châteaux qu'il  
 lui-même avait fait détruire. Il paya ses alliés  
 en les faisant vivre aux dépens des biens eccl.  
 bnf. les eccl. payèrent assez volontiers p.  
 tre de livres des Slaves. Alors on vit toute  
 l'Allemagne du midi une sous Rodolphe. de l'ouest  
 éprouva que plus de jalousie. Otto, encouragé  
 p. ces sentiments hostiles recommença la guerre,  
 combattit vaillamment et fut tué. Rodolphe  
 alors se mit à faire précisément ce qu'il  
 avait perdu d'Otto, il se mit à détruire  
 les châteaux. Cela plaisait aux villes, aux pr.  
 eccl. Il en détruisit une fois, en Souabe  
 d'un seul coup. Il déclara que personne ne  
 doit avoir de forteresses sauf l'utilité de  
 l'empire. Il força d. Stuttgart un duc de Württemberg  
 qui se proclamait ami de Dieu, ennemi de toute  
 le monde. Il eut fait l'avantage encore  
 si la Bohême n'eût été protégée p. le m.<sup>r</sup> de  
 Brandebourg futur du duc. d'Otto. La  
 conduite de Rodolphe est en général plus habile  
 que noble, en 1277 il flatta le ch. de l'Allemagne  
 en accordant à l'électeur de Saxe un duc de Bruns.  
 l'administration des revenus imp. aux d. ce pays. Ce  
 il ne pénétrait pas dans le Nord on pense bien  
 qu'il n'y pouvait lever un denier. Ainsi il  
 pouvait être aisément très généreux. En 1289  
 le midi était bien uni, il pénétra enfin d. le ch.



De concert avec l'archev. de Mayence. Dans  
un seul carreau il détruisit 66 châteaux. Il  
y a peu d'exemple de succès aussi rapides  
dans ce temps où l'artillerie n'existait pas.  
Peut-être faut-il se rendre par la population;  
p. ex. les ducs de Saxe et les autres gr. princes  
royaumes. ils ont pluri la destruction de la  
noblesse moyennant. Il est très curieux de voir  
quelle est l'opposition, l'éloignement du nord  
et du midi. Ainsi en 1337 L'emp. Louis selon  
~~son chronique de Thuringe~~ nomme le duc d'Autr.  
son lieutenant dans l'empire soit qu'il passe  
les Alpes soit qu'il traverse la forêt de Thuringe.  
On voit là combien le cl. est indigne. Dans une  
chroniq. de Thuringe on voit le landgr. ordonnant  
à tous les ho. en état de porter un bouclier ou  
une épée de se rendre à Fritzlar. Les Paysans  
Saxons portaient donc des armes. Dans les  
guerres de H. IV on le dit expressément. Depuis la  
chute de H. le cl. le monde de Souabe avait pris  
sur la noblesse un gr. ascendant. Généralement les gr.  
seigneurs favorisaient les paysans contre la petite  
noblesse; au contraire leur chute favorisait la petite  
noblesse au détriment des paysans. En Saxe il y a  
un autre caractère qui importe beaucoup, car Luther  
est Saxon. Dans le Sachsenspiegel l'ho. qui porte à  
fort une affaire devant le juge ecclésiastique paye  
une indemnité non seulement à la partie adverse  
mais au juge s'entend. C'était fait p. dégoûter de  
recourir à la juridict. ecclésiastique. On voit le Landgr.  
de Hesse monter pour de favoriser q. le prêtre eccl.  
Friedr. II duc de Saxe, et d'Autr. et d'Autr. ont écrit  
contre l'ég. de Rome en faveur de l'ég. nationale.

L'édicte le monde fait avec nous la guerre à son p<sup>re</sup> Albert le d<sup>u</sup>at<sup>u</sup>re. Il semblerait qu'on ne lui ait pas mauvais gré de descendre du p<sup>re</sup>. II. Il augmenta même ses états malgré l'emp. Tous ces faits ne sont pas sans gravité.

Parlons des rapports de l'Allem. avec l'Italie. Charles d'aujour était parvenu à faire un pape. Le p<sup>re</sup>. Clément IV qui le nomma s<sup>u</sup>at<sup>u</sup>ur de Rome, pacificateur de Toscane. L'empire avait encore quelques plans en Italie. Charles allait les attaquer. Lui devait faire un souverain aussi belliqueux. Il devait aller se mettre à la tête du parti Ghibelin et rétablir une date des Alp. la puissance imp<sup>er</sup>. Rodolphe eut le bon esprit de rester en Allem. Il aida au pape, l'exarchat et la pentapole, et consentit à investir Ch. d'aujour du Ct. de Provence qui eut un fief de l'empire. Enfin tout l'honneur de donner une de ses filles au petit-fils d'un r. d. Fr. Cette m<sup>o</sup> de France avait alors une puissance exorbitante. Pourtant Rod. montra une fois de la vigueur contre cette puissance envahissante. Il envahit le Ct. de Montbelliard malgré toutes les menues de Ch. le bel, mais il se vit forcé de le laisser s'approprier le Ct. etc.

(\*) Si l'on en croit Kilian Rod. eut l'intention d'envahir la Toscane, et fit p<sup>re</sup>. J. p. préparat. Il n'y a pas trace de cela d. l. ciriv. Allem. L'Allem. a toujours eu au reste p<sup>re</sup> les Allemands un attrait irrésistible. Le bonheur de Rod. fut d'avoir été trop occupé en Allem.

Etat de l'Allemagne des aventuriers. Il ne sont que des chevaliers pendant cette période. Rodolphe, Adolphe de Nassau, H. VII, Louis de Jean de Bohême, Guntur de Schwartzburg. Au fond l'an F<sup>er</sup>anger. jusqu'en 1350 sont en Bourg. présentent tous ce caractère sous un aspect plus ou moins honorable. Le pl. héroïque de tous est H. VII; Maximilien d'Autriche a aussi ce caractère. (D. les propos de tables de Luther il se donne le nom de chasseur de charnoir. Dans les m<sup>o</sup>ns. de Götz il est représenté sous d'une méchante



capote grise, se rendant seul, de nuit au milieu du  
camp dont les dispositions sont fort suspectes). Au  
contraire L. de Bavière, Meneclor, Ch. IV, Sigmund,  
Ar. III. sont des empereurs lettrés, pacifiques, légistes  
mais d'une valeur douteuse.

Un mot sur Mayence et Cologne à cette  
époque. Au moment de l'interregne, tout le  
monde essaya de se saisir de qq. lambeaux du  
pouvoir imp. L. d'Archev. de Cologne prétendit à  
l'exemple des papes que son droit de couronner  
lui donnait le droit de juger l'élection. Cela seul  
aurait fait un évêque de pape national. Ce sont  
en fait les archev. de Mayence qui gagnèrent  
le pt. de terrain à cette époque. On peut dire que  
ce sont eux qui firent le ch. II de font les empereurs  
d'Allemagne. (Rodolphe, H. VII, L. de Bavière...)  
C'était donc alors les archevêques de Mayence.

Nous avons encore la fin d'une histoire  
d'un de ces archevêques, n'allons en donner  
une esquisse. Il s'appelait P. Eickspalt, et  
était médecin. Il trouvait en rapport avec  
un gr. duc évêque de Bâle, ~~+~~ qui était  
frère d'H. de Luxembourg. <sup>et évêque</sup> ~~+~~ <sup>et évêque</sup> voulant demander  
au pape d'Autriche de Mayence avait  
besoin d'un agent habile p. faire la demande,  
et obtint la faveur du pape. Eickspalt fut  
envoyé. On ne pouvait mieux choisir, il pleut  
de suite beaucoup au pape; mais il demanda  
Mayence p. lui-même. Il fut archevêque de  
Mayence. Cependant il conserva de la reconnaissance  
vers celui qu'il avait ainsi servi. Car il obtint  
pour lui l'archevêché de Brèves et plus tard il  
fut empereur H. de Luxembourg. Les archev. de

(1) E. 80.

Mayeur donnaient alors autant de mal à l'emp.  
que les papes autrefois. Albert d'Autriche <sup>et forcé</sup>  
de leur promettre par serment t. les p'ages du Rhin;  
il est vrai qu'il se fit dispenser par le pape.  
Un archevêq. de Mayeur dit un jour: J'ai mené  
plusieurs empereurs dans ma manche. (1)

A cette époque les papes étaient à Avignon,  
humiliés et faibles. Ils promettaient pour de simples  
ministres des rois de France. Mayeur avait grand  
l'autant.

Quel était cependant le rôle des villes imp'?. Elles  
attiraient tant qu'elles pouvaient la prop' ou des  
campagnes. Les seigneurs s'efforçaient de la retenu.  
Ils réussirent mieux plus qu'en France. Nous  
avons vu de quel danger était cette dépopulation  
des campagnes. Si quelques seigneurs combattaient  
les villes p. se faire rendre les vilains réfugiés  
derrière les palissades de Picus qui s'étendaient  
tout autour (Pfahlberg.) il y en avait d'autres  
qui moyennant salaire combattaient p. la  
défense des villes sous le nom de Burgraves.



31.<sup>e</sup> leçon d'histoire moderne.

Allemagne sous Adolphe de Nassau, Albert I, Henri VII.  
Emanipation de la Suisse.

qui l'emportera de la Saxe ou de la **Nord** et  
 en <sup>en</sup> de Souabe (ou plutôt à partir de Veld. II midi.  
 de la Dynastie Italienne)? N. l'humain l'acte.  
 La Saxe for Frédéric 2 favorable dans le droit  
 au type Romain en religion lui est contraire;  
 la Saxe contraire au droit au type Romain, est  
 sur la religion d'accord avec le pape. Une situation  
 aussi équivoque ne peut permettre une victoire  
 définitive. La Souabe doit tomber; mais la  
 Saxe doit tomber aussi. Elle ne deviendra forte  
 que d. une époque ou son rôle religieux sera  
 d'accord avec son rôle social. La force fut  
 d'abord dans le paganisme; elle est maintenant  
 dans le protestantisme.

Les 2 Etats. l'un catholique, l'autre protestant doivent grandir avec dépend d'une même race, la race slave. Pendant l'été on vit l'Autriche méconnaissant son véritable intérêt employer ses forces <sup>du côté</sup> ~~contre~~ l'Allemagne qui par sa résistance la retardait de 2 siècles. La France aussi au lieu de diriger toutes ses forces contre les slaves s'affaiblit par des querelles intestines.

1. Rotolophus Hapting, 1772. 2. Rotolophus Hapting  
3. Rotolophus Hapting  
4. Rotolophus Hapting

Adolfe de  
Nassau.  
1291-1298.

et la mort de Rod. les électeurs craignaient tellement cette famille entreprenante qu'ils choisirent Ad. de Nassau de même qu'après Rod. II on avait pris Guill. de Hollande. Et Adolfe ne s'occupa d. t. son règne qu'd'une guerre civile en saut à laq. il était intervenu. Il avait acheté d'Albert le Dénaré la Flandre et la Hainaut. Les provinces s'étaient d'abord été vendues et soutinrent avec force le d. de Flandre le mordeu. Ad. ne put réunir. Après les états de l'empire se rapprochèrent de la cour d'Aut.

Albert  
1298-1308.

Il eurent t. à coup Albert fils de Rodolfe. On dit que ce prince tua de sa propre main son compétiteur Adolfe à la bat. de Gölheim. La faiblesse de l'Allem. du N. venait de ses divisions; la faiblesse de l'Allem. du M. venait aussi de ses divisions, nous voulons parler de la lutte entre l'Autriche et la France.

Suisses,  
jusqu'au  
XV. siècle.

On sait qu'une double chaîne de montagne occupe l'Allemagne du N. Après la large chaîne des Alpes le pays s'abaisse par degrés jusqu'aux vallées du Rhin et du Danube; là il se relève, et même se relève beaucoup p. former les montagnes de la Souabe de la Bavière et de l'Autriche. Entre les gr. Alpes et les montagnes bien inf. de la Souabe est un pays très-froid par l'élévation du terrain, par l'influence des vents qui de toutes parts doivent passer par dessus des glaciers, ou des sommets couverts



de neige; pays pauvre et stérile à l'exception  
de quelques belles vallées; pays peu propre à l'agriculture,  
où l'on ne trouve guère que de l'herbe et  
des bœufs. Ce n'est plus la molle Allemagne  
du midi, ~~et~~ baignée par un air doux et  
glacial, habitant au milieu des rochers les  
suisses sont une des populations les plus fortes,  
les plus énergiques de l'Europe. Les anciens  
habitants étaient des Celtes, ~~mais~~ ils furent  
en gr. partie remplacés par des Allemands.  
Les comtes de 888 à 1034 avaient composé  
un r. sous le nom de Bourgogne transjurane.  
Mais un tel état ne pouvait durer. Coupés  
de rurs opposés il devait bientôt se dissoudre.  
rien de plus bizarre que la manière d. les  
2 populations sont mêlées. et Fribourg la  
moitié de la ville parle Allem. l'autre Français;  
la limite des 2 langues est une rue de la ville.

Le génie suisse est remarquable. C'est un  
génie tr. positif, tr. prosaïque, exempt de  
montagne où il y a encore des croyances fortes  
et profondes. Des écrivains de Prussia Luth. et  
se trouve toute disposée au doute. De plus il  
faut le dire la Suisse a produit fort peu d'écrivains  
remarquables, fort peu de littérature. C'est une  
population <sup>très</sup> ~~très~~ <sup>très</sup> littéraire. <sup>(1)</sup> leurs fameux romans sont  
très peu remarquables quand à la poésie. leurs  
idées sont peu d'étendue, peu d'élévation. leur  
jeu de mots est surtout ironique, souvent obscur.

(1) n° 105.

il n'est point là la poésie Allemande. Toujours  
la Suisse fut le foyer de l'arianisme. De très  
bonne heure on a douté en Suisse de la divinité  
de X<sup>l</sup>.

L'ancienne Suisse a produit un grand  
chroniqueur. C'est Bschudi. de jour où il sera  
imprimé et traduit le grand ouvrage de Mülller  
qui en est si souvent une copie perdra beaucoup  
de son prix. J'ai une incurie extraordinaire  
Bschudi n'est pas encore imprimé en entier;  
une moitié est encore en manuscrit.

Elle produit un effet singulier de voir des  
gens qui ont eu une patrie d. nosseigneurs,  
monarchies ce mot ne peut plus avoir ~~beaucoup~~  
sens. La patrie perd. la révolution Française  
de sont des idées abstraites, c'est légalité, c'est  
telle et telle institution politique; on n'a  
pas à coup sûr d. l'esprit la personnalité  
d'une contrée. L'ho<sup>l</sup>. de Schuytz au contraire  
connaît sa patrie, il l'a t<sup>te</sup> entière d. l'esprit.  
Nous autres nous ne pouvons pas voir la Suisse.  
La Suisse peut embrasser tout son canton  
avec ses yeux, il en connaît toutes les parties,  
c'est p.<sup>o</sup> lui une personne. La Suisse nous  
fait comprendre mieux l'hist<sup>o</sup>. ancienne malgré  
d'énormes différences.

Au 13<sup>e</sup> s. le petit monde de la Suisse ne se  
connaît pas encore: 50 C<sup>tes</sup> 150 baronies, très  
peu de villes, un nombre infini d'habitations  
isolées (car le Suisse n'habite guère de villages);  
le pays enfin n'a aucun unité. L'oppression de



de la maison d'Autr. sera ce qui lui  
donnera son unité. Sous les montagnes  
qui descendent en gradins des plus hautes sommets  
des Alpes jus qu'au Rhin, s'étendent un  
grand nombre de lacs qui arrosent les coteaux  
des glaciers; de belles forêts et d'immenses  
pâturages occupent les bords de ces lacs et  
les pentes des montagnes. Belle est ce pays  
de motifs la scène des événements qui vont nous  
occuper.

Dans un pays pauvre mêlé de paysans  
et de petite noblesse, les uns se différencient peu  
des autres d'une manière t. à f. tranchée.  
Rodolphe et son frère des paysans, il fraternisait  
avec eux. Mais bientôt tout changea. Après  
la mort d'Adolphe de Nassau Albert se trouvant  
maître en Autriche, lui puisant d. le reste de  
l'Allemagne voulut gouverner le pays d. son  
père avait été seulement le Burgrave. Ils avaient  
refusé de continuer d. cette charge un prince  
qu'ils trouvaient trop puissant. Albert eut la  
faute de vouloir écraser cet empereur un  
qu'il n'avait pas le droit de le refuser  
cet seigneur. Des gouverneurs impériaux allèrent  
tyranniser le pays. Et le monde vit l'hist.  
de Bel et de Gessler. Il est très pénible de se  
pas y croire; d'autant plus qu'on la trouve dans  
l'histoire de Danemark bien av. le temps de  
Guill. Tell. L'hist. de Gessler n'est  
pas aussi humiliant d. les moeurs féodales que  
d. nos moeurs actuelles. Il y eut des serfs féodaux



beaucoup plus singuliers que ailleurs. Les Suisses ne se seraient pas élevés si peu de chose. Les causes locales de l'insurrection furent probablement la partialité des juges, les exactions des agents impériaux, les révoltes nées en gros par eux. La guerre aqq chose de mythique en rapport avec des faits, fables qui se remontrant partant au même.

Voici comment Miller raconte le 1. fait de l'insurrection. Il y avait un château auquel on devait apporter certains présents. Il y avait des moutons, des poullets, etc. après de dures, on profita du moment où la porte était embarrassée p. les gardiens. Déjà une certaine nombre de j. gens avaient été sciemment introduits par leurs frères. Lorsque le combat fut engagé avec la garnison les assaillants sommèrent d. d. ~~les~~ et firent approcher les secours. Les cors jouent un très gr. rôle d. l'histoire de Suisse. La vache d'Unterwalden, et le bœuf d'Ury leur avaient été, dit-on, donnés par Charles. Les instruments d'une prodigieuse grosseur étaient portés d. les combats. Aucun bras ne semble pouvoir être assez fort p. les porter, aucune poitrine p. souffler dans.

On résolut d'exterminer ce misérable peuple. Toute la chevalerie et toute l'armée leva. La noblesse de Souabe attachée à cette glorieuse maison de Hapsbourg qui portait



de son vin, craignant la contagion de l'exemple auvernat en foule sous les drapeaux de l'empire. Albert avait passé le Rhin, il ne trouvait précisément d. la petite plaine de Hapsbourg sur la Rens. Il avait passé le fleuve, son cortège était de l'autre côté. Il ne trouvait avec son neveu Jean auquel il refusait son héritage par une demi-crimet de justice. Le Malheureux n'espérait plus plus rien de prime orgueilleuse et puisant qui bientôt aurait détruit avec les Suisses les 2<sup>es</sup> germes de résistance contre son autorité; une réponse insolente lui avait tout récemment redoublé sa rage; il amassa son oule vers les yeux des siens, aux pieds du château de ses jours. Jean disparaît. On prétendit bien des années après avoir retrouvé d. un monastère d'Italie un bot cacté sous un faux nom et qui devait être d. le parricide.

Le crime sauva peut-être les Suisses qui ne pouvaient prévoir un tel événement, qui n'auraient jamais songé à le faire naître. Alb. était mort en 1308; il ne furent attaqués qu'en 1315 ils eurent donc t. le temps de se préparer. Rodolphe fils d'Albert ne fut pas empereur, il n'en était pas moins un très puissant prince; de plus il était soutenu par toute la noblesse de Souabe et d'Alsace. En 1315 1800 Français attendaient et vainquirent 20,000 chevaliers supérieurement armés; on ne peut se faire une idée de l'infériorité des Suisses



combattant à pied, et irrégulièrement armés. Ils attendaient leurs ennemis dans le défilé de Morgarten plus de l'autre côté d'un chemin creux qui le dominait. La cavalerie autrichienne n'hésita pas à traverser. Ce fut alors que 30 hommes vinrent pour se joindre à leurs compatriotes; c'étaient les crâtes. Les Suisses ne voulurent pas les admettre. De leurs rangs, déclarant que la loi d'armes n'était pas rapportée. Les 30 combattirent mais séparés. Lors que la cavalerie autrichienne se fut engagée dans le défilé les Suisses roulaient sur eux de grosses pierres, qui faisant un grand bruit, bouschaient les armures, blessaient les chevaux, effrayaient les chevaux. La ligne ennemie flottait; les Suisses se précipitèrent pour écarteler les chevaux; D'route complète: mais de tels lieux ne sont guère favorables à la fuite. Les Suisses ne firent aucun grâce; et on peut remarquer que les Suisses firent toujours de grands massacres lorsqu'ils étaient vainqueurs.

Louis de Narbonne sanctionna lui-même cette insurrection pour affaiblir la maison d'Autriche. La fameuse ligue perpétuelle de Brunsen fut alors conclue avec son approbation (1315) et on vit l'empereur se disposer lui-même.

Bientôt Lucerne, 1332; Glaris, Zurich, 1352; Zug et Berne 1352 se joignent aux 3 petits cantons. La confédération n'eut toute sa forme que lorsqu'elle compta parmi ses membres la grande ville de Berne, la plus puissante de ces contrées. Et un lieu de campagnards dispersés,



il y avait là de nombreuses corporations  
 de métiers aussi courageuses que les  
 frères des Schwitz et d'Ury, il y avait  
 surtout la corpor<sup>on</sup> des Bouchers célèbre  
 par sa vaillance. Les Autrichiens ne se  
 décourageaient pas. En 1386 Léopold Duc d'Autr.  
 conduisit avec presque tous les seigneurs du  
 midi. C'était un élan général en un jour  
 on jeta plus de cent gentils en signe de défi.  
 Cet acharnement avait d'autres causes encore que  
 la haine et ces paysans révoltés et la crainte  
 du mauvais exemple; de toutes parts  
 les paysans allaient chercher au refuge au  
 Suisse; les terres des seigneurs risquaient de  
 se dépeupler.

Impatiens et à Morgarten ce que Saladin  
 est aux chrétiens. Léopold y fut tué et sa  
 mort décida la victoire. Cette fois la cavalerie  
 Allemande mit pied à terre p<sup>r</sup> combattre.  
 C'était un usage alors assez répandu parmi  
 la noblesse de certains pays, la Bourgogne  
 p<sup>r</sup> ex. C'était l'idée chevaleresque de ne  
 devoir sa victoire, et son salut qu'à sa  
 soi-même; on craignait de plus que les  
 chevaux ne s'effrayassent, <sup>des épees en poignées</sup> ~~et les on~~ ~~perdent~~  
 rompre cette haine de l'ennemi qui les suivait  
 les enveloppait, et les pressait de toutes parts.  
 C'est alors qu'un admirable dispositif  
 ouvrit aux Suisses l'entrée des rangs autrich.  
 Et le monde comment le tint héroïque d'Arnold



von Winkelried <sup>(1386)</sup> Les suisses se sont en rest  
montrés fort justes envers leurs ennemis; ils  
ont beaucoup tenu la valeur de la noblesse  
Allemande. La victoire de Sempach assura  
leur indépendance; ils ne dépendirent plus  
de l'Autriche (1384). Plus tard Maxim. leur  
fit une <sup>disastreuse</sup> guerre très cruelle, très méthodique;  
mais elle ne réussit pas à les soumettre.  
Un contemporain (Lyllius, l'écrit) nous  
en donne un bien triste tableau. Il traversait  
ce pays vers 1540, il vit beaucoup de troupes  
d'enfants conduits par de vieilles femmes qui  
les menaient paître l'herbe. Tous leurs parents  
avaient péri. Les misérables étaient dans  
l'état le plus effroyable. Presque tous les  
hommes en état de porter les armes avaient  
péri.

Henri VIII  
1508-1514.

Revenons à l'Allemagne.  
L'alternance entre le N. et le Mit.  
continue. Après Ricd. II nous avons eu  
Guill. de Hollande, après Rodolphe de H.  
Adolphe de Nassau; après Alst. D. tout.  
nous aurons H. (VIII) de Luxembourg, puis  
2 empereurs à la fois P. d'au d. de midi, puis un empereur d. de Luxemb.  
H. passa les Alpes en vain vainement  
de résister l'armée. parti gibelin, de vaincre  
les Guelfes triomphants. Le chef des Guelfes était  
le petit-fils de Charles d'Anjou Robert, roi de Naples  
ami des lettres et qui paraît avoir été singul.  
pédant. C'est lui qui fit subir au Capitaine



un examen solennel à Pétrarque pour 3j.  
 sur toutes les sciences, et lui donna ensuite  
 son diplôme de permission d'enseigner en prose  
 en vers sur tous sujets. Pour comble d'honneur  
 il lui donna une robe de pourpre qu'il  
 avait portée. Nous avons dit que le vrai caract.  
 de la cour de France c'est d'être ami de  
 l'Eglise, ami des gens de loi, et d'un caractère  
 pacifique. Il n'y a guère d'exception qu'H. IX  
 et Ch. d'Anjou. Robert évita partout le  
 combat. La chevalerie impériale ne trouva  
 aucune occasion de se signaler; l'empereur  
 se contenta de se faire couronner, et s'abîma  
 ensuite. Il alla à Pise faire une visite d.  
 laquelle il condamna à mort le roi Robert  
 rebelle contre l'emp. On voit que l'empereur  
 conservait encore de singl<sup>rs</sup> prétentions. H. VII  
 mourut subitement à Pise au mois d'octobre, dit-on,  
 par un motif quelq<sup>e</sup> d. le s. sacrement.  
 Les Gibelins publièrent que le pape H. avait  
 mieux aimé mourir que de rejeter l'hostie.

H. VII le fond. de la glorieuse maison de  
 Luxembourg est présent. c'est le prince le  
 plus chevaleresque de son temps, et de plus,  
 qualifié d. l'Alleu. lui savaient beaucoup  
 de gré, c'est le plus tendre et le pl. fidèle pour.  
 toutefois ce ne fut pas son fils de qui lui  
 succéda. Il fut mieux que l'emp. le 2. indép.  
 de Bohême. La maison des vices pr. nationaux  
 était éteinte. L'ascend. de la civ. Allemande  
 qui prédominait de plus en plus engagea les  
 Bohèmes à prendre p<sup>r</sup> roi le fils de l'heroinne

H. VII. Rien de plus horrible que cette victoire  
 remportée sur les anti-patriotes nationaux  
 aussi fortes. V. les Slaves détestent les Allemands.  
 En Pologne p. dire q. une chose est mauvaise  
 on dit: c'est Allemand. Il fallait w. on  
 voit bien des circonstances, bien des raisons  
 pour vaincre une haine aussi prononcée.

---



32.<sup>e</sup> leçon d'histoire moderne.

Louis de Bavière 1314-1347.  
et Charles IV 1347-1378.

L'an 1814, date importante: c'est la mort de Ph. le bel, et d'H. VII. A cette époque, co<sup>e</sup> l'hist<sup>e</sup> se complique, quelle apparence confusion. Au 15<sup>e</sup> siècle au contraire quelle unité, quelle simplicité. Un parti guelfe, un parti gibelin. La moitié de l'Italie est guelfe l'autre moitié gibeline; l'Allemagne du N. est guelfe, l'Allem. du Sud. gibeline; le roi de Fr. est guelfe, le roi d'Anglet. gibelin. D'un côté les prêtres et les juristes; de l'autre les seigneurs. Bel est ce système d'union de tous, dans son éloquence. car l'histoire <sup>a aussi son</sup> mérite et s'élève lorsque elle se donne sous une forme simple. Maintenant, au contraire tout s'embrouille. Les prêtres et les juristes se divisent. Les juristes sont avec les rois de France; les prêtres seuls avec le pape et le pape sous la main du r. de France. En Allem. la lutte est entre 2 maisons toutes 2 du nord: pour toutes deux, devraient être gibelines. Les toutes les idées sont dérangées que sign. l'alt. que

Désordre  
du 14<sup>e</sup> s.

27 mai.

l'ordre antique de l'Europe fondé sur des  
 usages fatals soit de provinces, soit de races,  
 soit d'anciennes hiérarchies; tout cela tombe,  
 et va faire place à un monde qui se relève  
 que de la libé. Il faut que le chaos se forme.  
 l'ordre viendra avec une <sup>2<sup>de</sup></sup> réform.  
 Car la réforme n'est pas un désordre car  
 on le voit trop souvent. C'est elle qui annule  
 l'ordre. Le monde des 14.<sup>e</sup> et 15.<sup>e</sup> s. c'est le désordre  
 de la m. âge; au 11.<sup>e</sup> 12.<sup>e</sup> 13.<sup>e</sup> c'est l'ordre  
 dans le monde barbare, d. le monde de  
 l'écclésiast. et pontifical; de même le 16.<sup>e</sup> et  
 surtout le 17.<sup>e</sup> s. c'est le temps de l'ordre.  
 d. l'hist. moderne; de même le 18.<sup>e</sup> et le 19.<sup>e</sup>  
 c'est le désordre. Le désordre est utile néanmoins  
 car enfin il faut bien passer d'un système à  
 l'autre.

Louis de Bavière et la mort d'H. VIII on a élu à la fois  
 Louis de Bavière, et Phil. le beau duc  
 d'Autriche. Louis fut nommé par les  
 (1314-1347. Frédéric le prince de Mayence, de Trêves, de Brandebourg,  
 beau) de Sarisbourg; par le duc de Saxe-Lauenbourg  
 qui se prétendait r. de Bohême; Frédéric  
 par l'évêque de Cologne, le Palatin, le duc de  
 Wurtemberg et p. Jean l'un des ducs de Saxe.  
 La b. est contre lui. Phil. de Valois avait  
 demandé l'empire par lui-même. Après  
 l'élection il sentit Phil. parer qu'il regardait  
 l'empire de Bavière et celui qui l'avait empêché  
 d'être empereur lui-même. La mort de Phil.



était si puissante qu'elle forçait les papes à  
 persister l'empereur seul en 1227, Benoît  
 l'Empire n'a plus besoin d'aller lutter en  
 Italie; il a maintenant une Italie dans son  
 sein. Il n'y a plus seulement un pape  
 à Rome; il y en a aussi un à Mayence;  
 il a des républ. rom. à Florence à Bologne,  
 mais à Nuremberg, à Lubek, 2. 1<sup>re</sup> et gr. ville,  
 dont commencent la grande commerciale. Lubek  
 va bientôt donner à qui elle voudra les fiens  
 du Nord. La lutte n'est plus entre l'Atl. et l'Atl.  
 Elle est entre l'Atl. et l'Atl. Frédéric a imposé  
 l'Italie à l'Allemagne. Le parti Gibelin, féodal,  
 barbare est opposé au p. 1<sup>er</sup> 1<sup>er</sup>. Le parti  
 guelfe, le parti des villes, et de l'ordre c'est  
 la Bas. et les Sax. La Bavière est d'autant  
 plus forte qu'elle s'appuie sur cette  
 héroïque en de Luxembourg qui  
 n'a pu garder l'empire, mais qui en moins  
 l'a donné. Le fils d'H. VII Jean de Bohême  
 en relevant père en Allemagne. Il passa  
 tout sa vie à courir l'Europe jamais en  
 Bohême vivant son roy. avec le pl. gr. soin.  
 Jean séjourna le pl. souv. à Paris. C'était  
 alors le séjour le plus chevaleresque du monde.  
 Paris était déjà la capitale de l'Occident. Elle  
 réunissait une société d'élite et polie sous  
 les yeux d'H. De plus elle était le centre  
 d'un gr. mouvement littéraire qui se concentrait

alors d. les provinces du centre de la Fr.  
Après Paris. Jean préférait Milan de se  
jouir. Alors la cour des riches l'escorta.  
La mobilité de Jean était extrême ses gens,  
fréquents lui firent connaître le projet de  
mettre la couronne imp. sur la tête du r.  
de France. (Charles IV le bel)

Le r. de France avait alors le pape sous  
la main. Il réalisait presque ce qu'Alexandre  
eût plus tard (d'après l'empire et le pape) en se  
faisant lui-même pape. Ordre fut donné à  
Jean 22 de déclarer nulles les 2 élections.  
Rien n'égale l'humiliation, la faiblesse, la  
dépendance du successeur de Innocent et  
de Grégoire, du prince le plus riche de l'Occident.  
(Il avait rassemblé un trésor de plus de 220  
millions de notre monnaie, somme qui  
d. ce temps effraie l'imagination). Quand  
les ambassadeurs de Louis de Navarre vinrent  
à Avignon et lui demandèrent pourquoi il  
s'acharnait ainsi après leur maître il leur  
avoua qu'il avait peur du roi de France.  
Ph. de Valois menaça plutôt de le faire biter.  
Il s'était avisé de s'engager d. la gr. querelle des  
ordres mendiants, de plus il avait sur la bêtise  
et la vie à venir des idées qui sentaient  
prodigieusement l'hérésie. Depuis que les gr.  
lumières de l'École étaient sorties de l'université  
de Paris, St. Thomas d'Aquin et Albert le gr.  
ces écoles avaient pris sur l'Europe le pl. gr.  
ascendant sur les questions de dogme. Alors q. q.



232 r

traits de la singulière correspondance qui  
 s'est établie à ce sujet entre le r. de Fr. et  
 le pape. Le r. écrit à L. 22: Nous adoucis  
 des gens qui savent mieux les choses de Dieu  
 que tous vos légistes d'Avignon. Le pape  
 répond bien humblement: Mon fils, si  
 nous ne so<sup>ns</sup> pas forts en théologie, ne prenez  
 pas garde à la personne qui parle mais aux  
 choses qu'elle dit. Benoit 12 n'est pas ~~moins~~  
 plus heureux, il s'agit aussi l'insupportable  
 tyrannie du r. de Fr. On raconte qu'il fit  
 les larmes aux yeux aux évêques du r. de  
 Fr. L. de Bavière n'a rien fait sans avoir  
 été provoqué, c'est nous qui l'avons attaqué  
 les premiers, si j'en eus voulu il serait venu  
 à Avignon <sup>me demander grâce au baton à la main.</sup> ~~implorer une misericorde.~~ Depuis  
 que Boniface VIII n'a pas été vengé, depuis  
 que ses restes ont été calcinés p. le plaisir à  
 celui qui l'avait fait souffrir vivant  
 le 1<sup>er</sup> Siège était bien touché d'opinion de  
 l'Europe. Avignon était une vraie Babylone.  
 Tout s'y achetait et s'y vendait. Rien n'égalait  
 le dégoût qu'excitait la vue de cette cour  
 sinuïsière, galante en habits de prêtres,  
 où se donnaient des bals de cardinaux.  
 Une des rares remontrances de Laura et de Pétrarque  
 fut bien de ce bal où se trouvaient le pape  
 et l'emp. Ch. IV. Il faut voir d. Pétrarque  
 comment il décrit et juge la liberté de mœurs  
 de la cour d'Avignon.



Le roi de Fr. avait donc p. lui le  
 pape et le r. de Bohême. Aussitôt les  
 2 partis se réconcilient. Fred. avait été  
 fait prisonnier à la bat. de Muhlberg.  
 Son rival l'avait comblé de marques  
 de confiance et d'amitié. Il l'avait  
 fait manger à sa table, couché sur son  
 lit. Un assassinat coûtait si peu au roi  
 à l'époque que c'était un acte de courage, et  
 une gr. marque de confiance. J'ai  
 appr. la bat. de Fr. Deux partagesa aussi  
 son lit avec Louis prisonnier; Louis  
 avoua depuis qu'il n'avait pu fermer  
 l'œil; tandis que son rival avait dormi  
 d'un profond sommeil. Bientôt les 2  
 rivaux L. de Nav. et Fred. d'Autriche  
 firent la paix et se <sup>gardèrent</sup> partager pas  
 indivis la dignité et le pouvoir impé-  
 riaux que leur amitié en souffrit. Le pape  
 ne put croire à cette étrange amitié. Un  
 provençal ne pouvait comprendre cette  
 bonne foi, cette bonhomie <sup>de</sup> germanique.  
 Les 2 rivaux n'en restèrent pas moins  
 constamment amis contre <sup>leurs</sup> ennemis étrangers  
 la France le St. Siège, et la Bohême.

Cependant la m. de Ch. le bel donna  
 une sorte de suris à Louis de Navarre.  
 Il en profita p. passer en Italie. Ceci me  
 rappelle qu'en aux expéditions des Français.  
 Il recommença son voyage avec 100 cavaliers.



Il eut ensuite une amitié avec l'argentier  
Gibelin d'Italie. Il trouva à Suze un  
vaillant et rusé Castruccio<sup>(+)</sup> capitaine d'une  
valeur froide qui faisait alors de gr. conquêtes  
en Italie. Sous le nomme vicaire impérial,  
et recevait de lui des subides. Le pauvre  
empereur obligé de se faire nommer par  
les états qu'il traversait consentit à assiéger  
p. Castruccio, la ville du pt. Gibelin d'Italie  
la malheureuse Pise. L. après s'être fait couronner  
à Rome en toute hâte se sauva presque  
seul en butte au mépris universel.

On vint tous les jours et avertir à ce qu'il  
pourrait tomber d. un mépris égal aux gens  
des Italiens. Les Romains choisirent le  
moment de l'expédition de l'emp. p. l'Allemagne  
la garnison du r. de Naples Robert, et ainsi  
les voilà qui combattent à la fois les chefs de  
guerre et le chef des Gib. Quant à Jean de  
Bohême qui passa aussi en Italie, il fut  
accueilli avec faveur d. un p. voyage; il  
revint; personne ne se déclara p. lui. Les  
villes lui fermaient leurs portes, il lui  
fallut combattre en plein champ. Il est sing.  
de voir un prince qui parcourt l'Europe

(+) Il y a au campo S.<sup>to</sup> un admirable portrait de  
Castruccio. C'est d. la tableau de la mort p. un sien  
peintre Ital. Lorenzino. On y voit tous les mondains de  
l'époque p. voyager des chers de la terre, qui se dépensent  
par que la mort est là auprès le foudroyant avec sa foudre.  
Parmi eux est Castruccio remarquable p. l'humilité de  
sa tête, et la puissance du cou.

est un courrier cherchant partout le plaisir,  
et les fêtes, négociant avec distraction à Paris,  
à Arignon, à Nuremberg.

En 1335 Jean forma une pl. étroite liaison  
avec le Pape, l'encouragea à combattre à la  
fin l'Autr. et la Bav. Louis de Bav. était  
seul emp. depuis la mort de Rud. en 1330.  
Il était si fatigué de la lutte qu'il <sup>avait</sup> demandé  
la permission d'abdiquer (1333). Mais les  
electeurs ne lui permirent pas. Ils déclaraient  
leur choix invariable, et annonçaient qu'ils le  
maintiendraient. Ils le défiaient donc, mais  
ce n'était pas sans l'outrage. Sous son règne,  
Bavarois, l'empire a été tellement affaibli  
qu'il faut bien se garder désormais de confier  
l'empire à un Bavarois. Les Allemands se  
sont toujours souvenus de ce conseil. Ils écrit  
assez en Allem. que les Bavarois ne sont pas  
Allem. mais de race latine, et il y a bien à cela  
sq. probabilité. Les Boies d. ils ont conservé  
le nom étaient des Galles.

La gr. considération qui menaçait L. de Bav.  
fut dérangée p. un événement peu prévu,  
la guerre entre Edward III et Philippe  
VI. On sait avec quel mépris fut reçue  
en France la nouvelle des armements du  
roi d'Angl. On se rappelle avec quelle légèreté  
méprisante fut lue la bat. de Crécy.  
Les historiens s'affligent ordinairement beaucoup  
de cette bataille. Mais ne devrait-on pas  
s'intéresser moins à la noblesse de France qui



serait dans cette affaire qu'à la lib. de  
l'Europe qui fut sauve. La bat. de Crécy  
fut regardée co. la délitance de l'Europe.

Le roi de France poussait si loin la  
tyrannie envers le pape qu'en même temps  
il lui interdisait de traiter avec l'empereur et  
traitait lui-même. Dès que la bat. de Crécy  
eut un peu diminué le poids écrasant de la  
France le pape offrit l'empire non plus au  
roi de Fr. mais au fils de Jean, Charles de Lux.  
La mort impétueuse de l'emp. lui assura l'emp. Charles IV  
sans aucune opposition. On est curieux. 1<sup>er</sup> pape. 1347-1378.  
Hodale. Ch. doit beaucoup au soutien de  
l'héroïque H. VII, de ce fou brillant J. d. Bor.  
mort co. il avait vécu. A Crécy malgré son  
gr. âge il se fit attacher à un cheval et tomba  
au mil. de ennemis. Cette extravagance héroïque  
fait penser au vieux Dandolo. Ch. IV était  
un esprit cultivé, il savait toutes les langues  
de l'Europe, était très versé d. étude du droit.  
A son élection l'archevêque de l'empire  
attaché sur les bords du Rhin tomba d. le  
fleuve, et ne put plus être retrouvé. C'était un  
très fâcheux présage p. le règne du n. empereur.

L'empire avait besoin d'unité. Il fallait  
tout au moins une maison prépondérante  
tout au contr. et remonter alors 3 m<sup>es</sup>  
de force égale. 1<sup>o</sup> la m<sup>on</sup> de Luxemb. posséd.  
la Bohême, la Silésie, la Lusace, et la Moravie;  
2<sup>o</sup> la m<sup>on</sup> de Bavière qui avait eu le



Brandebourg, la Zélande, la Hollande, la  
 Prusse, le Hainaut, le Tyrol, il faut remonter  
 à H. le Supérieur p.<sup>r</sup> trouver une pareille  
 réunion de provinces & la m. domination.  
 3.<sup>e</sup> la m.<sup>e</sup> d'Autriche qui avait la Carinthie  
 et une partie de la Souabe. Entre ces  
 m.<sup>e</sup> il y a une diff. importante. Le Luxemb.  
 et la Nav. partageaient les possessions  
 entre les enfants; l'Autriche non. Ainsi en  
 1386 tous les pr. de <sup>Autrich.</sup> cette m.<sup>e</sup> possédaient  
 pas indivis tous les états de leur m.<sup>e</sup>, le p.<sup>r</sup>  
 agi possédait la ppale autorité. Ici  
 les autres m.<sup>e</sup> vont toujours s'affaiblissant.  
 L'Autriche au contr. augmente sans cesse.  
 On oppose à Ch. IV deux princes d'un caractère  
 f.<sup>r</sup> diff. du sien. C'est Gonthier de Schwar-  
 tzenbourg, une honnête et loyale, brillante  
 chevalier. On le comparait à Rodolphe de Hapsb.  
 Immédiatement apr. son éléction il fut empereur.  
 Ch. IV gagnait à ce crime d. personne ne le  
 soupçonnait. Il ordonna une funéraille de  
 son rival. Le grandis sautoir de Gonthier est  
 un symbole frappant de la victoire de la  
 politique et de l'art de la guerre chevalier.

Le n.<sup>e</sup> empereur établit une gr. paix  
 en Boh. mais une petite en Allem., selon  
 l'expression des contemporains. Sous lui bien des  
 plumes furent arrachées à l'aigle imp.<sup>r</sup>. Ch. IV,  
 disait-on encore, arrache bien des plumes à  
 l'f.



Hargle imp.<sup>e</sup> Il porta en Bohême les ornements  
impériaux. Il n'avait rien en Allemagne  
que ses dettes et lorsqu'il apparaissait d. a  
pays c'était en fugitif plutôt qu'en prince.  
Une fois des bouchers saisirent ses voitures  
p.<sup>r</sup> se faire payer; une autre fois il fut arrêté  
p.<sup>r</sup> des d. d. un cabaret. C'était là qu'il en était  
arrivé la dign. impériale imp.<sup>e</sup>

La cour de Ch. IV était un véritable  
marché; on y vendait t.<sup>r</sup> les droits de l'empire.  
L'emp.<sup>e</sup> était p.<sup>r</sup> lui chose étrangère; il ne  
convenait que la Bohême. C'était à  
Prague qu'il vendait des titres imp.<sup>e</sup>, des  
privileges, des récom.<sup>e</sup> imp.<sup>e</sup>. L'un a pu  
la cour féodale de Bohême étendant sa  
jurisdiction vers la Franconie et les mines.  
Ch. IV essayait de faire avec la Bohême  
à que la cour d'Autriche a fait pl. tard  
avec les états héréditaires. Mais les Boh.  
étaient des Slaves et non pas des Aut.  
et les Aut. On ne peut voir que Ch. IV  
n'ait fait beaucoup p.<sup>r</sup> son pays. Il fonda  
l'université de Prague, fit rendre l'Elbe  
navigable, encouragea l'exploitation des  
mines, fonda ou augmenta des villes.  
La Boh. lui doit une gr. partie de  
sa civilisation.

Ch. IV voulut w.<sup>e</sup> ses fréquents voyages

en Italie. Il était appelé par le riche Visconti  
sieur de Milan qui offrait voulait être élu,  
et offrait de bien payer. Ch. IV alla vendre  
tous les droits de l'empire en Lombardie à l'emp.  
qui voulaient y mettre un prix. A Rome il  
renvoya à l'emp. ses droits sur cette ville, et sur  
les états de l'Eglise. Sur Naples, la Sardaigne, et  
la Corse il restait encore des droits à vendre, il  
retourna p.<sup>r</sup> en offrir la cession. Pétrarque  
de ses illusions poliq. avait espéré que l'emp.  
ne venait d'au<sup>delà</sup> que p.<sup>r</sup> lui rendre ces faveurs  
dép.<sup>tes</sup> auxq. il attachait tant d'importance.  
(N. le fort beau congne adressé à l'emp.) Il  
lui envoya une lettre fort sévère que n'avait  
encore. C'était le Voltaire du ch.<sup>s</sup>. le dispens.  
de l'opinion publique qui dès le m. âge  
était une gr. puissance. On se tromperait  
bien si on la croyait sans force. Aussi  
les souverains craignent et courtisent non  
pas seul. au Pétrarque, mais les plus  
obscurs, dispensates les plus misérables  
écrivains. Voyez 2 siècles pl. tard le  
misérable l'otéti<sup>n</sup>, traitant courtisé à  
l'envi par tous les souverains de l'Europe.

Ch. IV établit dit-on l'ordre d. l'Empire.  
Cela veut dire uniquement que le désordre  
fut par lui reconnu légitime. Tel est le vrai  
caractère de cette fameuse bulle d'or de 1356.  
et la date ou elle fut faite ou dressa  
des tables p.<sup>r</sup> l'emp. et les élections de la table



de l'empereur était plus haute de 4  
pieds. Il était servi à genoux avec une parure  
très orientale. Les anciennes cérémonies  
furent renouvelées de J. de Luxe près eut à  
le boire d'avoir, le J. de Davin servait  
les plats de la table, etc. C'est là que l'emp.  
prononça souverainement que les électeurs jugeront  
d'ormais en J. rapport sans aucun recours  
auprès de l'empereur; que chaque électoral  
est indivisible, en d'autres termes que les électeurs  
seraient à la longue plus forts que l'empereur.  
C'est une véritable action de l'empire. On a vu  
regarder la bulle d'or était ce la constitution  
de l'empire. Ce n'en est que la destruction.

L'empereur fit une démarche non moins  
contraire à la puissance imp. en défendant  
les confédérations des villes. S'il eût pu <sup>faire</sup> exécuter  
cette loi c'eût été une victoire contre  
son propre intérêt. Les villes faisaient son  
force et les électeurs. Peut-être savait-il bien  
qu'il ne pouvait s'y opposer.

On peut supposer qu'il espérait par cette  
condescendance engager les électeurs à le  
soutenir d'une entreprise de la plus haute  
importance. Il voulait imposer les biens  
ecclésiastiques, réformer le clergé, profiter ainsi de l'union  
du pouv. sacerdotal. Il est regretté de cette  
manière ce qu'il perdait de l'autre. Mais il  
dût bien vite renoncer à ce projet, et p.

comble d'humiliation il fallut se  
retracter. — Une action pl. honteuse encore  
souille son règne aux yeux de la postérité.

Il eut aussi frisés un gr. nombre de  
villes libres. Heureusement qu'elles savaient  
se défendre bien mieux que l'empereur ne  
les eut défendues, lui-même, ce fut là la  
cause et l'origine de la gr. ligue de Souabe.

Ch. IV. eut p.<sup>s</sup> successant son fils Venceslas.  
(1378).

---





927v



## Rienzi.

Les réformes  
politiques  
classiques.

Le sujet de cette leçon est un sujet tout à fait isolé, qui ne tient à rien ; c'est un véritable accident. Il n'a d'importance que par les idées qui dominent les faits, fort peu par les faits eux-mêmes. Mais l'ordre d'idées auquel il se rapporte est immense. Nous passons en revue par l'exposé des faits qui lui appartiennent en communiant par les plus rapprochés et en arrivant jusqu'à avoir l'en l'érétique.

À la révolution Fr. on a voulu ressembler aux Grecs et aux Romains. On ne comprenait ni les uns ni les autres. On connaissait les Romains par Cornille, les Grecs par quelques théories fort erronées de Rouman. (+) Cette politique classique ne date pas du contrat social on la retrouve dans Montesquieu. Mais Montesquieu savait trop

(+) La logique qui a dominé pendant la révolution est celle du contrat social, logique assez forte, intransigeante, souverainement dédaigneuse des faits. C'est la logique de Genève quand Genève a du génie. C'était la logique de Robespierre qui n'était pas de Genève mais qui y vécut, qui y fit l'égotisme, qui sympathisa si bien avec ses habitants. Cette logique ne recule devant aucune conséquence. Sans s'en rendre compte, elle a tué Marat. Plus sanguinaire que la logique lorsqu'elle fait abstraction des faits, rien qui dédaigne d'avantage le type d'humanité, qui méprise d'avantage la vie des hommes.

(4) On ne se doute pas combien Montezq. doit à de choses qu'il s'en tenir aux Gr. et aux R.  
 Machiavel et à Aristote. Montezq. qui en est sans doute le plus grand génie; mais  
 dans aucun de ses ouvrages la part de l'imitation n'est pas <sup>assez</sup> de l'Angleterre. (+) Mais  
 ne paraît pas suffisante. Magistrat et légiste  
 il n'a pas vu que le droit était toute Rome. le gr. maître de la politique classique est  
 il n'a vu Rome que par le yeux du gr. Polybe, Machiavel qui dans ses discours sur le Livre  
 ami des Sages à mort<sup>elle</sup> près eux-mêmes. la statue de S. Scipion placée au capitol propose les états de l'antiquité comme les  
 est un antique gr.; toute une gr. révolution est modelée à suivre dans toutes leurs parties, c'est  
 dans ce simple fait. Polybe malgré son grand le type absolu des bons gouvernements. On peut  
 talent, son excellent jugement ne pouvait remonter aussi plus haut. Cette fois il ne voit  
 comprendre l'âme. Rome. plus de théorie et tout des tentatives. Elles  
 eurent lieu en Italie et plus tard en France  
 Il était bien juste que l'Italie encore unifiée  
 des souvenirs classiques fit les 1<sup>res</sup> tentatives.

Et. Porcari échoua en 1443, un s. av. (1847)  
 Rienzi échoua aussi après avoir eu d'abord un  
 heureux succès, ce sont de vaines résolutions  
 de philologues et d'antiquaires. Mais avant  
 eux les réformateurs sont à fait séparés de la  
 science et avaient influé sur les lois et sur les  
 institutions. Sans parler de Brunetius (m. 1494)  
 il faut remarquer cette fiction par laquelle le  
 1<sup>er</sup> <sup>prophète</sup> chef, nation aux des Germains se  
 considère c'est un César, c'est le maître de ces  
 tribus du peuple, devenus généraux, de ces  
 magistrats plébéiens isolés du communisme  
 des légions Romaines. Pourtant rien ne ressemble  
 moins à la chaîne civile de l'ancienne Rome qu'à  
 la dignité impériale moderne. Ce que les emp.<sup>rs</sup>  
 ont cherché d'établir c'est l'égalité de la loi  
 civile; c'est-à-d. précisément le contraire du droit germ.  
 Cette imitation classique se trouve déjà dans  
 l'antiquité. Sylla s'imaginait ressembler les



vieille Rome, quand on ne savait déjà plus  
 ce que c'était Sylla rend la puissance aux  
 riches aux Nobles, mais p.<sup>r</sup> être conséquent  
 il fallait la rendre aux patriciens, à qui est  
 tout différent. Les Gracques aussi étaient conduits  
 par une imitation fort peu intelligente  
 du passé. Ils avaient été élevés par des Stoïciens  
 dont la logique inexorable est la même que  
 celle de la révolution Française. Les Stoïciens  
 avaient aussi élevé à fougueux, à sanguinaires  
 l'honneur qui commande par massacre les  
 éphores et parviennent tout à rétablir  
 les institutions de Lycurgue qu'il ne comprenait  
<sup>car</sup> ~~qu'il ne~~ pouvait songer, s'il les eut comprises,  
 songer à les rétablir. Voilà en quoi elles consistaient  
 les doctrines conquérantes du sol, se sont partagé  
 le sol, mais ils se trouvaient presque seuls en face  
 petit nombre au milieu d'une population  
 qui peut les écraser à tout moment par  
 une supériorité de nombre écrasante. Les guerriers  
 ne pouvaient se perdre un instant de vue, il  
 fallait être toujours en combat, prendre ses repas  
 commun. Continuant qu'une même position  
 a fait naître chez la plupart des peuples  
 barbares. Au temps de Clodius ce n'est plus  
 rien de semblable. Lycurgue qui peut être  
 n'a jamais existé est une distraction qui a  
 ses temples, et ses fêtes, une intelligence rep.  
 envoyée p.<sup>r</sup> réformer les lois et les mœurs  
 humaines, De là mais tout a dégénéré depuis,  
 surtout à partir des rois de Macédoine. De là



le rétablissement des partages, des repas en commun.

Il y a q. chose de bien singulier et de bien remarquable d. cette imitation constante et si peu intelligente du passé. En Asie on ne s'en doute guère. Les Persans se gardent bien d'imiter les Indus, au contraire les Dieux des Indus sont les Dieux persans. Iran est le royaume de la lumière, mais tout autour d'Iran il n'y a que l'obscur. Si les Juifs s'avisaient d'imiter les Phéniciens c'est une impiété abominable, c'est un crime contre la nation. C'est n'est que depuis la Grèce et Rome que l'humanité songe à perpétuer son passé, cette perpétuité existait déjà mais involontaire, mais malgré les nations. Au contraire dans les temps modernes l'humanité est en paix avec elle-même. Rome adopte la Grèce; les barbares adoptent Rome; et même ils sont allés q. à vouloir la faire revivre toute entière. On remonte jusqu'aux Grecs, en 1800 enfin on veut ressembler à Lycurgue, cela confond l'esprit. On se remigite presque pour le genre humain. Cependant rien au fond de plus touchant, de plus respectable que ce sentiment de la perpétuité hist. C'est l'humanité qui a enfin conscience d'elle-même, qui s'arme, et s'efforce dans son âge ~~vieux~~ de se rejuvenir, de revenir aux temps de sa jeunesse. Si on avait su l'hist. si on avait compris à qu'on voulait faire revivre il est clair qu'on aurait vu ~~tt~~ combien ces tentatives étaient impossibles, on n'aurait pas imité.

Il est temps d'en venir au présent qui dans ce drame immense doit nous occuper aujourd'hui.



Vers le mil. du 14. S. vivait à Rome le Commencement  
de Rienzi.

fil d'une blancheur qui avait une <sup>Cela Rienzi</sup>  
Durée alors très peu commune. Il savait le latin,  
lisait les inscriptions, les expliquait même un peu.  
C'était un véritable Italien mais sous le côté le  
plus défavorable du caractère national. A un  
sens d'artiste, il joignait la plus gr. mobilité de  
caractère, sans aucune vigueur d'âme. C'est souvent  
l'Italien de la plaine, des gr. villes, souvent  
très eloquent, très enthousiaste mais peu ferme,  
peu résolu. Rome était alors déchirée par les  
barons, Colonna, Ursini, etc. On voit encore à Rome  
sur une foule de constructions et ours terribles  
qui a ensanglanté la ville pendant tant de siècles.  
Beaucoup des monuments antiques, encore entiers,  
et disposés en fortifications portent la trace des  
batailles féodales du 14. S. Les barons n'avaient  
pas beaucoup de vassaux, fort peu d'argent. Ils  
crucifiaient ordinairement par leurs querelles ces  
brigands. D'une partie de l'Et. fut toujours  
infesté, d. ils achetaient les services par leur  
protection contre leurs victimes, et contre les  
magistrats. Alors la vie commune de Rome était  
le combat. Du colin au tombeau de Cicilia  
Métella, du château S. Ange (tombeau d'Adrien)  
jusqu'au mont Quirinal ce n'était qu'un  
vaste et perpétuel champ de bataille.

Rienzi était du nombre des Romains qui  
représentaient le pape. Au milieu de toutes ces  
barbaries, de tout ces débordements effroyables, le  
pape avait au moins un peu d'humanité

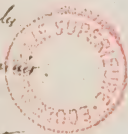


en sa qualité d'ho. d'églin. De plus le vœu pontifical amenait à Rome un nombre considérable d'étrangers. Les Romains envoyaient au pape <sup>clm. VI.</sup> p. le prier de venir s'établir et cela réussit. Le pape ainsi à caractère enthousiaste. Il fit d'abord un apostrophe à charge de toucher d. Rome les Dilecti en s. Siège. Il se conduisit dans cette place avec beaucoup d'intégrité, et se fit connaître et aimer des Romains.

Un jour il afficha un grand tableau représentant un vaisseau battu par la tempête, au bout duquel on voyait les débris de 4 vaisseaux submergés, sur ces débris étaient écrits ces mots Jérusalem, Babylone, Cartage, Sur le vaisseau qui restait encore à flot était une femme en pleurs levant les mains au ciel. C'était Rome. Ricci expliqua ce tableau au peuple, il fut tellement ému en parlant qu'il ne put plus continuer. Quelque j. après un monument fut dressé lui fournissant une occasion nouvelle. C'était le décret du sénat qui donnait à Vespasien les titres de tribun, de consul, qui lui conféraient aussi toutes les magistratures de l'anc. Rome qui réunies sur une seule tête formaient le titre légal du despotisme militaire. Le monument de l'esclavage de Rome servit à Ricci d'occasion p. appeler les Romains à la liberté. Il leur expliqua le sens de toutes



141  
ces magistratures républicaines, leur montra leur  
abaissement présent, les appela à la liberté.  
~~Pierzi les entraîna vers lui~~  
~~cette sans se pressant sur l'aveugle~~, sur cette  
montagne des troubles populaires. Pierzi l'aurait  
pu être choqué à dessein. L. Lisa avait  
dit: In Aventinum ite, unde... Dès ce jour  
Pierzi était fort; le peuple le suivait. Il  
convoque une assemblée aux pieds de l'escalier  
du Capitole. Il forme une garde dans chaque quartier, forme les nobles à jurer fidélité au tribun.  
bon état, et au tribun toujours auguste, zélé et  
Italia; l'expression est barbare mais l'idée qu'elle  
enferme est grande et belle. Pierzi prit au  
sérieux le nom de Romain. Dans une cérémonie  
publique on le vit tirer l'épée vers les 4 coins du  
monde en répétant 4 fois. Ceci est à moi; ceci est  
à moi;... Des messagers portant à la main  
des baguettes allèrent dans toute l'Europe porter  
la nouvelle de la résurrection de Rome. Le nom  
était encore si auguste que partout les envois  
de Pierzi furent reçus avec le pl. gr. respect.  
Des fêtes furent organisées. Pierzi fit payer  
aux Vénitiens le prix d'un vol, et leur imposa  
une amende énorme. Le pape envoya complimenter  
Pierzi; Ch. IV en fit autant. Jeanne de Calabre  
coupable de la mort de son époux, et qui craignait  
alors la vengeance du frère d'André, Louis roi  
de Hongrie, pria le tribun toujours auguste  
d'être arbitre entre elle et son ennemi. Mais:



vint à la 1<sup>re</sup> Rome déjà jugé des Rois. Il était  
 plus facile d'être juge des rois que des barons  
 ou usage farouche de l'Etat Romain, et  
 leur tête étaient les colonnes sur les que le  
 Pétrarque avait b<sup>t</sup> compté p<sup>r</sup> faire revivre l'anc.  
 Rome. Les colonnes avaient ses Rieux un  
 avantage incontestable la bravoure. On  
 s'aperçut bien vite que le tribun ne l'était  
 pas. Avec 20,000 h. il se pouvait manger  
 de l'emporter sur les barons. Mais dans un  
 combat il mourut <sup>une grande</sup> ~~par~~ la persécution après  
 de légers succès il prit fastueusement le vêtement  
 impérial, Déposa les baguettes de tribuns, et  
 témoigna par l'effusion de sa reconnaissance  
 envers la vierge ~~de~~ la peur qu'il avait eue. Mais  
 le peuple et ait encore p<sup>r</sup> Rieux; la plupart  
 des Nobles jurèrent en attendant. Quelque temps  
 après Colonne l'un des pl. distingués d'entre eux  
 dit à Rieux: Est-il bon que les chefs du  
 peuple soient fastueux et prodigieux. Puis prenant  
 un pan de sa robe de pourpre: Vous tribun  
 ne deviez-vous pas plutôt porter l'habit de  
 votre état. Rieux qui rougissait de sa naissance  
 avait eu la faiblesse de se faire p<sup>r</sup> récemment  
 un chevalier. Le reproche de Colonne le pénétra.  
 Il fit arrêter tous les nobles prétendant avoir  
 découvert une conspiration. On tendit une  
 salle de vin blanche rayée de rouge. On  
 chassait fut dressé. Les nobles virent arriver  
 leur confesseur. Colonne refusa seul de se confesser  
 il déclara que ses affaires dans ce monde, ni



dans l'autre n'étant pas réglés ni  
 pûtes à l'être. Il pensait sans doute que  
 Nicusi n'aurait mis personne à mort.  
 Ayant le tribun arriva et fit un discours  
 au peuple, lui prêcha le pardon des injures  
 sur ce texte. *Dimitte nobis peccata nostra...*  
 Les nobles furent déçus et ne lui eurent  
 aucun gré d'une clémence due probablement  
 à la peur. Ils armèrent contre lui; le peuple  
 ne suivit pas. Nicusi eut beau faire sonner  
 les cloches; rien ne bougea; il essaya d'attendre  
 le peuple, il pria, pleura; rien ne bougea.  
 Alors il prit le parti de se sauver en Hongrie  
 puis chez l'emp. Ch. IV qui le livra au pape.  
 Le pape avait chargé le guerrier & politique  
 cardinal Alborno de reconquérir le patriarcat  
 du S. Siège. Le cardinal avait autrefois fait  
 tous les métiers, et l'aventurier, le baron parvint  
 plus en lui que le prêtre. Il fit Nicusi *Senatus Ricensi*  
 de Rome, pensant que de prisonniers deviens<sup>1</sup> *Senatent*.  
 magistrat sa reconnaissance répondrait de  
 sa fidélité. Il ne retrouva pas sa popularité.  
 D'abord le nom du pape réunissait un certain nombre  
 d'honn. autour de lui. Bient. 4 mois il est pp.  
 chose de son ancienne puissance. Il périt enfin  
 dans une émeute (1354). D'abord il montra  
 avec de courage essaya d'arranger. Mais



La mort.

les pierres et les traits l'atteignirent. Son  
courage tomba; il se sauva, essaya de  
se cacher fut pris, et demi-mort, demi-muet  
même devant le peuple. Le peuple voyant  
D. et l'état misérable son ancien favori  
le laissa près d'une heure sans lui rien  
faire. Enfin un hot. sortit de la foule, probablement  
un agent des barons, et le tira d'un coup  
de poignard. Ainsi périt une des copies  
de Pétrarque, le sujet d'un de ses plus beaux

D<sup>u</sup>-tenta-poèmes lyriques. Ch. IV qui avait promis à  
tires. Pétrarque d'imiter Romulus et Numa tant  
moins plus mal ses poudres. Un siècle après  
périt le brave et malheureux Et. Arcaïo  
qui se croyait peu et pas un vers de Pétrarque.  
Le cavalier qui songe à l'Italie, non à lui. Cette  
singulière idée était au moins l'honneur d'une  
bonne âme. Nicolas v. hot. finis et doux  
auquel son ancien maître (de serviteur, de  
secrétaire d. la gr. maison) avait inspiré des  
habitudes de servilité. se hâta trop de  
le faire étrangler. Depuis ce page n'eut  
plus la conscience calmée, et mourut qq temps  
après tourmenté par le remords.

---





293 ~



(Vandryes. Conférence du 2 avril 1881)

Biens

à Rome. Colonne et vicini, les sens d'origine allemande, de Cologne, comme à Béziers, les  
uns d'origine française. Les 2 familles sont rivales.

Pendant l'époque des papes à Rome, entre autres les barons et du peuple. — à Rome au  
présent, un habitant, des capitaines de guelfe. Le premier habitant fut Brancas Lione, un baron  
d'origine au pape d'origine d'origine des ducs de Rome. Charles d'Anjou, duc de Sicile, fut  
nommé habitant.

à assigner les papes tout français et surtout méridionaux. Ils sont représentés en Italie  
par des légats.

Le duc de Savoie et la famille de Savoie éprouva comme d'habitude. Savoie - en  
reçoit à comtes, d'ind. Savoy, l'autre de Rome par y être consacré comme pape. Il voulait le  
cardinal Colonne et l'autre pour Rome. Il fut nommé par le roi de Naples Robert qui  
lui donna un brevier chapelain et une belle robe rouge pour son couronnement. Savoie fut nommé  
par le peuple, il reçut le droit de profane les papes en habit papal (en habit papal), et  
reçut les vœux monastiques, et les ordres, et rompa tout les vœux qu'il faisait. Il fut nommé  
évêque romain.

Savoie, évêque d'ind. Colonne et Béziers. Sous le duc de Savoie les ducs de Savoie  
qui se sont adressés à Béziers, d'autre à Colonne. Probablement l'autre, et il y est qu'il y a  
d'un évêque d'ind. et d'autre de celle de Béziers.

Savoie fut évêque par les évêques de Savoie à Rome. Savoie fut  
évêque. Colonne Béziers. Une belle naissance. Le duc de Savoie, très eloquent, fut pape de  
Clément VI qui donna son notaire apostolique à Rome. Le pape avait un archevêque de Béziers  
souvent par d'ind. à Rome. Savoie avait écrit contre Benoît XII par retour à Rome, et  
cela est dans les Comptes lib. 1, cap. 2.

Béziers voulait marcher sur les traces de ses prédécesseurs. L'ind. et le duc de Savoie.  
Il voulait d'ind. Béziers. Il voulait au pape des barons pour un pape. Un jour d'ind. and  
ind. et d'ind. à apostrophe les évêques et d'ind. l'autre. Il veut même un d'ind. d'ind.  
Colonne. Il fut évêque et d'ind. Cependant il parvint à ses projets et fut évêque de  
évêque. republi. Rome, Béziers, Carthage, Béziers et d'ind. Le duc de Savoie fut évêque de  
Béziers ne réussit pas encore. Il eut une belle inscription romaine (la légende de la d'ind. de  
en l'autre de l'autre) avec un tableau explicatif. Il le commenta, fit même un contrat de  
le mot Somerium qui est l'autre Somerium. Il compara l'autre de Rome avec l'autre de l'autre et  
l'autre au pape. Mais avec d'ind. l'autre de l'autre de l'autre. Il fut évêque de l'autre de l'autre  
évêque de l'autre, au milieu d'une foule de d'ind. l'autre de l'autre de l'autre, c'est Rome etc. etc.

244<sup>re</sup>

au-dessous de laquelle encore les Comtes, officiers impériaux, Mayors & serviles.

Corporations. On en fait mention (d'ampère) sous Alys. Seigne. Ces ordres ces fonctions  
étaient de la représentation dans les élections municipales, les élections. Ils étaient les responsables  
pour l'empire les plus élevés. On les donnait ordinairement de la Comte au 1<sup>er</sup> degré. On  
trouvait dans ces ordres de la Comte à des fonctions et les corporations ont été attachées à la Comte de  
la Comte (Nantes quinquies). Sans la Comte de la Comte et la Comte qui confèrent les privilèges des cor-  
porations.

---



Cette allégresse redoublait, dit-on, encore moins et on s'angoissait. On était que restait pas aussi  
quel état était son bon état.

Mais Obegi, pendant que l'armée d'Arménie <sup>Colonne</sup> harcelait le camp, s'informa des  
une chapelle où il se fit dire 30 messes, fit donner le signal d'une cloche ayant martelé,  
d'un de 3 gonflements patentes des figures allégoriques. Il monta au Capitole au moment où  
non sans peine, dit l'historien, et là il proclama le bon état et peupla les lois et le bon état.  
Après lui avoir fait accepter et se fit proclamer tribun avec la vicairie du Supérieur d'argent d'ore et d'argent.  
Colonne à son retour fut invité, voulait le faire jurer, mais Obegi fit donner la cloche du Capitole  
amena le peuple et la bonne nuit à quatre heures.

Obegi fit avec toutes les barons son tribunal. Lui à envergure d'œuvre Colonne  
Etienne qui s'envola à Rome d'urgence. Il prit l'ordre qui regna et fit connaître jura sa-  
ment au tribunal et au bon état.

à Rome était toujours la guerre intestine qui était usitée.

Obegi fit notifier l'élection du peuple à tous les souverains de l'Europe. Il envoya  
des courriers qui avaient une baguette.

Il s'installa lui-même à Rome et se le repella.

Pris dans la main Obegi par maintes lances. — Il fit abattre toutes les  
fortifications des barons qui furent alligés d'un pont de laides à leurs fins au Capitole.

Obegi renvoya la vicairie au Supérieur et attachait tribuns. Ce fut des art lui qui fut le  
de l'affaire et l'archevêque d'Andree de Hongrie.

Messieurs les lettres de Jeanne, de Louis de Hongrie, du Supérieur et des Cardinaux  
Philippe de Valois lui envoya aussi une lettre en français, qui surprit beaucoup à Rome où l'usage  
rarement s'employait. Il lui fit partir par un simple archer. Il (Obegi) était en correspondance avec  
Séverin. Le Supérieur appelait son cher fils et lui disait à continuer le bon ordre.

Se contentant d'être tribun il voulait se faire chevalier. Il écrivit au pape lui disant  
qu'un lendemain il se ferait faire chevalier. Il voulait se baigner dans le bain public où le Supérieur  
s'installa avant qu'il n'arrivât de l'épée, il donna son lit de Constantin. Enfin il alla à son tribunal  
au Supérieur qu'il commande revint à Rome. Une fois chevalier il s'installa à l'hôtel de la ville  
avec les barons. Un jour Etienne Colonne lui dit de garder un vêtement moine gris et d'arrêter  
plus au peuple dont il était. Il <sup>condamna</sup> tous les barons à la mort. Mais il les abattit. Il y en eut  
tant Rome et conduisit contre lui. Une guerre commença. Le fils d'Etienne Colonne était mort  
dans Rome qu'il était massacré. Etienne vint aller voir son fils, il était également massacré.  
Victoire de Obegi qui vint à Rome triomphant et il prit son drapeau par les pieds et le vit par  
une chapelle. Depuis il ne porta plus.





Les femmes de famille des Colonna demandent les corps des victimes. Berzi les chasse  
et les laisse dans l'apathie.

Sous influence de son frère Berzi sort de Rome avec son fils, grand d'Espagne des Colonna  
trouvant son frère et son fils dans l'apathie. Les deux chevaliers par cette circonstance se joignent  
1042 Une ordonnance est faite Berzi fait venir le corps, mais pour le rendre. Il le  
reçoit dans la capitale et quitte Rome. Les Colonna furent, dit l'historien, 15 jours sans  
arriver dans Rome: ils arrivaient d'ailleurs Berzi, Stena, et son frère. Sous l'habit  
de moines. En 1056 il vint le corps de Charles IV où il fut bien reçu. Il alla justifier  
devant le pape à Avignon. Il est parti dans un cachot avant son procès et il resta tout  
le temps. Il fut absous, Berzi par la suite et envoyé à Rome pour accompagner l'éléphant  
Albanais afin qu'on le conduise par le chemin à travers les villes.

Albanais était un maître royal d'Aragon. C'était l'ordure un qu'on et un  
pêche. Son expédition en Romagne est remarquable. Il soumit les États. Berzi l'ac-  
compagne. Rome lui envoie une députation pour le rendre. L'éléphant le nomme d'abord  
et Berzi marche vers Rome, mais il s'agit d'une même position à Rome. Il s'agit  
une des frères montreal 1000 florins pour avoir des troupes. Son arrivée fut com-  
plète. Son frère lui est conféré par le pape. Il est établi dans son ancien rang. Mais  
il n'est plus d'argent. Il détermine les 12 florins à lui pour encore 1000 florins. Après  
il se montre fatigué envers le capitaine montreal qui fut condamné à mort. Les autres  
arrivent avec des lettres Berzi. Un matin qu'il était parti. L'ordre avait été donné qu'il était  
de huit dans la rue et les corps de mort à Berzi. Il n'est plus que 9 heures après. Enfin  
il s'agit d'un prêt (celui des prisonniers, par l'habit d'un prisonnier. Compagnie et d'effrayance. On  
le mit à mort.



34.<sup>e</sup> leçon d'histoire moderne.De l'église au moyen âge  
jusqu'à Wiclef.

Jusqu'ici ce cours a été consacré à travers les grandes masses de l'histoire moderne; les lois barbares, les croisades sur lesquelles nous avons passé un grand vite présumé surtout de l'Europe; la lutte du sacerdoce et de l'empire dans laquelle nous avons cherché surtout à faire ressortir l'opposition de l'Allemagne et de l'Italie; enfin l'opposition de la France et de l'Angle. qui peut se traduire p. cette formule: la France est une monarchie préparée la démocratie, l'Angleterre est une aristocratie pure. Il nous reste deux autres grandes masses à étudier: il faut montrer dans la sphère des idées cette lutte soutenue par l'église dans la sphère des intérêts politiques; il faut montrer la fondation du pouvoir monarch. en Fr. depuis Ph. le bel jusqu'à Richelieu.<sup>(1)</sup>

Ce qui nous  
reste à faire.

Supprimez



(1) On n'est allé que jusqu'en 1453.

Ces 2 sujets ne sont pas si étrangers l'un à l'autre qu'ils peuvent le paraître. La

sont les deux questions de la liberté Européenne; la liberté religieuse, et l'égalité politique.

Aujourd'hui nous résumons les efforts faits matériels qui ont amené la réforme: c'est une leçon toute de faits. La 1<sup>re</sup> fois nous traiterons le côté intellectuel de la question.

Progrès de  
l'église.

Le monde ancien avait fini par aboutir à la stricte individualité du stoïcisme. Cette stricte individualité était étrangère à la religion. Les Stoïciens admettaient des Dieux et <sup>et les, mais</sup> ~~quelque chose~~ <sup>pouvait</sup> ~~puissent~~ fort bien s'en passer.

Mais quand la Jude et la Grèce se rencontrèrent

Dans Alexandrie, il ~~est~~ <sup>fut</sup> arriva alors une chose admirable. L'ho. s'affranchit de la nature avec la rigueur du stoïcisme et conserva en lieu que le stoïcisme n'avait pas ménagé: il fut sévère p.<sup>r</sup> lui-même indulgent p.<sup>r</sup> autrui. L'église se détacha non de l'humanité mais du monde extérieur.

Cependant sa force intérieure est si grande qu'elle <sup>finit par</sup> embrasse le monde: elle enlève la richesse et elle est riche, le pouvoir et elle est puissante. C'est Salomon qui de tous les dons se demande que la sagesse; il l'eut et avec elle il obtint tout le reste. Le prêtre a possédé les terres, la régle



au tribunal, il est entré par toutes les portes  
dans le monde qu'il s'était fermé. Ainsi  
ces deux mouvements de la machine humaine  
le mouvement de systole ou de contraction  
qui porte tout le sang au cœur et le  
mouvement de Diastole qui le porte aux  
extrémités ont été éprouvés par l'église.  
Vers 200 les chrétiens ne valaient pas  
rien dans les armées romaines; vers 300  
ils remplissent ces armées.

Une église qui ne recevait que pour  
donner a du beaucoup recevoir. Les dons  
pour les fondations pieuses affluèrent  
jusqu'au XII<sup>e</sup> s. appogés de la puissance  
territoriale de l'église. On donnait parce  
que l'église faisait des aumônes, on donnait  
p.<sup>r</sup> le salut de son âme, on donnait parce que  
le monde était bientôt fini. Ces donations  
furent de bonne heure régularisées par  
la dîme. En 600 paraît le capitulaire qui  
sanctionne la dîme. On sait du reste qu'à  
la 2<sup>e</sup> an<sup>ée</sup> les terres furent évaluées aux  
ecclésiast. p. ch. Martel. En Angleterre  
au contraire, il paraît que les nombreuses invasions  
qui s'y sont succédées ont fait peu de tort au  
clergé. Il possédait la moitié du territoire:  
en 1087 la valeur des possessions ecclésiast.  
s'élevait à 730,000 marcs d'argent c. à d.



environ 365 millions de notes monnaie.

On ne craint pas de telles richesses impropres.

La puissance politique du clergé  
croissait au même temps que ses richesses.  
Constantin avait eu soin de faire exécuter  
les sentences des évêques. Le code Théodorien  
eut que les juges ecclésiastiques décidaient  
toutes les fois qu'une des parties réclamait  
le jugement de l'évêque. Et la sentence est  
sans appel. Au reste c'était alors un progrès.  
Il y avait incontestablement pl. de justice  
et d'honnêteté à attendre de la part d'un  
tribunal ecclésiast. Aussi ce fut un gr. bénéfice  
de Ch. m. que d'accorder au peuple le  
pouvoir d'être jugé par les tribunaux ecclés.  
et non pas le gros barbare assisté de  
ses Rathenburgs. De plus les ecclés. ont le  
privilege de ne pas être jugés p. les laïques.  
Ainsi l'église juge les laïques, mais  
les laïques ne la jugent pas. les faits sont  
d'une portée immense. On a bien rarement  
affaire dans la vie à des puissances politiques,  
mais chaque jour au contraire on a besoin  
des tribunaux. Le pouvoir judiciaire est  
sans bien des rapports plus important que  
le pouvoir politique.

D'ailleurs le pouvoir politique lui-même  
devient l'apanage de l'église. Les barbares



ouvrent leurs conseils aux évêques et  
eux-ci y obtiennent bientôt une telle  
prépondérance (cela est surtout visible chez  
les Wisigoths; on voit que leurs lois ont été  
faites par leurs prêtres) que bientôt les  
laïques abandonnent des assemblées où l'on  
ne parle plus que Latin.

D. les 1<sup>ers</sup> temps de l'hist<sup>on</sup>, il est vrai l'Église  
souffrit beaucoup; la main des laïques  
pesa sur lui. Théodoric, Ch. m. mit  
la main à la discipline eccl<sup>le</sup>. Pendant l. t.  
il arriva souvent que les rois choisissent  
eux seuls les évêques. Les privilèges du peuple  
chrétien étaient violés par ces barbares qui  
choisissaient des rois à eux et non des  
hommes vraiment religieux.

Mais les choses changèrent rapidement  
avec L. le débouaire. On voit par cette  
révol<sup>on</sup> combien est forte la puissance  
de l'intelligence même quand elle a été  
l. t. éclipsée. Sous Ch. m. les évêques sont  
dépendants, sous L. le débouaire ils règnent.  
Après sa mort Ch. le chaud écrit des paroles  
mémorables en parlant de ses frères  
qui valent le dit<sup>on</sup>: Encore s'ils  
n'avaient acensés devant les évêques, mes  
juges légitimes. Il faut reconnaître pourtant



que les évêques de cette époque avaient contracté dans leurs relations avec des barbares des habitudes de Barbarie. Le farouche V. Dunstan persécuta d'une manière atroce le r. Edwin et sa femme. Le clergé local, l'épiscopat, aurait pu à la longue en prenant les mœurs des peuples barbares devenir barbare lui-même. La papauté sansa l'Europe en lui donnant Grég. VII.

Progrès de la papauté. D'où vient la suprématie de l'évêque de Rome. Elle tient d'abord à la dignité de ce nom auguste et toujours revêtu du Nom. Elle vient ensuite du pouvoir Patriarcal qu'exerçait l'évêque de Rome sur l'Ital. méridionale, les i. Ital. et même la Dalmatie. Dès l'an 600 l'archevêque de Milan est considéré ~~et~~ relevant de l'évêque de Rome, et l'é. auparavant de la métropole de 4<sup>5</sup>. C'était toujours à la décision de l'évêque de Rome que l'empereur déférait les querelles des Arien.


L'apostolat dirigé par le pape chez les nations barbares ajouta au pouvoir de la papauté. Augustin en Bretagne, Boniface en Germanie étaient envoyés par le s. siège. Les Barbares n'en étaient pas



247r

plus l'Italie, mais ils pensaient toujours à Rome, au grand évêque de la grande ville. Il y avait chez les barbares une tradition qui leur parlait d'une ville sainte du midi séjour des Apôtres, ~~par~~ Rome leur semblait être cette ville: et le pontife de Rome était p.<sup>r</sup> le plus saint des pontifes. On sait comment l'évêque de Rome fut consulté par Pépin: l'alliance des Français augmenta son pouvoir. De plus en 742 le concile de Francfort présidé par Boniface oblige les évêques métropolitains à recevoir des mains du pape le manteau d'archevêque, le pallium et consacrer ainsi la suprématie pontificale de tout l'occident.

Mais comment furent obtenus ces avantages sur les archevêques? Les évêques étaient jaloux des archevêques et pour diminuer leur puissance, ils élevèrent au dessus d'eux le p.<sup>r</sup> des archevêques le pape. Pour consolider ce système on imagina v. 800 de prétendues bulles rendues par d'anciens papes; à tout les fausses décrétales qui gouvernaient si l'Eglise. Les décrétales ruinèrent le pouvoir des archevêques en établissant la suprématie de l'évêque de Rome sur toutes les métropoles de la chrétienté. Or lors il dépendit du pape d'ériger, de transférer de faire résigner les évêchés. Les décrétales élevèrent dans l'Europe un pouvoir qui ne



tenait plus aux localités qui les donnaient  
toutes; et de même que le pouvoir politique  
devint indépendant des fatalités de provinces  
et prit un caractère général et abstrait; de  
même les pouvoirs ecclésiast. passèrent dans  
les mains de l'archev. universel (schapin) aux  
intérêts locaux et prit un caractère général  
et abstrait, un caractère divin. Le mouvement  
de fausseté et de mensonge eut un grand  
succès parce qu'il contenait une grande vérité;  
en effet le pouvoir local entaché des fatalités  
locales n'avait pas une légitimité suffisante  
les fausses d'érêts locaux eurent parce qu'elles  
foudroyaient l'unité religieuse du monde.

C'est un beau et grand spectacle de voir  
de 850 à 1050 la lutte du pouvoir épiscopal  
avec le pouvoir des pontifes; c. à d. des différents  
pouvoirs locaux avec l'unité ecclésiastique;  
quand Grég. IV se déclara q<sup>e</sup> les enfants de  
Louis le débouaire les évêques de Fr. s'érigèrent:  
Si excommunicatus venit, excommunicatus  
abit. On voit pl. tard l'arch. Hincmar d'après  
un gr. viguer dans la lutte contre les papes.

Cependant l'unité épiscopale grandissait,  
et la 1<sup>re</sup> excommunication eut lieu au g<sup>e</sup> s.  
(865) contre Lothaire II et Bénédict sa f<sup>de</sup> Louis.  
il en vint au 10<sup>e</sup> s. l'épiscopat se sentit  
trionphant. Le 1<sup>er</sup> siège palit. Nous voyons  
6 papes déposés, 2 assassinés, une multitude.  
C'étaient des barons de Rome turbulents et



violents; ho<sup>m</sup> de fête et de cœur il est  
vrai, mais étrangers à l'état ecclésiast.  
Alors le clergé perd le caractère ecclésiastique  
et prend le caractère barbare militaire.  
Le clergé montait à cheval et se battait.  
Les gr. familles faisaient avoir des sièges  
recelés à leurs parents; eux-ci n'ayant nul  
goût p.<sup>r</sup> l'état eccl.<sup>l</sup> conservaient les  
mœurs féodales. On voyait des archevêques de  
60 et de 80 ans.

Le qui était profondément déplorable  
c'est que la loi du célibat était en même  
temps reconnue et loi obligatoire et général.  
violée. Tout le monde la reconnaissait, la loi juste  
et personne ne s'y soumettait. L'Occident  
s'était fait un admirable idéal du prêtre,  
un idéal bien plus pur que l'Eglise Grecque.  
où le mariage est toléré pour un certain  
parti du clergé. L'Eglise d'Occident se mourait  
pour ne pouvoir atteindre à la pureté. On  
lui faisait une loi. Heureusement elle eut Grég. VIII  
ce merveilleux génie qui sut réformer l'Eglise  
malgré elle et en même temps humilier les  
rois. P.<sup>r</sup> cette fin aux débordements il n'hésita  
pas à employer les moyens révolutionnaires, les  
durs moyens du rattachement. Il ordonna  
aux paysans de courir sur les prêtres qui  
violeraient par le célibat! Et l'on vit des  
prêtres massacrés ou mutilés par leurs ouailles.  
Il eut si bien raison sur toutes les intelligences



250  
sur toutes les volentes qu'il donna  
la couronne impériale. On connaît ce  
vers: Petrus dedit Petro, Petrus Diadema Rodolfo.  
Ils ont continué de régner après sa mort.  
En 1111 nous voyons le plus admirable spectacle.  
Le pape Pascal II voyait que les querelles  
des investitures ne finiraient jamais; en  
effet d. les nominations, aux biens temp.  
prétendait avoir droit sur la terre, le pape  
sur le caractère eccl.<sup>l</sup> qu'on s'y faisait; et  
chaun voulait confondre ces 2 choses. Le  
pape Pascal eut la grandeur de s'y clarer  
à l'emp. qu'en nom de l'église universelle  
il renonçait à tous les biens temporels, qu'il  
donnaient pour la rançon de l'église et pour  
son affranchissement toutes ses terres, tous ses  
châteaux qui couvraient la moitié de l'Europe.  
Mais personne ne fut de l'avis du pape.  
L'église garda les terres et e. fut sa condamnation.  
Lorsque dans cette dispute de l'empire et du  
pape, il y eut en enfin un compromis,  
l'église resta souillée de ces terres qu'elle  
gardait. Les puissances temporelles lui  
devinrent funestes.

Quant à la lutte personnelle du pape et  
de l'emp. ce fut le pape qui demeura vainqueur.  
Le pape donna lui même la couronne aux  
empereurs et autrefois il était obligé de se  
faire confirmer par eux. La position des 2  
partis est complètement renversée. Lothaire



vient à Rome s'agenouiller devant le pape.

Rex venit ante fores jurans prius urbis honores

Post homo fit pape sumit quo dante coronam.

Un s. auparavant H. III avait nommé succ.

3 empereurs, puis pontifs.

Dans l'acte de H. III et de Rich. Barber.

la chancellerie pontificale s'exprime ainsi:

Et de qui l'emp. tient-il sa couronne, si ce n'est

du pape? En 1200 Innocent III semble tout

pris de réaliser les projets de Grég. VIII. Il

ordonnait aux rois de Castille et de Portugal

de poser les armes, il réprimandait le r. d'Angleterre

sur sa mauvaise monnaie. Et ses successeurs

universèrent la m<sup>on</sup> de France.

Mais comment le pape était-il sorti de

la sphère religieuse p. entrer d. la sphère

politique? Toute action peut donner matière

au pèche: or le pape ayant le droit de réprimander

le pècheur peut se mêler de toute action. Tel est

le fondement du droit canonique. Le droit

dont Gratien fut le législ. r. 1150 fut étendu

et complété en 1234 par Raymond de Pennafort

c'était l'époque où les livres de Justinien venaient

d'être retrouvés.

L'Europe est alors régente p. 2 textes. Le

droit romain et le droit canonique. Les

affaires personnelles étaient réglées par le droit

canonique; les actions civiles par le droit romain;

le droit féodal tombait en désuétude; l'Église

elle-même faiblissait et se soumettait p. le droit

Romain, et tel était le projet de Rich. II.



C'est ainsi que la papauté s'armant de la législation couvrit le monde de ses agents pour faire exécuter ses décrets.

Franciscains, Les ordres mendiants furent fondés à  
Dominicains. la même époque; les Dominicains en 1216 les Franciscains en 1223. C'est un fait d'une immense importance. Les 2 ordres ont chacun un gr. caractère; ce sont 2 gr. types; les Dominicains représentent la loi et les Franciscains la grâce. L'ordre dominicain produit le grand législateur de la papauté au m. âge, St. Thomas d'Aquin l'Aristote du m. âge. Dans toutes les questions ils se réfèrent d'après des textes, d'après la loi. Ainsi s'ils brûlent impitoyablement les hérétiques c'est qu'ils ont des textes précis qui leur commandent de brûler. Plus tard ils réclament les 1<sup>ers</sup> p.<sup>s</sup> les Américains qu'on réduit en esclavage et qu'on brûle lorsqu'ils refusent de croire; c'est que les textes manquaient p.<sup>r</sup> autoriser de telles actions. Au contraire les Franciscains moins cruels contre les hérétiques se résignent volontiers à l'esclavage des Américains; ils jugent toutes les questions sous le rapport des convenances, des intérêts de la religion. Partout les Dominic. et les Franciscains étaient affranchis de l'autorité épiscopale; ils ne relevaient que de l'évêque universel, le pape. Cette toute puissance des papes fondée sur les fausses déclarations, complétée par la législation canonique, propagée et soutenue d.

Coute-puis-  
sance des  
papes.



toute l'Europe par les ordres incessants, pour  
 recevoir des évêques et des évêques, se signala  
 d'une manière d'ivresse par la faculté que  
 s'arrogeaient les papes de donner des dispenses:  
 dispenses de tenir son serment; dispense  
 de parenté p. les mariages défendus par  
 les canons. Alors se réalisa toute la pensée  
 de Grég. VII la domon universelle de V. Nige;  
 le pape fut vraiment le vicair de Dieu sur  
 la terre, et (que sait-on!) sans la rigoureuse  
 résistance des emp. le pape serait pie. devenu  
 Dieu sur la terre, c'est le gr. Lame du blânet,  
 un Dieu qui se perpétue de pontife en  
 pontife, une incarnation perpétuelle. Alors  
 tous les ~~tribunaux~~ se adrérent aux tribunaux  
 ecclésiastiques. Les <sup>du</sup> jugèrent tantôt  
 parce qu'une des parties avait pris la croix  
 (et tel prenait la croix qui restait 50 ans  
 sans aller à la terre <sup>ste</sup> et mourait sans g. tra  
 able); tantôt parce qu'une des parties <sup>et</sup> était  
 misérable persona c. à d. d'une position à intérêt  
 c'est une veuve, un orphelin, un mineur.

Toutes les actions personnelles pouvaient  
 être, c'est-à-dire, jugées par les tribunaux  
 ecclésiastiques. Quant aux actions réelles il y avait contestation.

Presque partout les souverains qui avaient  
 élevé la papauté contre l'épiscopat commençaient  
 à s'en repentir. Guill. le conquérant sépara les  
 tribunaux ecclésiastiques des tribunaux civils. Henri II.

dans les constitutions de Charlemagne attribuant  
aux juges royaux toutes les causes qui touchaient  
la collation des bénéfices et les délits des clercs.  
La France même, la France puissante par  
un saint en fit autant. La pragmatique de  
St. Louis sur les libertés de l'église Gallicane,  
déclare que les prélats et autres personnes ayant  
droit de conférer les bénéfices pourrout sacrer  
ce droit malgré le pape, que les églises jouiront  
des droits d'élection c. les abbayes; que les papes  
ne leveront aucun impôt sans le consentement  
du roi et de l'église. Telles étaient les dispositions  
de cette pragmatique rédigée p. les trois de loi  
plus favorables aux papes qui entouraient le trône  
de St. Louis.

St. L. mourut à la fin du 13.<sup>e</sup> s. et Boniface VIII  
1280 convoqua à Rome le 1.<sup>er</sup> jubilé. Toute personne  
pouvait acheter la remission de ses péchés par  
un pèlerinage au tombeau des apôtres. Des milliers  
de pèlerins arrivaient de tous les pays; on ne  
pouvait en loger; ils campèrent en partie aux  
portes de Rome. Ce fut là que Dante puisa l'inspiration  
de son poème: il y voyait l'Idle du  
genre humain comparaisant devant son juge le  
jour si solennel ou Bonif. VIII se vit entouré des  
états généraux du g. humain et présida cette  
assemblée en habits impériaux fut le 5.<sup>e</sup> jour de  
la papauté d. la puissance était depuis l.t.  
Commencement  
de leur décadence. On voyait les malheurs de Boniface VIII;  
l'attestat de Ph. le bel sentait une puissance universelle,  
mais c'était tout que de l'avoir eu. La translation  
du St. Siège à Avignon fut un 1.<sup>er</sup> coup; le  
pape ne fut pl. regardé que c. le ministre du roi.



de France. Les querelles avec Louis de Navarre, dans lesquelles il avouait que Louis de Bas. avait raison, ont été le comble à l'humiliation du 1<sup>er</sup> siège. On vit les Guelfes eux-mêmes l'attaquer (le Dauph.) et il faut avouer que cette ville d'Avignon était une véritable Sodome: on peut lire d. Petrarque quelles étaient les mœurs de la cour papale. A cette corruption se joignait une avarice d. rien n'approche. Ainsi J. 22 se réserve les revenus de la 1<sup>re</sup> année de tout bien-ficé vacant; c'est ce qu'on appela les annates. Jusque là les papes avaient dit souvent: Je me réserve la nomination à tel siège lorsqu'il viendra à vaquer; Jean 22 annonce qu'il se réserve la nomination à tous les sièges. Il fallait payer sans doute le roi de France p.<sup>r</sup> obtenir tous les privilèges; il fallait partager avec lui, en serviteur reconnaissant; et après la mort de J. 22 on trouva d. ses coffres 25 millions de florins.

Les rois d'Angleterre étaient peu disposés à écouter un pape Français: Ed. III d. un statut de provisoriaibus déclara qu'en cas de réserve l'élection aux sièges vacants n'aurait pas lieu, que ce ne serait ni le pape, ni les électeurs qui profiteraient des revenus de la 1<sup>re</sup> année, mais bien lui qui se chargeait de nommer.

Peu de temps après parurent en Angle. les 2<sup>es</sup> lois qui devaient par leur logique contester les droits du 1<sup>er</sup> siège. Jusque là l'Eglise n'avait eu que ses ject. p.<sup>r</sup> adversaires; mais Occam et

Nichif employèrent les armes de la Ithélogie.  
C'était d'ailleurs une guerre nationale qui se  
résistait au pays qui était sous les ordres des  
rois de France.

---



35. leçon d'histoire moderne.

Nominaux, Wicléf, Hussites,  
Concile de Constance.

Nous allons continuer de donner  
la suite des faits qui ont préparé la  
réforme de Luther.

Hérésies des  
11. et 12. s.  
Abailard.

C'est une erreur grave de confondre  
avec cette réforme les hérésies des 12 siècles  
du m. âge, les Pauliciens, les Albigeois et  
tant d'autres. Il n'y a de commun que  
l'opposition au saint-dieu. (1) Les types sont tout  
différents, ils sont aussi orientaux que le  
type de la réforme de Luther est occidental.  
Il y a eu sans nul doute vers Lyon, v. la  
fin du 11. s. un type de rationalisme. Il paraît par  
l'Ann. de Brescia qui réside en Suisse f. longt.  
par Valdo, ce marchand de Lyon qui fut le  
père des Valdous. A l'autre extrémité de  
la France Nantes a produit Abailard. C'est  
une chose singulière que le rationalisme  
se trouve si puisant aux deux bouts  
de notre pays.

(1) Millier avait entrepris une hist. d. Pauliciens  
d. laq. il voulait conduire le type indépendant  
depuis Manès jusqu'à Luther. Il  
eut associé beaucoup de choses qui ne se lient  
que p. des ressemblances fort extérieures.

C'est un fait incontestable que l'essor  
du rationalisme est parti d'Abailard. Les  
disciples d'Abailard ont les nominaux. Tous  
les gr. hommes de l'église au contraire St.  
Thomas, St. Albert le grand sont réalistes.

Occam Le chef des nominaux au m. âge le plus illustre  
de tous. On peut remonter jusqu'à  
Abailard par une généalogie légitime et  
Occam, Cordelier, ainsi nommé du bourg  
d'Occam d. le C<sup>te</sup> de Surrey m. avant 1280.  
Occam est Anglais; remarquons cependant que  
ce n'est pas la Grande-Bretagne mais la  
petite qui a produit l'auteur de ce mouvement  
l'hy. Abailard. Le Nominalisme s'éleva surtout  
par Occam disciple et adversaire du grand  
réaliste Scott. Occam est p. Philippe le bel  
contre Boniface, p. L. de Navarre contre  
les papes qui le persécutent. Il prit part à une  
discussion fameuse qui partageait l'ordre de  
St. François. Cette querelle paraît maintenant  
minime. Mais qu'on songe qu'alors le monde  
voulait <sup>par d.</sup> sur 2 pivots les Franciscains et les  
Dominicains ces 2 gr. ordres monastiques si  
puissants et si respectés. Une partie des Franciscains  
voulait qu'ils ressemblaient à St. C. ou à qu'ils  
offraient la réalité de cette pauvreté de St.  
St. C. et ont l'idéal, ils voulaient que rien  
ne leur appartînt ni leurs habits, ni leurs  
aliments, même après se les être assimilés. Cette  
prétention bizarre était une satire indirecte,  
mais bien ~~forte~~ des immenses richesses que



possédait selon l'église. Ainsi cette doctrine  
des Franciscains fut-elle généralement condamnée.  
Occam n'attaqua pas l'église directement  
mais il l'attaqua indirectement de Brunnin,  
c'est à dire, par ses partisans de la papauté  
absolue des Franciscains, enfin c'est de l'école de,  
2011.

Wiclef.

Mais Wiclef entre anglais du Bourg de  
Wiclef (Ct. d'York) n'avait la mort d'Occam,  
en 1314 toucha à toutes les questions, philosophie,  
théologie, dogme. Repoussé d'une place de principal  
dans un collège il écrivit contre le pape à l'instigation  
d'Ed. III qui refusait l'hommage de Guillaume  
le conquérant et les vassaux du duc de Norm.  
Il prit aussi sa plume à l'université  
d'Oxford contre les moines qui l'exaspéraient.  
Ensuite il attaqua le St. Siège, la hiérarchie  
ecclésiastique, les richesses du clergé. Il se cria:  
Après Urbain il n'y aura plus de pape. Il ne  
s'arrêtait pas à la hiérarchie, selon lui la transsubst.  
n'était qu'une figure. Il était <sup>ainsi</sup> au Christianisme  
son caractère positif c.à d. ce qui constitue  
une religion. Plus de confession, plus de mariage  
consacré par l'église, point de baptême pour  
les enfants c.à d. point de péché originel, l'ho.  
n'est coupable que par ses œuvres point par son  
descendant d'Adam. Or ôtez au Christianisme  
la transsubstantiation et le péché originel ce n'est  
plus le Christianisme. Wiclef fut soutenu par les  
gr. seigneurs nullement par les hommes  
du peuple. Mandé devant ses juges il y



comparut assisté du duc de Lancastre le pl.  
gr. seigneur de l'Angleterre, par le gr. maréchal  
Perrey. Il y parut couvert d'un robe grossière.  
Lancastre voulut exiger qu'on lui donnât une  
chaise p.<sup>e</sup> être assis devant des juges. De là une  
querelle qui empêcha le jugement. La populace  
prit parti pour les juges contre Wiclif.  
voyant en lui qu'un partisan de l'aut.  
illimitée des seigneurs. On jeta même le  
palais de Lancastre. Plus tard lorsque les  
protecteurs lui ~~étaient~~ manquaient il fut  
mandé de prison, fut condamné et se  
retira dans sa cure après une demi rétractation.  
Bientôt après il mourut frappé d'apoplexie.  
On pensa généralement que l'éc. d'effacement de  
la hiérarchie et du s.<sup>e</sup> siège avait frappé  
l'adversaire de ces Eppes.

Wiclif est le maître de J. Hus et J. Hus  
n'est pas le maître de Luther. Il y a une  
suite d'effacement entre Abailard, J. Salisbourg,  
Ocam, Wiclif, J. Hus, mais Luther est à part  
chose, nous venons en venir à différer.

Jean Hus,  
et le concile  
de Constance

Le caractère propre de J. Hus fut d'avoir  
été un ardent, courageux patriote, un grand  
et intègre citoyen. Personne n'est mort et J.  
Hus. C'est là sa gloire. Du reste on peut douter  
qu'il ait eu un esprit sup.<sup>e</sup> Luther lui-même  
n'est pas un génie divin. Il ne faut pas  
s'exagérer les grandes figures historiques. Les  
grands hom.<sup>s</sup> de cette longue lutte sont Abailard  
et St. Thomas représentant l'un la nature  
l'autre la loi. Les autres ne sont pas des hommes.



supérieurs mais des hommes plus ou moins  
courageux, plus ou moins éloquents.

J. Hus de la ville de Hus en Bohême fut  
en 1406 recteur de l'université de Prague. Le  
misérable Wenceslas venait de terminer son règne.  
Aussi malheureux de ses états héréditaires que  
de l'empire il fut déposé par les Allemands, en prison  
par les Bohémiens. Il était dit-on avili par l'ennemi.  
Ses défauts ont-ils été exagérés. Après  
lui l'empire tomba dans une faiblesse extrême.  
Le C<sup>te</sup> Palatin qui fut élu ne fit pas gr. chose.  
Il n'empêcha pas 2 empereurs de lui disputer  
son vain titre. Après lui l'emp. passa à Sigismond  
frère de Wenceslas fils de Ch. IV qui entreprit de  
remédier aux maux de l'église. On avait vu à  
la fois 3 empereurs et 3 papes. L'empereur  
Wenceslas mort, l'emp. d'Autriche, l'emp. de Moravie,  
l'emp. Sigismond qui fut bientôt seul. Il y  
avait le pape d'Avignon, celui de Rome,  
celui de Florence; et d. élu par un concile  
qui espérait faire abdiquer les 2 autres. Chacun  
avait p. lui quelques nations. L'Allem. et  
l'Angleterre les pays germaniques tenaient p. l'un,  
la France et l'Italie pour un autre, l'Espagne  
enfin p. le 3<sup>e</sup>. Cependant il fallait que les  
peuples payassent ~~et~~ p. eux d'avantage,  
chaque pape voulant remplir son trésor comme  
si toute l'Europe s'en était reconnue. En même  
temps le schisme faisait peu à peu perdre le  
respect qu'on portait p. le saint siège.



C'est 2. es circonstances que le concile de  
 Constante fut assemblé. Le concile est le  
 triomphe d'une opinion mitoyenne. Le  
 véritable représentant était l'université de Paris  
 représentée elle-même par son chancelier J.  
 Gerson. Cette opinion reconnaissait le pape  
 1<sup>er</sup> chef de l'église universelle et en même  
 temps voulait le régent, invoquait la bible  
 contre le pouvoir absolu du pape et n'en  
 voulait plus lorsque il s'agissait de Jean Hus.  
 Le concile immola 2 victimes l'ancienne église et  
 la nouvelle, la 1<sup>re</sup> le pape, la 2<sup>de</sup> J. Hus.  
 L'assemblée fut tenue au point central  
 de l'Europe. Toute l'Europe y assista. Mais  
 elle ne produisit rien, entravée surtout par les  
 rivalités nationales. Les Français et les Ital.  
 peuples Welshes font cause commune, les Allem.  
 et les Angl. se mettant de l'autre côté. Mais  
 le peuple qui voulait réformer sérieusement  
 fut pris dans la rase nûe p.<sup>re</sup> souffrir entre  
 toutes les races modernes, la race Slave qui  
 commença dès lors cette longue suite de sacrifices  
 pour la liberté religieuse et politique du  
 monde. Ne nous étonnons pas que les Slaves  
 soient restés barbares depuis les Barbares jusqu'à  
 nos jours la vie des Slaves se compose de luttes  
 terribles souvent volontaires p.<sup>re</sup> le salut de l'Europe.

Jean XXIII était le pape le plus généralement  
 reconnu, c'était le pape de Rome. Il ne  
 voulait pas se rendre aux invitations du concile.  
 Voici la forme où l'on prend les regards, dit-il



257  
en apercevant la ville de Constance. Saint  
père, lui avait déjà dit son bonjour lorsqu'il  
entrèrent en ville, qui place Bretonne perd.  
En effet ce pape une fois hors de l'Italie  
était livré à des nativités qui ne pouvaient  
s'interrompre à lui; il était jugé d'avance. Le  
concile était prodigieusement nombreux. Il  
y avait 18,000 personnes ayant droit de  
suffrage. Si jamais un concile fut réunie que  
c'est apparemment celui-là. Il y avait là  
toutes les nuances de la vie ecclésiastique.  
Un Jo. de Broqui gardeur de pourceaux  
devenu Cardinal et qui se faisait à  
conserver dans ses portraits le costume  
de son premier état. Un archevêque de  
Mayence prince puissant, beaucoup plus riche  
que bien des rois, arivé d'une misère et  
parti d'une cortège multicolore. Mais le  
personnage typal était notre J. Gerson.  
Vers la fin de sa vie il se donna entièrement  
de la polémique qu'il se livra à une  
dévotion mystique lui qui avait commencé  
par écrire contre le mysticisme; c'est J. et  
esprit qu'il composa le traité de la consolation  
théologique. Quelques uns le croyent auteur  
de l'imitation de J.C. Retiré au fond  
de la tour il passa ses <sup>3</sup> jours à enseigner  
à lire, par humilité, aux petits enfants  
du voisinage, ce leur imposant pour

~~de~~ le récompenser de ses soins que l'oblig<sup>on</sup>  
 de répéter tous les soirs et tous les matins :  
 Seigneur, ayez pitié de votre pauvre serviteur  
 J. Gerson. C'est un des hommes que Luther  
 a le plus aimé; il lisait insatiablement ses  
 ouvrages. A qui honore éternellement Gerson  
 c'est d'avoir osé faire l'oraison <sup>fun.</sup> du duc  
 d'Orléans assassiné par son cousin, et d'avoir  
 poursuivi le Cordelier J. Petit apologiste du  
 meurtre. Cette conduite courageuse lui fit  
 courir les plus gr. dangers; poursuivi par  
 les Bourguignons il n'échappa à la mort  
 qu'en se cachant sous les voûtes de l'église  
 N. D. Seul ennemi il fut l'implacable  
 adversaire et du pape et de J. Hus.

On sait qu'aujourd'hui encore il n'y a en  
 Bohême que 600,000 Allem. contre 2,500,000  
 Slaves. des Allem. encore bien moins nombreux  
 alors gouvernaient pourtant à cette époque.  
 J. Hus voulait que les Bohémiens fussent maîtres  
 de leur université. Il prétendait donner 3 voix  
 à la nation Bohémienne qui formait en  
 effet la majorité, et une voix seulement  
 à chacune des autres nations Saxonaise,  
 Saxonaise, Polonoise. Cette mesure était  
 fort équitable et Wenceslas la sanctionna.  
 Mais dès lors J. Hus s'était fait une  
 foule d'ennemis. On voit qu'il commença  
 sa vie en patriote. Quant à sa doctrine  
 il avait toutes les opinions de Wiclif, J. Hus



est un pur disciple de Wiclef. et c'est  
 de lui était la femme Jerome de Prague  
 un des hommes les plus violents, les plus furieux  
 de la réforme. Pour figurer l'église romaine  
 il faisait courir par les rues une fille  
 publique qui portait des indulgences et  
 des Bénédiction. Il brûla les bulles d'indulgence  
 emprisonna un Dominicain en fit jeter  
 un autre de la ville de Vienne. Jean Hus alla  
 au concile de Vienne d'un sauf conduit  
 d'emp. c'est au reste un sauf conduit  
 On peut croire que le sauf conduit lui  
 fut donné après son arrivée. Il dit Verimus  
 sine conductu. Il soutint devant le concile  
 toutes les doctrines de Wiclef avec le plus  
 grand courage, la plus grande audace. Lorsqu'on  
 lui proposa de se retracter, il répondit qu'il  
 aimerait mieux être jeté à la rivière que  
 mentir. Il fut emmené en prison. Il fut  
 présumé de l'emp., des électeurs, de la plus  
 auguste assemblée du monde. Son disciple  
 s'était sauvé. Il était déjà libre et pouvait  
 échapper. Avant de partir il avait fait une  
 copie de retractation. Apprenant la mort  
 héroïque de son maître, il songea de lui-même  
 à se retracter sa retractation, demanda à être



brulé, et le fut aussitôt. D'ici, son supplice  
il investira plus contre les Allemands que  
contre le pape. C'était en effet une affaire  
de patriotisme autant au monde que de  
foi. Le pape ne fut guère plus heureux.

Il s'était sans doute vu opposer. Il fut  
réjoint et ramené; il s'humilia, et fut forcé  
de descendre du trône pontifical.

Le concile pouvait alors faire 2 choses ou  
immédiatement la réforme, ou il pouvait  
en nommer un pape chargé de l'établir.  
Le 1<sup>er</sup> parti n'était guère raisonnable. L'Italie  
voulait un pape. La France par jalousie  
p<sup>re</sup> l'Angl. et l'Allem. qui n'en voulaient  
point encore se réunir à l'Italie. Du nomme  
Martin & de l'illustre maison des Colonna,  
honnête h<sup>te</sup> à ce qu'on dit, et d'une famille  
où la magnanimité était héréditaire. Mais  
où lors il ne pouvait plus s'agir d'une  
réforme. Toutes les voies légales furent  
fermées, restèrent les voies illégales.

### Hussites

Les hussites y recoururent. Les seigneurs qui  
d'abord les avaient favorisés virent avec terreur  
tout le peuple prendre les armes avec une fureur  
et une résolution incroyable. Ils fondirent 2  
villes, auxq. ils donnèrent, d. leur catéchisme



biblrique les murs d'Orub et de Ithabor. A qui  
 animé cette 1<sup>re</sup> réforme ce n'est pas d'esprit  
 de l'évangile c'est de l'esprit de l'antiquité.  
 C'est un gr. maître qui presque tout les  
 monuments de cette guerre aient jadis il n  
 nous reste que qq. chants latins. Leur général  
 chef était un gentilhomme nommé Ziska peut  
 être moins fanatique que ses soldats mais  
 très brave mais d'un caractère très national,  
 très populaire. Il ne s'armait de préférence  
 à la polonoise, Il semblait vouloir rapprocher  
 les Bohémiens des autres nations slaves p<sup>r</sup>  
 les opposer aux Allemands. Les porte-étendards  
 Bohémiens formaient une armée de 100,000 Allems.  
 L'empereur Sigismund n'en eut tant rassemblé  
 s'il s'était agi uniquement de ses intérêts.  
 Mais il s'agissait aussi de satisfaire une  
 haine nationale invétérée.

Ziska était un héros tout populaire.  
 Il parlait aux siens du haut d'un tourneau  
 de fer, s'armant d'une massue, voulait  
 qu'après sa mort on fit de sa peau un  
 tambour. Ferdinand II eut la lâcheté de  
 faire détruire son tombeau jusqu'à la resque.  
 Son succ. Procope le rusé fut non moins  
 habile, non moins insidieux. Mais les seigneurs  
 nations aux par crainte des passages d'armées



aux étrangers. Prago fut vaincu et fut  
à la honte de Prago. De puis cette époque  
la Bohême ne s'est jamais relevée. le qui  
fut dit est incalculable presque tous  
les mouvements nationaux ont péri. C'est  
à peine si une académie établie aujourd'hui  
à Prago peut malgré ses efforts en sauver  
quelques restes.

### Concile de Bâle.

Pendant la fin de cette guerre le concile de  
Bâle reprenait en sous œuvre les travaux du  
c. de Constance. Mais les circonstances avaient  
changé. Autant l'esprit de réforme avait  
d'abord animé les peuples et le clergé, autant  
un découragement profond s'était emparé  
de tous les esprits. L'Europe fut tout-à-fait  
un concile de Bâle.



## Résumé de l'histoire d'Angleterre.

Nous avons parlé de la France et de la L'Angleterre  
1<sup>re</sup> apparition du peuple dans la Puella diffère de la  
d'Orléans. Le fait est très important c'est France.  
la 1<sup>re</sup> fois qu'il se montre sous une forme  
puante. La puante vient après les milleottes,  
c. 1830 après 93. et la gloire de la France  
est chez nous que les faits ont eu lieu chez  
le peuple où était le plus avancé l'ouvrage  
du nivellement. Mais pourquoi des faits  
semblables n'ont-ils pas eu lieu en Anglet.  
C'est ce que nous essaierons de montrer  
aujourd'hui.

Nous allons donner un tableau de toute l'importance  
cette histoire d'Angleterre d. nous avons déjà de ce travail.  
en quelques parties. On a déjà fait l'histoire  
d'une race, mais l'histoire d'un peuple, d'une  
combinaison de races sur un même territoire  
n'a pas été encore entreprise. Nous allons  
l'essayer pour l'Anglet. en nous résignant  
d'avance aux défauts qu'entraîne nécessairement  
une 1<sup>re</sup> tentative.

La base commune de la France et l'Angleterre est l'élément commun;  
de l'Angl. est l'élément gaulois qui proportions diff<sup>tes</sup>.  
existe encore presque à l'état pur dans plusieurs



partis de l'Irlande. Le caractère de ~~cette~~<sup>une</sup> ~~est~~  
 c'est le génie de l'indépendance et d'une  
 indépendance si jalouse qu'elle va jusqu'à  
 jusqu'à la ~~folie~~<sup>folie</sup>. Ainsi quand l'océan  
 envahissait leurs rivages ils se précipitaient  
 au devant l'épée à la main. Lorsqu'Alex.  
 leur demandait ce qu'ils craignaient le plus  
 s'imaginant que ce serait lui-même, ils  
 répondent : Nous craignons la chute du ciel.  
 Belle est la race Gallique, c'est la nature  
 primitive de l'homme, ~~l'homme~~<sup>l'homme isolé</sup> ~~est~~  
 sont des êtres très indépendants, mais  
 très sensuels, très voluptueux, très corrompus  
 au sein de la plus grande barbarie (V. Strabon)  
 cependant ils ne restèrent pas dans l'état  
 d'isolement primitif; ils eurent des associations  
 de parenté naturelle ou politique: il y  
 eut des clans. Le clan est une famille  
 imaginaire composée d'individus qui  
 prennent le même nom et se regardent  
 comme parents.

Dès lors les Galls arrivent au <sup>plus</sup> élément  
 plus distingué, déjà plus artificiel c.àd.  
 soumis à la fatalité. Les Kymris  
 apportant avec eux le druidisme; culte  
 farouche dans ses rites (victimes humaines)  
 mais élevé dans sa tendance. En effet le  
 druidisme est ecclésiastique le pouvoir est donné  
 non à la noblesse de sang mais à la  
 noblesse de science, à l'initié, au disciple



J'ai appris par ces vers sains. Le  
caractère des galls avous-nous dit était  
l'impétuosité farouche, la violence; celui  
des Kymris est la résistance, l'opiniâtreté.

Telles sont les 2 ardeurs communes sur  
lesquelles ont été bâties les diffeuses si différentes  
de la France et de l'Angleterre.

Les Bretons, les Saxons viennent ensuite.  
Mais les mœurs celtique avec cette différence  
que les Bretons étaient un fort petit nombre,  
les Saxons fort nombreux. Les Romains  
en revanche n'avaient laissé que fort  
peu de traces en Angleterre après leur  
occupation de 3 siècles seulement, tandis  
qu'ils influèrent puissamment sur la France.  
Cependant le Christianisme s'était établi  
très facilement dans l'un et l'autre pays,  
il paraît que le Druidisme avait des  
traits communs avec la religion nouvelle;  
une hiérarchie ecclésiastique, une révélation, un  
verbe. L'ancien Druidisme se résilla sous  
la forme chrétienne. Le polythéisme qui  
avait cruellement persécuté les Druides  
disparut avec rapidité.

(+) Pautonius et Pautlinus, et Agricola  
à la fin du 1<sup>er</sup> siècle, et Astius en  
450 vint le commencement et la  
fin de la domination Romaine. Il  
n'entretenait pas de grandes armées  
en Bretagne puisqu'ils furent obligés  
d'élever des murailles contre les Pictes  
et Scots. Aussi n'influèrent-ils guère  
que par le Christianisme qui vint  
en Bretagne par l'Italie, c. à d.  
fort indirectement.

De 500 en 700 les Saxons affluèrent chaque  
année en Bretagne, et envahirent les Danois  
de 800 en 1050. Il n'y a donc rien d'étonnant  
que ces émigrations de tous les jours aient produit



(4) et Nantais. V. note f. *historicus de Fr.*

II. 250. *et eorum regionum Carolus Magnus* jusqu'à Rollon en 912.  
appelait *linguam Saxoniam*. » Au

10<sup>e</sup> s. les ducs de Normandie envoient leurs enfants à Bayeux p.<sup>r</sup> apprendre le Scandinave. Il y avait de plus des barbares établis d. beaucoup d'endroits par les d<sup>rs</sup> empereurs et auxiliaires. L'œuvre de la France, tandis qu'en Angleterre entre autres chez les Pictouls les Gaïfals et les Samnates. *Ibidem p. 212*  
notée.

en Anglet. une population germanique très considérable. La même immigration se ferait aussi mais dans de bien moindres proportions sur les côtes de France depuis les Saxons Norsem, jusqu'à Rollon en 912.

Aussi le nombre des Germains établis dans l'un et l'autre pays n'est nullement à comparer. De là résulte que l'ancien génie Gallique fortifié de l'élément Romain fait plus de balancé et dans certains parties absorbé par l'élément germanique. Ainsi le génie de la France a été généralement conforme au génie Romain des d<sup>rs</sup> temps c. à d. au génie de l'égalité. En Bretagne au contraire ce qui a triomphé c'est la liberté germanique.

Prenez y garde la liberté et l'égalité ne sont pas une même chose. Là l'égalité n'est pas la liberté peut pourtant exister. Ainsi dans l'Anglet. d'aujourd'hui il y a encore beaucoup de distinctions féodales qui nous paraîtraient insupportables. Cependant l'Angleterre est bien un pays libre, tout le monde peut y parler, y écrie, le domicile est inviolable, et le propriétaire qui blesse ou tue quelque agent de l'autorité qu'il soit dans quelque tentative illégale est abattu par le jury. Chez nous au contraire il y a une égalité sous nos d<sup>rs</sup> rois. L'égalité dans la servitude a précédé l'égalité dans la liberté.

Tâche de l'un<sup>on</sup> Norm.

La liberté Anglaise est donc due à l'invasion



l'invasion Saxonne et Danoise. Mais que  
serait-il arrivé si l'invasion Saxonne n'eût  
eu lieu? Il serait arrivé selon toute apparence  
que jamais un Edifice régulier de législation  
ne se serait formé. Toujours il y aurait eu  
sur le territoire Anglais des législations <sup>diverses</sup>  
à cause de la différence des esprits. L'Esprit  
Gallois à l'Occident, l'esprit Allemand au  
midi, l'esprit Scandinave au Nord n'auraient  
jamais atteint à l'unité. Car il ne faut  
pas s'imaginer que Saxon et Danois soit  
la même chose. Une curieuse passage d'un  
auteur du 11<sup>e</sup> s. nous apprend que ces deux  
peuples ne s'entendaient point entre eux.

Il fallait encore une invasion. Un roi  
Saxon qui se serait fait Latin <sup>co.</sup> fit  
Alfred <sup>le</sup> ~~le~~ <sup>peut</sup> ~~le~~ <sup>peut</sup> atteindre le but. Le vieux  
général Latin n'était pas assez belliqueux pour  
braver toutes ces races ennemies, et les tenir  
à la même chaîne. La guerre était tout  
dans les siècles du m. âge; Alfred n'était  
qu'un homme intelligent, voué au clergé  
et aux lettres latines. Les Normands firent ce  
qu'ils n'avaient pu faire. C'était <sup>encore</sup> ~~leur~~ <sup>encore</sup> le génie  
Latin, mais aussi belliqueux, aussi virant  
que l'autre l'était peu. Il faut bien se  
garder de regarder les Normands de Guillaume  
comme des ~~hommes~~ <sup>hommes</sup> du Nord. Imaginez en effet  
des Pirates barbares qui dans l'espace  
d'un demi siècle oublient complètement leur  
langue et leurs mœurs. Il faut invinciblement.

les suppose très peu nombreux et perdus  
dans une population étrangère. Les conquérants  
de l'Angl. quoiqu'on ait dit n'étaient  
guère que des altes disciplinés par le régime  
féodal. Les Normands menaient avec eux  
tout l'appareil du système féodal et de la  
hiérarchie religieuse. L'église prit avec son  
primat d'aufranc une forme régulière qu'elle  
n'avait jamais eue et dépendit entièrement  
du saint siège. Là est partout l'unité la  
plus stricte fut le but des conquérants; un  
seul archevêque, et un seul roi. Le tribut de  
S. Pierre, le Domesday est rétabli. C'est

Relations un génie singulier que celui de l'Angleterre  
avec Rome. son sort semble être de recevoir sans cesse  
l'influence de Rome mais de s'en séparer  
aussitôt. Les bretons sont convertis très vite.  
à peine convertis les voilà schismatique.  
Les saxons si facilement convaincus par  
les missionnaires de Rome, d'abord si dociles,  
si dévots, veulent bientôt reprendre leur  
indépendance et ne rien payer. C'est vers  
la fin du 7<sup>e</sup> siècle que les Normands  
soumettent les saxons; à peine établis ils  
résistent au pape: Guillaume veut bien  
payer, mais non pas faire hommage. Et  
ce fut une suite de combats jusqu'à Henri  
VIII qui se fit pape des Anglais. La haute  
sympathie bien mieux avec l'Italie, et est  
bien plus constante dans ses affections.



Après la conquête de Guillaume très long Lutte entre combat entre l'esprit Gallo Latin et l'esprit les 2 races. indigène en grande partie Germanique.

Lorsque Ph. Aug. confisqua la Normandie, il fit une très grande chose d'il ne se doutait guère. L'élément importé en Angl. une fois séparé de sa racine dut ~~peu~~<sup>peu</sup> se sécher et périr. Toute l'hist. Anglaise jusqu'en 16. s. n'est que l'histoire de la décadence des Normands. Mais avant de périr ils ensemenceront plusieurs fois la nation <sup>en</sup> France: il sympathisèrent avec son esprit, et voulurent l'affermir à jamais chez eux <sup>la</sup> par l'acquiescence de la métropole; mais ils ne purent y réussir et durent se résigner à être Anglais.

La lutte s'éleva dès H. II. Anglais de naissance il fait venir des lords de son pays ses enfants sont Aquitains par leur mère; et leurs conseillers sont du pays de leur mère. Les Normands d'Angl. sont Français mais leurs intérêts sont contrain à ceux des Français de l'Ajou et du Poitou. Sous Jean et H. III l'Esprit Français prévaut, mais amènera la chute de ces monarches. Il se forme contre Transaction, ces étrangers un esprit national Anglo-Norm. et dès lors les Anglais et les Normands font cause commune contre la France, et il est remarquable que désormais les rois Angl. ne sont forts qu'à condition d'être ennemis de la France.



## Ennemis de la France.

Edouard I. fort chez lui.

Edouard III, id.

H. IV. H. V. rois vaillants  
anglais, très populaires, et très  
forts.

## Amis de la France.

Edouard II époux d'Isabelle  
de France. Il tombe.Richard II mariage avec  
une Française. H. IV le détrône.H. VI 2. de France et  
d'Angleterre épouse  
Marguerite d'Anjou et  
se laisse gouverner par  
elle. Ses nombreux malheurs.  
Déposé et assassiné.

C'est à la guerre des Roses que finit l'élément  
Français. Mais combien il est encore tenace.  
La lutte dure 55 ans.

Progrès  
vers l'éga-  
lité.

L'Angleterre d'aujourd'hui commence à  
H. VII. Les deux traits de l'élément Français  
ont disparu. Les descendants de l'aristocrate normand  
ont péri dans la guerre des Roses. La commence  
une période qui porte les germes d'un avenir  
tout nouveau. C'est l'élévation sans borne  
du pouvoir royal. La bourgeoisie s'élève au  
même temps que la bourgeoisie l'aristocratie est  
opprimée. H. VII. H. VIII. Edouard, Marie, Elizab.  
ne font acception de personne; tous doivent  
obéir. Mais une nouvelle noblesse <sup>se forme</sup> s'élève  
échafauds des roses et des Duchers d'H. VIII.  
Cet aristocrate doit de concert avec la bourgeoisie  
opérer une réaction contre le nivellement royal.  
Leur accord fit les révolutions du 17.<sup>e</sup> s. et  
la constitution actuelle de l'Angleterre. La  
nation n'a demandé à la noblesse que l'égalité



284 m

de quelques droits plus importants. Cette aristocratie qui se fonde en définitive sur le commerce & les confiscations nullement sur la conquête possède encore des privilèges fort involutés. Mais la bourgeoisie a gagné déjà ses espérances sous Cromwell et l'essentiel de la liberté lui est acquis. Les droits ne sont pas mis en pratique mais enfin ils sont reconnus. Les Lords envoient bien plus de membres à la chambre populaire que le peuple lui-même. Mais enfin il est reconnu en droit que c'est le peuple qui doit nommer les députés des communes.

Maintenant si le bill de réforme réalise ces droits par une vraie représentation nationale alors il y aura égalité absolue dans la loi politique. Mais alors même combien l'Angleterre sera encore éloignée de l'égalité Française. Nous avons l'égalité dans une chose bien plus importante c.àd. dans la loi civile. Le droit d'incense subsiste en Angleterre et cela seul met une immense différence entre elle et nous. Chez nous le travail du Ministère s'opère avec rapidité à notre insu non pas ~~sur~~ le champ de bataille, ni sur la place publique, mais chez le notaire à l'occasion d'une vente, d'un traité, d'un testament, d'un mariage. Chaque



fois qu'un bien se divise c'est au profit de l'égalité. Chose admirable ! ce que nous pourrions peut être plus faire les plus sanglantes révolutions nous devrions en faire de notre révolution l'œuvre sans bruit.

La constitution Anglaise a fondé l'égalité politique en droit sinon en fait ; et lorsque cette égalité a été fondée la prospérité nationale a éclaté par un grand fait la conquête des mers. Ce fut l'œuvre du D. S. S. L. L'Angleterre fonde un empire que nul empire aussi vaste que l'Europe entière, et au moment où elle perdait cet empire elle en a formé un plus grand encore, celui des Indes où elle compte 60 à 80 millions d'hommes.

Mais ce qui est de plus admirable, et de plus important dans l'empire Anglais c'est cette chaîne de ports, placés sur toutes les îles, sur tous les rochers, dans tous les ports d'où elle peut permettre et défendre à son gré l'approche de toutes les mers.

Cette domination maritime a mis l'Angleterre dans une vive opposition avec la France. L'Angleterre avait la mer, et de <sup>puis qu'elle avait l'égalité politique</sup> la France eut à son tour obtenu la liberté l'égalité politique et l'égalité civile elle eut le continent, et les 2 rivales se firent une guerre terrible.



Mais à mesure que le travail de l'égalité se fera en Angleterre (et bientôt passera le bill de réforme qui doit la réaliser) les deux peuples se rapprochent, et plus tard encore lorsque l'égalité de droit civil sera établie et qu'une bonne loi de succession divisera la propriété. Alors ils se rapprocheront bien davantage. Mais il faut beaucoup de temps.

L'histoire de la langue *et* est fort curieuse. Elle est la même comme par là même qu'on la anglaise, soit naître et se développer. Nous essaierons d'en montrer la formation. — La langue *et* se compose de 2 éléments très différents, le français et le saxon. Pourtant il y a un élément commun qui doit faire la conciliation des 2 idiomes. Ce sont les mots de la vieille langue celtique. Les 2 langues d'abord entièrement séparées se rapprochent ensuite par des barbarismes et des solécismes. En 1455 les Saxons ont reçu quelques mots normands, les Normands quelques mots saxons. Mais chaque idiome n'a reçu que des mots isolés, des modifications dans la construction; surtout dans la liturgie et le Normand restait toujours 2 langues. Enfin le Normand est non pas fondue avec le saxon mais détruit peu à peu par la langue qui parle l'immense majorité, et qui préside à sa victoire en défigurant complètement la prononciation des vainqueurs, en la rendant anglaise. Maintenant par un phénomène singulier l'Anglais revient au Français plus bien



des rapports surtout sous celui des tourmens, en sorte que l'Anglais de nos jours est très facile à comprendre.

Ainsi dans la langue comme dans la politique les 2 nations rapprochées par force dans les 1<sup>rs</sup> temps, puis absorbées en une seule aux ~~XV<sup>e</sup>~~ et XVI<sup>e</sup> s. se rapprochent aujourd'hui mais non plus par la violence, non plus par une intercalation hostile de mots, ou de mœurs, et de lois qui s'indignent d'être ensemble, mais par un rapprochement intime de l'esprit des 2 peuples: d'où + rapprochement réel d'une part par l'analogie des lois, et des doctrines politiques, de l'autre par le rapprochement des tourmens. L'Anglais de nos jours se comprend bien mieux chez nous que l'Anglais du 16<sup>e</sup> s. qui diffère beaucoup de l'Anglais actuel.

(Lire sur l'hist. d'Angl. Lingard et en fait d'ouvrages spéciaux: 1<sup>o</sup> Thierry. Si préoccupé des causes qu'il ne fait nullement sentir l'influence des idées. Les Anglais ne furent pas si opposés, aussi tard qu'il paraît le croire. Au 14<sup>e</sup> s. le paysan d'anglais l'était bien plus. Cela se voit par l'énorme diff. des révoltes de paysans des 2 pays. Doutes sur un détail, John Ball, Jack Straw, Wat Tyler ne sont-ils pas des noms de guerre pris par les chefs des révoltes p.<sup>r</sup> cacher leurs noms véritables. Ils semblent personifier l'hist. du peuple Anglais. —

2<sup>o</sup> Mazure. Révolution de 1688. Pas assez appréciée. Beaucoup de faits nouveaux et des idées importantes.

3<sup>o</sup> L'Angleterre sous les Stuarts de Pinkerton.

4<sup>o</sup> L'Europe sous les 2<sup>es</sup> Stuarts de Laing.  
(Très bon très sérieux plein de science)



40.<sup>e</sup> leçon d'histoire moderne.

L'Espagne au moyen âge.

Jusqu'ici nous ne nous sommes occupés  
que de 2 gr. masses, l'Allemagne et l'Italie  
d'une part, de l'autre la Fr. et l'Angl.  
Nous avons sacrifié l'Orient et l'Nord.  
Mais de l'Occident il nous reste encore  
l'Espagne. J. nous n'avons pas dit un  
mot.

Sur l'Espagne bien peu de livres faits. Sources.  
Mariana qu'on suit ordinairement est bien  
peu instructif. Quant aux originaux ils  
sont innombrables. Pas de ville, pas de  
monastère, pas d'association qui n'ait eu  
ses historiens, et souvent des hist. distingués.  
On a l'hist. même de simples bourgeois. L'Esp.  
a au pl. haut degré le goût hist. La  
cour. municipale a été bien plus vivace  
qu'en France. Chaque cité ayant été l'époque  
importante, il est tout simple qu'il y ait  
eu des hist. (v. Conde. Adam traduit p.  
Brilliant.)

L'hist. d'Esp. demande vraiment un Chr.

Columb. Le nombre des monuments négligés et oubliés est immense. Tout dernièrement on a débattu à la Bibl. de l'Escorial 80 ou 100 ballots de mm. ss. ou d'imprimés sur l'Amérique aux quels personne n'avait jamais touché. Il y a 10 ans ou a ouvert à Mexico des appartements qui se trouvaient remplis d'antiquités Mexicaines oubliées là depuis Colomb. Cortez.

Essayons de donner une classification de cette hist.<sup>e</sup>

Formule  
de cette  
histoire.

L'Esp. est une croisade. Croisade contre les Maures jusqu'à l'an de 1250. Depuis 1250 il n'y a plus de guerres importantes entre eux, mais l'esprit de croisade persiste et s'exerce soit contre les Maures voisins, soit contre les Juifs.

Traces

L'Esp. appartient à l'Afrique, non à l'Europe. Tous les voyageurs sont frappés du changement de caractère qui présente tout à coup la végétation au-delà des pyramides: herbes hautes et dures, arbres petits et rabougris. Un pays généralement très aride sans grandeurs.

Sur cette terre vivent des races très variées. Le fond de la pop.<sup>on</sup> se compose d'Ibériens, les plus anciens habitants de l'Europe avec les Péloponnésiens. Au centre sont placés les Celtibériens. Le mot cont.<sup>te</sup> l'hist.<sup>e</sup> primit.



de l'Espagne. L'invasion continuelle de l'Esp.  
p. l'Afrique ne fut qu'un instant interrompue  
p. les Romains. Avant, et après eux l'Afrique  
passa constamment en Espagne. L'Espagne  
est le champ de bat. où se recontrent et  
se heurtent continuellement l'Esp. et l'Afrique.

Racontons maintenant l'histoire de ce pays  
depuis la chute de l'Emp. Romain. Les  
1<sup>rs</sup> envahisseurs, les Vandales s'établirent en Affiq.  
les Suèves occupent le Portugal, les Alains  
sont éteints cette nation. Les Goths vaincs  
après une tour. dominent dans la péninsule.  
Mais les Goths étaient en bien petit nombre.  
La langue Esp. ne porte que de faibles  
traces de leur séjour. Cet orgueil des Espagn.  
d'être les fils des Goths n'est pas fondé le moins  
du monde. Ces derniers présentent généralement  
une constitution ibérique. Il y a là aussi  
beaucoup de sang juif: car c'est en des pays  
où ils sont le plus multipliés au m. âge.

Le pays le plus occidental de l'Europe  
nous présente sous certains rapports le génie  
de l'Orient. L'Esp. est bien plus orientale que  
l'Italie malgré la longitude.

Nous avons vu comment en 712  
le 5<sup>e</sup> roi des Goths fut vaincu et  
précipité de Guadalquivir. On se  
rappelle aussi Musa et Tarik qui  
dès les 1<sup>rs</sup> instants de la conquête, commencent  
la guerre des Arabes et des Maures. Les



Arabes si peu nombreux dans cette <sup>le</sup> conquête ne restèrent pas so ans maîtres de l'Esp. Les Maures vainqueurs prirent apud. p. Khalife le d. royaume de la race des Omeyyades. En 750 le Khalifat fut fondé par un Abderram, et il se fleurait 2 fois sous deux Abderrams de même les 3 plus vaillants guerriers entre les Goths, indépendants sont 3 Abens.

Suite de l'indépend. D. les montagnes l'était retiré une petite population qui dut se fortifier peu à peu de toute la pop. mécontente de la plaine. Malgré leur nom de Goths il est très probable que ce peuple y entrait pour fort peu de chose. Les chrétiens tirant force et peu à peu ils gagnèrent du terrain. Nous avons sur leurs 1<sup>re</sup> lires des fables admirablement significatives, des fables plus vraies que l'hist. de ce siècle est assisté miraculeusement par d. ses batailles par les B.<sup>re</sup> protecteurs de l'Esp. On nous représente les accablant les Infidèles sous les rochers qu'il roule sur eux. Cette peinture nous donne la physiognomie complète du pays. Un peu plus tard un prince Goth, Maurigot servit jusqu'à payer tribut aux infid. les. le tribut est un tribut de 100 j<sup>re</sup> filles. les chré. en sont affranchis par son successeur Alf. la charte. La sont admirablement représentés les 2 ides de Christ. et du Mahom. Le monde se divisait de l'Afrique, et le monde de la partie l'Europe.



Les chrétiens toutfois gagnaient toujours du terrain. Ils avaient la Navarre, ce pays si dur si âpre habité par la plus ancienne race de l'Europe. Ils avaient encore la Galice pays bien important aux yeux de la géologie. C'est ici notre Anversque et notre Bretagne, c'est le pays de Galles une de ces î. primitives qui selon les géologues actuels ont surgi les 1<sup>res</sup> 2. l'Océan. Les terres primitives sont aussi des Asyles pour les races et les mœurs primitives. Une partie des plantiers d'Espagne se sont conservés dans la Galice. Les chrétiens avaient encore au delà des monts le St. de Léon, et une partie de la gr. plaine de Castille. Les possesseurs de Cordoue et de Grenade étaient bien de nouvelles la même ardeur que les chrétiens. Il fallut en effet fouir les autres de leur montagnes inexpugnables, pour en conquérir q<sup>ue</sup> un triste et froid pays.

Vers 1000 le Khalifat se décombra. Vers 1000 également les roys chrétiens se réunirent. Cette opposition nous annonce d'avance la destinée des uns et des autres.

Il est malheureux que nous ne puissions parler avec un détail sur le Khalifat, sur les merveilles de l'art et de la science Arabe. On sait que ces Maures nous ont laissé de (Art Arabe) grandes ruines d'un goût assez fantaisique.



se présenterait une belle et curieuse question  
 Pourquoi les Arabes n'ont-ils pas eu l'art à  
 proprement parler. Leur architecture est légère  
 bizarre, souvent gracieuse, mais elle semble  
 prendre à tâche d'éviter toute représentation  
 non seulement d'un corps mais d'une idée.  
 Ainsi les lignes pures et simples, l'harmonie  
 entre toutes les parties dans les monuments de  
 l'art grec expriment leur cosmos, l'idée de  
 l'ordre dans un espace limité. L'architecture  
 Gothique dans la multiplicité infinie de ses  
 colonnes, de ses statues, de ses tours, dans les  
 courbes capricieuses de ses rosaces, de ses ogives  
 nous représente l'humanité citée de Dieu  
 d'unie malgré sa variété dans une commune  
 prière. Mais que représente l'architecture  
 Arabe. Cette question demanderait la plus  
 fine, la plus ingénieuse analyse et  
 serait d'une grande importance. Une  
 grande partie de nos modes, des figures de  
 lesquelles nous nous complaisons sont  
 empruntés à l'Orient, à la Perse. Les objets  
 naturels ont bien moins de fascine que les  
 figures absolument bizarres qui se retrouvent  
 dans ce qu'on appelle (si improprement sans  
 bien des rapports) l'art Mahométan. Tout le  
 monde a entendu parler des merveilles de  
 l'Alhambra; mais il faut ajouter que cette  
 population était aussi studieuse que sensible  
 aux plaisirs des sens. Une seule de leurs biblioth.



contenait 600,000 vol. On en comptait 70  
 de la seule Andalousie. Il faut ajouter qu'une  
 gr. partie de ces ouvrages se composaient de  
 commentaires sur Aristote et sur le Koran.  
 Mais il y avait aussi des livres de médecine, de  
 chimie, etc., en un mot les maures arrivaient  
 aux chrétiens une gr. sup.<sup>e</sup> de civilisation.  
 Un roi chrét. était malade on envoyait  
 chercher un médecin arabe. Cependant le Mahom.  
 est infidèle, le chrét. fauve. Les Infidèles  
 déclinaient toujours de plus en plus, les chrétiens  
 devinrent <sup>de plus en plus</sup> plus forts.

Sanche le grand avait réuni un instant  
 la Navarre et les Ctés d'Aragon et de  
 Castille. Le petit r. de Lion devait céder à  
 son influence. L'Esp. eut un moment d'unité.  
 Mais la loi de succession favorisait toujours  
 la division. C'était la même qu'en France  
 sous les Mérovingiens. L'Esp. 3 fois divisée  
 fut 3 fois réunie. La 1<sup>re</sup> fois sous Sanche  
 le grand, la 2<sup>de</sup> sous Alphonse le batailleur,  
 la 3<sup>e</sup> sous Ferdinand le catholique. C'est là  
 ce qui rendit si longs les progrès des chrétiens.  
 Le second fils de Sanche conquiert Ferdinand  
 le grand ajouta le r. de Lion à son royaume de  
 Castille, et rendit tributaire plusieurs rois  
 Maures. Mais après lui son royaume fut encore  
 partagé entre ses 3 fils. L'instrument de ses (Le Cid)  
 victoires fut le fameux Cid presque contemporain

de Godfroi de Bouillon, aussi illustre dans la croisade occidentale que celui-ci dans la croisade orientale. L'idée de la monarchie Espagnole est elle-ci. L'homme incarné dans un roi. Il ne faut pas s'étonner du peu de faveur que rencontrent les princes étrangers à la guerre, les princes voués aux conseils pacifiques. Alphonse XI le fils de Ferdinand était un prince de ce caractère. Il en eut d'ailleurs. Ses états par plusieurs petites trahisons, il fut chassé et fût obligé de se réfugier à Valence auprès d'un roi Mahométan avec lequel ils se lia par la plus étroite amitié. Les Esp. n'éprouvaient pas encore p. les infidèles cette haine farouche qui fait un de ses caractères depuis l'établissement de l'inquisition. On voit d. le gr. poème du Cid les rapprochements fréquents entre les <sup>hor. des</sup> 2 royaumes. Ce qu'il y a de fort sing. c'est que dans tout ce poème l'aig. a pas une seule expression catholique; ce qui a donné lieu à la conjecture p. E. plus ingénieuse que fondée qui attribue ce poème à un poète mahométan du Cid.

Pendant qu'Alphonse est en fuite, son frère Sanche & sa femme son cadet Garcia et même prétend être à ses côtés l'avantage qu'ils avaient reçu de leur père. et en cela il fut secondé p. le Cid qui probablement trouvait que les forteresses étaient mal placées dans



la faible main des f<sup>rs</sup>. Mais les prétentions  
de l'archevêque trouvant d. la nation une  
opposition vigoureuse. Il se crut en force  
de lui proposer une infinité de chevaliers.  
L'archevêque odieux aux Espagnols périt  
assassiné sous les murs de Zamora. Le seul  
des 3 frères Alphonse VI se trouvant donc  
héritier de tout le royaume. On le soupçonnait  
d'avoir fait assassiner son frère, et le castillan  
ne lui permettant de prendre la couronne qu'il  
avait juré qu'il était innocent de cette mort.  
Le Cid vint à son secours. Celui qui avait  
arraché à son roi peut être un préjugé on  
pouvait capter cette audience par aucun  
service; aussi le Cid fut-il en hostilité complète  
avec son roi et passa-t-il la plus grande  
partie de sa vie dans la pp<sup>te</sup> de Valence  
où il s'était rendu indépendant. Il est  
remarquable que dans les traditions nationales  
de cette époque de cruauté le mauvais rôle  
soit toujours joué par les princes du sang  
royal tandis que le Cid simple chevalier  
représente l'homme Esp. C'est que la  
monarchie Espagnole, cette monarchie fondée  
sur l'honneur chevaleresque du souverain  
n'est pas encore fondée. A cette époque Alf. VI  
n'a pas à craindre les Maures car il a deux  
bras pour les tenir en respect. A l'Ocident  
le Cid qui lui a pris Valence, à l'Orient il a

Bourgogne de la maison de France qui avait  
épousé une fille d'Alfonse fondateur du  
R. de Portugal (1094). Ce fut Alfonso qui  
se confiait vraisemblablement de son grand  
et certainement haïssait le Roi ainsi union  
l'appuyer sur l'Alliance du R. castillan de  
Séville. P. conquérir tout le reste de l'Espagne  
ils appellèrent les Almoravides secte rigide  
qui venait de se parer d'une gr. partie du  
Magreb. Ils passèrent en effet, mais conquièrent  
p. lue conquête toute l'Espagne musulmane  
et débordèrent jusqu'à Valence. On connaît  
l'admirable récit <sup>espagnol</sup> de la victoire que le Roi  
remporta après sa mort. C'est d'une admirable  
poésie. La Germanie est bien poétique aussi  
mais il y a trop souvent d. ses poèmes & y don  
d'un des, la poésie n'est pas si pénétrente. Il  
n'y a d'ailleurs de poésies de guerre vraiment  
nationales qu'en Espagne. Dans l'antiquité  
nous n'en avons pas que pas. La grande lutte  
contre l'étranger n'est pas venue au moment d'un  
grand développement poétique et elle a  
fait tout oublier. Les ballades si guerrières  
du border ne sont pas des poésies nationales,  
mais des poésies de famille, de clan. L'idée de la  
nation n'y est pas.

Alfonse VI ne laissait que des filles. Il  
fallait un défenseur à l'état. Sa fille D.  
Urraca épousa Alf. le batailleur. C'est  
une chose très remarquable que l'influence



des <sup>fr</sup> sur le sort de l'Espagne. C'est toujours  
elles qui sont parties les révolutions qui  
ont changé cette contrée. Il est très remarquable  
aussi que v. 1250 par tout la maison de  
France occupa les trônes Espagnols: la branche  
de Champagne, en Navarre, la branche de  
Bourgogne en Portugal et en Castille.  
La maison de Barcelonne qui est elle-même  
vassale de la France occupa l'Aragon, et  
cet élargissement de l'Espagne par  
notre famille royale s'est renouvelé d. les  
temps modernes.

Dona Urraca en se donnant un  
marriage n'avait pas prétendu se donner un  
maître. Elle lui fit refuser p. ses ricos  
hombrs le titre de roi. Il fallut des combats  
p. le roi de Castille avant de combattre  
p. la Castille contre les Infidèles. Et les Almoravides  
profitèrent cruellement de ces discordes.  
C'était une question très grave. Il s'agissait  
de savoir si un Aragonais serait roi en Castille.  
Les Castillans finirent par l'emporter. Les  
amants de la reine chassèrent Alphonse.  
Dona Urraca joignait à des vœux  
fort dissolus un courage viril et une prodig.  
activité. Dans ce temps de troubles et  
de confusion les révolutions se comptent  
pas dix, par douze. Il est impossible à



l'histoire de la reine. Contantons-nous de dire  
que cette reine fit 10 ans la guerre à son mari  
10 ans à son fils et à sa sœur Blénaire regente  
de Portugal. La fin fut digne de sa vie.  
Elle mourut subitement, et à ce qu'on croit  
d'une femme couchée en sortant d'une église.  
Et elle pillait le trésor.

Après les infidèles profitèrent de ces discordes  
et de celles qui suivirent. Vers 1145 les Almoraides,  
avaient été remplacés par les Almohades sectaires  
qui prétendaient rétablir dans toute sa pureté  
le dogme de l'unité de Dieu, espèce de puritains  
maurumétans. On fut obligé p. les arêtes de  
fonder des ordres militaires à coup sûr plus  
utiles en Espagne qu'en Palestine.

Déjà en 1135 Alfonso le batailleur vaincu  
par les Almoraides avait été servir son  
pays en le laissant par testament aux  
Templiers et aux Hospitaliers, et ces 2 ordres  
faillirent réunir un royaume. En Espagne la  
nation et l'Eglise ne sont jamais séparés.  
N. voyez des bons Calatrava de fonder par 2  
mille de Citadels.

En 1211 les Almohades s'avancèrent à la  
conquête de l'Esp. avec une armée que tous  
les hist<sup>ms</sup> évaluent à 700,000 h. Le pape Innocent III  
fait prêcher deux croisades à la fois, une  
contre les Albigeois, une autre contre les Almohades.



En 1212 on vit tous les princes Espagnols  
se réunir p.<sup>e</sup> gagner la gr. bataille de  
Las Navas de Tolosa. les chrétiens étaient  
engagés d. a d'eff. L'Emp. al Moumenin  
occupait les deux cot. d'un fild et il avait  
tendu tout autour d'eux des chaînes q.<sup>l</sup> il  
leur croyait impossibles de rompre. Mais la  
v. de Navarre les força de valoir suppléer  
au nombre et les 500,000 musulmans furent  
dit-on exterminés. C'est la 2<sup>e</sup> bataille que  
les chrétiens eurent livrée aux infidèles on  
peut dire que depuis lors ils ont toujours  
combattu à coup sûr. L'armée méridionale l'un  
des héros de cette bataille, P.<sup>e</sup> alla mourir  
à Muret p.<sup>e</sup> la cause des Albigeois. L'Esp.  
évita le danger d'être envahie p.<sup>e</sup> les Mahom.  
mais elle le fut par la France, qui d'abord  
y plaça par mariage des princes de sa  
famille, et bientôt ~~après~~ y exerça une  
influence plus directe encore.

En Castille le fils du 1.<sup>er</sup> Mari d'Aragon  
était de la maison de Bourgogne. (1)  
Navarre passa de thibaut de Champagne  
aux rois de France (1284). Philippe le bel et  
ses 3 fils, et ensuite à Ph. d'Evreux, Charles  
le Mauvais, Blanche, et Jean II. Cela est très  
important: le r. de France est maître des Esp.  
Voilà donc des rois Français d. tout l'Esp.  
Or la 2<sup>e</sup> Fr. a un type t.<sup>e</sup> opposé de celui

# Querelles int.<sup>es</sup>

(1) Le portugais appartenait à la  
même maison. Le roi d'Aragon  
n'était pas du sang royal, mais  
d'une famille de grands feudataires  
Français, les Comtes de Barcelonne.



— ? Retenir ?

qui dominait la 2<sup>e</sup> Espagne. Le 2. de France  
est l'ami des légistes et des Pretres, d'apparaît  
sous les traits d'un procureur ou d'un saint.

De là toutes les contradictions qu'on trouve à cette  
époque la 2<sup>e</sup> en Espagne. Cet Alf. X parait  
de S. Louis, surnommé le sage, est bien tout  
le contraire d'un prince Espagnol. Il donna  
un code à ses sujets, et épousa une fille de S.  
Louis.

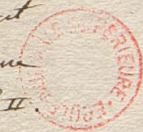
Il vit commencer une guerre qui ne devait  
finir qu'après lui. Son fils aîné mourut. Son  
2<sup>e</sup> fils Sanche IV ou le brave ne pouvait  
pas régner parce que le fils aîné avait des enfants.  
C'était le fils de la loi Normande. La loi  
Gothique était favorable à Sanche et c'était  
l'hon. de la nation. Il est d'ailleurs par ses braves  
héroïques. C'est de lui qu'est ce mot resté probable  
en Castille. Je tiens le ganteau d'une main  
et le bâton de l'autre. Il avait gardé  
malgré le pape sa belle et sage épouse  
Maria de Molina. Alfonso X ne put  
l'empêcher de régner. S. IV fut le 2. prince  
guerrier de Castille. Dans les 2 S. qui suivirent  
de 1300 à 1500 nous voyons en Esp. est en  
France des princes voués aux légistes et ce  
qui est particulier à l'Esp. aux Juifs et  
qq. f. aux Maures convertis. C'étaient des  
conseillers privés plus maniables que les grands,  
souvent plus intelligents. Rien de plus tendu



que cette hist. 8. 1350 l'Esp. a les 4 plus  
mauvais princes. Pierre le cruel. Charles le  
Mauvais. Pierre le Justicier. Pierre le Lèpreux,  
qui fit pendre un ligot par les pieds pour  
l'avoir mené à qui ne s'accorde qu'avec  
son ~~ennemi~~. Les princes de cette époque n'avaient  
plus aucun respect p.<sup>r</sup> l'autorité de la religion.  
Lorsque P. le cruel fut excommunié personne  
n'osa lui donner la sentence. Un prêtre  
se mit d. une barque au milieu d'un fleuve  
le long duquel il devait passer. Delà il lui  
cria la sentence et s'écria à toutes voix.

H. de Castille eut à défendre son  
R. contre les prétendants les 3 rois de Portugal,  
d'Aragon, de Navarre et le duc de Lancastre.  
H. fit tête à tous, brula les boues.

Vers 1350 se passe un événement qui  
montre combien la nation souffrait sous  
la domination des Juifs. Il y eut un complot  
général p.<sup>r</sup> les massacres. Vers 1450 il y eut de  
même une révolution dirigée contre les Juifs.  
On a trop long-temps regardé cet événement  
la haine des Espagn. contre les malheureux Juifs.  
Ils souffrirent bien cruellement de ces Juifs qui  
pend. le mariage se faisaient chrétiens p.<sup>r</sup> gouverner  
les rois. La polit. commune de ces princes était  
d'employer des gens b. de néant à abaisser  
les grands. Celui qui avança le plus cet  
ouvrage fut Alvarez de Luna fils d'un  
célèbre courtisan qui fut le favori de R. II.





Les grands vinrent l'hérit. de la couronne contre son père. Alvarès fut décapité. Et p.<sup>r</sup> d.<sup>r</sup> outrage ils plaçaient un bassin auprès de son corps p.<sup>r</sup> recevoir les larmes de tous ceux qui voudraient contribuer à le faire enterrer, & ses biens ayant été confisqués. On accusait Alvarès d'avoir pu prendre Grenade et de n'avoir pas voulu. Les Maures lui avaient, dit-on, envoyé 12 mille chevaux, de bœufs, et d. chaque figure d'argent un double ducat d'or. Mais ce qui lui rendait le plus odieux c'était d'avoir poignardé le p.<sup>r</sup> prisonnier un vendredi saint.

Pendant ce temps les autres rois ne pouvaient aucun accroissement. Le Portugal adressé à la Castille attendait le 15<sup>e</sup> s. p.<sup>r</sup> beller sur un autre théâtre. L'Aragon eut une belle chance; les rois Siciliens, un peuple qui ne demandait qu'un roi p.<sup>r</sup> se mettre à sa tête. On n'osa pas accepter. C'était une frêle jeune du roi qui défendit les Siciliens. et y fonda une dynastie d'un siècle.

<sup>(1)</sup> Pierre III accepta, mais son fils Jacques II abandonna lâchement les Siciliens.

Période  
de conquêtes

L'expulsion complète des Maures ne devait avoir lieu qu'à la fin du 15<sup>e</sup> s. Depuis 1479 l'Espagne la Castille et l'Aragon sont réunies. Dès lors cette puissance jusqu'alors isolée agit au dehors avec une invincible énergie. D'un bras elle saisit l'Afrique et de l'autre les Indes. Ch. II fut un instant maître du monde. L'Angl. et l'Allem. du Nord le menaçaient, fort le reste lui obéissait. C'est alors, dit-on, qu'un vaisseau de la proue était dans l'Atlantique et la poupe dans la mer des Indes.



26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50



